

"Un pur page-turner, impossible à lâcher."
Stephen King

DAVID KOEPP

AU RO RA

Nouveaux
Millénaires

DAVID KOEPP

AURORA

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Hélène Collon

Nouveaux
Millénaires

OceanofPDF.com

David Koepp

Aurora

Collection : Nouveaux Millénaires

Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Hélène Collon

© Nouveaux Millénaires est une marque des Éditions J'ai lu

Création Studio J'ai lu d'après © Shutterstock / Vadim Sadovski, Analogvibestudio

Dépôt légal : février 2023

ISBN numérique : 9782290382837

ISBN du pdf web : 9782290382820

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782290382783

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

[OceanofPDF.com](#)

Présentation de l'éditeur :

À la suite d'une éruption solaire d'ampleur inédite, la Terre se retrouve privée d'électricité du jour au lendemain. Le black-out est total, entraînant un chaos sans précédent, et nul ne sait combien de temps cela va durer.

Thom Banning, magnat des nouvelles technologies, s'est préparé à cette éventualité ; en fait, il a consacré une partie de sa vie et de son immense fortune à envisager le pire, et quand le pire se produit, son plan est prêt. Un luxueux bunker autosuffisant les attend dans le désert, lui et ses valets... Mais tout ne va pas se passer comme prévu.

Sa sœur, Aubrey, trop occupée à gérer les lubies de son ex-compagnon repris de justice et les attermoissements de son beau-fils adolescent, ne s'est pas montrée si prévoyante. Aurora, la modeste banlieue de Detroit où elle réside, subit de plein fouet les effets de la catastrophe. Mais, dans l'adversité, Aubrey trouvera en elle des ressources insoupçonnées...

© Nouveaux Millénaires est une marque des Éditions J'ai lu

Création Studio J'ai lu d'après © Shutterstock / Vadim Sadovski, Analogvibestudio

Biographie de l'auteur :

David Koepp a derrière lui une longue et fructueuse carrière à Hollywood : on lui doit les scénarios de Jurassic Park, Spider Man, Panic Room ou encore Mission impossible. Les droits d'Aurora, son deuxième roman, ont d'ailleurs été acquis par Netflix pour devenir un long métrage.

Collection Nouveaux Millénaires
dirigée par Thibaud Eliorff

Titre original
AURORA

© David Koepp, 2022
© Éditions J'ai lu, 2023, pour la traduction française

OceanofPDF.com

*Pour Melissa,
autour de qui je suis en orbite*

OceanofPDF.com

« Nous sommes là pour nous aider mutuellement à franchir cette
épreuve, dont nous ignorons la nature. »

Dr Mark Vonnegut, dans une lettre à son père,
Kurt Vonnegut (1985)

OceanofPDF.com

SOMMAIRE

Identité

Copyright

Biographie de l'auteur

L'événement de Carrington

Première partie - Au commencement

1. Aurora (Illinois)
2. Aurora
3. Mountain View, Californie
4. Aurora
5. Stolp Island, Aurora
6. Aéroport de Half Moon Bay
7. Cayuga Lane
8. 16 h 26
9. Provo, Utah
10. Aurora

Deuxième partie - Désintégration

11. San Francisco
12. Aurora
13. Somerset County, Pennsylvanie
14. Aurora

15. Désert de Jericho

16. Aurora

17. Désert de Jericho

18. Aurora

19. Aurora

20. Désert de Jericho

21. Aurora

22. Désert de Jericho

23. Aurora

Troisième partie - Les origines

24.

Quatrième partie - L'effondrement

25. Aurora

26. Désert de Jericho

27. Stolp Island, Aurora

28. Désert de Jericho

29. Aurora

30. Iowa City (Iowa)

31. Aurora

32. Centre-ville d'Aurora

33. Chez Aubrey

34. Cayuga Lane

35. Aurora

Remerciements

L'événement de Carrington

Le 1^{er} septembre 1859, un nuage de plasma solaire géant saturé de lignes de champ magnétique, brassé dans les profondeurs de la zone convective du Soleil, entra en éruption dans sa corona et s'arracha à sa force gravitationnelle. Une éjection de masse coronale, ou EMC, n'a rien d'extraordinaire en soi quand on parle du Soleil : en règle générale, au pic de son activité cyclique, celui-ci en éructe trois ou quatre par jour terrestre. Mais ce jour-là, en 1859, donc, le dense nuage gazeux de l'EMC était nettement plus volumineux que d'habitude – environ la masse totale de l'Everest –, et son angle d'inflexion l'orientait précisément vers la Terre. Il s'ensuivit un chaos électromagnétique qu'on baptisa « Événement de Carrington », du nom de l'astronome britannique qui l'observa.

L'énergie solaire pénétra dans la magnétosphère de la Terre à raison de neuf millions de kilomètres-heure dix-sept heures après l'éruption et l'enveloppa d'électricité. Partout des opérateurs télégraphistes signalèrent que des langues de feu surgissaient de leurs tableaux de signalisation et que les interrupteurs relais en platine fondaient ; partout des gens rapportaient avoir vu le ciel nocturne s'illuminer au point qu'on se serait cru en plein jour. Des aurores boréales descendirent jusqu'à la latitude de Cuba et de la Jamaïque tandis que des aurores australes remontaient jusque dans le ciel de Colombie.

Heureusement, à cette époque le télégraphe était le seul réseau électrique de communication dans le monde, et il pouvait être remis en service en quelques jours. Pour la très grande majorité des habitants de la Terre, la vie reprit aussitôt son cours normal, et la tempête solaire de Carrington ne fit guère qu'égayer la monotonie des derniers jours d'été.

Vingt-trois ans plus tard, le 4 septembre 1882, Thomas Edison mettait en marche les générateurs de la station de Pearl Street, au sud de l'île de Manhattan, créant ainsi la première centrale électrique américaine. L'humanité entamait sa marche vers sa dépendance totale à l'électricité.

En moyenne, une EMC majeure percute la Terre de plein fouet tous les cent cinquante ans.

Ce délai est désormais dépassé.

OceanofPDF.com

PREMIÈRE PARTIE

AU COMMENCEMENT

OceanofPDF.com

1. Aurora (Illinois)

Mardi 14 avril, 6 h 32

Norman Levy avait ceci de remarquable que... tout le monde connaissait Norman Levy. Prof à l'université de Chicago, il attirait comme un aimant les gens doués et curieux de tout, et si vous étiez sur la même longueur d'onde que lui, il vous repérait vite. Les étudiants qui ne trouvaient à s'insérer nulle part se sentaient chez eux dans son bureau exigu, ou bien à sa table quand il les invitait à dîner, à prendre le café ou à boire un verre chez lui, dans sa maison en bois de Cayuga Lane, à Aurora. Physicien spécialisé dans l'étude du Soleil, Norman avait consacré sa carrière à son sujet de prédilection, mais son véritable et indéfectible centre d'intérêt, c'étaient les gens. Veuf et sans enfants, il collectionnait les amis comme d'autres les papillons – sauf qu'au lieu de les compresser dans un album il aimait les titiller, les questionner, les provoquer, bref, leur parler. Il en était sûr : il n'y avait rien de plus précieux au monde que la conversation.

Mais pas à 6 h 32. Ce fut pourtant l'heure exacte à laquelle le téléphone mural sonna dans sa cuisine, en ce mardi 14 avril. Debout devant l'évier, Norman regardait machinalement par la fenêtre en attendant que le café passe. Il émergea de sa rêverie précaféine et lança un regard noir à l'appareil. Une bribe de dialogue de film lui traversa l'esprit – « Aucun

de mes amis ne m'appellerait à cette heure » –, ce qui était faux, d'ailleurs : ses amis l'appelaient n'importe quand ; inévitable quand on connaissait du monde dans tous les fuseaux horaires. Norman s'approcha du téléphone en traînant les pieds et fit glisser ses lunettes sur son nez pour voir la provenance de l'appel : Silver Spring, Colorado. Il décrocha.

« Je croyais qu'on s'était mis d'accord », dit-il.

Une voix surexcitée à l'autre bout du fil lança : « Vous avez vu les images de GOES-16¹ ces dernières vingt-quatre heures ?

— Je vous signale qu'il est 6 heures et demie du matin, ici.

— Et pourtant je vous appelle. Donc, je vous laisse imaginer... »

Percevant le ton pressant de Perry St. John, Norman mit de l'ordre dans ses idées. Après son premier cours d'initiation à l'astrophysique, Perry était venu lui annoncer qu'il l'avait choisi comme mentor. Depuis, Norman l'aimait bien. Comment résister à un culot pareil ? Vingt ans plus tard, après un nombre incalculable de dîners, de coups de fil et de mails, Perry figurait parmi les éminents chercheurs de la station d'observation principale de la NOAA², chargée de la surveillance des phénomènes solaires. Il supportait tant bien que mal l'écrasante majorité de Blancs qui peuplaient son secteur d'activité, mais en avait vraiment marre de répéter que oui, Neil deGrasse Tyson avait effectivement été pour lui une source d'inspiration majeure. Toutefois, il était resté, même quand on l'avait propulsé dans les médias pour montrer qu'il y avait *aussi* des Noirs dans l'astronomie. Tout simplement parce qu'il était fait pour ça. Il aimait dire qu'il travaillait dans la météo, ce qui n'était pas faux, sauf qu'à côté des tempêtes qu'il observait les ouragans de catégorie 5 étaient des averse printanières.

Il répéta sa question : « Alors, vous avez vu des images du dernier cycle ?

— Oui, hier soir, encore merci de m'avoir donné votre identifiant. Il y a de quoi y passer des heures, Perry. Des heures.

— Vous avez vu l'éruption ?

— Oui, et même deux. Grosses. Le SUVI³ a détecté le phénomène. Comme ça a saturé les capteurs de flux extrêmes je n'ai pas revérifié depuis. Pourquoi vous me demandez ça ? »

Perry marqua une pause le temps de réfléchir. « Vous croyez que ces éruptions ont pu en masquer une secondaire ? voire tertiaire ? »

Le froncement de sourcils de Norman s'accrut. « Pas impossible. L'irradiation a déjà atteint DSCOVR ? »

Depuis son lancement par la NASA, fin 2015, et son placement en orbite autour du point de Lagrange Terre-Soleil L_1 , « point remarquable » d'équilibre entre l'attraction des deux corps, situé à un million et demi de kilomètres de la Terre, le satellite de météorologie spatiale « Deep Space Climate Observatory » relayait presque en temps réel à la NOAA des informations sur le vent solaire.

« Oui, répondit Perry. Elles vont manquer la Terre de sept degrés dans environ quarante-cinq minutes. Mais moi, je parle de ce qu'il y a *derrière*.

— C'est-à-dire ?

— Il y a eu une troisième éruption – angle d'inflexion égal à zéro –, qui se propage dans le milieu interplanétaire. La NOAA a posté de nouvelles images dans notre espace de *nowcasting*, allez voir. Je patiente. »

Oubliant son café, Norman emporta le téléphone sans fil dans son bureau et prit place derrière la grande table en chêne, initialement prévue pour trôner dans une salle à manger, qui lui servait de table de travail. Il ouvrit son ordinateur portable, coinça le combiné entre son oreille et son épaule et alla aussitôt sur le site de la NOAA, qui affichait les images intégrées de GOES-16 et du « Solar Dynamics Observatory » de la NASA. Pour le profane, les séries d'images solaires et de lignes de données qui emplissaient l'écran auraient été indéchiffrables, mais pour quelqu'un qui, comme Norman, assimilait des données sous forme tant visuelle que quantitative depuis soixante-cinq ans, c'était l'équivalent astronomique d'un type debout au bord d'une falaise qui agite une lanterne en criant à

tue-tête : « Le pont s'est écroulé ! », comme Schwarzenegger dans *True Lies*.

« L'angle d'inflexion est de... ? Vous pouvez répéter ?

— Zéro », s'exécuta Perry, sachant très bien que Norman l'avait entendu.

Ce dernier digéra l'information en silence. Mais en y réfléchissant à deux fois.

« Il doit y avoir une erreur, lâcha-t-il enfin.

— Dans l'hypothèse inverse, vous auriez le temps de faire tourner quelques modèles ?

— Je vous rappelle que j'ai quatre-vingt-huit ans ! Évidemment que j'ai le temps.

— Alors modélisez le rayonnement particulaire au niveau de l'orbite géostationnaire.

— Sans blague. »

Tous les sens en éveil, Norman se concentra sur la tâche. Il réactiva un deuxième ordinateur portable, se connecta au tableau de bord de surveillance des EMC mis à disposition du public par le Goddard Space Flight Center de la NASA et entreprit de récupérer les données postées par les centaines d'amateurs passionnés qui, disséminés dans le monde entier, gardaient officieusement l'œil sur l'activité des éruptions solaires. Perry n'était pas le seul à avoir repéré la quantité inhabituelle de flux de protons et de rayons X éjectés depuis dix-huit heures. La communauté des observateurs solaires enregistrerait, postait et interprétait à plein régime. Tout confirmait les dires de Perry : il n'y avait pas une éruption mais *trois*, chacune plus violente que la précédente, et la luminosité extraordinaire des deux premières avait aveuglé le réseau de capteurs, qui n'avaient donc pas intercepté la troisième ; massive, celle-ci avait libéré une éjection de masse coronale qui filait à présent dans l'espace, dans le sillage solaire relativement dégagé des perturbations antérieures.

Complexes, les données que Norman entra dans le logiciel de modélisation dont il était l'auteur couvraient un large éventail de facteurs de risques physiques et technologiques pour les sources d'approvisionnement énergétiques de la planète face à l'effet potentiel d'un champ de plasma électromagnétique de cette taille et de cette intensité. Quand il finit par appuyer sur la touche *Entrée*, et que le résultat final s'afficha dans une fenêtre clignotante sur son écran, Norman eut la sensation que le sol se dérobait sous ses pieds.

« Merde !

— Qu'est-ce que ça donne ?

— Mon modèle ne colle pas. Attendez, j'en lance un autre. » Il effaça le résultat et recommença à partir d'informations issues de divers sites de recueil de données à travers le monde, sur un scénario différent, en faisant varier l'amplitude et la direction des champs électriques aussi largement que le lui permettait son imagination. Dans l'espoir de parvenir à un autre résultat.

Dans l'espoir de s'être trompé.

À la NOAA, devant ses écrans, Perry écoutait le cliquetis frénétique des touches du clavier sous les doigts de Norman. Si le vieux professeur avait été un des plus grands chercheurs de son temps dans le domaine des phénomènes solaires, ce n'était pas par hasard : ses modèles ne se trompaient jamais. À terme, le premier résultat qu'il avait se révélerait être le bon, Perry en était sûr. Mais il savait aussi qu'il ne fallait pas l'interrompre. Alors, pour tromper son impatience, il fit tourner ses propres modèles.

Derrière lui, ses collègues à l'esprit encore embrumé à cette heure matinale se demandèrent ce qu'il pouvait bien fabriquer. Un mug « C'EST COMME ÇA, UN POINT C'EST TOUT » à la main, Ken Murtagh vint jeter un coup d'œil par-dessus l'épaule du jeune prodige qui s'activait furieusement à son poste de travail. De l'autre côté, Terry Fitzpatrick, que

son petit-enfant avait tenu éveillé toute la nuit et qui tenait à peine debout, se borna à faire rouler son fauteuil par petits bonds jusqu'à celui de Perry, et épia à son tour ses écrans.

Voyant les images et les flux de données qui s'y succédaient, Ken regarda le jeune chercheur d'un air soupçonneux. « Qu'est-ce que c'est ? Tu joues à un jeu ? » Les chiffres ne pouvaient pas correspondre à la réalité.

Terry examina brièvement les données, puis reporta son regard sur Perry, remonta ses lunettes sur le dessus de sa tête et s'enquit :

« Ça va passer à ras ? »

— J'ai peur que non. »

Fitz observa l'écran en silence, le temps d'absorber l'information. Perry continuait d'entrer des chiffres dans ses simulations. « Dans combien de temps ? »

Perry avait lui aussi coincé son téléphone entre tête et épaule ; s'avisant que son cou lui faisait mal, il laissa tomber l'appareil sur son bureau pour mieux poursuivre sa tâche. Ses deux collègues entendirent la voix fébrile de Norman lancer à l'autre bout du fil : « Hé ho ! Vous êtes toujours là ? » Mais Perry tapait de plus belle sur ses claviers, passant d'un modèle à l'autre. Chacun finissait par afficher « TERMINÉ » en émettant un son. Et le résultat était partout le même, ou presque.

« Perry, reprit Fitz sur un ton plus pressant. On a combien de temps devant nous ? »

La voix de Norman coassait toujours, déformée par le récepteur. Murtagh retourna le téléphone et mit le haut-parleur. Tout à coup, on l'entendit dire – trop fort :

« ... pas faux ! Mes chiffres ne sont *pas* faux ! »

Dans toute la salle, des têtes se tournèrent. Quelques personnes s'approchèrent. Norman criait toujours. Perry leva la main pour faire cesser la discussion animée qui se déroulait dans son dos et appuya sur la touche

Entrée pour lancer une dernière simulation. Le verdict, accompagné d'un son d'alerte, ne se fit pas attendre.

Perry baissa les yeux sur son téléphone, toujours posé sur le bureau.
« Norman ? Vous êtes encore là ? »

— Ouais.

— Vous avez fini ?

— J'ai fait tourner trois fois le modèle, avec le protocole du nouveau transformateur de Convac. Et vous ?

— Idem. » Perry s'éclaircit la voix. « C'est du niveau de Carrington, non ? » Les sept hommes et femmes assemblés derrière lui attendirent la réponse de son mystérieux correspondant sans quitter du regard le téléphone. Aucun ne connaissait son identité, mais, curieusement, tous se fiaient d'instinct à son verdict.

Norman répondit d'une voix rauque : « La trentième année, le cinquième jour du quatrième mois, comme j'étais parmi les captifs du fleuve du Kebar... »

Murtagh intervint, l'air de celui à qui on ne la fait pas : « Excusez-moi, mais on peut savoir qui vous êtes et ce qu'on fait, là ? »

Norman acheva sa citation sans se laisser démonter. « ... les cieux s'ouvrirent et j'eus des visions divines. »

Perry releva les yeux vers Murtagh. « C'est dans la Bible.

— Sans blague ? Et pourquoi il nous cite la Bible, le vieux ?

— C'est la vision d'Ézéchiél. La toute première mention d'un événement auroral, selon certains ; en 593 av. J.-C⁴. »

Fitz lui posa la main sur l'épaule. « Combien de temps avant que ça arrive jusqu'à nous ? »

— Entre sept et douze heures. À un cheval près. Le vent solaire est extrêmement variable. »

L'autre se redressa et regarda Murtagh qui, déjà pâle de nature, était devenu carrément livide.

« Alors on se coupe du réseau ? On passe en îlotage ?

— Je n'ai pas dit qu'on en était là. Et vous ?

— Ken, on va vers un black-out mondial.

— J'annonce qu'on passe en régime réduit, alors ? dit Murtagh.

— C'est tout ce que ça t'inspire ? Tu peux aussi dire aux gens de mettre des lunettes de soleil, tant que tu y es. Combien de transfos de mille ampères et plus datent d'avant 1972 sur le réseau ?

— De mémoire, je dirais au moins deux mille. »

Fitz acquiesça et réfléchit à voix haute. « Commence par ceux-là. Je vais essayer de savoir à peu près dans quelle proportion des dix mille autres la température maximale des enroulements peut encaisser trente ampères par phase en courant continu sans exploser.

— Il vaudrait mieux tabler sur cinquante, intervint Perry en secouant la tête.

— Va pour cinquante », dit Fitz qui, désormais en pleine possession de ses moyens, avait oublié sa fatigue.

Murtagh, en revanche, semblait figé sur place. « Je ne sais même pas par où commencer.

— Tu n'y es pas, dit Fitz en le regardant droit dans les yeux. C'est tout le pays qu'on va devoir mettre en silo. »

À Aurora, Norman posa lui aussi son téléphone sur son bureau et laissa les autres débattre dans l'écouteur. Puis il se releva avec effort de son fauteuil et contempla un instant le matériel de radioamateur complexe qui encombrait toute une extrémité de sa table de travail. Bientôt, songea-t-il, ce sera le seul moyen de communiquer.

Il alla se tenir devant sa grande fenêtre, qui donnait sur le fond de l'impasse. On entrevoyait les premières lueurs du jour, mais le soleil n'était pas encore levé. Les maisons étaient encore plongées dans le noir, hormis, çà et là, une terrasse restée allumée toute la nuit. Soudain, l'éclairage public à vapeur de mercure s'éteignit, comme tous les matins, les capteurs ayant

détecté qu'il n'avait plus de raison d'être. Norman tourna son visage vers le ciel, où la lumière du soleil se reflétait encore sur la surface de Vénus. Les contours vaporeux de la couronne solaire surgirent peu à peu de la cime des arbres. Il en observa la brûlante circonférence voilée jusqu'à ce que ses yeux s'emplissent de larmes. Alors seulement il se détourna.

Les paupières closes, il s'efforça s'imaginer les conséquences au niveau mondial, mais en vain. La planète était trop grande, ses réseaux trop complexes. Ça dépassait ses capacités mentales. Tout, absolument *tout* allait être ramené à l'échelon local. Tout ce qui comptait dans sa vie tenait à ce qui allait se passer dans son quartier, ce qu'allaient devenir ces gens et leurs proches, les choix qu'ils allaient faire, l'écheveau dont ils allaient tisser ensemble les répercussions.

Norman se prépara mentalement à la tempête qui s'annonçait.

1. Geostationary Operational Environmental Satellites, satellite géostationnaire couvrant l'Amérique via seize bandes spectrales à haute résolution spatiale et temporelle, opérationnel depuis 2017. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*
2. National Oceanic and Atmospheric Administration, agence de recherche et de régulation opérant dans la zone d'exclusion maritime des États-Unis.
3. L'imageur ultraviolet solaire de GOES-16.
4. « Je regardai, et voici, il vint du septentrion un vent impétueux, une grosse nuée, et une gerbe de feu, qui répandait de tous côtés une lumière éclatante, au centre de laquelle brillait comme de l'airain poli, sortant du milieu du feu. » (Ézéchiél 1:4.)

2. Aurora

11 h 43

Aubrey Wheeler contempla son vernis à ongles écaillé en cherchant vainement à se souvenir du dernier homme qui lui avait plu. En tout cas, les deux qu'elle avait sous les yeux ne correspondaient pas à la définition.

Le congrès dont elle revenait était à Kansas City, donc, au choix, neuf cents kilomètres de route pénible – soit huit heures pour six heures de présence sur place – ou bien un avion bondé sur une compagnie aérienne merdique. Elle avait opté pour la deuxième solution, un vol super *low cost* en placement libre. Après un embarquement du style « premier arrivé premier servi », elle s'était retrouvée coincée entre deux types qui avaient dû être les footballeurs vedettes de leur lycée et qui, apparemment, n'avaient pas bien saisi la notion d'espace personnel. Comme elle n'avait aucune intention de stresser et d'enrager pendant l'heure et demie de vol, Aubrey avait pris un Xanax – mais trop tôt dans la journée. Résultat, c'était le cerveau embrumé, de mauvais poil, et vaguement déprimée qu'elle rentrait de O'Hare, l'aéroport de Chicago.

Enfin, pas si vaguement que ça, d'ailleurs. Aubrey avait ses raisons. Elle savait ce qui l'attendait. À une époque (qu'elle se rappelait à peine), elle rentrait de ses déplacements professionnels toute revigorée, reposée, car

ces voyages étaient l'occasion de fuir momentanément Scott et Rusty, de dormir mieux et plus longtemps, de lire et de manger ce qu'elle voulait sans se soucier de ce que voulaient les autres. Il était bien fini, ce temps-là. Depuis un bail. Enfoui sous la poussière du Covid, envolé avec sa tranquillité d'esprit, ses plus belles années, et son couple.

Avant la pandémie, la société d'organisation de congrès qu'elle avait fondée et qu'elle dirigeait marchait bien. Et puis du jour au lendemain, les gens disposés à se réunir dans une salle climatisée sans fenêtres avec cinq cents inconnus avaient disparu, et Aubrey avait vu la faillite se profiler à brève échéance – quelques mois. Elle avait mis tout son personnel en chômage technique. Mais au bout de trois jours, ou plutôt trois nuits blanches, elle avait eu une Illumination qui, en fait, commençait à se répandre assez vite dans le monde de l'entreprise : dorénavant, pourquoi sortir de chez moi pour aller travailler ? En soixante-douze heures, elle avait fait intégralement migrer sa boîte sur Zoom. En une semaine, elle avait réembauché la moitié de ses salariés. Au bout d'un an dans cette configuration, elle en avait presque autant qu'avant l'épidémie. Et plus de clients que jamais, prêts à payer autant, sinon plus, pour le confort de participer à un congrès bien en sécurité depuis chez eux. Évidemment, il y avait aussi quelques emmerdeurs pour exiger de nouveau des événements en présentiel – d'où l'aller-retour Aurora/Kansas City qu'Aubrey avait dû faire contrainte et forcée. Mais désormais, 90 % de son travail se faisait en ligne et dégageait des bénéfices. Elle avait même réussi à se verser un salaire décent, ce qui avait bien arrangé cette merde de Rusty – un vrai vampire.

Oui, elle proférait des insultes de bas étage à l'égard de son ex-mari. Et alors ? Elles décrivaient parfaitement ses principaux traits de caractère. Rusty était une merde au sens premier du terme (« matière fécale expulsée par l'organisme ») : à cause de lui elle avait gaspillé une quantité faramineuse de temps, d'efforts et d'amour, et deux ans plus tôt elle l'avait

effectivement expulsé de son corps. Quant à « vampire », dans l'acception « personne exerçant sur autrui une prédation sans scrupules », il le définissait bien aussi. On pouvait même lui appliquer la première acception : « monstre suceur de sang ». Il avait aspiré tout son élan, toute son énergie ; sur la fin, elle se sentait vide, inutile comme un vêtement abandonné, jeté en vrac sur le plancher.

Ce n'était pas entièrement la faute de Rusty, elle le savait. Elle le revoyait tel qu'il était quand ils s'étaient rencontrés : puissant et conscient de l'être, plein de confiance en lui et d'autant plus séduisant – sans les côtés négatifs –, il irradiait la force et l'autorité, non comme un vulgaire hâbleur mais avec, en fond, tacitement, un côté « Je n'ai pas besoin d'utiliser ma force ». Rusty était entrepreneur dans le bâtiment, compétent et honnête, à la tête d'une société florissante. Aubrey, qui avait toujours gagné sa vie en se servant de sa tête, aimait bien l'idée qu'on la gagne avec ses mains. Mais par-dessus tout, ce qui lui avait plu chez Rusty c'était qu'il était tout le contraire de son frère : charnel, les pieds sur terre, sans aucun esprit de sérieux. Aubrey l'avait aimé. Et puis un jour, ça n'avait plus été possible.

Les dernières années, il buvait jusqu'à sombrer dans l'inconscience (c'était déjà le cas du temps de son premier mariage, mais Cheryl Anne ne l'avait pas prévenue...). En fin de compte, ça lui avait un peu facilité la tâche, car le type qu'elle avait aimé n'existait plus. Il avait été remplacé par un étranger qui n'était pas le bienvenu. Petit à petit, puis de plus en plus vite, celui qu'elle croyait connaître était tombé dans la biture, la dope, les crises de rage, les heures interminables perdues à jouer au poker... Aubrey pensait aussi qu'il s'était embringué dans une histoire pas nette, vu les absences inexpliquées à pas d'heure pour aller faire on ne sait quoi avec un pote pas clair. Non, décidément, il fallait qu'il fiche le camp de la maison qu'ils avaient achetée ensemble, et de la vie qu'ils avaient planifiée jusque dans les moindres détails.

Le problème, la mauvaise surprise finale, la flèche du Parthe, comme on disait, c'est que Rusty n'avait pas tout emporté en partant. Il avait laissé Scott. Ou plutôt, Scott était resté. Le fils qu'il avait eu de son premier mariage avait alors quatorze ans, l'âge de s'attirer des ennuis, et ça n'avait pas raté. L'âge aussi de comprendre que sa mère habitait loin et se moquait bien de lui – ce qui était exact. Mais pas encore l'âge de savoir qu'en faisant les bons choix, il pouvait échapper au cercle vicieux négligence-toxicomanie merdique où ses deux parents s'étaient consumés. Concernant Scott, donc, le verdict était en suspens.

Étant des hommes, et originaires du Midwest, en plus, Scott et Rusty n'avaient évidemment pas discuté des conséquences matérielles de la séparation. Au lieu de ça, ils en avaient brusquement pris conscience un matin, un quart d'heure après la décision de Rusty : « Va chercher tes affaires et attends-moi en bas. On se casse », avait-il dit à Scott. Mais Scott n'était allé ni chercher ses affaires ni attendre son père en bas.

Rusty avait donc braillé dans l'escalier (un vieux machin branlant qu'il devait remplacer depuis quatre ans, promis juré, il allait le faire) : « Bon, alors, tu viens ou quoi ?

— Va te faire foutre », avait répondu son fils sur le même ton, derrière la porte de sa chambre.

Rusty avait regardé Aubrey, qui se tenait sur le seuil de la cuisine, appuyée contre le montant de la porte, ni dedans ni dehors, comme si aucune place précise ne lui convenait plus.

« C'est toi qui as manigancé ça ? »

Elle s'était contentée d'un regard furibond. *Tu es sérieux, là ?*

Rusty avait ensuite crié à son fils : « C'est maintenant ou jamais ! »

À ce stade, certains ados auraient vociféré de vagues imprécations avant de lui claquer la porte au nez. D'autres auraient monté le volume de la musique – Death Grips, par exemple, un groupe de rap particulièrement abrasif (seul pouvait rivaliser avec Death Grips un bruit du papier alu

mâché tout contre votre oreille). Scott Wheeler, lui, s'était contenté d'ouvrir sa porte, de regarder son père depuis le palier et, posant l'index et le majeur de sa main droite contre son front en guise de salut nonchalant, avait répliqué :

« Adios, taré. »

Rusty avait ramassé son sac et fichu le camp.

Ce matin-là, à 10 h 47, Aubrey, trente-six ans, sans enfant, célibataire de fraîche date, s'était sentie prête à profiter de toutes les grisantes aventures que sa nouvelle vie lui réservait. À 10 h 48, elle s'était retrouvée avec un ado de quatorze ans à élever. Qui n'était même pas le sien.

Hé ho, la vie ! C'est pas ça que j'avais demandé, moi.

C'était pour aller retrouver Scott qu'Aubrey rentrait à vive allure. Il était un peu plus de 13 heures. Si la circulation le permettait, elle serait chez elle vers 14 heures, ce qui lui laissait largement le temps de fouiller sa chambre avant qu'il rentre du lycée. Elle s'était arrangée pour qu'il passe deux nuits chez un copain pendant son absence, mais elle ne se faisait pas d'illusions. Ce qu'il voulait, c'était passer la nuit avec Caprice dans la maison de Cayuga Lane débarrassée de sa propriétaire. Elle en était presque sûre. Scott avait eu quinze ans six mois plus tôt ; aux yeux d'Aubrey, c'était trop tôt pour perdre sa virginité, mais ça, c'était entre lui et ses partenaires consentantes. Ce qui l'inquiétait, c'étaient plutôt les substances interdites aux moins de dix-huit ans.

Les deux parents de Scott étaient alcooliques. Le jeune homme avait la génétique contre lui, et Aubrey était bien décidée à ne pas le laisser sombrer dans l'addiction tant qu'il était sous sa responsabilité. Une semaine avant de partir, elle avait caché dans la maison trois caméras de surveillance connectées en wifi à une appli sur son smartphone. (Elle pouvait y accéder à tout moment pourvu qu'il y ait assez de réseau.) Une dans la cuisine, dans une pile de livres de recettes, une dans le salon au milieu de jeux de société

délaissés et la troisième planquée parmi les dizaines de bouquins non lus qui garnissaient les étagères dans la chambre du gamin.

Celle-là, Aubrey l'avait coupée vite fait après avoir voulu en tester le fonctionnement quelques jours avant de partir ; elle était tombée par hasard sur une certaine activité caractéristique de tout ado normalement constitué à laquelle elle n'avait pas pensé. Comment aurait-elle pu, d'ailleurs ? Elle n'avait jamais été un garçon de quinze ans. En définitive, les caméras n'avaient servi à rien ; il aurait fallu qu'Aubrey soit dans la maison et connectée au wifi. Dès qu'elle avait pris la route de l'aéroport, les images avaient disparu. La maison était donc restée sans surveillance, numériquement parlant, pendant toute son absence. Elle avait parlé à Scott depuis Kansas City, et il avait juré qu'il était chez son pote Julian comme convenu. Ça lui avait donné l'idée d'installer une appli de traçage sur son téléphone à la première occasion. Bref, elle savait qu'il n'était rien arrivé à Scott, mais voulait quand même passer sa chambre au peigne fin, au cas où.

Son Uber traversait à présent Stolp Island, cœur battant du centre-ville d'Aurora, Illinois... en réalité, deux cents mètres de magasins définitivement fermés, un cinéma décrépit et une salle de jeu de seconde zone avec des machines à sous. Aubrey avait grandi à West Aurora, à quelques kilomètres de là, dans une grande maison confortable avec ses parents et son frère aîné. Ça au moins c'était un centre-ville, et chouette – pas comme à Chicago, avec des paumées plein les rues ; un vrai centre où on pouvait prendre *Les Aventures d'Archie* en BD sur un présentoir métallique à la quincaillerie/marchand de journaux Ben Franklin. En réalité, Aubrey n'avait jamais vu ni *Aventures d'Archie*, ni présentoir métallique, ni Ben Franklin de sa vie, enfant ou adulte, mais elle en avait entendu parler dans les films ou les livres et s'en faisait une représentation idéalisée, voire carrément romantique. Elle avait espéré que ses gosses grandiraient dans ce genre d'environnement, en sécurité. Entre-temps son frère était parti

chercher fortune ailleurs, mais elle, elle était restée, en quête d'une ville qui n'existait plus depuis cinquante ans.

En revanche, Cayuga Lane, sa rue, correspondait au modèle qu'elle édifiait dans sa tête depuis son enfance. À dix minutes du centre, c'était une impasse bordée de six maisons datant pour la plupart des années 1920 ou 1930, à part celle du fond, qui remontait aux années 1850 – une de ces maisons victoriennes à toit plat et à deux étages qui, jadis très en vogue, n'avaient pas survécu longtemps au boom immobilier de la Seconde Guerre mondiale. Elle avait réussi à rester debout moyennant une restructuration et une isolation totales. Mais en 1958... Ensuite, on l'avait laissée se dégrader peu à peu, d'abord gentiment, puis pas gentiment du tout, jusqu'à la période où Rusty et Aubrey l'avaient découverte. Elle était alors dans sa phase « Terrain idéal, démolition à prévoir ». S'ils avaient pu l'acheter, d'ailleurs, c'était uniquement grâce à cela. La décrépitude. Ils savaient qu'il y aurait des travaux, mais Rusty était de la partie, ils étaient jeunes et amoureux et ils avaient hâte de s'y attaquer ensemble, à ça et à tout le reste.

Et puis ça leur avait passé.

À présent la maison avait cinq ans de plus, Aubrey aussi (certains jours elle aurait plutôt dit quinze), et une fois de plus elle devait réparer ce qui ne pouvait sans doute pas l'être. Les rares fois où elle revoyait son frère, il se moquait de son entêtement à toujours vouloir tout remettre en état, tout recycler, comme quand ils étaient adolescents. Lui qui buvait *une* gorgée de jus de fruits et jetait la bouteille (en plastique) ; qui dénonçait le recours à la main-d'œuvre étrangère bon marché tout en en profitant largement ; qui envoyait tous les dix-huit mois à la décharge un ordinateur et un smartphone bourrés de métaux rares, en état de marche ou non... se permettait de railler sa sœur quand elle s'escrimait à repriser son chemisier préféré.

Le Uber la déposa devant chez elle. Elle remonta prestement l'allée ; les roulettes en plastique de sa valise bon marché protestèrent en passant sur les

dalles inégales et cassées par endroits. Aubrey devina avant d'atteindre le seuil que Scott était là, en violation directe de leur accord puisqu'il devait rester chez Julian jusqu'à ce qu'elle l'appelle. Ce grand génie machiavélique aurait dû penser à fermer la porte, s'il voulait passer inaperçu... De fait, elle entendait la télévision marcher à plein volume dans le salon.

En entrant elle vit Scott de dos, devant le Sony 77 pouces qu'il l'avait persuadée d'acheter. Comme c'était peu après le départ de son père, Aubrey avait espéré que la télé le retiendrait au salon, lieu de passage où ils pourraient communiquer, où elle pourrait lui dispenser des conseils bienveillants, et l'empêcherait de s'enfermer dans sa chambre vingt-quatre heures sur vingt-quatre. En réalité, c'était elle qui avait besoin d'un délai pour retrouver un équilibre ; pendant ce temps-là, la télé occuperait Scott.

En entendant la porte, il tourna la tête et lança d'un air ahuri : « Ah, tu es rentrée ?

— Oui, et je vois que toi aussi. »

Il plissa le front. « J'avais pas prévu ça.

— C'est clair. » Elle referma la porte et poussa son bagage dans un coin.

Scott reporta son attention sur l'écran. Bizarrement, il regardait les infos en continu, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Toujours le dos tourné, il déclara : « Tu devrais venir voir ça.

— Je monte me changer et ensuite, il faut qu'on ait une petite discussion, toi et moi. Ce n'est pas ce qu'on avait convenu, et je suis très déçue. »

Scott ne la regarda même pas. Sur l'écran, trois journalistes débattaient avec animation d'un sujet qui, selon toute probabilité, n'en valait pas la peine. Histoire de souligner son propos, Scott agita l'index, désignant toujours la télé : « Non mais *vraiment*, tu devrais écouter ça. »

Sans plus lui prêter attention, Aubrey mobilisa l'énergie qui lui restait pour monter l'escalier en faisant le plus de bruit possible. Les marches grincèrent sous ses pieds. Arrivée en haut, elle bifurqua vers la chambre du gamin au lieu de sa chambre à elle, cette fois d'un pas plus discret. Elle ouvrit la porte sans bruit et jeta un coup d'œil circulaire. Comme d'habitude, le lit était en proie à un chaos indescriptible ; même en y mettant du sien, on n'aurait pu lui donner l'air plus défait. Il y avait des fringues partout ainsi que des restes de nourriture et, éparpillés sur toutes les surfaces planes, des verres où fermentaient des liquides pâteux de diverses couleurs.

Aubrey alla ouvrir successivement tous les tiroirs de la commode et passa la main à l'intérieur. Pas de bouteilles planquées. Pas de sachet d'herbe sous le matelas ou dans la table de nuit, pas d'odeur de fumée. Elle renifla les verres : des boissons sucrées mais non alcoolisées, apparemment. Estimant avoir assez fouillé, elle s'apprêta à ressortir, satisfaite. Une raison de moins de se disputer avec Scott. Mais ce faisant, elle vit trôner en évidence, sur la même commode, un flacon de médicaments.

Il n'avait même pas pris la peine de le cacher.

Une fois redescendue, elle alla se planter entre Scott et l'écran géant et posa le flacon entre eux deux, sur la table basse. Il y jeta un coup d'œil et haussa les épaules.

« Je ne savais pas que tu rentrerais si tôt. » Il se pencha sur le côté pour continuer à regarder la télé.

« On peut savoir ce que tu fous avec ça ?

— On ne pourrait pas en parler plus tard ? »

Elle réprima son envie d'exploser. « Scott ! C'est un opioïde !

— Ouais, ouais.

— Je l'ai depuis que j'ai dû me faire dévitaliser une dent.

— Ah ? Ouais, c'est logique. Et ça va, la dent ne te fait plus mal ?

— Mais ça va pas, non ?

— Je ne savais pas que tu rentrerais si...

— Arrête avec ça ! Tu as fouillé dans mon armoire à pharmacie, ou plutôt non, dans le meuble de *ma* salle de bains, à la recherche d'opioïdes, et tu les as pris ! Je te signale que tu as quinze ans ! Des opioïdes, bordel ! »

Cette fois, elle avait réussi à capter son attention.

« J'ai pas fouillé dans tes affaires pour trouver des médicaments. J'ai fouillé dans tes affaires et là, je suis tombé sur des médicaments, nuance. C'est super différent, quand même, non ? »

D'une certaine manière, on ne pouvait qu'admirer l'argumentation – sinon sur le fond, du moins pour l'art de détourner la conversation dans un sens plus favorable à sa cause. Mais Aubrey ne se sentait pas d'humeur admirative.

« Oh, et puis va te faire foutre, tiens.

— Super méthodes éducatives, dis donc.

— C'est toi qui es en tort, là, je te signale.

— Je suis pas le seul. T'as planqué des caméras pour me surveiller. »

Elle prit son temps pour répondre, histoire de paraître aussi calme que lui. « Je te demande pardon ? »

Sans s'embêter à répondre, il eut un mouvement de tête en direction de la petite table de l'entrée où étaient empilées les trois caméras Zmodo. Elle ne les avait pas remarquées en entrant alors que, de toute évidence, il les avait posées là exprès.

« Je ne suis pas stupide », reprit-il.

Elle commençait à comprendre ce qui s'était passé. « Ah, je vois. C'est toi qui les as éteintes, en fait.

— Oui. Dès que tu as eu le dos tourné.

— Et je suppose que tu n'as pas non plus fait ton piano », enchaîna-t-elle pour tenter de garder le dessus.

Mais il fit la sourde oreille et reporta son attention sur la télé.

« Caprice a passé la nuit ici ? persista-t-elle.

— Céleste.

— Hein ?

— Elle s'appelle Céleste, pas Caprice. Pourquoi tu l'appelles tout le temps comme ça ?

— Bref. Elle a dormi ici ou pas ?

— Tu l'appelles Caprice parce que pour toi, elle doit forcément porter un prénom de Noire. Tu ne le fais pas consciemment, mais tu trouves que Caprice fait plus Noir. Et ça, c'est super raciste. Sérieux, Aubrey, tu devrais faire gaffe. Prends un peu conscience de ton privilège blanc.

— Si je lui donne soi-disant un prénom "plus Noir", c'est soit un privilège, soit du racisme, pas les deux. Tu mélanges tout.

— Donc, tu avoues.

— Tu me fatigues, j'en ai marre de toi.

— Ça me fait de la peine, parce que moi je t'aime bien. »

Déstabilisée, elle tenta une autre approche. « Tu as pris combien de comprimés ?

— Quatre, répondit-il après une pause. Deux fois deux, à deux heures d'écart, comme dit la notice.

— Quel garçon raisonnable, bravo.

— Merci. Tu es en colère parce que l'hydrocodone est dangereuse pour moi, ou parce que c'était ta réserve secrète ?

— Les deux. C'est très mauvais pour ta santé, et oui, je les gardais pour plus tard.

— Pour quoi faire ?

— En cas de forte douleur.

— Justement, j'avais très mal. Et ça m'a soulagé.

— On peut savoir de quoi tu souffrais à ce point ? »

Il tendit à nouveau un index effilé en direction de l'écran. « On va tous mourir. »

Cette fois Aubrey se retourna. En fait, Scott regardait le journal télévisé national, et non local, comme elle l'avait cru. De toute manière, ça n'aurait fait aucune différence vu que toutes les chaînes proclamaient la même info via des bandeaux fixes ou défilants et des gros titres dans une police de caractères généralement réservée à l'annonce du retour de Jésus.

Sidérée, Aubrey n'arrivait pas à assimiler ce que disaient les présentateurs. Ce n'était pas possible. On n'avait donc pas assez de galères comme ça ?

Scott se pencha pour récupérer le flacon d'opioïdes et le secoua en regardant Aubrey.

« Il n'en reste que deux. On partage ? »

OceanofPDF.com

3. Mountain View, Californie

Thom Banning avait décidé de passer à l'action. On l'avait briefé sur l'éruption solaire dès son arrivée au siège de Vida, à la lisière de la Silicon Valley, et il n'était pas mécontent de lui. Il s'était immédiatement adapté à la situation, s'obligeant mentalement à accepter ce qui serait sans doute un événement majeur, un tournant décisif dans l'histoire de la technologie. Ce n'était pas seulement qu'il acceptait le désastre imminent et qu'il s'y était d'ailleurs préparé ; non, l'abjecte vérité (qu'il refoulait avec la dernière énergie, même si tout son entourage était au courant) était qu'il avait attendu ce moment avec impatience.

Comme beaucoup de grands créateurs et dirigeants d'entreprise, il se livrait vingt-quatre heures sur vingt-quatre à une véritable gymnastique mentale pour anticiper l'avenir, et cela occupait toutes ses pensées. Sur le plan cognitif, aimait-il prétendre, il y avait peu de différence entre le travail du rêve et l'activité éveillée, tous deux étant entièrement tournés vers la réflexion productive appliquée aux problèmes à résoudre, quels qu'ils soient.

Petit, il était allé à Fort Myers avec sa famille lors de vacances en Floride, et un jour de printemps torride, ils avaient visité la maison et le laboratoire de Thomas Edison. Un pèlerinage largement conçu par ses parents comme un hymne à la gloire de son génie en germe – génie qu'ils

encourageaient jusqu'à l'obsession depuis les premiers petits circuits électriques en plastique qu'ils lui avaient offerts. La visite guidée était assommante pour les enfants, mais ce que Thom avait retenu, c'était le lit de camp où Edison faisait la sieste. Sur cette simple planche d'un mètre sur deux, installée dans un coin de l'atelier et garnie d'une fine paille, l'inventeur s'était ménagé de courts moments de sommeil réparateur au fil de ses journées. Il avait dû y faire de fameux rêves, s'était dit le jeune Thom Banning. Il portait un prénom prédestiné, ce n'était pas la première fois qu'il s'en faisait la réflexion. Ce jour-là, il avait pris deux décisions : d'une, il ne permettrait à personne qu'on l'abrège en « Tom » sans h, au cas où les gens ne verraient pas le rapport avec Edison ; de deux, quand il serait grand, jamais il ne négligerait l'irremplaçable puissance créative de sa vie onirique.

Ces deux promesses, il les avait tenues. Et de fait, c'était dans un état intermédiaire entre l'éveil et le sommeil que lui était venue l'idée de sa société de robotique, Vida. Comme il était plus difficile de faire la sieste entre vingt et trente ans, quand il rédigeait sa thèse, Thom s'était forcé à rester debout toute la nuit afin de commencer sa journée de travail à moitié endormi et de pouvoir sombrer à volonté dans un sommeil REM – l'état le plus fertile de la conscience, à ses yeux. Vida était née ainsi dans la torpeur d'un après-midi d'août, lors d'un rêve diurne où il avait vu un bout de code somme toute assez simple mais qui améliorait l'IA de robotique d'autoassemblage. Pas le genre d'idée sur laquelle on bâtit une grande fortune, mais elle avait eu le mérite de rapporter tout de suite. Sa rentabilité était inscrite dans son concept même. Au bout de quelques années, les idées de Thom et, de plus en plus, celles des petits génies qu'il avait embauchés, plus les brevets sur lesquels il avait mis la main, s'étaient insérés naturellement dans l'émergence inattendue de la nanotechnologie. Vida n'avait pas tardé à pénétrer tous les secteurs de la biotech, médecine ou chirurgie, et en une décennie il était devenu quasi impossible d'opérer au

sein d'un grand hôpital occidental sans qu'au moins un instrument robotisé de chez Vida vous trifouille les entrailles.

Thom avait célébré son premier million juste avant son trente-troisième anniversaire par une fête fastueuse à Belize le jour de Noël. Ce n'était pas sa véritable date de naissance – il était venu au monde un 4 novembre –, et le 25 décembre était déjà pris par un autre personnage historique, mais Thom avait choisi ce jour parce que le Christ était justement mort à trente-trois ans. Et parce qu'il avait la ferme intention de vivre plus longtemps et d'avoir une plus grande postérité.

Au cas où les gens (y compris lui-même, peut-être) seraient tentés de prendre au sérieux ses illusions de grandeur, il feignait de se débiter ostensiblement – mais sans excès – sur le ton de la plaisanterie. Thom ne se mettait pas sérieusement sur un pied d'égalité avec Edison ou Jésus, voyons. C'était pour rire.

Enfin, plus ou moins.

Une des caractéristiques mises en avant pour forger son image publique était sa dyslexie (quelque peu exagérée). Ça faisait bien dans la presse, mais ce n'était pas tout à fait conforme à la réalité. En fait, il n'aimait pas lire, tout simplement ; comme il avait du mal à fixer son attention, il devait relire plusieurs fois le même paragraphe, voire en sauter quelques-uns par-ci par-là quand il commençait à s'ennuyer.

En revanche, il était à l'aise à l'oral, ayant appris dès son plus jeune âge qu'il retenait bien mieux ce qu'on lui disait si on prenait le temps de le lui expliquer bien en face. Dès qu'il en avait eu les moyens, il avait payé des consultants pour lui détailler patiemment tel ou tel concept une heure durant, telle activité récréative, tel secteur d'activité. Il s'était familiarisé de cette façon avec les peintres de la Renaissance, le cricket, l'interface cerveau-machine... grâce à un expert qui lui en expliquait les bases. Au début il était d'accord pour les dédommager, mais une fois riche, il s'était rendu compte qu'il n'avait plus à payer pour quoi que ce soit. Les gens le

faisaient gratuitement, juste pour le bénéfice douteux de pénétrer dans le saint des saints du Grand Homme.

Ce fut dans le cadre de cette pratique qu'à 11 heures du matin le jour de *l'événement* le visage de la Pr Divya Singh, membre du Conseil scientifique de défense, s'afficha sur l'écran installé à l'arrière de la Chevy Suburban de Thom.

« Merci de m'accorder quelques minutes, Divya, commença-t-il. Je me doute que vous êtes très occupée. »

L'autre expédia ses remerciements d'un bref hochement de tête, l'air de dire : *Ne perdons pas de temps avec ça*. À en juger par les moniteurs qui l'entouraient, elle devait être à Arlington, au Comité scientifique consultatif national (qu'elle coprésidait). Devant elle, des piles de paperasse : Divya Singh, qui approchait des soixante-dix ans, était de la vieille école qui réfléchissait mieux avec du papier et des feutres.

« Il y a combien de temps que vous êtes au courant ? s'enquit-elle.

— Quarante-sept minutes, l'informa-t-il après un coup d'œil à sa montre.

— Vous êtes en route pour Hayward ? enchaîna-t-elle en faisant allusion au plus grand aéroport privé de la région de San Francisco.

— Non, dit Thom. Tout le monde va se ruer à Hayward et à Buchanan. Il va y avoir une file d'attente et on ne pourra pas décoller avant des heures. Je gare mon avion à Half Moon Bay ; c'est plus loin, mais il n'y aura que nous – et les gars du défilé aérien annuel.

— Pas bête. Bon, qu'avez-vous besoin de savoir ?

— Je comprends cette histoire d'EMC, mais quid des manifestations concrètes de l'impact et ses conséquences sur les infrastructures ? »

La Pr Singh leva les yeux, coupa son micro et cria quelques mots à l'intention d'une personne située hors champ. Autour d'elle, l'effervescence régnait. Thom vit des mains passer devant l'écran pour lui remettre des documents, ou au contraire prendre les notes griffonnées qu'elle tendait, et

des allées et venues se reflétaient dans la vitre derrière elle. Elle ralluma son micro.

« Excusez-moi. Bon. Allons-y. » Elle se concentra, puis résuma la situation au mieux. « Au moment de l'impact, le pic électromagnétique va apparaître aux pôles puis se propager vers le nord et vers le sud le long des lignes de champ magnétique. L'intensité des champs de flux va varier rapidement, des courants géomagnétiques très puissants vont pénétrer dans tous les réseaux électriques interconnectés et les traverser.

— C'est-à-dire ? Les centrales et les sous-stations électriques ?

— Oh, non. Ça ira bien au-delà de ça. Tous les équipements de production, tous les transformateurs, tous les câbles pourvus de condensateurs insuffisants vont griller.

— Tous, quels qu'ils soient ?

— Oui. De la centrale nucléaire à votre cafetière électrique. Du moment qu'ils sont reliés au réseau d'électricité et allumés, ils vont griller.

— Mais on a prévu des condensateurs spéciaux, non ? Pour protéger le réseau en cas de pic ?

— Naturellement », répliqua-t-elle en s'efforçant de masquer son irritation. Thom feignit de ne pas s'en apercevoir. Il savait bien qu'en réalité, elle n'avait pas le temps de le briefer ; mais comme beaucoup de scientifiques, elle faisait preuve de déférence envers les ultra-riches qui, en théorie du moins, pouvaient influencer sur sa trajectoire professionnelle et le financement de ses recherches – comme ça, sur un coup de tête, une toquade.

« Mais, reprit-elle sans changer de ton, il faudrait qu'ils soient capables d'encaisser un pic subit et prolongé de cinquante ampères par circuit.

— Quel pourcentage de condensateurs sont dans ce cas ?

— Pour une surtension pareille ? Zéro. Ils n'ont pas encore été inventés.

— Qu'y a-t-il de prévu dans ce cas-là ?

— La Chambre des représentants a voté une excellente proposition de loi de programmation militaire sur la “Sécurité des réseaux et infrastructures” en 2010, mais elle n’a jamais été examinée par le Sénat.

— Parlons de l’après-impact alors. Quelles régions du globe seront les plus touchées ?

— Aux États-Unis, les effets les plus violents vont se faire sentir dans un couloir nord-est Boston-Washington, et dans la partie nord du Midwest – Illinois, Wisconsin, Indiana, Ohio –, en diminuant progressivement sur l’ouest de la Pennsylvanie, et avec des accélérations isolées aux abords du littoral est.

— Alors la côte ouest est à l’abri ?

— Pas du tout. Elle est un peu mieux située en termes de longueur de lignes entre les transformateurs, ce qui est une bonne chose, mais la conductivité de l’eau de mer est très élevée, et à la jonction avec le littoral, celle du sol va devenir complètement dingue. Le courant magnétique induit va se propager vers l’intérieur de terres en quelques minutes. Vous devez vous attendre à une panne généralisée sur toute la côte. »

Thom réprima un sourire sans joie. *Ne vous en faites pas pour ça. Je suis prêt.*

« Toutefois, la remise en route devrait intervenir plus vite chez vous, poursuivit Singh.

— À savoir ?

— Ça dépend de la disponibilité des équipements requis et des dégâts subis par leurs sites de fabrication.

— Un ordre d’idée ?

— Quatre à six mois sur la côte ouest, douze à dix-huit dans le reste du pays.

— Vous voulez dire que des régions entières vont se retrouver sans électricité *pendant un an et demi* ?

— Si on se fonde sur le rapport Lloyd de 2013, oui. Et des zones *très* étendues. »

Thom poussa un long soupir puis surprit dans le rétroviseur le regard de son chauffeur, Brady, qui n'en avait pas perdu une miette. Mais l'homme s'empressa de reporter son regard vers la route.

« Donc, les dégâts vont toucher principalement les côtes est et ouest, plus certaines régions du Midwest, c'est bien ça ? insista Thom.

— Au début, oui. Je parlais du stade initial, l'impact lui-même et les trois ou quatre premières minutes. Mais les pannes d'électricité sont contagieuses, si on peut dire. L'EMC qui a touché le Québec en 1989 a eu des répercussions jusque dans le Minnesota ; et encore, l'angle était oblique, tandis que là, on va être frappés de plein fouet, et ce sera le plus fort jet de plasma énergétique depuis des centaines d'années. Je m'attends à ce que les effets latents de l'effondrement systémique se propagent par vagues non seulement à travers les États-Unis, mais aussi dans le monde entier, bien sûr, en épargnant peut-être la ceinture équatoriale, et ce pendant au moins trente jours. À terme, tout va s'arrêter. On va vers la destruction quasi totale des moyens de communication et autres infrastructures critiques. »

Thom ne répondit pas tout de suite. Depuis ses dix-huit ans, il était un semi-pro du scénario catastrophe. Il s'était psychologiquement entraîné à accepter et à anticiper l'éventualité d'un effondrement total de son univers familial. Il avait déjà vécu ça une fois, et il n'était pas question de renouveler l'expérience. C'était une véritable obsession, une maladie enracinée dans son histoire personnelle, un besoin irrépressible de ne plus jamais, *jamais* être pris au dépourvu. Lui qui avait passé vingt ans à envisager les pires événements pouvant réduire à néant son petit monde, à aucun moment il n'aurait imaginé une chose pareille, même dans ses pronostics les plus sombres. « Et tout ça à cause d'une seule EMC ?

— Les données que j’ai vues et les observations en temps réel de la NOAA indiquent plusieurs éruptions en succession rapide, ce qui va entraîner une injection d’énergie pendant une période de douze à dix-huit heures. Les courants géomagnétiques induits de longue durée vont dépasser en puissance tout ce qu’on pourrait imaginer pour les endiguer. Et maintenant, excusez-moi, mais... »

C’était la fin du briefing, et cela n’échappa pas à Thom ; mais lui n’en avait pas tout à fait terminé. « Quelle est la réaction officielle ?

— Ce que vous avez vu à la télévision, ni plus ni moins. Un appel insistant à déconnecter tous les transformateurs dans les six heures qui viennent pour limiter les dégâts. Ceux qui seront coupés quand les courants géomagnétiques commenceront à circuler dans les câbles ne seront pas endommagés. Ils pourront en théorie être redémarrés sous quinze jours, quand les niveaux d’énergie ambiante se dissiperont. Ces réseaux-là peuvent s’en sortir pratiquement intacts.

— Fantastique. Quand vont-ils se déconnecter, alors ? »

Singh posa sur lui un de ces regards qu’on réserve aux enfants pas très futés. « Ils n’en feront rien, Thom. Les centrales électriques sont sous contrôle des différents États. Les autorités fédérales ne peuvent ni leur donner de consignes ni coordonner d’initiative nationale. La décision revient à chaque État individuellement. Or, même ceux dont le gouverneur n’est pas hostile à la science parlent d’effondrement “possible”, et non certain.

— Mais c’est une certitude, vous me le confirmez ?

— Oui, c’est la réalité. Il n’y aura plus d’électricité nulle part.

— Et ils ont beau le savoir, ils ne déconnecteront pas leurs transfos ?

— Allez convaincre en à peine deux heures la population de votre État qu’il faut tout couper pendant quinze jours. Bon, écoutez, il y a des gens ici qui me... »

Mais Thom lui coupa la parole et fonça bille en tête. « D'accord. Donc, l'impact a lieu. Et là, que font les autorités ? »

Elle serra les dents sans plus dissimuler son agacement, mais ne coupa pas la communication. Il fallait complaire au futur généreux donateur ; un petit jeu dont, pourtant, les règles n'auraient bientôt plus aucune importance...

« La Sécurité intérieure va déclencher le plan d'urgence nationale. Théoriquement, la FEMA¹ peut mettre en place une structure hiérarchique effective en cas de catastrophe naturelle. Les services d'urgence informent le commandement, qui transmet au ministère de la Défense, lequel fait son rapport à l'exécutif. Mais cette fois ça ne marchera pas.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il n'y aura plus ni téléphone ni Internet. Pas d'autorité centralisée. Ce ne sera *matériellement* pas possible. »

Thom n'avait plus qu'une question à poser. La plus effrayante. Dans tous les scénarios qu'il avait échafaudés, la ligne rouge était la même – la frontière bien nette entre les nantis et les mal lotis, ceux qui survivaient et les autres.

« Et l'approvisionnement en eau ?

— C'est le gros problème, en effet. Mais d'abord, il y aura l'essence. Quand l'électricité sera coupée, des générateurs se mettront en marche un peu partout, y compris pour alimenter les pompes du circuit d'approvisionnement en eau. Mais ils vont arriver rapidement au bout de leurs réserves de pétrole. Il y a des stocks stratégiques, bien sûr, mais ils finiront aussi par être à sec, car les pipelines acheminant l'essence et le gaz seront les plus sévèrement touchés par l'EMC initiale.

— Pourquoi ?

— À votre avis ? Ce sont de longs tuyaux métalliques très conducteurs et pleins de carburant, non ?

— Ils vont exploser ?

— S'ils sont corrodés, oui. Et toutes les soudures présentant des fissures vont céder ; le contenu va se répandre dans le sol. Une fois les stocks stratégiques épuisés, les pompes de chaque commune vont s'arrêter. L'eau potable va devenir aussi précieuse que de l'or liquide.

— Combien de morts ?

— Ça dépend. Si ça dure, et qu'on tente de faire fonctionner les pompes vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, ce qui serait du suicide, des millions de personnes rien qu'aux États-Unis.

— Et dans le monde ?

— Je ne me hasarderais pas à donner un chiffre.

— Mais s'il le fallait ?

— Non, Thom, je ne suis pas du genre à me complaire dans le morbide. Et maintenant, il faut que je vous laisse. »

Elle coupa la communication sans un mot de plus.

Thom se retrouva face à sa propre image reproduite en haute définition sur l'écran, précise jusque dans les moindres détails ; la peur se lisait très clairement – et en 4K – dans ses yeux. Il s'en détourna et croisa de nouveau le regard fixe de Brady.

Le Brady en question était au service de Thom depuis sept ans, et sur sa fiche de poste on aurait pu inscrire « facilitateur ». Grâce à lui, le boss n'était jamais en retard, et les problèmes étaient réglés vite fait, y compris ceux que personne ne pouvait ou ne voulait résoudre à part lui. En plus de lui ouvrir pas mal de portes, ses vingt années dans la police de San Francisco lui avaient donné de l'assurance ; en toutes circonstances il pigeait en moins de trente secondes, repérait les menteurs de loin et identifiait tout de suite les risques dont les autres gens mettaient des jours, voire des semaines à prendre conscience (parfois même ils ne percutaient jamais). Brady mettait de l'huile dans les rouages, déblayait la route, s'interposait quand il fallait... Bref, il facilitait la vie que Thom entendait bien vivre.

En revanche, ce que Brady ne faisait jamais, c'était poser des questions. Ce jour-là aussi, il resta fidèle à sa réputation de type impassible malgré ce qu'il avait entendu à l'arrière de la Suburban, mais il faillit bien franchir sa propre ligne rouge. Apparemment c'était la fin du monde, et son boss, un milliardaire qui avait accès à tout et à tout le monde, foutait le camp toutes affaires cessantes. *Et les fidèles employés que tu laisses en plan, alors ?* Mais Brady garda ses interrogations pour lui. Son job était d'assurer la sécurité de Thom. Il ne voyait pas plus loin.

Croisant une nouvelle fois le regard de son chauffeur dans le rétro, Thom voulut parler, mais sa voix lui fit défaut. Il réitéra sa tentative. « La circulation n'a pas l'air trop dense.

— Non monsieur, répondit Brady. J'ai pris un raccourci à Loma Linda pour éviter un bouchon.

— Heure d'arrivée prévue ? »

Brady jeta un coup d'œil au GPS de son smartphone, fixé sur le tableau de bord. « Douze minutes, monsieur. »

Thom hocha la tête et composa un nouveau numéro de téléphone. Lisa, son assistante, répondit dès la première sonnerie.

« Où êtes-vous ? s'enquit-elle directement.

— À dix minutes. » Il fit un clin d'œil à Brady, qui le regardait toujours dans le rétro. « Il y a une prime à la clé, Brady. »

Avec un mince sourire, celui-ci appuya sur l'accélérateur et gagna dix kilomètres-heure.

Thom regardait défiler l'interminable succession d'immeubles résidentiels qui bordaient la route. « Et vous, où êtes-vous ? demanda-t-il à Lisa.

— Au hangar.

— Comment y êtes-vous arrivée si vite ?

— Je vous rappelle que j'habite à cinq minutes.

— Ah oui, c'est vrai, vous me l'avez dit. » C'était bien possible mais il n'en avait aucun souvenir. « Ann-Sophie et les enfants ?

— Francis a embarqué Ann-Sophie chez vous à 9 h 35, Antonio est passé prendre les enfants à l'école à 9 h 38. Les deux voitures se sont rejointes dix minutes plus tard. Ann-Sophie a les deux petits avec elle, ils sont sur la 310 ; heure d'arrivée prévue : quatre minutes avant vous.

— À quelle heure peut-on espérer décoller ?

— Dès que vous serez à bord. Le plein est fait. Marquès est prêt, et vous aviez raison, les autres pilotes enregistrés sur cet aérodrome sont des gens qui ne viennent que pour le week-end en petit avion de tourisme. Météo favorable. À l'origine, l'absence de tour de contrôle m'inquiétait un peu, mais là vous avez le feu vert.

— Durée du vol ?

— Une heure quarante-sept. Vous atterrirez avec une marge de sécurité de deux heures. »

Thom se laissa aller contre son dossier et s'autorisa à souffler un peu. Tout se déroulait radieusement comme prévu ; de quoi être fier de lui. Il essaya de réprimer sa fierté – l'orgueil, c'était sa kryptonite –, mais l'heure était à l'indulgence ; il s'autorisa une microscopique bouffée de complaisance. L'espace d'une microseconde.

« Il y a quand même une complication », ajouta Lisa.

Thom ferma les yeux. Voilà ce qui arrivait quand on baissait la garde. « C'est-à-dire ?

— Marquès veut vous parler.

— Un problème côté avion ?

— Il vous le dira lui-même.

— Comment ça ? Quelle complication, merde ? J'exige de le savoir tout de suite ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Désolée. Rendez-vous dans huit minutes. » À son tour elle coupa la communication sans cérémonie.

Thom bouillait de rage. Jamais, pas *une seule fois* Lisa n'avait contrevenu à un ordre direct. Et pour parachever cette invraisemblable mutinerie, elle lui raccrochait au nez ? Y avait-il encore des gens qui se souciaient des convenances, à part lui ?

Peu importe. Il inspira profondément et reprit ses esprits. Peu importe ce qui allait arriver et quand. Thom Banning était au moins sûr d'une chose. Il était prêt.

1. Federal Emergency Management Agency.

OceanofPDF.com

4. Aurora

Tout à coup, Aubrey s'avisa qu'elle n'avait strictement rien appris du Covid. Ou plutôt non. Elle avait réappris que des événements totalement inattendus pouvaient se produire et que ça pouvait durer bien plus longtemps que prévu, avec des conséquences à beaucoup plus long terme. Le bon sens aurait donc voulu qu'elle fasse des stocks, en espérant ne jamais avoir à s'en servir. Elle avait à charge un petit merdeux qui faisait tout le temps la gueule, maintenant, et l'obligation morale d'assurer pour deux. *On ne sait pas ce qui peut arriver. Tiens-toi prête.*

Sa première initiative, un an et demi plus tôt, avait été de déterminer ce qu'on devait mettre en réserve si ça recommençait. Elle avait donc googlé « kit de crise » et trouvé des centaines de sites. Les premiers, évidemment sponsorisés, proposaient des sacs de voyage hors de prix bourrés d'articles redondants et inadaptés, mais en descendant un peu dans la page de liens elle était tombée sur un site gouvernemental. La check-list d'articles de première nécessité semblait parer à toutes les éventualités : nouveau virus mortel, tremblements de terre, incendies, coupures de courant et même explosions de « bombes sales ». Elle avait docilement imprimé les deux pages et les avait collées sur ses étagères de rangement peintes en noir antirouille, achetées deux cents dollars sur Amazon et assemblées par un après-midi pluvieux dans la cave, au pied de l'escalier.

Aubrey se planta devant sa liste de crise, qu'elle était allée jusqu'à plastifier avant de la scotcher sur un montant. Bien. C'était un bon début. La plastification, surtout, démontrait un excellent degré de préparation. Aubrey avait bien proprement barré le premier article (*Télécharger la liste d'articles recommandés*) d'un trait ferme exprimant l'orgueilleuse assurance de celle qui a su se montrer prévoyante. *Une bonne chose de faite.*

Le reste de la liste, en revanche, était vierge de ratures. Sur les étagères se trouvait exactement... *un* des articles recommandés – ou onze, ça dépendait comment on comptait –, à savoir un carton contenant à l'origine douze boîtes de haricots noirs. Il en manquait une. Aubrey se rappela le jour où elle les avait servis en accompagnement. Finalement elle s'était aperçue qu'elle détestait ça, et Scott aussi. Elle les avait achetés parce que ça se gardait, mais on pouvait aussi bien les garder dix ans sans les manger.

À part ça, les étagères ne croulaient pas vraiment sous les articles utiles à la survie. Ni eau minérale, ni talkie-walkie à pile ou à manivelle, ni radio préréglée sur la fréquence d'urgence avec alerte sonore. Pas de lampe électrique, pas de trousse de premiers secours, pas de piles de rechange. Ni sifflet, ni masque filtrant, ni bâche, ni chatterton, ni lingettes humidifiées. Pas de sacs-poubelles, de clé à molette, de pince, de carte de la région, de téléphone portable de secours avec chargeur et batterie supplémentaire. Ni médicaments sur ordonnance, ni sac de couchage, ni allumettes en emballage étanche.

Bref, aucun des articles de la liste.

Aubrey contempla ses étagères avec désespoir.

« Lamentable. »

Derrière elle, Scott se tenait en bas de l'escalier. Elle se retourna, puis fit à nouveau face au spectacle de sa désastreuse impréparation. Elle n'était pas d'humeur à se faire houspiller. « Je sais, merci.

— Tu n'as *rien* stocké ?

— Eh non. Et toi ?

— Moi j'ai quinze ans, c'est pas mon job. » Elle ne répondit pas. Sentant qu'il avait touché un point sensible, il revint à la charge. « Et tu avais besoin de descendre regarder les étagères pour te rendre compte qu'il n'y a rien dessus ?

— Non. Je le savais, merci. J'étais venue chercher ça. » Elle détacha la liste plastifiée et se retourna vers l'escalier en frôlant Scott au passage. Il ne bougea pas, les yeux rivés sur les étagères vides.

« Saloperies de fayots. J'ai horreur de ça.

— Et moi donc. Bon, tu viens ?

— Où ça ?

— Au supermarché, évidemment. »

Il pivota. Elle était en haut de l'escalier, lui en bas. « Ce truc va nous tomber dessus dans quatre heures, visiblement. Tu t'imagines le nombre de gens qu'il va y avoir là-bas ? Tu crois vraiment qu'il va rester quelque chose en rayon ? »

Elle s'efforça de refouler la colère qu'elle sentait monter en elle au même rythme que la panique. « Ça ne va pas s'arranger si on attend encore. Allez, on se retrouve à la voiture. »

Elle monta chercher son sac. Son portefeuille contenait cent onze dollars, nettement plus que d'habitude ; c'était déjà ça. Ils s'arrêteraient à la banque. Elle retirerait le maximum hebdomadaire autorisé sur sa Visa et ils dépenseraient tout tant que les machines fonctionnaient encore. Même en double exemplaire, les articles de la liste ne leur dureraient qu'une quinzaine de jours, mais à quoi bon voir si loin...

Elle ramassa ses clés et se dirigea vers la porte d'entrée, sac à l'épaule. En remontant de la cave, Scott fit mine de se poster de nouveau devant le téléviseur, toujours branché sur le direct d'une chaîne d'info en continu au ton de plus en plus frénétique. Le gamin ouvrait de grands yeux, l'inquiétude croissante prenant le pas sur le flegme adolescent.

Aubrey revint sur ses pas, prit la télécommande et coupa la parole au présentateur au beau milieu d'une spéculation haletante sur la durée de la panne de courant mondiale, désormais imminente. Scott lui fit face. « Tu ne crois pas qu'on a plutôt intérêt à savoir ce qui se prépare ? »

Elle fit un pas vers lui. Il y avait plus d'un an qu'il la dépassait en taille, et elle n'avait pas encore l'habitude. Au moins, ça l'obligeait à se tenir bien droite. Elle plongea son regard dans les yeux bleu glace de Scott – les mêmes que son père.

« Non. Ce qu'on a intérêt à faire, c'est partir tout de suite faire les courses. »

Il soutint son regard. S'il continuait comme ça à se mâchonner l'intérieur de la joue il allait finir par y faire un trou. Peur ? Colère ? Sans doute les deux.

Aubrey se radoucit. « Tu sais, j'ai lu qu'être triste, c'est vivre dans le passé, et que vivre anxieux, c'est vivre dans l'avenir ; si on est serein, on vit dans le présent.

— Et si t'es mal barré, c'est que tu vis avec Aubrey. »

L'envie de lui balancer une torgnole était plus forte que tout. Aubrey imagina la suite : cédant au pic d'adrénaline, elle repliait son bras droit, la main au niveau du biceps gauche, et le giflait de toutes ses forces. Elle voyait la tête du gamin pivoter sous le choc ; une tache rouge apparaissait sur sa joue et la surprise se lisait dans ses yeux. Il portait le bout de ses doigts à sa joue cramoisie, l'air de dire : *Hé, je l'avais sous-estimée, cette bonne femme. À partir de maintenant j'ai intérêt à faire gaffe.* Bizarrement, visualiser la scène lui suffit. Elle n'avait plus besoin de la vivre pour de vrai.

Elle répondit calmement : « Je suis désolée que tes parents t'aient largué, Scott. Il te reste moi. Alors en voiture. »

Sur ce, elle tourna les talons et sortit.

Une fois au volant, elle claqua la portière, mit le contact et attendit. Elle avait joué un atout maître mais violent pour reprendre le contrôle de la situation. Restait à espérer qu'elle s'était fait respecter et serait tranquille quelques heures. Surprenant un mouvement dans le rétroviseur, elle vit qu'ils n'étaient pas les seuls habitants du quartier à avoir regardé les infos ; tout le monde sortait parer au plus pressé tant qu'il était encore possible de faire quoi que ce soit.

Norman Levy, l'ex-prof de fac octogénaire qui habitait au bout de l'impasse, était sorti de chez lui. Il tenait devant ses yeux une espèce de boîte à travers laquelle il regardait le soleil. Aubrey esquissa son premier sourire de la journée. Évidemment, Norman était au courant, et ça l'intéressait. Elle n'en attendait pas moins de lui.

Impatiente, elle pressa longuement sa paume sur le klaxon. Presque aussitôt, Scott apparut sur le seuil. Il claqua la porte tout en fourrant un objet assez volumineux dans sa poche avant. *Bon sang, je suis bien partie, moi, avec ce guignol.* Il monta à côté d'elle et regarda droit devant lui sans un mot. Aubrey fit marche arrière puis s'engagea sur la chaussée plus vite que prévu – si vite que le pare-chocs avant racla le rebord inégal du trottoir.

La banque était fermée depuis une heure et la queue pour le distributeur intérieur s'étirait sur des dizaines de mètres. Scott et Aubrey contemplèrent un moment le spectacle sans même descendre de voiture.

« Il y en a au moins pour une demi-heure, estima-t-elle. Autant de temps de perdu pour les courses. Qu'est-ce que tu en dis, on tente ou pas ? »

Scott tapotait sur son smartphone. Aubrey leva les yeux au ciel. « Tu crois que c'est le moment d'envoyer des textos à je ne sais qui alors que...

— Ça dit qu'un distributeur peut contenir jusqu'à deux cent mille dollars, coupa-t-il, mais que c'est rare. Aux heures creuses, c'est plutôt dix mille. »

Aubrey balaya du regard la file d'attente. « Il doit bien y avoir trente personnes. Peut-être quarante.

— Quel est le maximum qu'on peut retirer ?

— Six cents dollars.

— Alors, calcula-t-il en secouant la tête d'un air décidé, c'est pas la peine ; quand ce sera notre tour, il sera vide.

— J'ai cent onze dollars sur moi, c'est tout.

— Et moi deux cent vingt.

— Hein ? »

Fuyant son regard, il fixa obstinément le pare-brise. « Ouais. Là, dans ma poche.

— On peut savoir d'où ils sortent ? demanda-t-elle, incrédule.

— Mais démarre, merde ! Allez, roule ! »

Elle obtempéra, puis changea brusquement d'avis et s'arrêta. Elle se retourna d'un bloc vers Scott, l'air de dire *Vas-y, crache le morceau, j'ai tout mon temps.*

« T'es folle ou quoi ? Démarre ! Sinon il ne va rien rester du tout au supermarché ! Magne-toi espèce de c... » Il s'interrompit juste à temps et attendit, muet. Aubrey fit de même. Mais visiblement, il n'avait pas l'intention d'en dire plus. Alors elle céda, encore une fois. Sans un mot, elle se remit en route.

Au supermarché, la file d'attente était encore plus longue. Devant, deux hommes en gilet jaune fluo armés l'un d'un fusil à pompe et l'autre d'un fusil semi-automatique type AR-15. Les clients étaient calmes, à part quelques resquilleurs et, çà et là, des protestations à voix basse quant à la nécessité de respecter la « distanciation sociale ». Dans l'ensemble, les gens étaient disciplinés, ne serait-ce qu'à cause des vigiles, mais Aubrey s'étonna de leur silence. Aucun bavardage. Au milieu des allées et venues de voitures et de piétons, ça créait une ambiance étrange, un peu irréelle. Ils étaient tous sur le qui-vive, mais sans faire de bruit. On n'entendait que le crissement des pneus sur le goudron et le frottement des semelles. À mesure que les gens avançaient pas à pas, on sentait dans la queue de la lassitude et

de l'effroi. Rien de tout ça n'était nouveau pour eux. Ils étaient mus par l'éternel réflexe, déprimant et muet, qui se déclenchait en cas de crise.

Aubrey attrapa sur la banquette arrière les deux grands sacs en plastique qu'elle avait récupérés sous l'évier et lança : « Bon, tu viens ? »

Elle remarqua alors qu'il était au bord des larmes. Il répondit dans un souffle : « Je ne me sens pas capable de revivre la même chose. »

Tout à coup, il avait de nouveau l'air d'un gosse. Elle posa la main sur son épaule et le regarda dans les yeux. « Ce ne sera pas la *même* chose.

— Non, ça va être bien pire.

— On n'en sait rien.

— J'ai quinze ans, merde ! Dont deux en confinement. Et je vais encore me retrouver bouclé dans la petite maison dans la prairie, bordel !

— Attends, tu veux dire que tu l'as lu ?

— Non, juste les premières pages, c'était nul. Comment tu as pu croire que ça me plairait ?

— J'ai adoré ce bouquin, quand j'étais petite.

— Je vends de la weed. » Interloquée, elle essaya de comprendre le coq-à-l'âne. « C'est pour ça que j'ai du fric », enchaîna-t-il.

Tout s'expliquait. « OK.

— C'est tout ? » s'étonna-t-il.

Elle contempla la file d'attente qui ne cessait de s'allonger. « Il me semble qu'on n'a pas tellement le temps de s'attarder.

— J'ai deux cent vingt dollars en poche parce que je vends de l'herbe, mais t'as pas le temps d'en parler ?

— D'accord, parlons-en. Il ne faut plus faire ça, Scott. C'est mal.

— C'est ça, ton idée de l'éducation ?

— Arrête avec ça, maintenant. Bon, d'accord, je m'excuse d'avoir dit que tes parents t'avaient largué.

— C'est juste la vérité, fit-il en haussant les épaules.

— Possible, mais ce n'est pas une raison pour te le balancer à la figure, donc, pardon. Je suis sûre qu'ils t'aiment, tu sais. Malheureusement, ils ont aussi la cervelle complètement cramée. »

Scott essaya de rire mais le résultat fut pitoyable. Il essuya son nez qui coulait.

Aubrey reporta son attention sur la file, qui n'avait pas du tout avancé. On avait l'impression qu'elle n'avancerait plus jamais. La jeune femme pensa aux étagères vides de sa cave. Et à l'obscurité qui allait s'abattre sur eux dans moins de trois heures, ou cinq, ou une, ou jamais, selon la chaîne d'info qu'on préférerait, et chercha aux tréfonds d'elle-même la force et la patience de conclure la discussion avec ce gamin-même-pas-le-mien sans lui jeter *Mouche ton nez et descends de là, petit merdeux*.

Elle tenta un autre angle. « Un jour j'ai lu dans une bande dessinée l'histoire d'un môme de cinq ans à qui on dit qu'il doit aller à l'école, et qui répond : "Mais je n'ai que cinq ans." Puis on lui dit qu'il doit aller faire la guerre, on lui colle un casque sur la tête et on le pousse vers le champ de bataille. Il répond encore : "Mais je n'ai que cinq ans." Au retour de la guerre, on lui dit qu'il doit se marier ; il se retrouve devant l'autel avec une femme deux fois plus grande que lui et dit : "Mais je n'ai que cinq ans." Ensuite on lui montre un lit d'hôpital avec au-dessus une grande feuille de soins où est écrit le mot « CANCER » en grosses lettres. Alors il dit "Mais je n'ai que cinq ans." Tu vois où je veux en venir ? »

Scott dévisagea cette femme intransigeante aux côtés de qui il n'avait jamais demandé à vivre, Aubrey, trente-huit ans, qui n'en avait que vingt-deux quand il était né et moins de trente quand elle avait épousé son père, cette victime innocente de la situation que Dieu, dans son infinie cruauté, avait mise sur son chemin. Il aurait préféré être avec n'importe qui sauf elle.

Et non, il ne voyait pas du tout où elle voulait en venir avec sa petite histoire.

« J'improviserai au fur et à mesure, Scott. Je n'ai que cinq ans », conclut-elle.

Son téléphone se mit à sonner. Tous deux fixèrent le petit écran, où s'affichait une vieille photo de Rusty torse nu au soleil dans le jardin, tout souriant, à l'époque où ils vivaient encore tous ensemble. Aubrey regretta de ne pas l'avoir enlevée ; mais comme il appelait rarement et la mettait chaque fois dans tous ses états, au moment de raccrocher elle avait déjà oublié. Résultat, la photo restait là et l'énervait prodigieusement les rares fois où il lui téléphonait encore.

Elle voulut répondre, mais Scott la prit de vitesse et appuya sur le bouton latéral pour refuser l'appel. Il regarda Aubrey.

« J'ai pas envie de vivre la panne avec toi.

— Eh bien moi non plus, figure-toi. »

Sur cette mise au point de leurs sentiments respectifs, Scott empoigna les sacs de courses et descendit de voiture. Aubrey suivit.

5. Stolp Island, Aurora

La fin du monde ? Rusty avait un peu de mal à y croire. Mais une grande pagaille, ça, c'était sûr ; si on allait vers la panne générale, il devait se préparer. Comme toujours, son principal problème était le fric. Il avait bien appelé Aubrey pour essayer de savoir combien elle avait sous la main, mais évidemment, cette garce n'avait pas répondu.

Donc, il devait passer au plan B. Il possédait en tout et pour tout les cinq cents dollars que lui avait donnés la mère Krauthafer, pour la réparation du toit de son garage, endommagé par une tempête, et ils allaient vite fondre. Une misère. Ou plutôt une mise de fonds à transformer en capital plus confortable via un plan sans risque. Et si ça ne marchait pas, il pourrait toujours se rabattre sur la première solution, à savoir emmerder son ex. En général elle finissait par craquer et lui filer du fric.

Rusty prit son pick-up, direction *La Bonne Étoile*, dès que les effets des excès de la veille se furent dissipés. Il ne partait pas dans l'idée de claquer les cinq cents dollars. Il n'était pas de ces flambeurs compulsifs qui ne peuvent s'empêcher de tout miser d'un coup, non, non, loin de là. En plus, il avait des idées très précises pour la petite fête qu'il voulait faire avec une partie des gains. Non, quatre cents c'était plus raisonnable. Il jouerait la couleur, mettrait quatre cents divisés sur trois coups de roulette et laisserait les jetons en jeu durant trois coups d'affilée. Si tout allait bien il raflerait

trois mille deux cents, de quoi tenir jusqu'à la fin de ce prétendu « black-out ». Ça faisait du bien de prendre des mesures préventives, d'assurer.

Sauf que, comme d'habitude, il butait sur l'éternelle question binaire : fallait-il miser sur le rouge ou le noir ?

Le noir était de mauvais augure. Franchement, c'était chercher les ennuis. Le noir était la couleur de la nuit, de la mort, de l'obscurité et de l'échec. D'un autre côté, il bossait au noir et aimait le café noir ; on disait bien « *Black is beautiful* », et le film *Black Panther* était super. C'était de la superstition. C'était pour ça que dans un deuxième temps, il portait son choix sur le rouge. Mais il pensait alors « rouge sang », « rouge de honte », « ligne rouge », etc. Sans parler de la « Marée rouge », un genre de pollution océanique, d'après ce qu'il savait. Et il y avait aussi une équipe de foot quelque part dans le Sud qui s'appelait « Red Tide ».

Mais ce jour-là, ce n'était pas pareil. Pas le temps de tergiverser.

Rusty se gara à deux pas de l'entrée du casino, dans une impasse où il risquait moins d'écoper d'une contravention pour non-respect du contrôle antipollution : il ne l'avait pas passé et l'autocollant sur son pare-brise en témoignait. *La Bonne Étoile* était encore plus bondée que d'habitude ; la communauté des joueurs avait dû se dire que la direction attendrait la coupure de courant effective pour fermer les portes (à double tour). Et encore... Il y avait même une chance pour que les jeux d'argent continuent. En cas de panne, *La Bonne Étoile* était du genre à allumer ses groupes électrogènes et poster des vigiles armés. Il y avait trop d'argent à rafler.

Il y avait effectivement du monde ; beaucoup de clients jouaient leurs derniers coups. Mais les grands écrans télé disposés un peu partout ne diffusaient que des événements sportifs. À moins d'être déjà au courant en arrivant, on ne pouvait pas se douter que dix mille milliards de tonnes de masse coronale chargée à bloc fonçaient sur la Terre à neuf millions de kilomètres-heure.

Aussitôt entré, Rusty vit Espinoza, une bête d'un mètre quatre-vingt-dix, venir vers lui dans l'allée centrale. Profitant de ce qu'il ne l'avait pas encore vu, il obliqua promptement vers une rangée de machines à sous. Espinoza bossait pour Zielinski, un sale petit Polack à qui Rusty devait plus de dix mille dollars et qui en exigeait cinq cents par semaine sans faute. Or, il y avait presque un mois qu'il ne remboursait plus, même à titre d'avance. Zielinski n'avait pas l'envergure de ce qu'on appelait pudiquement l'Organisation ou l'Outfit de Chicago ; pour commencer, il n'était pas italien. Alors il surcompensait ce handicap sur l'échelle du standing mafieux en se comportant en sale con revanchard. Autrement dit, mieux valait ne pas l'énervier.

Espinoza tenait par le coude un Hispano malchanceux à l'air abattu qu'il escortait fermement vers la sortie. Rusty n'eut pas de chance non plus (comme d'habitude) : le sbire de Zielinski ne tarda pas à le repérer entre deux bandits manchots.

« Et la politesse, Rusty ? » lança-t-il.

Celui-ci fit volte-face et, feignant la surprise, répondit d'un ton enjoué : « Tiens, salut, ça va ? Je ne t'avais pas vu. »

L'autre ne se fatigua pas à le contredire. « Tu es garé dans l'impasse comme d'habitude ? »

Rusty se rembrunit et réfléchit à toute allure. Ils avaient peut-être décidé de lui confisquer son pick-up. Si oui, c'était la cata. Comment faire pour ramasser le fric dont il avait besoin, sans véhicule ? Il hésita entre plusieurs manières de le dire, mais Espinoza ne lui en laissa pas le temps.

« File-moi les clés, faut que je te l'emprunte.

— Pour aller où ? s'enquit Rusty en lançant un rapide coup d'œil à l'Hispano pour qui les choses venaient de mal tourner.

— Nulle part. Zielinski veut juste expliquer quelques petites choses à notre ami ici présent. Prête-lui ta bagnole dix minutes. »

Rusty chercha à nouveau le regard de l'Hispanique, mais ce dernier l'évitait obstinément. Il sortit ses clés de sa poche, envisagea de dire qu'il reverserait mille dollars à Zielinski sur ses gains (théoriques) de la journée, puis se ravisa, sur une impulsion. Tant qu'on ne lui demandait rien...

« Pas plus, OK ? » répondit-il en tendant les clés à Espinoza. Je ne reste pas longtemps. Je suis juste venu jouer un petit coup en vitesse.

— Parfait, ça suffira. » L'homme de main partit vers la sortie en entraînant son captif. En les regardant s'éloigner, Rusty croisa enfin son regard. *C'est ton tour, vieux. Pas le mien.*

Il longea sans s'arrêter les tables de poker. Pas le temps de s'asseoir à sa table habituelle de Texas Hold'em à cinq ou dix dollars. Aujourd'hui, frappe chirurgicale : trois coups de roulette et basta. Il repéra une table avec peu de joueurs. Il préférait, persuadé que la chance ne déteignait pas sur les voisins, mais que la malchance était contagieuse comme une maladie mortelle. Il jeta son dévolu sur une table où officiait une croupière sexy – autre prérequis –, pas par superstition cette fois, mais parce qu'il préférait les jolies femmes aux vieux grincheux, tout simplement. Il attendit qu'elle lance la roue puis la bille, puis sortit ses quatre cents dollars en billets poisseux, les plia dans le sens de la longueur avec un petit claquement sec et les posa sur le noir d'un geste plein d'assurance.

« Quatre cents qui jouent », annonça la croupière dont – surprise ! – la voix était encore plus jolie que les yeux bruns. Elle le regarda en souriant. « Bonne chance », ajouta-t-elle. En plus, il lui plaisait ! Si ça se trouvait, il allait gagner et, en plus, ramener chez lui une copine de black-out. Ces dernières années, il fallait avouer que les femmes ne le regardaient plus comme avant. Parfois, il se disait qu'il aurait mieux valu être moche dès le départ que de perdre cet atout en route. Cela dit, elles aimaient toutes les gagnants, et il était parti pour gagner, il le sentait.

La roue ralentit, la bille rebondit sur le bord métallique des nombres encaissés dans leurs baguettes en acier, atterrit brièvement sur le 19 rouge

puis, comme pour fuir cette case à coup sûr perdante, fit un dernier bond et s'immobilisa avec satisfaction sur le 26 noir, cette fois-ci pour de bon.

« Noir gagne. »

Un peu qu'il gagne, ma belle, songea Rusty, qui s'étonnait de rester aussi calme face à sa bonne fortune. Même pas un petit coup au cœur, nul geste victorieux... rien. Vu qu'il était sûr de gagner, le résultat lui faisait autant d'effet qu'une observation clinique. Intéressant, ça. Peut-être une nouvelle tendance qui s'amorçait.

La croupière posa sur ses quatre cents dollars quatre plaques noires qui émirent un agréable cliquetis et ramassa les mises perdantes. Rusty contempla le tapis vert où attendaient ses huit cents dollars. La fille lança la roue, ramassa la bille et le regarda d'un air interrogateur. Rusty hocha la tête. *Rien ne va plus*.

« Tout sur le noir », dit-elle avant de rassembler sa pile de plaques. Cette fois, Rusty tenta une autre tactique. Au lieu de se concentrer sur la bille pour l'inciter, par sa seule force mentale, à s'arrêter sur une case noire, il tourna le dos à la table et se posta face à la salle. Il faisait cela depuis qu'il était petit devant tous les matchs de foot, et très souvent ça marchait. S'il voulait qu'un joueur marque, il fermait les yeux ou tournait la tête et hop, but. Un jour, il était allé à la cuisine alors que le score était en faveur de l'autre équipe, et quand il était revenu la sienne avait égalisé. Conclusion : dans ces cas-là, il fallait systématiquement aller à la cuisine. Il y avait bien un dicton pour la bouilloire (« Attends debout, jamais l'eau ne bout »), alors pourquoi pas la roulette ? Suffisait de se détourner, et c'était la couleur choisie qui sortait. En tout cas, on ne risquait rien à essayer. Il inspira profondément et se redressa pendant que la mignonne croupière lançait la bille dans la roue qui tournait en répétant « Faites vos jeux ».

Brusquement, une idée lui vint. Il s'assombrit. Il n'avait jamais pensé à ça.

Il valait peut-être mieux s'arrêter en route.

Si cette fois le noir sortait, ce dont il avait la quasi-certitude, il prendrait ses mille six cents dollars et s'en tiendrait là. Il fallait arrêter après deux tours au lieu de trois, pour une fois. Oui, c'était décidé. Il allait faire ça.

Sauf qu'il aurait dû miser sur le rouge.

Cette seconde idée surgit inopinément et se déposa dans son esprit comme une flammèche éjectée d'un feu. Tout son corps se contracta. Il mourait d'envie de se retourner et de changer sa mise en conséquence. Il n'était pas trop tard. La bille ne ralentissait pas encore, il l'entendait tourner. Oui, il était encore temps. C'était le rouge qui allait sortir, il en était sûr maintenant ; évidemment que ce serait le rouge, comme « un jour à marquer au fer rouge » ou « dérouler le tapis rouge »...

Et merde ! Il voulut se retourner, mais se retint. Non. Ça, c'était le Rusty *d'avant*, ce crétin superstitieux qui partait battu. Pas question de le laisser prendre le dessus. Le nouveau Rusty avait un plan et il allait le mettre à exécution. La mise resterait sur le noir, et lui, il garderait son calme. Il chassa ces pensées indésirables, ferma les yeux et écouta le casino ronronner et cliqueter autour de lui. Il aimait le bruit des jetons, des pièces qui dégringolaient dans les machines, des glaçons qui s'entrechoquaient dans les verres et, par-dessus tout, le bruit de la bille qui roulait, imprévisible, au bord de la piste de la roulette, de plus en plus lentement, avant de descendre de la rampe par petits bonds de haricot sauteur et de s'immobiliser enfin, sans aucun doute possible, sur...

« Double zéro. Vert gagne. »

Rusty se retourna, désarçonné.

Vert ?

La solution du problème « rouge ou noir » était « vert » ? Incrédule, il regarda la roue. La bille vacillait dans la case double zéro, cette maudite invention américaine dite de la seconde case verte.

Déjà ce laideron de croupière ramassait ses plaques, les posait sur sa pile et les enfournait sans remords dans la fente de la table. Elle n'eut pas

un regard pour Rusty, pas un mot de compassion. Ce qui était sûr, c'est qu'elle ne serait pas sa copine de black-out.

Rusty grimaça en retrouvant la lumière du jour et regagna son pick-up, l'air sinistre. Comme d'habitude, l'univers lui avait joué un tour cruel, sadique même, en l'appâtant avec une bonne fortune inattendue pour mieux lui fondre dessus comme un rapace, l'enserrer, l'emporter dans les airs et le tailler en pièces histoire de lui rappeler la constante déveine qui l'accablait depuis une éternité.

En bifurquant dans l'allée, il vit Espinoza appuyé contre son pare-chocs arrière ; à travers le verre teinté, on distinguait deux autres personnes dans la cabine. Zielinski était assis côté passager, avec son ridicule borsalino – une de ses nombreuses affectations. Malgré l'épaisseur de la vitre, on entendait les cris étouffés de l'Hispano.

Rusty s'immobilisa et tourna un regard interrogateur vers Espinoza même si, en réalité, il préférerait ne pas savoir. Ce dernier, qui portait à présent un gant en cuir à la main droite, se borna à hausser les épaules. Le malaise s'installa. Tous deux contemplaient alternativement les murs de l'impasse, le sol, le ciel – tout sauf l'avant du pick-up de Rusty et ce qui s'y passait.

« Va faire un tour, proposa Espinoza presque gentiment. C'est déjà assez pénible que je sois obligé de rester. Moi non plus j'aime pas ça, tu le sais.

— Ça va durer encore longtemps ?

— Je te laisserai les clés sur un pneu. »

Mais Rusty n'avait pas envie d'aller faire un tour. Il voulait récupérer son putain de camion et aller récupérer du cash, de la bouffe et de la flotte, il ne savait encore ni où ni comment, et il n'allait tout de même pas y aller à pied, non ? « Je peux attendre un peu. » La voix de la raison.

Espinoza regarda le soleil déclinant en plissant les yeux. « Tu crois que c'est vrai ce qu'ils racontent ? L'électricité, tout ça ?

— Bah, fit Rusty en secouant la tête, sceptique.

— Pourtant, tout le monde le dit.

— Ouais, enfin, ils disent des tas de trucs. Faut bien faire de l'audience.

— Mouais. J'suis pas sûr, quand même. J'sens qu'y va s'passer des trucs pas cool, en vrai. Zielinski veut que tout le monde paie ses dettes si le courant doit être coupé », ajouta-t-il avec un geste vers la cabine du pick-up.

Une série de sanglots assourdis leur parvint des sièges avant, comme si le type s'étouffait, pleurait, ou les deux. Désormais agité, Espinoza reprit : « Sérieux, va faire un tour, j'te dis. C'est pas le moment que Zielinski te voie.

— Je pourrais peut-être lui parler, au contraire. Si ça part en vrille, y a moyen de faire des affaires. Tu vois ce que je veux dire ? Je pourrais donner un coup de main.

— C'est pas un coup de main qu'il veut. Écoute, j'ai pas envie de devoir m'en prendre à toi, vu qu'on s'connait depuis un bail. Mais tu sais ce que tu lui dois. Alors règle le problème, OK ?

— C'est en haut de ma liste, juré.

— Ouais, mais faudrait t'en occuper plus vite que ça. Sinon il va te tomber dessus. Tu piges ? »

Soudain, la portière s'ouvrit côté passager, livrant passage à un homme en chemise blanche impeccablement repassée. Le genre trapu, râblé. On sentait que si on lui balançait un coup de poing dans le ventre, on aurait plus mal que lui. Balèze, mais Rusty savait qu'il ne fallait pas le juger que sur son physique. Mentalement aussi il était costaud. C'était le portrait de Khrouchtchev. Il avait peut-être vu des actualités télévisées d'époque. D'où le feutre sur la tête et les chemises amidonnées. Tout d'abord il ne repéra pas Rusty, tout occupé qu'il était à s'essuyer les mains avec un foulard en contournant le pick-up.

Aussitôt, Espinoza passa à l'action. Il l'arrêta avant qu'il ait fait tout le tour et lui prit des mains une petite pince maculée de rouge. Zielinski lui dit quelque chose à voix basse, puis prit l'air mécontent en apercevant Rusty.

« Salut Zel', ça va ? lança ce dernier.

— J'ai laissé quelque chose pour toi là-dedans. »

Rusty articula sans comprendre : « Ah, OK. Eh ben merci, alors. »

Zielinski marmonna de nouveau quelques mots à l'intention d'Espinoza, qui alla ouvrir la portière côté conducteur et sortir l'Hispano de la cabine. Il y avait une certaine douceur dans ses gestes, mesurés comme ceux d'un croque-mort, même si les cadavres n'ont plus besoin de précautions. Il soutint l'homme qui gémissait de douleur. Il avait la joue enflée et une espèce de tresse de chair sanguinolente descendait en ligne droite le long de son cou jusqu'au devant de sa chemise. Il tourna la tête vers Rusty, l'œil gauche pratiquement fermé par l'œdème et le droit suppliant qu'on l'aide. Mais il resta muet.

Espinoza l'escorta jusqu'à l'entrée de l'impasse. Rusty les suivit du regard. Un tintement attira son attention. Zielinski lui tendait ses clés de voiture.

« À très bientôt, Rusty. »

Ce dernier les prit, pressé de s'en aller. « Ça marche. Fais gaffe à toi, hein, avec tout ce qui se passe. »

Il tourna les talons, se hâta d'aller s'asseoir au volant et claqua la portière. Il lança un coup d'œil dans le rétroviseur, mais Zielinski avait déjà disparu au coin de l'impasse. Il inséra la clé dans le contact, puis se figea. Il y avait quelque chose sur le tableau de bord, au milieu de son champ de vision.

Une molaire, probablement celle du fond à en juger par ses trois racines. Il comprenait maintenant ce qu'il avait vu pendre sous le visage de l'Hispano. Du tissu conjonctif arraché à la plus grosse. Les deux autres ligaments alvéolaires étaient étalés sur le tableau de bord de chaque côté de

la dent, juste au-dessus du volant. Rusty poussa un long soupir et s'accorda un moment pour récupérer.

Comment en était-il arrivé là ? Dire qu'à une époque il avait tout pour lui... Un boulot correct, des muscles, une belle gueule qui rendait les femmes dingos, une maison, un gamin. L'alcool et la coke, ça se payait vraiment cher. Il avait tout perdu, tout. Il n'était plus qu'un chien battu apeuré.

Pire encore, un chien qui avait des dettes.

Il démarra, ouvrit la vitre et repêcha par terre une vieille serviette en papier de chez Starbucks. Il s'en servit pour récupérer la dent et la jeter dans l'impasse. Il l'entendit rebondir sur le pavé. Donc, maintenant Zielinski s'en prenait aux dents. Dieu sait à quoi il s'attaquerait ensuite. Or, dix mille dollars de dettes, c'était beaucoup.

En sortant de l'impasse, il se pencha en avant pour regarder le ciel en se demandant si et quand on verrait arriver le phénomène dont parlaient les médias.

6. Aérodrome de Half Moon Bay

À un kilomètre de l'aérodrome, Brady prit son téléphone portable et prononça quelques mots discrets. Quand la voiture s'arrêta, le portail grillagé s'ouvrait déjà, et Thom vit le Gulfstream G650 stationné en face d'eux, après l'entrée du terminal. Une autre Suburban customisée était garée devant ; Ann-Sophie, une jeune femme de haute taille à l'air anxieux dont Eva Braun elle-même aurait jaloué la blondeur, attendait debout près de la portière arrière en tripotant nerveusement son sac de voyage Hermès. Thom ne put s'empêcher de l'admirer, malgré les circonstances. Ou plutôt, *vu* les circonstances, pour être honnête. Mais en réalité, c'était juste une façon de se lancer des fleurs : cette top model suédoise, sa femme, il allait, *lui*, la mettre en sécurité *in extremis* face à l'apocalypse annoncée. N'était-il pas l'homme idéal, dans un tel contexte ? Il avait vraiment surclassé tout le monde. Certes, les autres ultra-riches, ceux dont on chantait sans cesse les louanges, possédaient autant d'argent que lui et avaient pris des dispositions dans l'éventualité d'une catastrophe, eux aussi – tous ceux dont le jet privé comptait le même nombre de sièges tendus de cuir italien crème. Mais contrairement à lui, ils n'avaient pas fait de *plans*.

Il était normal de raisonner en ces termes, se dit-il. Normal de savourer son statut social, d'être possessif envers son épouse et de la désirer, normal d'évaluer honnêtement sa fortune si elle se révélait démesurée, de juger tout

cela positif. De temps en temps, on pouvait s'autoriser un petit aveu en privé. *Putain, c'est vraiment moi le meilleur.* C'était juste de la gratitude, merde ! Rien de plus banal.

Il fallait juste éviter de le dire à haute voix.

La Suburban de Thom décrivit un arc de cercle pour aller se garer à trois mètres de l'autre, celle d'Ann-Sophie. Thom ouvrit la portière lui-même, prenant de vitesse l'employé de l'aérodrome privé qui accourait pour l'ouvrir à sa place. Il y mit une telle énergie que le pauvre se râpa les doigts sur la poignée.

« Excusez-moi », dit Thom. Il était sincère, mais bon... À sa demande, Lisa leur avait déjà rappelé mille fois qu'il *tenait absolument* à ouvrir lui-même sa portière, bordel !

Il s'élança vers Ann-Sophie et la prit dans ses bras.

« Tout va bien se passer, lui souffla-t-il à l'oreille. Les enfants ne risquent rien. Là où on va, on sera en sécurité. » Il la serrait très fort contre lui, et l'espace d'un instant elle lui rendit la pareille, mais quand elle voulut s'écarter, il la retint.

« Attends un peu. Garde ton calme.

— Mais ça va. Lâche-moi maintenant. »

Il s'exécuta, et elle recula d'un pas. Il s'étonna de l'animosité qu'il lisait dans ses yeux. *Tu crois vraiment que c'est le moment ?* D'accord, il y avait un problème entre eux depuis quelque temps, mais ils y travaillaient, et des problèmes, il y en avait dans tous les couples ; les moments de crise étaient plutôt l'occasion de se serrer les coudes, non ? Malheureusement, il voyait bien dans les yeux verts d'Ann-Sophie que *rien* n'avait été pardonné ; rien ne serait jamais résolu, et il allait troquer une villa de mille huit cents mètres carrés avec vue sur le Pacifique contre un appartement de trois cents mètres carrés dans un silo à missiles reconditionné à cent cinquante kilomètres de Provo, Utah, en compagnie d'une sorcière nordique animée par la vengeance.

Pour la première fois de la journée, la fin du monde lui parut légèrement rébarbative.

De plus, voilà que Lisa, son assistante, se précipitait vers eux en faisant claquer ses talons. Encore une perturbation. Elle avait toujours l'air de se prendre très au sérieux, et Thom ne supportait pas ça. Elle faisait des gestes apaisants alors que personne ne donnait le moindre signe d'affolement.

Thom prit les devants. « Les enfants ?

— À bord. »

Quand votre femme, la mère de vos enfants, vous en veut à mort à cause d'une myriade d'affronts, qu'elle a mille reproches à vous faire et que vous allez vous confiner ensemble, il vaut mieux vous enquérir de vos enfants auprès d'elle, et non de votre assistante, si vous ne voulez pas la mettre encore plus en colère. Mais cela, il le comprendrait plus tard – *beaucoup* plus tard.

Lisa était loin d'être bête. Elle passa aussitôt la parole à Ann-Sophie, qui confirma laconiquement, puisque la question avait déjà reçu une réponse.

« Et les bagages ? »

Lisa hésita. C'était en fait une femme charmante, vive, compétente et qui ne cherchait pas à s'élever au-dessus de sa condition à travers son poste. Elle était extrêmement bien payée, et c'était tout ce qu'elle demandait. Et aussi qu'on la traite avec un minimum de respect. Mais ça, Thom en était incapable. Cassant, exigeant, incapable de retenir la moindre information personnelle. Là-dessus, son épouse et son assistante partageaient une complicité tacite et, bon gré mal gré, la paix régnait entre elles.

D'ailleurs, Ann-Sophie répondit à la place de Lisa, achevant l'inversion des rôles. « Les bagages sont dans l'avion, Thom. Les vêtements ont été lavés la semaine dernière, les téléphones sont chargés, les batteries ont été changées en février. Vous préférez que ce soit moi qui le lui annonce ? enchaîna-t-elle en se tournant vers Lisa.

— Quoi encore ? demanda Thom en les dévisageant tour à tour. Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi est-on encore là à... ? »

Il s'interrompit. La Suburban d'Ann-Sophie redémarrait, révélant la passerelle déployée contre le flanc du Gulfstream. Au pied des marches se tenait un homme à la carrure athlétique, grand, environ quarante-cinq ans, vêtu d'un uniforme de pilote impeccable complété par des lunettes d'aviateur. Marquès. Il avait tout à fait le profil de l'ex-officier de l'armée de l'air devenu chauffeur de taxi aérien, et Thom le considérait par bien des côtés comme son plus beau signe extérieur de richesse. Il avait son pilote *personnel*, un ancien combattant décoré, s'il vous plaît, disposé à décoller à tout moment pour n'importe quel coin du monde. Et comme prévu, il était là, en pleine forme, redressant les épaules et bombant le torse, prêt à les emporter illico presto jusque dans leur retraite à l'abri du monde – ce monde qui n'allait pas tarder à s'embraser sous leurs pieds.

Mais Marquès n'était pas seul.

Thom ne comprit pas tout de suite. Son cerveau n'arrivait plus à décoder le message de ses rétines, à transformer en perception rationnelle collant avec sa conception de la réalité. Marquès, son gourou du transport aérien, sa solution imparable quand il fallait prendre les airs en deux temps trois mouvements, était flanqué d'une femme noire un peu plus jeune que lui, et leurs doigts étaient entrelacés. OK, donc Marquès était avec une femme.

Mais il y avait plus bizarre. Car cette femme, qui se comportait comme si elle était la... euh, la *compagne* de Marquès, était elle-même accompagnée d'un autre être humain. Petit, pas plus d'un mètre, donc mettons... quatre, cinq ans ? Et cet être humain agrippait sa jambe, pour assurer sa stabilité et pour se rassurer.

Nom de Dieu. Marquès a une femme et une gosse. Et il les a amenées.

« Marquès voudrait vous parler, commenta inutilement Lisa.

— Non. »

Elle ne l'avait pas interrogé, elle ne lui demandait pas de prendre une décision. Cette réponse n'avait donc de sens que pour Thom : *Non, pas question que Marquès amène dans mon putain de Sanctuaire cette femme et cette gosse dont il ne m'a jamais parlé.* Mais il était trop sidéré pour articuler la phrase.

Voyant son expression, Marquès prodigua quelques mots calmes et rassurants à celle qui, en toute logique, devait être son épouse, puis sourit et caressa les cheveux de la petite en lui faisant un clin d'œil. Pour finir, il s'approcha de Thom, qui alla à sa rencontre.

« Qu'est-ce que c'est que ce bordel, Marquès ? »

— Y a du nouveau, patron.

— Vous êtes marié ?

— Elle s'appelle Beth. On est en couple depuis deux ans. Vous nous avez fait envoyer un cadeau en juillet, quand on a emménagé ensemble. »

Thom hocha la tête. *Ne pas passer pour le dernier des connards.* Ce type, il en avait besoin.

« Parfait. Eh bien, euh... félicitations alors. Mais vous n'êtes pas... enfin, mariés, quoi ? »

L'autre ôta ses lunettes noires.

« Comme je vous le dis, on est en couple depuis deux ans. »

Le tout proféré avec fermeté. En plus, il lui faisait le coup des verres fumés et du regard direct.

Thom se redressa même si, évidemment, il ne pesait rien face à la haute taille et la voix grave de Marquès, sans compter l'autorité morale conférée par l'uniforme. Qui n'était ni militaire ni lié à une compagnie aérienne, certes, mais comportait des épaulettes accentuant la carrure du bonhomme.

« Le problème, c'est que... »

Marquès releva le menton comme pour dire : *Qu'est-ce qu'y a, connard ? Où il est, le problème ? Vas-y, dis-moi.*

Thom s'éclaircit la voix et tenta une approche différente. Son regard tomba sur la petite fille. Il étira ses lèvres, découvrit ses dents – bref, il fit de son mieux pour imiter un sourire. « Et qui est cette petite mignonne ? »

Il agita la main et la fillette se cacha en plaquant son visage contre la cuisse de sa mère.

« Kearie. Elle a quatre ans.

— Je vois. Mais avec... » Merde, il ne s'en souvenait déjà plus.

« Beth.

— Oui, j'allais le dire, avec Beth, vous n'êtes ensemble que depuis...

— Deux ans, oui. Le père de Kearie est décédé peu après sa naissance. C'est moi qui suis son papa maintenant. Patron, je sais que ce n'était pas prévu et qu'on n'en a jamais parlé, mais voilà, c'est comme ça. Et pas autrement. Je ne pars pas sans elles. Vous pouvez bien entendu engager un autre gars, si c'est encore possible. Mais moi, si elles ne viennent pas, je ne pilote pas.

— Putain, Marquès ! Vous savez très bien que je ne trouverai jamais d'autre pilote. Je vous rappelle qu'il est minuit moins deux avant l'explosion de la société ! »

Oups. Elle lui avait échappé, celle-là. Cela dit, ça n'était pas faux. Et au moins, maintenant c'était dit.

Marquès ôta sa casquette et s'épongea le front. Il regarda Beth et Kearie avec un sourire forcé et leur fit un petit signe. *Ne vous en faites pas. Je n'ai pas dit mon dernier mot.*

« Exactement. Vous ne trouverez pas d'autre pilote. Donc, c'est bon, elles viennent ? »

Thom réfléchit. Il fallait jouer la montre. « Attendez. Est-ce qu'on peut... C'est un rebondissement inattendu. Vous me prenez au dépourvu.

— J'en ai bien conscience. Et je vous prie de m'excuser.

— On avait pourtant dit : "N'importe où, n'importe quand si jamais ça tourne mal." En échange, vous faisiez partie du voyage, je m'occupais de

vous jusqu'au bout quoi qu'il arrive. Je vous mettais en sécurité, c'était le deal.

— Je sais, et je vous en ai toujours été reconnaissant.

— En échange, vous m'emmeniez où je vous le disais. Aux termes de notre contrat.

— C'est ce que j'ai bien l'intention de faire.

— Mais pour moi, vous étiez seul concerné. Je vous croyais célibataire, Marquès. Vous n'avez pas bien compris. Je vous avais *justement* engagé parce que vous étiez célibataire.

— Et moi qui croyais que c'était parce que j'incarnais l'excellence dans ma partie, répliqua l'autre en soutenant son regard.

— Aussi. Seulement... je vous croyais célibataire, voilà.

— Je l'étais, je ne le suis plus. Et vous étiez au courant.

— Mais pas du tout, bordel ! Je n'étais pas *du tout* au courant. » Là encore il se maîtrisa. Ann-Sophie le regardait, les bras croisés. Lisa attendait, tête basse, les mains jointes, que l'orage passe. Thom leur adressa un geste rassurant. *Ne vous inquiétez pas, je gère.*

« C'étaient des meubles de patio, reprit Marquès.

— Pardon ?

— Votre cadeau pour notre crémaillère, l'an dernier. Une parure en teck. Magnifique. Encore merci. Délicate attention de votre part, acheva Marquès sans le quitter du regard. Ah, vous voyez que vous étiez au courant. La preuve ! Ou alors ça vous est complètement sorti de la tête et vous avez chargé votre assistante de nous faire un cadeau coûteux. Auquel cas vous êtes juste un sale con et ce qui arrive est de votre faute. »

Thom tenta une ultime approche. « Bon, voilà ce que je propose. Elles attendent ici, dans ma voiture pendant que vous nous emmenez à Provo, puis vous revenez et Brady vous conduit où vous voulez.

— Par exemple ? demanda Marquès en plissant le front, comme s'il se demandait où Thom voulait en venir.

— N'importe où.

— Vous me proposez... quoi, au juste ?

— Je propose de vous libérer de vos engagements. Vous n'êtes plus tenu de rester avec ma famille et moi pendant tout le temps que va durer ce truc. Je vous laisse reprendre mon avion alors que je peux très bien en avoir besoin pour repartir de Provo. Ce qui revient à me couper du monde pour... Ou plutôt non, oubliez tout ça. L'offre n'est plus sur la table. »

Marquès se retint de lever les yeux au ciel, puis consulta sa montre.
« Patron, l'heure tourne.

— On n'a pas la place.

— Bien sûr que si, coupa Ann-Sophie. Largement. On se débrouillera. »

Le pilote la remercia d'un hochement de tête et, toujours sans rien dire, consulta Thom du regard.

« Bravo. Vous m'avez bien eu, conclut celui-ci.

— J'espérais un peu plus de compréhension de votre part.

— Ça suffit maintenant, Marquès. Vous m'avez mis au pied du mur, ma femme vient de vous dire que vous pouviez venir, vous, votre concubine et sa fille, mais ça ne vous suffit pas ? Vous voudriez en plus que je vous le confirme avec sincérité ? »

Marquès ressortit ses lunettes noires de sa poche, les déplia et les remit sur son nez.

« On peut décoller dans quatre minutes. »

Ann-Sophie se dirigea vers la passerelle en se baissant au passage pour caresser la joue de la fillette, puis entoura la taille de Beth et lui murmura quelques mots à l'oreille. Thom sut alors qu'elles s'étaient concertées. Sa femme lui avait promis que Marquès obtiendrait gain de cause. Puis Ann-Sophie fit résolument face aux marches métalliques et, d'une petite pression dans le dos, invita Beth à embarquer la première.

Thom regarda le pilote, mais il n'y avait rien à ajouter. Marquès mit le point final avec la générosité des vainqueurs : « Merci, boss. » Il embarqua

à la suite de sa famille et s'engouffra dans la cabine.

Thom lança un regard furibond à Lisa, qui lui tendit un porte-documents en cuir.

« La paperasse dont on a parlé. Le reste se télécharge en ce moment même sur le serveur du Sanctuaire. Je retourne au bureau, où je serai joignable jusqu'à ce que le courant soit coupé. Ensuite ce sera par téléphone-satellite. Tous les chiffres sont dans ce dossier. Les documents essentiels sont dans le coffre-fort et y resteront.

— Vous auriez pu me prévenir, pour Marquès.

— Ça n'aurait rien changé.

— Vous auriez pu régler la question vous-même !

— Oui, merci, ça va aller, rétorqua-t-elle en montrant des signes d'irritation – une grande première. Ne vous faites pas de souci pour moi. Bonne chance. »

Sur ces mots, elle tourna les talons et partit en direction des quelques voitures garées sur le côté du terminal. Thom examina les alentours. Il ne restait plus que lui et Brady sur le tarmac. Le chauffeur attendait dans la Suburban, dont le moteur tournait toujours. Il regardait fixement Thom, qui marmonna dans le vacarme des turbines : « Quoi ? C'est moi le méchant, c'est ça ? »

Mais il n'y avait personne pour lui donner la réplique, et de toute façon il s'en moquait bien. Il escalada la passerelle sans plus perdre de temps et, une fois à bord, s'installa sur son siège préféré, dans la rangée de gauche, face au cockpit, devant la table où l'on servait les repas. Sur les canapés derrière lui, Anya et Lukas, ses enfants, se lançaient des sachets de biscuits apéritifs en criant « Papa ! Papa ! », ravis de manquer l'école pour aller, croyaient-ils, dans un endroit génial. Beth (c'était bien Beth ? Il avait intérêt à s'en souvenir) et sa fille étaient tout au fond, près des toilettes. La gamine était pelotonnée sur les genoux de sa mère.

Thom les contempla un long moment tout en réécrivant entièrement la scène sous un autre angle. Il suffisait d'un peu de temps. Car on pouvait très bien reconsidérer la situation : il n'avait nullement cédé à l'ultimatum de son pilote. Non non non. En réalité, on lui faisait un beau cadeau. On lui permettait de remettre les choses en perspective. N'était-il pas remarquable, en effet, qu'un ex-petit-bourgeois de province comme lui en vienne à sauver une famille, en plus de la sienne, à l'orée d'une catastrophe planétaire, et de façon assez spectaculaire, il fallait bien le dire ? Dans un moment il irait bavarder un peu avec la... la quoi, au fait ? mettons la *compagne* de Marquès – et sa fille, qu'il inviterait à passer un moment dans la cabine de pilotage. Il dirait qu'il se réjouissait de leur présence, malgré sa surprise initiale. Il expliquerait qu'il encaissait mal l'imprévu, surtout vu le soin qu'il avait apporté à son plan de crise, et qu'il lui fallait un peu de temps pour s'habituer. Elles étaient tout à fait les bienvenues, tout allait bien se passer.

Thom était fier de lui. Il avait bien agi.

Ann-Sophie, qui revenait du cockpit où elle s'était brièvement entretenue avec Marquès, vint s'asseoir en face de lui à sa place habituelle. Il en fut à la fois soulagé et déçu. En guise d'offre de paix, elle lui posa la main sur le genou :

« Tu as fait ce qu'il fallait.

— C'est justement ce que j'étais en train de me dire, répondit-il en souriant.

— Comment réagit ta sœur, au fait ? » demanda-t-elle en bouclant sa ceinture au moment où la porte de l'avion se fermait.

Thom se figea.

Merde.

Il n'avait pas pensé une seule fois à Aubrey de toute la journée.

7. Cayuga Lane

Aubrey prit le virage trop vite et faillit percuter un gamin à vélo. Scott cria et se retint au tableau de bord. La voiture pila net dans un crissement de pneus, mais le petit cycliste ne se retourna même pas. Le nez dans le guidon, il pédala de plus belle, monta sur le trottoir et se dirigea vers le couchant.

Scott et Aubrey reprirent leur souffle.

« Qu'est-ce qu'il fout encore dehors, ce même ? lâcha-t-elle.

— C'est une panne générale, pas un ouragan », répliqua Scott d'une voix qui manquait tout de même d'assurance.

Aubrey appuya prudemment sur l'accélérateur, au cas où ils croiseraient encore le chemin d'un fou furieux de dix ans rentrant chez lui à fond de train. Il y avait encore de l'animation dans le quartier. Les voitures étaient presque toutes revenues se garer dans les allées, coffre et portières ouvertes, attendant d'être déchargées. Tout ce qui pouvait s'acheter, s'emprunter, se récupérer ça et là y était entassé et peu à peu rangé dans les cuisines ou les caves. Depuis la pandémie, faire des stocks était devenu un réflexe.

En passant devant chez Norman Levy, Aubrey dit à Scott : « Rappelle-moi d'aller vérifier que tout va bien chez le vieux prof s'il doit vraiment y avoir un black-out total.

— Mouais. Ça m'étonnerait. Il a genre cent ans. »

L'envie de le gifler revint, plus forte que jamais. « C'est vraiment dégueulasse ce que tu dis.

— Oups, vilain Scott.

— Je déteste quand tu réponds ça.

— Vilain Scott, pas gentil, Scott. »

Il cherchait à la faire sortir de ses gonds. Elle le comprit à son demi-sourire. Il pouvait aussi avoir de l'humour. « T'inquiète, oui, je te rappellerai d'aller voir Norman. Mais il s'en sortira mieux que personne, et tu le sais. »

À une époque, Scott avait eu une admiration sans bornes pour leur vieux voisin. Ils s'étaient entendus à merveille. Norman était le grand-père que Scott n'avait pas eu, et celui-ci tenait à ses côtés le rôle d'improbable protégé. La maison de l'ancien prof était une foire d'attractions à elle toute seule, sauf que c'étaient des attractions savantes. Il s'y passait toujours des choses intéressantes, et pendant deux ou trois ans le gamin y était allé quasi quotidiennement. Il racontait qu'ils avaient assemblé un télescope, que Norman l'avait laissé jouer des heures avec ses émetteurs, ou rapportait des discussions sans fin avec la ribambelle d'intellos que fréquentait Norman et avec qui on ne risquait pas de s'ennuyer. Et puis Scott avait eu quatorze ans, Aubrey avait foutu son père à la porte, et il s'était refermé comme une huître.

« Continue à me parler comme avant », lui avait dit Norman. Mais au lieu de ça, Scott avait cessé de lui rendre visite.

« C'est peut-être toi qui devrais aller voir si ça va », suggéra Aubrey.

Mais Scott regardait fixement devant lui, cramoisi. « Il est là.

— Qui ça ?

— Mon père. Il est là. »

Et en effet, son pick-up noir était garé sans façon dans son allée, comme s'il était chez lui. Elle s'efforça de garder son calme et décrivit un large arc de cercle pour aller s'arrêter devant la maison, juste au moment où Rusty en

sortait. Comme ça, tranquillement, avec des airs de propriétaire. Alors qu'Aubrey lui avait racheté sa part, et beaucoup trop cher, en plus.

« T'as laissé la porte ouverte », lança-t-il en guise de bonjour. Scott claqua la portière et, les mains enfoncées dans les poches, remonta l'allée sans s'arrêter devant son père, comme savent si bien le faire les adolescents, mais Aubrey le rappela à l'ordre.

« Tu pourrais m'aider à porter les courses ? »

Scott et Rusty répondirent « OK » en même temps et s'approchèrent.

« Je parlais à Scott. »

Rusty leva les yeux au ciel. « Désolé. »

Elle ouvrit le coffre, et ils entreprirent de rassembler le papier toilette, les pâtes, les produits ménagers, les boîtes de conserve et ainsi de suite. Passant outre la rebuffade, Rusty s'approcha et considéra le contenu des sacs d'un air réprobateur.

« Ça fait beaucoup de denrées périssables, tout ça. J'espère que vous aimez le lait. »

Les deux autres ne réagirent pas. « Je peux porter plus de choses, dit Scott à Aubrey.

— Tu es sûr ?

— Ouais, vas-y, coince un sac sous mon bras », dit-il en joignant le geste à la parole. Elle y cala un paquet de lessive, et il leva l'autre bras pour lui signifier d'en rajouter. Tout à coup, en présence de Rusty, s'instaurait entre eux une entente qui n'existait plus depuis des mois. Rusty indiqua un sac en plastique plein de surgelés. « Tout ça va fondre. »

Aubrey ne réagit toujours pas.

Scott se dirigea vers la maison en évitant soigneusement le regard de son père. Celui-ci descendit du trottoir et fit mine de prendre un sac dans le coffre. Aubrey l'en dissuada du geste.

« Je peux m'en charger.

— Oh, ça va, arrête. Tu es pire que lui.

— Qu'est-ce que tu veux, Rusty ?

— À ton avis ? Je suis venu voir comment vous alliez, évidemment.

— Très bien. On n'a besoin de rien. Rentre chez toi te préparer avant la panne.

— La panne, tu parles. Ils nous racontent des bobards, comme d'habitude. Tu crois vraiment que le soleil va exploser ? Qu'on va revenir à l'âge des cavernes ? Ne me dis pas que tu gobes ces histoires. Y en a pour trois jours maximum. »

Elle ferma les yeux. L'avis de Rusty sur tout et n'importe quoi, sa méfiance envers les institutions et les grandes entreprises, ses accointances plus ou moins sérieuses avec les gens qui pensaient comme lui, isolés ou organisés, elle n'en avait vraiment plus rien à faire. Mais elle ne dit rien. « J'espère que tu as raison.

— J'en suis sûr.

— Pousse-toi, s'il te plaît. » Le coffre était enfin vide et elle attendait de pouvoir le claquer. Mais Rusty était en travers. Pour finir, il le ferma à sa place. Elle s'engagea dans l'allée. Il lui emboîta le pas. Par-dessus son épaule elle lui jeta : « Si tu ne crois à la panne générale, pourquoi venir voir si tout va bien pour nous ?

— Pour m'assurer que vous ne paniquez pas.

— Pas du tout. On prend nos précautions, nuance. »

Quand elle atteignit le seuil, Rusty se précipita pour lui ouvrir. Aubrey marqua une pause ; la suite logique aurait été qu'il entre et l'aide à déballer les provisions, bref, qu'il s'impose, comme si c'était normal, chose qu'elle refusait absolument.

« Tu peux refermer, s'il te plaît ? » Elle posa les sacs à ses pieds. Rusty referma obligeamment la première porte, équipée d'une simple moustiquaire. À l'intérieur, Scott ralluma pour voir s'il y avait du nouveau. « Merci pour ta visite, conclut Aubrey. Tout va bien ici. »

Rusty la gratifia d'un regard attristé. Au coin de ses yeux bleu très clair, cadeau d'une mère d'origine irlandaise, la peau s'affaissait vers les tempes. Depuis ses quarante ans, il avait les paupières tombantes, ce qui lui donnait un air perpétuellement chagriné. Sauf qu'en l'occurrence le chagrin était pour son entourage.

« C'est pas naturel, dit-il enfin.

— Quoi donc ?

— Que vous viviez ensemble, mon gosse et toi, puisque vous n'avez aucun lien de parenté.

— C'est lui qui a choisi, pas moi. J'ai trouvé ça courageux.

— Je veux qu'il vienne habiter chez moi.

— Alors il ne fallait pas lui taper dessus. »

Elle regretta aussitôt ses paroles. Certes, c'était cruel et inutile, mais surtout, ça prouvait que la discussion n'avait que trop duré.

« Je t'ai déjà dit : je ne m'en souviens pas.

— Possible, mais Scott et moi on n'a pas oublié.

— Est-ce que j'ai déjà levé la main sur toi ? » Elle ne répondit pas. Il insista. « Est-ce que j'ai déjà levé la main sur toi ? »

À présent Scott les regardait, hyper attentif à toutes les variations du niveau d'hostilité entre eux. Elle lui lança : « Tu peux ranger tout le froid dans le congélateur ? En une fois, s'il te plaît. Ne laisse pas la porte ouverte, OK ? »

Scott acquiesça et partit vers la cuisine. L'énorme congélateur horizontal que leur avait offert Thom pendant le Covid était vide, à part un pack de glace. Aubrey voulait le remplir tant que c'était possible. Son plan échouerait au bout de quelques jours s'il n'y avait toujours pas de courant, mais elle n'avait pas d'autre idée.

« J'ai arrêté de boire, si tu veux savoir, reprit Rusty.

— Bravo. Et maintenant j'ai un tas de trucs à faire.

— C'était un jour où j'ai perdu conscience, hein ? C'est ça ? Les autres fois, je savais ce que je faisais. Et tu le sais très bien. Mais les trous noirs, je ne m'en souviens pas, évidemment. Je n'étais plus moi-même. Je ne savais plus ce que je faisais. »

Aubrey se tourna vers la rue et regarda vers l'ouest. Le soleil était passé sous le rideau d'érables qui bordaient l'école, derrière les maisons. Vu la saison – on était mi-avril –, il ne tarderait pas à faire nuit. Nuit noire, peut-être... Il fallait absolument qu'elle mette fin à ce tête-à-tête.

Mais Rusty, lui, n'en avait pas terminé. « Quand je me foutais en colère, je m'en rendais compte et je gardais toujours le contrôle, même si j'avais trop bu. Je le sentais venir, j'étais capable de me contenir, de rentrer ma colère. Jamais, au grand jamais je n'ai frappé qui que ce soit quand j'étais dans cet état-là.

— Et pourtant si.

— Mais *pendant mes trous noirs*. Forcément, je ne m'en souviens pas, j'étais déconnecté. Je ne pouvais pas me retenir parce que je n'étais pas moi-même. Ça a l'air bête, mais c'est vrai. Ce n'était pas vraiment moi. Donc c'est vraiment injuste. »

Il s'était rapproché d'Aubrey qui, du coup, sentit son haleine. Southern Comfort, à vue de nez. Un alcool basique, corsé, le genre de truc qu'on ne boit pas dans un verre assis à table, mais parce qu'il n'y a plus rien d'autre dans le placard à liqueurs et qu'on a besoin d'un remontant, là, tout de suite. En plus, ses yeux étaient injectés de sang. Elle était vraiment douée pour nier l'évidence. Après ces deux années sans devoir supporter Rusty ivre, son odorat jadis infallible s'était émoussé. Il était irrécupérable, il s'en voulait et il avait la trouille – mais désormais, elle s'en foutait.

Elle choisit une approche neutre. « Merci pour ta sollicitude. J'espère que c'est toi qui as raison et que la panne ne sera pas trop grave.

— Oh, arrête. Ne me dis pas que tu n'as jamais eu envie de lui filer des baffes, toi aussi, à ce même.

— Non, jamais. » Elle reprit ses courses et dit en désignant la porte :
« Tu veux bien m’ouvrir ? »

Il s’exécuta en affectant une galanterie exagérée. Aubrey entra chez elle, mais il ne fit pas mine de s’en aller. Au contraire, il s’appuya contre le montant de la porte et dit :

« Écoute, c’est pas banal, ce qui se passe.

— En effet. »

Sans poser ses sacs, elle chercha à refermer la porte avec son pied.

« Et ça tombe au pire moment, pour moi », acheva-t-il.

Alors elle comprit la véritable raison de sa présence et poussa un soupir.
« OK. Combien ?

— Je n’ai que trente dollars sur moi et les distributeurs sont tous fermés.
Tu peux me dépanner ?

— Attends-moi là. »

Elle alla poser les sacs sur la paillasse, dans la cuisine, puis se tourna vers la porte de la cave, restée entrouverte. En se penchant un peu, Rusty la vit parler à Scott, qui devait être encore en train de remplir le congélateur, en bas. Il trouva ça bizarre. Qu’avait-elle besoin de consulter le gamin avant de puiser dans ses finances ? Il n’avait jamais compris ça. Ces deux-là avaient été complices dès le début, quand il avait ramené Aubrey chez lui pour la première fois. Scott avait sept ou huit ans. Depuis, ils n’avaient cessé de conspirer contre lui.

Plus leur discussion durait, moins la situation lui plaisait. Aubrey faisait de grands gestes pour appuyer ses dires, et Scott ne devait pas être d’accord. Il entendait son fils – dont la voix était devenue étonnamment grave – argumenter avec virulence. Rusty n’en revenait pas. Il en était donc réduit à poireauter devant son ex-baraque pendant que son ex-femme demandait à son propre gamin si elle pouvait lui filer quelques malheureux billets ? *Là, t’es tombé très bas, mec.*

Nouvel échange très vif par la porte de la cave. Aubrey descendit quelques marches, puis remonta, traversa le salon, revint à grands pas vers Rusty et lui tendit l'argent.

« Ça vient de Scott ?

— Ça ne te regarde pas. Tu les veux oui ou non ?

— Je vois que tu maîtrises la situation, ironisa-t-il.

— Alors, tu les prends ? »

Il baissa les yeux. Elle tenait trois billets, mais pas de vingt dollars. De cent.

Rusty dissimula sa réaction du mieux possible, mais ne put retenir son geste brusque : il fallait s'emparer des billets avant qu'elle change d'avis. Il les fourra vite fait dans sa poche. Tout au fond, au cas où elle chercherait à les récupérer.

« Dis-lui merci de la part de son... »

Mais déjà la porte se refermait. « Merci de ne plus jamais entrer ici en mon absence.

— Mais tu avais laissé la porte ouverte, bon sang ! Je me faisais du souci. »

Une pause, puis elle reprit : « Et pour répondre à ta question, non, tu n'as jamais levé la main sur moi. Tu n'en as pas eu le temps. Je t'ai eu avant. »

Le téléphone d'Aubrey vibra dans sa poche. Elle ferma la porte sans ajouter un mot.

Rusty tourna les talons en réprimant un sourire. Pour une raison qui lui échappait, le même venait de lui lâcher trois cents dollars en liquide alors que ces deux crétins croyaient dur comme fer que c'était la fin du monde. Ça signifiait que ce petit merdeux en avait gardé au bas mot le triple. Quant à savoir pourquoi cette idiote avait confié les finances de la maison à un ado, mystère.

Les raisons, il s'en foutait. Mais c'était intéressant. Et ça méritait plus ample réflexion.

OceanofPDF.com

8. 16 h 26

Aubrey reprit sa respiration et s'efforça de relâcher sa tension musculaire. Elle roula des épaules, puis sortit son téléphone de sa poche.

« Salut Thom.

— Ça vaaa ? »

Curieux comme il lui suffisait de deux mots pour grimper aux rideaux quand c'était Thom qui parlait. Ce ton grave et compatissant, plein de commisération... Ce « Ça va ? » qui sous-entendait : « Je sais, petite sœur, je comprends, tu es fauchée, divorcée, il n'y a pas d'amour dans ta vie, tu vas avoir quarante ans et ta boîte est au bord de la faillite, mais je ne te juge pas pour autant, loin de là. »

Elle préféra laisser passer. « Je pensais justement à toi.

— Oh, ne t'en fais pas pour moi ; mais de ton côté, comment ça se passe ?

— Impec. Je rentre des courses. » Son agacement initial retomba un peu. Ils avaient traversé des moments difficiles ensemble, et mis à part ses défauts, ses attitudes exaspérantes, son ego aux dimensions galactiques, Thom voulait juste lui venir en aide, et elle le savait. Mais sa façon de s'y prendre était exaspérante.

« Tu as rempli le congélo ? »

Elle entra dans la cuisine et, passant devant la porte de la cave, toujours entrebâillée, se représenta l'énorme engin rempli à moins de 10 % de sa capacité totale.

« Ouai. C'est tout juste si j'arrive à fermer le couvercle.

— Parfait. Ne l'ouvre qu'en cas de stricte nécessité. Mais ne tombe pas dans l'extrême inverse ! Ne jette pas les surgelés trop vite. À part la viande, presque tout peut être conservé et consommé une fois décongelé. »

Comment éviter que la discussion porte sur son manque d'anticipation alors que Thom l'avait toujours suppliée de se tenir prête au pire ? Il était allé jusqu'à lui envoyer trois beaux mecs tout en muscles pour évaluer ses besoins et envies, qui avaient proposé de revenir sous trois jours pour « s'occuper de tout ». Ils travaillaient pour une espèce de société spécialisée dans l'« équipement pré-apocalypse » basée à Chicago. Elle avait décliné. Non, elle n'avait pas rempli le congélateur, non, elle n'avait pas laissé de guerriers survivalistes entasser des provisions chez elle et non, elle n'avait pas non plus garni les étagères de la cave, d'autres questions ?

« Où es-tu ? s'enquit-elle, histoire de changer de sujet.

— Dans mon jet privé.

— Tu vas dans ton Führerbunker ?

— Une fois de plus je te prierais de ne pas me comparer à Hitler, merci.

— Ce n'est pas Hitler et toi que je compare, mais vos bunkers respectifs. Cela dit, j'ai tort, en effet. Je suis sûre que le tien est bien mieux.

— Aubrey, il faut prendre cette panne au sérieux. J'ai eu le Conseil scientifique national au téléphone il y a vingt minutes.

— Qu'est-ce qu'ils disent ?

— Black-out à 90 % sur toute la planète. Entre quatre et dix-huit mois pour tout remettre en marche.

— Et tu y crois ?

— Peu importe ce que je crois. Je crois qu'eux y croient. »

Aubrey sut qu'il disait vrai. C'était une des choses qu'elle admirait chez lui. Son ego était l'iceberg qu'il percuterait un jour et qui causerait sa perte, mais sur le plan intellectuel, il savait le mettre de côté au profit de spécialistes sur les sujets qu'il ne maîtrisait pas. Il avait appris très tôt à admettre son ignorance, à la fermer et écouter les autres ; de l'avis d'Aubrey, c'était même le secret de sa fabuleuse réussite. Mais il était la dernière personne à qui elle l'aurait avoué.

« S'il te plaît, laisse-moi t'envoyer des gens pour te mettre en sécurité.

— Non, merci.

— Il y a une place pour toi, ici. Il faut au moins que tu voies comment c'est.

— J'ai vu des photos. Aucune envie d'y vivre.

— Quinze jours.

— Même pour quinze jours.

— Non, je veux dire : je ne pourrai pas prendre l'avion pendant quinze jours. Ni moi ni personne, d'ailleurs. Les avions vont rester cloués au sol jusqu'à ce que l'énergie se dissipe dans la magnétosphère. Ce serait trop dangereux. Mais je peux t'envoyer quelqu'un dans quinze jours.

— Merci, mais je me sens très bien où je suis.

— Ça pourrait être l'occasion de quitter Aurora une fois pour toutes.

— C'est chez moi, ici. Ça a été chez toi aussi, autrefois.

— Ouais, mais je suis parti. Je pensais que tu ficherais le camp aussi. C'est ce qu'on fait quand on est malin.

— Tu sais bien que je suis irrationnelle, comme toutes les femmes.

— Une fois, gémit-il, j'ai dit ça *une seule fois*.

— Oui, et du coup je l'ai mis par écrit.

— Personne, tu m'entends ? *Personne* n'est aussi vache avec moi que ma propre sœur.

— Mais si. Les autres gens ne te le montrent pas, c'est tout. »

Un silence.

« Je t'en prie, laisse-moi t'aider, reprit-il avec douceur. Je te dois quand même une fière chandelle.

— C'est de l'histoire ancienne, Tommy. Tu ne me dois plus rien. »

À ce moment-là Scott remonta de la cave. « C'est qui ?

— Mon frère.

— C'est qui ? demanda à son tour Thom.

— Scott. »

Décidément, elle avait passé sa vie à répondre aux questions insistantes des hommes... Sur le tas, elle n'en avait choisi qu'un seul, et il avait fallu que ce soit, à l'usage, un alcoolo maltraitant.

« Tu devrais lui demander son avis, il serait peut-être pour. »

Elle perdit patience. « Non ! Scott ne prend pas les décisions à ma place, et toi non plus. C'est *moi* qui décide, et je ne sais pas combien de temps ce truc va durer, mais je décide d'attendre ici que ça se passe. »

À vrai dire elle n'avait pas encore pris de décision, mais il y avait si longtemps qu'elle disait systématiquement non à Thom que c'était devenu un réflexe. Au début, c'était en vertu d'une rancune adolescente, qui avait ses raisons ; mais ensuite elle avait fait certains choix et n'avait à s'en prendre qu'à elle-même. Dix minutes avaient suffi, à l'époque, pour conditionner tout leur avenir. Ce genre de chose n'avait rien de rare. Alors en rejetant l'obscène fortune de Thom, elle espérait être moins perturbée par l'événement qui l'avait rendue possible.

« Bon, maintenant regardons les choses en face, tu veux ? reprit son frère. Tu vas probablement rester sans électricité pendant des mois. À court terme, tu ne vas plus pouvoir recharger ton téléphone, qui de toute façon ne marchera plus puisque les antennes-relais vont tomber en panne aussi. Ensuite, la chaîne d'approvisionnement alimentaire va s'interrompre, l'eau sera coupée ; même dans ton quartier, c'est la loi du plus fort qui va régner. Je ne te demande pas si tu as un groupe électrogène, je suis sûr que non. Je ne suis même pas convaincu que tu aies bien rempli le congélateur. Je sais

que tu n'as pas d'armes à feu ou autres parce que tu y es idéologiquement opposée ; or, tu vis près d'une des métropoles les plus densément peuplées du pays. La troisième, en fait. Tous ces gens ne vont pas tarder à avoir faim, à paniquer, à fuir Chicago. Il n'y aura plus ni foi ni loi. Je sais que tu n'aimes pas voir la réalité en face, Aubrey, mais elle existe. Donc, la prochaine fois qu'on se parle, je te referai la même offre, et j'espère que tu lui accorderas un peu plus de considération.

— Tu ne crois pas que tu exagères un peu, côté préparatifs ?

— On n'est jamais trop bien préparé. Ce n'est pas parce qu'un phénomène ne s'est jamais produit qu'il est impossible. Continue de faire l'autruche. Sauf qu'on sait par expérience, toi et moi, avec quelle facilité les choses peuvent déraiser. Il est hors de question que je me laisse de nouveau surprendre.

— Ça ira, Thom. On a survécu à la sécheresse, on survivra au déluge.

— Quelle sécheresse ? Quel déluge ?

— C'est dans une chanson de Springsteen.

— Ah oui ? Eh bien tu ne vas plus pouvoir l'écouter pendant un an et demi. »

Dans le salon, Scott passait d'une chaîne d'info à l'autre. Hystériques, les présentateurs rivalisaient de bulletins alarmistes en échafaudant des scénarios plus terrifiants les uns que les autres. À mesure que l'heure tournait et que la nuit gagnait la côte est, le ton se faisait de plus en plus pessimiste, même chez ceux qui politisaient la situation et restaient ancrés dans le déni. Un porte-parole de la NASA, de la NOAA, ou de la NSA – la National Security Agency –, un certain Perry Quelque-chose, adjurait les opérateurs de centrales électriques de les mettre à l'arrêt, et ce dans tout le pays, avant qu'il soit trop tard.

« Bon, il faut que je te laisse, Thom.

— Tu as reçu l'argent ?

— Tu m'en as envoyé ? Je n'ai pas regardé aujourd'hui. »

Un silence. Thom enrageait, mais se contint. « Je t'ai viré vingt mille dollars l'automne dernier justement en prévision d'une situation comme celle-ci. Tu étais censée les retirer en petites coupures et les ranger chez toi en des endroits différents. En cas d'effondrement de la société, les billets de vingt sont le bien le plus précieux. Ça et les pièces de monnaie en argent antérieures à 1965, mais c'est une autre histoire. Tu l'as fait ? »

Aubrey se tourna vers les magnifiques placards en chêne qu'elle avait fait installer dans la cuisine quand le fric de Thom avait été crédité sur son compte. Ils avaient le look solide et massif des meubles d'excellente facture, et la comblaient de joie chaque fois qu'elle allait se servir un verre d'eau. Oui, bon, elle ne refusait pas toujours les cadeaux de Thom.

« Oui, j'ai du liquide.

— Tu mens.

— C'est vrai. En fait, tu m'as offert des meubles de cuisine.

— Je suis sérieux, Aubrey. Ce n'est pas le moment de plaisanter. Le temps presse.

— Je sais. Et j'ai la trouille. Mais ça va aller, je te dis. Merci d'avoir appelé.

— Tu as toujours le téléphone-satellite que je t'ai envoyé ? Il y avait avec trois batteries de secours chargées. Vérifie-les. Je t'appellerai demain matin sur ce téléphone-là. On reparlera de tout ça. “Toi et moi pour la vie”, tu te souviens ?

— “Tous les autres sont morts”, oui », répondit-elle machinalement. Leur petite phrase rien qu'à eux. Leur secret. Il fut un temps où c'était drôle. Mais plus maintenant.

« On fait face, mais une chose à la fois, OK ?

— C'est bien mon intention.

— Je t'embrasse fort.

— Moi aussi. »

Thom raccrocha le premier. Aubrey rejoignit Scott devant la télé. Ils se mirent en mode cataclysme, assis tout raides au bord du canapé à zapper, sans arriver à en savoir davantage, en bien ou en mal.

OceanofPDF.com

9. Provo, Utah

Monarch Air avait un terminal Affaires à l'aéroport municipal de Provo, petite ville située à cent trente kilomètres de Jericho. Un peu trop loin au goût de Thom, mais il s'était renseigné sur les aéroports plus proches : aucun n'avait de tour de contrôle. Or, pas question de se retrouver sans aérodrome sûr pour se poser après le début du phénomène solaire. De plus, il était peu probable qu'on roule pare-chocs contre pare-chocs aux abords de Provo. Ce fut donc là qu'ils atterrirent. Jusque-là, à part l'anicroche avec Marquès, tout se déroulait comme prévu.

Ann-Sophie et les enfants descendirent les premiers de l'avion et rejoignirent deux Suburban qui les attendaient sur la piste. Elles étaient customisées exactement comme les deux autres, jusqu'aux applis installées sur les iPad disposés sur la banquette arrière, jusqu'à la marque du gel hydroalcoolique dans les vide-poches. Thom avait appelé depuis Half Moon Bay pour retenir une seconde voiture, pour ne pas avoir à faire le trajet avec Marquès, Beth et la petite. Sa bonté avait des limites, et la discussion avec Aubrey l'avait agacé. À quoi bon se soucier des gens, faire des plans pour eux, mettre à leur disposition son lobe frontal surdéveloppé, donc capable de *tout* prévoir, s'ils ne tenaient aucun compte de ses conseils ? Des meubles de cuisine, hein ? Génial. *Ils te seront utiles quand tu les brûleras pour te chauffer l'hiver prochain.*

Il chassa sa sœur de ses pensées et, posté à l'arrière de l'appareil, au niveau de la soute, supervisa le déchargement des sacs en les comptant à mesure que les bagagistes les empilaient sur des chariots. L'avion allait rester ici quelques jours pour révision et ravitaillement, en attendant que Marquès revienne, après quoi il le poserait sur la piste d'atterrissage privée du Sanctuaire, où il séjournerait durablement. Seul détail que Thom avait oublié : il faudrait un mécanicien qualifié sur place ; mais ce ne serait sûrement pas difficile d'en trouver un quand l'événement aurait commencé. Un job peinard et bien payé, dans un environnement sécurisé, quand les choses se gâteraient pour de bon ? Les mécanos allaient se bousculer. Et cette fois, Thom vérifierait bien le statut marital des candidats. On ne lui ferait pas deux fois le même coup.

Un des bagagistes referma la soute et partit en direction du SUV. Thom fronça les sourcils.

« Il en manque un. »

L'homme fit volte-face. « Pardon ?

— Vous avez déchargé quatre sacs. Il y en avait cinq. »

L'autre rouvrit la soute et l'inspecta du regard. « Il ne reste rien à bord.

— Où est le sac bleu ? » L'autre le regarda sans réagir. Il ne restait effectivement rien à bord. Thom lança à Ann-Sophie, occupée à installer les enfants dans une des voitures : « Chérie ? Où est le sac bleu ?

— Quel sac bleu ? »

Thom se força à rester calme. « On avait cinq sacs. Deux rouges, ceux des enfants, deux noirs, les nôtres, et un bleu. Il est introuvable.

— Désolée, mais je ne l'ai pas vu.

— Tu leur as bien demandé de prendre tous les sacs dans le placard fermé à clé du garage ?

— Oui.

— Tous ?

— C'est ce que je croyais en tout cas. Excuse-moi mais j'étais un peu perturbée. Il y avait de quoi, après ton coup de téléphone. J'essayais d'aller chercher les enfants à l'école.

— Ce n'était pas nécessaire, répliqua-t-il sans aménité. Puisque Antonio y allait, comme prévu dans mon plan », reprit-il un ton plus bas.

Elle se raidit et répondit, glaciale : « Je voulais mes enfants avec moi.

— Mais... ce n'est pas ce qu'on avait convenu. Tu as oublié les réunions de préparation de crise ?

— Désolée, je n'ai pas dû écouter attentivement. Il contenait des affaires importantes, ce sac ?

— Oh non, juste des choses que j'ai achetées, emballées, soigneusement déballées et remballées pendant trois ans – tout un tas de trucs que j'ai nettoyés et testés tour à tour selon une chronologie bien précise, sans doute parce que ce n'était *pas important du tout*.

— Oh, ça va, hein », jeta-t-elle en se redressant de toute sa hauteur, à savoir quatre centimètres de plus que lui. Le bagagiste s'affaira à réorganiser inutilement les quatre sacs à l'arrière du SUV. Ann-Sophie se radoucit.

« Tu nous as déjà amenés jusqu'ici, Thom. Tu t'en es super bien sorti. Et je ne sais pas ce qu'il y avait dans ce sac, mais je suis sûre que là où on va, il y a la même chose en douze exemplaires. »

Elle n'avait pas tort. Pas d'articles utiles à long terme, mais un kit d'évacuation individuel d'urgence qui ne devait servir qu'en cas d'impossibilité de prendre l'avion, pour rejoindre le Sanctuaire en voiture à travers des contrées hostiles avec des réserves d'essence limitées. Des gilets chauffants à durée de vie longue, des tablettes de purification d'eau, du bœuf Stroganoff et des macaronis au fromage lyophilisés, des tampons hygiéniques (qui pouvaient aussi servir à absorber le sang en cas de blessure), des chaînes de tronçonneuse pour couper du bois et des préservatifs.

Au cas où.

Au Sanctuaire, ils pourraient se passer de tout ça. Mais c'était pour le principe. Encore un exemple de plan minutieusement mis au point, le meilleur plan du monde, gâché par la médiocrité de son exécution. Mais Thom se savait en sécurité. Il s'était entraîné à devenir un maître de l'autonomie radicale – ne compter que sur soi. Si nécessaire, il était capable de se nourrir à partir d'un pin. Mais il s'inquiétait pour son entourage. De toute évidence il allait devoir les porter à bout de bras, d'un bout à l'autre de l'épreuve. OK. Puisque c'était comme ça, il le ferait.

« Excuse-moi de t'avoir parlé sur ce ton », conclut-il en escortant Ann-Sophie vers la voiture.

Cent trente kilomètres, une heure vingt de trajet. La route, toute plate, traçait une droite plus ou moins parfaite entre le sud-ouest de Provo, en passant par Spanish Fork, Eureka et Jericho, et sa parcelle de deux cents hectares, ex-propriété du gouvernement fédéral, la base militaire de Little Sierra. Celle-ci s'était fait connaître dans les années 1980, sous Reagan, quand on avait voulu y stocker des missiles balistiques intercontinentaux en « Dense Pack », soit dix à douze LDM-118 « Peacekeeper » à ogive thermonucléaire super-renforcés espacés de quelques centaines de mètres. En cas d'attaque, on pensait que ces chapelets avaient plus de chances de résister aux missiles soviétiques passés par le pôle Nord que des sites individuels répartis sur le territoire national, plus faciles à cibler. Mais l'idée avait rencontré une vive opposition : en regroupant les dispositifs défensifs, ne risquait-on pas d'inciter l'ennemi à concentrer sa puissance de feu en un point ? Les habitants de la région – et même au-delà – n'avaient pas apprécié, et le projet avait été abandonné. La base « Dense Pack » de Little Sierra portait donc mal son nom car en fin de compte, elle n'avait jamais abrité qu'un seul silo.

Mais quel silo ! Construit au début des années 1960 et conçu pour abriter un Titan II, le plus gros et le plus lourd missile intercontinental

jamais produit par les États-Unis. Trente et un mètres de long pour un poids vertigineux de cent cinquante tonnes. C'était aussi le premier à pouvoir être lancé depuis une base entièrement souterraine. Le silo lui-même, quarante-quatre mètres de haut sur dix-sept de diamètre, était sur-renforcé au moyen d'un puits béton-acier de trois mètres soixante d'épaisseur. Une installation gigantesque dont la partie visible se résumait à une vaste étendue surélevée, de forme circulaire, mesurant à peine un mètre de haut. Comme une grosse plaque d'égout.

Le silo de Little Sierra s'était retrouvé désaffecté en 1991 quand l'État fédéral avait porté son choix sur un type de missile plus petit et plus léger, moins gourmand en infrastructures. Le site était désormais désert à l'exception des marines qui se relayaient pour patrouiller vingt-quatre heures sur vingt-quatre, assurant ainsi la mission la plus fastidieuse de toute l'armée US, ce qui n'était pas peu dire. À la fin des années 1990, l'État avait fini par comprendre qu'il existait des individus assez cinglés pour vouloir acheter ce genre de site.

Little Sierra tomba d'abord dans l'escarcelle d'un spéculateur immobilier persuadé que ces bad-lands où rien ne poussait pouvaient être aménagées en lotissements, et qui perdit spectaculairement son pari. Une fois sa faillite déclarée, la tribu des Chicachas, originaire de l'Oklahoma voisin, se porta candidate, désireuse d'investir les bénéfices engrangés dans ses casinos. Après une unique visite des lieux, les Chicachas décidèrent d'aller chercher ailleurs. Pour finir, au début des années 2000, l'État trouva un acquéreur en la personne de Thom Banning qui, après le 11-Septembre, s'était intéressé de très près – et non sans raison – au marché des bunkers survivalistes. Thom avait acheté le tout pour deux mille dollars l'hectare. Même pour des terres aussi stériles, c'était donné. Moyennant trente millions de dollars de travaux, il était à présent l'heureux possesseur d'une des premières enclaves survivalistes post-apocalypse au monde.

Les deux Suburban se garèrent devant l'accès principal. La plaque circulaire qui coiffait jadis le nez du Titan II avait cédé la place à un discret pavillon de garde, simple cube de béton à flanc de colline ; la zone avait été nivelée, paysagée et irriguée avec soin. Une entrée qui en imposait sans effrayer. Le seul autre édifice de surface était une résidence moderne de deux mille mètres carrés, nichée dans la colline artificielle derrière le pavillon, conçue pour abriter une seule et unique famille – celle de Thom – tant que la situation extérieure restait gérable.

Le vrai chef-d'œuvre, pour le cas où les choses tourneraient vraiment mal, était entièrement en sous-sol, à l'intérieur du silo, converti en espace habitable sur quatorze étages méticuleusement pensés.

La voiture de tête, celle de Thom, s'arrêta devant le pavillon, où les attendait l'ex-major Jimmy Rutland. Treillis avec veste en Kevlar, comme à l'ordinaire, lunettes noires enveloppantes, il portait en travers de la poitrine un fusil semi-automatique. Il ne fit même pas mine d'ouvrir la portière de Thom : il était au courant, lui. Thom descendit d'un bond et le salua par son prénom, avec l'air grave de ceux qui *savent*.

« Bonjour, monsieur. Ravi de vous voir. Malgré les circonstances. » En réalité, les circonstances lui convenaient très bien. Toute sa vie il avait attendu ce moment. Engagé le jour de ses dix-huit ans, il avait franchi tous les échelons du corps des marines jusqu'à intégrer les forces de sécurité de l'antiterrorisme, et quand Thom l'avait recruté il gagnait très, très bien sa vie dans le privé.

« Comment ça se présente, Jimmy ?

— RAS. Content que vous ayez pu arriver jusqu'ici. »

Thom fit signe aux passagers des autres voitures qu'ils pouvaient descendre. Les enfants ne se firent pas prier ; ils s'élancèrent en courant sur le chemin de terre. En réalité, ce n'était pas du tout de la terre mais du Drycrete, un matériau étanche conçu pour donner l'impression qu'on roulait

sur une petite route de campagne. Les petits s'en moquaient pas mal. Ils grimpèrent jusqu'au sommet du coteau et se roulèrent aussitôt dans l'herbe.

Jimmy se rembrunit en voyant Beth et sa fille. Il consulta la liste de noms posée devant lui sur une sorte de lutrin. « On a des hôtes imprévus ?

— Oui, j'ai décidé d'ajouter des amis à la liste. Il faudra bien les traiter, hein.

— Oui, chef.

— Qui est déjà là ?

— Tous les gardiens se sont présentés moins d'une heure après votre appel et le Dr Bordwell, qui habite Provo, a été le premier sur place. » Il désigna, non loin de là, un talus du haut duquel un homme entre deux âges vêtu d'une chemise bleue et d'un pantalon en toile beige contemplait le paysage désolé. Jimmy ajouta à l'oreille de Thom : « Il aurait besoin d'une "offensive de charme", si vous me passez l'expression. Je crois qu'il est en état de choc. »

Thom suivit son regard. L'homme assis dans l'herbe avait effectivement l'air perdu.

« Qu'est-ce qu'il a, notre dentiste ? Sa chambre ne lui plaît pas ?

— À votre place, je ne m'en ferais pas trop. Tout le monde est un peu déstabilisé. Bordwell finira par s'y faire. Presque tous les autres employés ont répondu à l'appel, poursuivit-il. Le Dr Rahman est à dix minutes derrière vous, les Friedman et Mme Hyland doivent être en train d'atterrir à Provo. Les autres sont aussi en transit, plus ou moins loin d'ici. Bref, tout le monde s'est mobilisé en un rien de temps. »

Thom opina puis s'aperçut que Marquès, qui s'était approché, avait entendu cette dernière phrase. Irrité, il dit à Jimmy : « Vous voulez bien déposer nos bagages dans le salon et installer nos nouveaux invités... disons, au 9 ? Ça vous va ?

— Ça me paraît être un bon plan dans l'immédiat, monsieur. Je reviens dans cinq minutes..., dit-il à Marquès en levant sa main gantée, doigts

écartés, pour illustrer son propos – Thom se demanda pourquoi. Pour vous montrer vos quartiers. »

Il pivota et rentra dans le pavillon. Marquès regarda Thom, déconcerté. « Combien de gens vont habiter ici, au juste ?

— Autant qu’il en faut pour créer une communauté pérenne. Un dentiste, un médecin généraliste, deux chefs cuisiniers, une coach sportive, deux instituteurs, un kinésithérapeute, une prof de yoga, un ingénieur agronome, un spiritualiste et vous, le pilote. Tous devraient être là avant la nuit. Que sait faire Beth ?

— Pardon ?

— Qu’est-ce qu’elle fait dans la vie ? Tout le monde doit contribuer, ici.

— Ah, je vois. Agente immobilière. »

Thom le toisa en silence un long moment. « Entendu... Eh bien, je saurai m’en souvenir si nous mettons un jour le site en vente. » Il partit vers la demeure de maître tout en lui désignant l’accès au silo souterrain. « Jimmy va vous servir de guide. Dites-lui de vous montrer le gymnase, le cinéma, le potager hydroponique, enfin tout. Il aime bien faire visiter l’installation. Vous verrez, vous avez misé sur le bon cheval », conclut-il en poursuivant son chemin à flanc de colline.

Resté seul, Marquès inspecta les environs. Les dimensions du site, le niveau de planification et de travaux qu’avait exigé le projet, le paysage impressionnant... Thom était riche, bien sûr, et jusque-là, il pensait savoir ce que ça voulait dire, mais au point de recréer une vraie petite société ? Il n’aurait jamais cru ça.

Il escalada le talus sur lequel jouaient Beth et Kearie. Il enlaça la jeune femme en souriant et l’attira contre lui.

Elle le regarda dans les yeux et demanda tout bas : « Comment ça se passe ?

— Ça se passe... Tout ira bien, tu verras.

— Désolée de t’avoir un peu forcé la main.

— Non, c’est moi qui ai eu l’idée, je te rappelle. »

Il l’embrassa avec maladresse. Beth parut prise au dépourvu. Marquès fit un pas en arrière et lui caressa brièvement les cheveux. « Excuse-moi. Je ne le ferai plus. Mais *il* nous regardait. »

Beth vit qu’en effet Thom les observait de loin. Elle sourit. « Pas grave. » Elle l’embrassa sur la bouche, cette fois avec plus de naturel ; ça se passait mieux quand c’était elle qui prenait l’initiative. Elle s’appliqua, compta mentalement jusqu’à cinq, puis s’écarta légèrement et posa son front sur la poitrine de Marquès. « J’avoue que je me suis posé des questions. Je ne savais pas si tu... enfin, si tu attendais quelque chose en retour.

— Rien du tout. Je dormirai par terre.

— Merci.

— Dis à Kearie qu’il faut qu’elle se montre un peu plus affectueuse avec moi, ajouta-t-il en souriant.

— Elle est un peu désorientée.

— Comme nous tous, non ? »

Thom entra dans la résidence de surface. Le salon, tout en immenses baies vitrées obliques donnant sur le désert rocailleux et les sommets enneigés, offrait un spectacle stupéfiant. La maison était entièrement de plain-pied, et les chambres à coucher distribuées en cercle autour de la grande pièce, comme les rayons d’une roue. Le reste était souterrain. D’abord la salle de jeux, la salle de séjour, la bibliothèque et le gymnase ; plus bas, un tunnel d’évacuation d’urgence conduisant à l’ascenseur privatif qui, à son tour, descendait vers le corps principal du complexe. C’était là que logeaient les autres résidents, à raison d’un appartement par niveau, cent soixante-dix mètres carrés pour les célibataires. L’appartement de Thom, deux fois plus spacieux, occupait l’étage supérieur du bunker. C’était là que la famille pouvait se replier en cas de danger. Le reste du temps, les

Banning régnaient à la surface, en seigneurs du château, tandis que les autres restaient confinés en sous-sol.

Thom passa d'abord dans les cuisines vérifier que les vivres et le matériel étaient remisés exactement comme il l'avait demandé, avec la signature du fournisseur. Tout était en ordre. Il entendait déjà Ann-Sophie ranger les affaires dans la grande chambre. Il prit son courage à deux mains et alla tester son humeur.

Il s'arrêta sur le seuil pour la regarder défaire les sacs. Les placards, régulièrement aérés, étaient déjà bien garnis, car les vêtements préférés de sa femme – du moins ceux qui convenaient à ces latitudes – avaient été achetés en double, lavés, repassés et suspendus sur des cintres. Elle n'avait donc pas grand-chose à faire, en réalité.

Thom non plus, d'ailleurs. Pour la première fois de la journée, il se sentit désœuvré. La stratégie de préparation était plus qu'un hobby chez lui. Plutôt une deuxième nature, et aussi une compétition pour s'amuser entre milliardaires. C'était à qui anticiperait le plus de problèmes. À l'heure qu'il était, lequel d'entre eux avait d'ores et déjà testé ses préparatifs ? Avaient-ils bien résisté à leur mise en pratique ? Sauf que là, on ne jouait plus. Il ne restait plus qu'à tout mettre en œuvre et à compter les points.

Dos à la porte, entre le lit et le placard, Ann-Sophie tenait un cardigan en cachemire prune et un flacon d'eau de coco. À sa façon de tourner la tête à droite et à gauche, elle se demandait ce que ces deux articles faisaient là. Pourquoi ceux-là, au milieu de tout le reste, et qu'en faire ? Elle s'assit sur le lit, vaincue.

« Je me demande... »

Elle sursauta. Elle ne l'avait pas entendu arriver, et pour cause : les murs mesuraient soixante centimètres d'épaisseur, les doubles vitrages trente, et les sols en bois tendus de moquette insonorisaient la maison, façon studio d'enregistrement. Si on claquait des doigts on sentait presque le bruit s'évanouir sur-le-champ.

Thom s'excusa d'un geste et reprit : « Je me demande si ce n'est pas une chance, finalement.

— En quel sens ?

— Pour nous deux, je veux dire. C'est l'occasion de tout recommencer de zéro. »

Il entra et referma la porte. Aussitôt, pressentant les conséquences possibles, Ann-Sophie se remit debout.

« Mais non, soupira-t-il. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Alors quoi ?

— Tu le sais très bien. C'est la merde entre nous, ces derniers temps, non ?

— Tu peux le dire.

— Je me suis excusé. Plusieurs fois. Et maintenant c'est l'apocalypse. Tout ce qui nous reste, c'est nous. »

Elle le dévisagea sans répondre. Combien de temps encore supporterait-elle de le voir se déshabiller ? Ses abdominaux sculptés par la musculation lui inspireraient-ils toujours la même révolusion ? Serait-elle un jour capable de le revoir nu et excité ? Combien de temps persisterait dans son esprit l'image de ses ridicules abdos tendus, luisants de transpiration tels que le jour où elle l'avait surpris dans le gymnase, tête baissée, caressant d'une main les cheveux noirs de sa coach perso qui le prenait dans sa...

Jamais plus. *Jamais plus* elle ne le regarderait se déshabiller. Plus que toute autre chose, c'était la ringardise de son infidélité qui la mettait en colère, le *cliché*. *Ta coach, sérieux ?* La suite ne serait qu'une série de problèmes à régler. Les enfants allaient adorer Stockholm, elle en était sûre. Comme elle était sûre que Thom n'essaierait pas de la retenir.

« Qu'est-ce que tu veux en fait ? » demanda-t-il. Pas de réponse. « Chérie, qu'est-ce que tu veux vraiment ? »

Toujours rien. Il tourna les talons et sortit de la chambre.

Ann-Sophie, qui détestait le conflit et avait passé le plus clair de sa vie adulte à le fuir, alla se planter devant la baie vitrée et regarda non pas le panorama spectaculaire, mais Marquès, Beth et Kearie qui jouaient avec Anya et Lukas. Les petits escaladaient le talus en courant, roulaient dans d'herbe jusqu'en bas en gloussant d'allégresse, se relevaient aussitôt et remontaient, titubants, comme ivres, jouant à qui avait le plus le vertige. Marquès et Beth s'y mirent aussi, mais finirent en travers et se cognèrent l'un contre l'autre en riant.

Ann-Sophie songea : *Voilà ce que c'est, une vraie famille.*

Au loin, le soleil disparut derrière les montagnes.

OceanofPDF.com

10. Aurora

22 h 37

Il y avait encore du courant. Scott était toujours devant les actualités, mais Aubrey avait fini par se lasser du compte à rebours, de cet horizon qui ne cessait de se dérober, des explications incompréhensibles sur la météorologie solaire et sur les causes de la vitesse imprévisible du désastre imminent. De quatre heures de sursis on était passé à sept, car après les neuf initiales on avait eu droit à « *Finalement on s'est peut-être trompés* ». Sur l'écran, ça s'était traduit par une nouvelle série d'accusations vociférées à grand renfort d'index vengeurs pointés sur les experts invités. Un peu après minuit la jeune femme était montée prendre une longue douche bien chaude avant de se mettre au lit et d'éteindre la lumière.

Aubrey s'endormit enfin vers 2 heures, mais avant ça, elle rouvrit les yeux toutes les trois minutes pour allumer sa lampe de chevet, pour voir. Et ça marchait. Tous ces gens s'étaient peut-être trompés...

Et puis en fin de compte non.

En surgissant de la surface du Soleil pour se répandre dans le milieu interplanétaire, l'EMC créa un immense nuage magnétique contenant des faisceaux d'électrons « à contre-courant » – c'est-à-dire se déplaçant dans des directions opposées. Cet énorme nuage en expansion entra en contact

avec la magnétopause de la Terre (la couche externe de la magnétosphère) à 3 h 37, heure de la zone centrale des États-Unis et du Canada. Normalement, le plasma contenu dans le vent solaire, dévié par la magnétosphère, suivait la « magnétoqueue » de celle-ci après avoir contourné la Terre et allait se perdre dans l'espace en restant inoffensif, ou se dispersait dans l'atmosphère sans causer de perturbations. Mais cette fois, rien ne pouvait s'opposer au volume énorme de masse coronale éjectée. Dix mille milliards de tonnes de particules chargées déferlèrent dans le champ magnétique de la Terre comme jadis les hordes mongoles, en cascasant vers les pôles. Là, elles rebondirent d'un « point miroir » à l'autre, provoquant l'apparition d'un flux électrique d'une virulence sans précédent qui se déchaîna à cent kilomètres d'altitude. Quand il pénétra dans l'atmosphère, le potentiel électrique produit dépassa toutes les valeurs connues, et cette formidable impulsion directe envahit les lignes électriques via leurs interconnexions souterraines.

Le site de production d'électricité d'Aurora, une centrale au gaz naturel à cycle simple, basée à la périphérie de la ville et intégrée au réseau dit de l'Upper Midwest, d'une puissance installée de huit cent soixante-dix-huit mégawatts, encaissa le choc dans les quatre-vingt-dix secondes qui suivirent l'impact aux pôles. De là, le super-pic de tension se propagea via les lignes électriques, souterraines ou aériennes, jusqu'aux comtés de DuPage, Kane et Kendall en faisant disjoncter tous les coupe-circuits ; les transformateurs sautèrent et toutes les lignes à haute tension fondirent dans un rayon de quatre-vingt-dix kilomètres.

Dans le salon d'Aubrey, le téléviseur géant émit un ultime clignotement et s'éteignit sans plus de cérémonie. Scott, qui s'était endormi sur le canapé, ne s'en aperçut pas.

De son côté, Aubrey fut réveillée par la lumière, moins intense qu'étrange. Son cerveau sentit qu'il se passait quelque chose d'anormal et la tira du sommeil. Elle battit des paupières. Les rideaux lui parurent flous.

Elle n'aimait ni les stores ni les volets, préférant être réveillée le matin par la lumière naturelle. Sauf qu'il ne faisait pas encore jour et que la lumière en question était tout sauf naturelle.

Aubrey se redressa sur un coude en attendant que ses yeux s'habituent à la luminosité. Le ciel était clair ; normalement, c'est le signe qu'il était l'heure de se lever. Pourtant, son téléphone indiquait 4 h 11. Même pour un mois d'avril, c'était un peu tôt... Elle s'assit au bord de son lit et, à moitié endormie, découvrit par la fenêtre un ciel rouge sang. Elle dut revérifier l'heure sur son smartphone qui, remarqua-t-elle d'ailleurs, ne captait pas le réseau.

Alarmée, elle voulut allumer sa lampe de chevet mais, cette fois, sans résultat. Nouvelle tentative : toujours rien. Un coup d'œil à la veilleuse énervante de sa télé murale. Pour une fois, elle était éteinte.

« Scott, réveille-toi ! »

Le gamin se retourna sur le canapé où il s'était assoupi et ouvrit péniblement les yeux, mais déjà Aubrey s'éloignait. Habillée avec ce qui lui était tombé sous la main, elle se dirigeait vers la porte d'entrée. Le salon baignait dans une lumière rougeâtre. Lorsque la jeune femme ouvrit le battant, d'autres couleurs vinrent strier le plancher. C'était et ce n'était pas la nuit.

Scott vint la rejoindre. Elle s'avança dans l'allée et leva la tête. Le ciel immense, insolite, offrait aux regards une demi-douzaine de majestueuses zébrures de couleurs vives – des rouges, des bleus et des volutes tournoyantes d'un vert électrique surnaturel comme il n'en avait jamais vu. Des aurores boréales décrivaient de part et d'autre de la voûte céleste de grands arcs aux contours adoucis qui, par endroits, s'enflaient comme des nuages laissant voir les étoiles. De grandes rayures ondulaient, tantôt claires tantôt foncées, de plus en plus lumineuses, et se déployaient en hauteur, de plus en plus intenses. Le ciel tout entier était en proie à un immense bouillonnement mouvant et coloré.

Scott s'immobilisa à côté d'Aubrey sur le trottoir. Tous deux fixaient sur le spectacle un regard incrédule. Entendant des voix toutes proches, Aubrey vit qu'une activité ni tout à fait diurne ni tout à fait nocturne régnait dans la rue. Les voisins aussi s'aventuraient dehors et sortaient de sous les arbres pour mieux contempler le ciel. Seuls Mme Chen et ses fils restaient craintivement sur le pas de leur porte. On voyait aussi derrière les fenêtres des visages ébahis, éclairés par les reflets bariolés des vitres. Tous les voisins contemplaient le ciel, fascinés, puis se consultaient mutuellement comme pour s'assurer qu'ils ne rêvaient pas. Scott s'approcha de Phil, le quadra fumeur de weed d'en face. Ils échangèrent quelques mots à voix basse. Aubrey n'appréciait pas qu'ils se fréquentent, mais pour le moment, elle avait d'autres sujets de préoccupation.

Quant à Norman Levy, il se tenait au milieu de la rue, en pantalon de toile troué, chemise de flanelle et grosses bottes de randonnée qu'il n'avait pas pris le temps de lacer. Les mains sur les hanches, il admirait le spectacle avec un sourire enfantin.

« Ça va ? » lui demanda-t-elle quand elle l'eut rejoint.

Le vieux monsieur chercha ses mots. Il se borna à indiquer le ciel comme pour dire *Vous avez vu ça ?* puis reporta son attention sur le phénomène.

« Norman, vous êtes sûr que ça va aller ? »

Cette fois-ci il répondit sans la regarder : « Franchement, je ne sais pas. Mais bon sang, qu'est-ce que c'est beau ! »

Aubrey scruta la rue dans les deux sens. Pas une seule fenêtre éclairée, pas une porte qui laisse sortir de la lumière, pas un seul réverbère allumé.

Aurora, Illinois, s'était éteinte.

À mille deux cents kilomètres de là, Perry St. John contemplait le même ciel sur le parking du siège de la NOAA avec ses collègues de la station d'observation solaire. Sur la côte est, il était un peu plus de 5 heures et il y

avait bientôt vingt-quatre heures qu'il était sur place ; c'était à la fois le jour le plus long, le plus effrayant et le plus excitant de sa carrière.

Il y avait là Murtagh, Fitz et une dizaine d'autres chercheurs de son département, dont certains étaient déjà présents la veille, quand l'événement avait commencé, d'autres ayant débarqué au fil de la journée. Nul ne disait mot, pour la bonne raison qu'aucun d'entre eux n'aurait su décrire la beauté du ciel.

Il n'y avait pas de mots non plus pour exprimer l'ampleur de leur échec : ils avaient tiré toutes les sonnettes d'alarme, avec acharnement, appelé tous les élus et tous les fonctionnaires, à tous les niveaux de la hiérarchie, du simple responsable « Opérations et Maintenance » de la modeste centrale électrique de Christine, au Texas, jusqu'au chef de cabinet du président des États-Unis. Dans la grande majorité des cas, leurs supplications de plus en plus désespérées avaient suscité de l'incrédulité, de l'hostilité et une forte envie de leur raccrocher au nez. Rien de plus. L'échéance étant sans cesse repoussée, vu l'impossibilité de prédire avec précision l'instant de l'impact, leur scepticisme s'était mué en exaspération non feinte et les interlocuteurs attentifs s'étaient faits de plus en plus rares. Quand une toute petite station relais de Wichita avait accepté de se déconnecter du réseau, les ingénieurs de la NOAA avaient poussé des acclamations. La compagnie Ethos Energy avait promis de les rappeler et tenu parole : elle « envisageait sérieusement » de déconnecter tous ses transformateurs de Californie centrale. Nouveaux cris de joie, un peu moins frénétiques. Un directeur de centrale de Tallahassee avait immédiatement compris le danger et juré de rappeler « dans cinq minutes » ; mais quand ils avaient essayé de le recontacter, au bout de trois heures, ils avaient appris qu'on l'avait renvoyé dans ses foyers.

Quand l'EMC avait pénétré dans la magnétosphère terrestre, toute l'équipe avait baissé les bras. On se préparait au pire. L'alimentation de la NOAA avait été l'une des premières à être coupées – dans la minute qui

avait suivi l'impact –, car elle était reliée à l'immense réseau desservant tout le littoral est. Sur les téléphones portables s'était affichée une succession de notifications signalant des incendies ou explosions au niveau de tous les pylônes de la côte. Ils avaient reçu des alertes et des ordres d'évacuation dont ils ne connaissaient même pas l'existence, puis les téléphones avaient cessé de fonctionner. Les cellules du réseau « tombaient » juste après la défaillance des pylônes. Les clients de l'opérateur Verizon avaient même eu droit à une alarme « Missile nucléaire en approche », promptement remplacée par un « Rappel de produit ». Puis plus rien.

Les écrans d'ordinateur étant noirs et les téléphones muets, portables et fixes, les chercheurs n'avaient plus qu'à sortir assister au spectacle. Le grand black-out avait commencé.

Sur le moment, Perry ne ressentit que de l'émerveillement. D'un seul coup, c'était le « minuit magnétique » au même moment partout sur Terre. Ses yeux scrutaient le ciel, son cerveau assimilait les informations. À très haute altitude les particules chargées qui se déplaçaient rapidement dans l'atmosphère raréfiée y répandaient une aura violet foncé en excitant les atomes d'hydrogène ; plus bas, les collisions plus fréquentes gommaient les teintes rouges et laissaient dominer l'azote, ce qui donnait une vive tonalité verte. Encore plus bas, l'azote en cours d'ionisation rapide irradiait sur de multiples longueurs d'onde, répandant dans tout le ciel des éclaboussures rouges, bleues, violettes... Perry ferma les yeux – au prix d'un gros effort de volonté – et tendit l'oreille. Soixante mètres au-dessus de sa tête, il percevait le « bruit auroral », le bruissement crépitant émis par les particules chargées de la couche d'inversion qui se dissipaient dans le ciel nocturne.

Tout cela correspondait parfaitement aux prévisions des dernières heures.

Perry inspira profondément et s'obligea à revenir sur terre. Il consulta sa montre, un vieux modèle mécanique qui avait appartenu à son grand-père. Elle marchait toujours et indiquait 5 h 26. Après réflexion, il parvint à la conclusion qu'il n'y avait plus rien qu'il puisse faire à la NOAA. D'ailleurs, personne ne pouvait plus rien faire, nulle part. Prévoir, préparer, alerter... tout ça appartenait au passé. Désormais, il n'y avait plus que la survie et la reconstruction. Le couloir nord-est, de Boston à Washington en passant par New York, abritait cinquante millions de personnes. Perry savait que s'il ne fuyait pas cette mégapole hyper urbanisée dans les trois heures, il avait de fortes chances d'y laisser sa peau.

Sans un mot d'adieu, il traversa rapidement le parking en cherchant ses clés de voiture dans sa poche.

Dans son salon, Thom Banning contemplait le light show surréaliste qui illuminait le désert sur des centaines de kilomètres dans toutes les directions. Il était un peu plus de 3 heures dans l'Utah, et il était le seul réveillé. Protégés par leurs stores occultants motorisés, Ann-Sophie et les enfants n'avaient pas été dérangés dans leur sommeil par l'événement coronal, bercés qu'ils étaient par le doux ronronnement des émetteurs de bruit blanc – un son apaisant de climatiseur, une pluie de printemps et un chuintement de vagues océanes, le tout mixé selon les instructions précises de Thom. Les autres résidents du Sanctuaire, tous arrivés dans la soirée, devaient dormir aussi dans leurs lits, en sous-sol, sans savoir ce qui se passait : les « fenêtres » à LED des appartements n'affichaient qu'une vue reposante pour leur coin couchage, sélectionnée dans l'éventail de personnalisations proposé.

Thom avait été réveillé par une vibration sourde six étages au-dessous de sa chambre. Il avait le sommeil naturellement léger, mais par ailleurs, il avait passé assez de nuits dans le silo au cours des phases de tests pour identifier le démarrage des générateurs diesel à refroidissement à eau. Il ne pouvait y avoir qu'une seule cause : comme prévu, les lignes électriques

desservant le complexe depuis la centrale principale de Jericho avaient cessé de fonctionner, et le générateur du Sanctuaire prenait le relais, conformément au plan de Thom.

Aucun changement apparent, aucune interruption dans l'alimentation en courant. Il n'y aurait pas une seule horloge numérique à remettre à l'heure. Tout le site était passé sans heurt au plan de secours.

En regardant par la baie vitrée, Thom remarqua une petite tache sur ses lunettes. Il les essuya sur son tee-shirt, mais en fait, c'était une rayure. Sa dépendance à ses lunettes était une faiblesse, il le savait. Il s'était renseigné sur le Lasik, mais la forme de ses globes oculaires n'était pas compatible avec la chirurgie réfractive. Agaçant. Alors il s'était adapté. Il possédait douze paires de lunettes, bien rangées dans le deuxième tiroir de sa table de nuit, ici, au Sanctuaire – une idée puisée dans un vieil épisode de *Twilight Zone*. Il échangerait au matin cette paire rayée contre une intacte.

Il sourit de contentement. Tout était en ordre.

Sauf une chose. Un détail qu'il n'avait pas encore barré sur sa liste, comme un pli récalcitrant sous le fer à repasser. Sa sœur.

Il composa son numéro sur le téléphone-satellite posé sur la table. Il n'obtint même pas de sonnerie à l'autre bout. Elle ne s'était pas donné la peine d'allumer le sien.

Il contint une brève bouffée de colère face au stupide entêtement d'Aubrey puis réfléchit, sans lâcher l'appareil. Aubrey n'était pas prête. Aubrey avait refusé de se préparer malgré tout ce qu'il lui avait conseillé, tout ce qu'il avait fait pour elle. Et en un sens, c'était uniquement pour le contrarier. Pourtant elle *devait* être protégée. Remerciée pour ce qu'elle avait fait jadis. Il en avait toujours été ainsi entre eux, et la situation actuelle ne faisait pas exception ; elle exigeait simplement des mesures plus drastiques. Un congélateur, un téléphone, un gardien armé, un approvisionnement à vie en électricité... rien de tout cela n'apportait de véritable solution, et de toute manière, ce n'était pas réalisable en quelques

jours, ni même en quelques semaines. Une seule chose allait compter pour tout un chacun dans ce monde nouveau, et cette chose, justement, Thom en avait beaucoup. Il composa un autre numéro de téléphone. Brady répondit dès la première sonnerie.

« Tout va bien, patron ?

— Aucun problème. Le courant est coupé, chez vous ?

— Oui, depuis une dizaine de minutes. Je peux faire quelque chose pour vous ? »

Thom eut un petit sourire. Ce bon vieux Brady. Heureusement qu'il était là. Et célibataire, lui. « Oui, j'ai besoin de vous ici le plus vite possible. Il va falloir que je vous remette une certaine quantité d'argent en liquide et que vous alliez en voiture l'apporter à ma sœur à l'autre bout du pays ou presque. »

Un silence. « Là, tout de suite ?

— Oui, tout de suite. Partez cette nuit, si possible. Je me fais du souci pour elle.

— Il s'agirait de quelle somme ?

— Deux cent cinquante mille devraient suffire. »

Nouveau silence à l'autre bout du fil.

« Vous êtes toujours là ? s'enquit Thom.

— Je suis là.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ça fait beaucoup de liquide à trimballer par les temps qui courent.

— Je sais bien, et je saurai me montrer reconnaissant. Dès que j'aurai confirmation qu'elle a reçu l'argent je virerai le double sur votre compte.

— Si je puis me permettre, comment allez-vous vous y prendre sans courant électrique, patron ? demanda l'autre non sans raison.

— Il y a des systèmes de secours. Ça ne posera pas de problème. Pourquoi ? On tient des comptes, vous et moi, maintenant ? Ça, c'est plutôt ma partie, vous savez. »

Si ça se veut drôle, c'est raté, songea Brady. Lui qui se définissait comme un solutionneur n'appréciait guère que les problèmes soient vus comme purement théoriques ou artificiels, ou qu'ils se posent dans l'urgence absolue. Et quelle urgence pouvait-il y avoir à convoier si loin deux cent cinquante mille dollars au début d'un black-out mondial ? Contrairement à ce que croyait le boss, il avait une vie privée. Il la mit en balance, ainsi que ses inquiétudes, avec la valeur qu'il accordait à son job et la fierté qu'il lui inspirait, et se retint de dire à Banning de se calmer et d'aller se coucher.

Il répondit, sur un ton calme mais ferme : « Je ne pourrai pas être là demain. Mais je viendrai dès que possible. » Et il raccrocha.

Satisfait, Thom lança le téléphone sur le canapé et regarda de nouveau par la baie vitrée. Brady s'était un peu fait prier, mais il s'exécuterait. De fait, il se débrouillait toujours pour faire ce qu'on lui demandait, même à contrecœur. Brady était son homme de confiance, et cette fois encore, il réglerait le problème. Et là, Aubrey ne pourrait pas refuser son aide.

Il contempla le ciel grandiose ; à l'ouest il était éclairé comme en plein jour. Puis il reporta son regard sur la lampe Tiffany, sur une petite table toute proche. La pièce profitait amplement du magnifique light show extérieur, mais il actionna quand même l'interrupteur. L'ampoule dépolie s'alluma, mettant en valeur le vitrail coloré de l'abat-jour fait main.

Thom sourit.

Sa domination était intacte.

Dans le transat installé sur le trottoir devant chez lui, Rusty Wheeler inspecta le quartier plongé dans le noir. Il y avait des gens dehors qui hululaient, braillaient... bref, qui se rendaient ridicules.

Il but une longue goulée de bière directement à la canette (probablement sa dernière Pabst Blue Ribbon fraîche avant Dieu sait quand) et fit le point en regardant la double rangée de réverbères éteints, dans sa rue, comme

dans tout le quartier, toute la ville, tout l'État d'Utah, tout le pays et peut-être dans le reste du monde. Si ce qu'on disait était vrai.

Bon, d'accord, il s'était trompé sur cette histoire d'éruption solaire. Mais il y avait quand même une chose dont il était sûr. Il y aurait des opportunités à saisir.

Quand plus rien ne marche, tout devient possible.

OceanofPDF.com

DEUXIÈME PARTIE

DÉSINTÉGRATION

OceanofPDF.com

11. San Francisco

Il y avait onze heures de route jusqu'à Provo si la circulation était fluide, mais comme annoncé, Brady ne partit pas tout de suite. Il fallait d'abord qu'il règle un certain nombre de choses chez lui. Célibataire sans enfants, il n'avait de relations suivies qu'avec une amie de longue date prénommée Paula, mais la flamme était réglée au minimum ; il n'y avait plus rien de sexuel entre eux depuis des années, et ils pouvaient rester des semaines sans se voir. Il ne savait même plus ce qui les liait à part l'habitude. Il était passé chez elle dès la coupure d'électricité générale, et elle lui avait dit de ne pas s'en faire, qu'elle allait sortir encore moins souvent de chez elle, c'est tout. Elle était encore plus solitaire que lui, et si elle le disait, il avait toutes les raisons de la croire. Au contact de Thom, Brady avait été gagné par le même besoin obsessionnel de se tenir prêt à toute éventualité et avait à son tour contaminé Paula. Elle avait des boîtes de conserve plein sa cave, un groupe électrogène assorti d'une abondante réserve d'essence stockée dans un abri de jardin, et puis, il fallait bien qu'elle reste pour s'occuper de ses chats. Paula n'avait donc nullement l'intention de partir, et de toute façon, il n'avait pas envie de l'emmener ; en la quittant cet après-midi-là, il se dit qu'il la voyait peut-être pour la dernière fois. C'était fort possible. Il s'efforça de ressentir quelque chose, mais en vain.

En revanche, il y avait sa mère, et ça, c'était une autre affaire ; Madeline souffrait de démence avancée. Brady et son frère l'avaient mise deux ans plus tôt en maison de retraite médicalisée. Un établissement tout à fait correct. Dennis réglait l'essentiel de la note – il était directeur financier d'un gros organisme de crédit immobilier –, mais Brady contribuait aussi, et c'était surtout lui qui appelait leur mère et lui rendait visite. Il était hors de question de la laisser là : si la crise durait, c'était dans les maisons de retraite qu'on aurait les premiers décès. Brady prit sur lui d'aller la chercher tout de suite au lieu d'attendre que la situation se dégrade et de se retrouver au pied du mur.

Bizarrement, Madeline posa peu de questions pour quelqu'un qui, en deux ans, n'était sorti que pour faire le tour du quartier. Elle regarda d'un air ravi Brady faire sa valise puis, son sac à main sur les genoux, attendit sagement assise dans le hall qu'il signe une décharge en regardant aller et venir les familles des pensionnaires. Une fois dans la rue, elle observa le chaos qui régnait avec une vive curiosité, en s'accrochant fermement au bras de son fils le temps d'arriver à la voiture. Il se passait quelque chose, mais quoi ? Elle n'aurait su le dire.

« On va voir Terrence ? s'enquit-elle tandis que Brady lui attachait sa ceinture de sécurité.

— Non, maman, on ne s'occupe plus de lui maintenant, c'est fini, tu te souviens ?

— Ah oui c'est vrai, répondit-elle sans avoir la moindre idée de ce que ça signifiait. Plus maintenant. Fini. »

Elle sourit et souligna son propos d'un petit geste désinvolte, comme pour chasser les soucis.

Terrence, le plus jeune des trois frères, avait sombré dans la toxicomanie une décennie plus tôt, et après des années de sauvetages *in extremis*, de traçage téléphonique et de recours à des détectives privés, les deux autres avaient perdu sa trace et fini par renoncer. Peut-être avait-il

enfin trouvé ce qu'il cherchait, à savoir le moyen de s'éliminer définitivement. Brady avait fait son deuil et tourné la page. Il était doué pour ça.

Le trajet jusque chez Dennis via Marine Drive prenait habituellement vingt minutes, hors embouteillages, mais en ce jour de panne générale, il lui fallut deux heures. Tout le monde était sur la route – et certains étaient bien décidés à arriver plus vite que les autres. Brady conduisit donc prudemment. D'abord parce qu'il avait sa mère avec lui, bien sûr, mais aussi parce que les gens étaient désorientés, anxieux, agressifs ; mieux valait éviter l'accident.

Brady n'avait pas pu les appeler, bien sûr, mais Dennis et sa femme Holly ne furent pas surpris de le voir débarquer avec Madeline et ses deux petites valises. Ils habitaient une très grande maison au pied du mont Tamalpais, avec un ruisseau traversant le jardin, et avaient souvent dit en plaisantant qu'ils étaient idéalement situés pour affronter une nouvelle calamité genre Covid. Elle avait finalement pris la forme d'une apocalypse solaire, mais ils étaient tout disposés à accueillir la vieille dame. C'était d'ailleurs ce qu'ils avaient prévu à l'origine pour les vieux jours de Madeline, avant que la démence rende son hébergement médicalement ingérable. Maintenant, ils allaient devoir faire avec. Pendant que Holly l'installait dans la chambre d'amis du rez-de-chaussée, déjà aménagée pour elle, Dennis et Brady restèrent dans le salon, à discuter sans se regarder, comme d'habitude.

« Tu restes dans les parages ? voulut savoir Dennis.

— Non, il faut que je file dans l'Utah.

— Décidément, ce type ne saurait même pas se moucher tout seul. »

Brady se contenta de hausser les épaules.

« Qu'est-ce qui lui arrive ? Il a oublié ses pastilles à la menthe ? reprit Dennis.

— Il a une course à me confier. »

Dennis chercha enfin le regard de Brady. Ce n'était pas facile, car ce dernier mesurait un mètre quatre-vingt-quinze, douze bons centimètres de plus que lui. Il aurait fallu que son frère condescende à baisser les yeux. « Quel genre ? »

Brady le regarda enfin, les sourcils froncés. Dennis renonça à demander des détails.

« De toute façon, tu n'en fais qu'à ta tête.

— C'est mon job. »

Thom le rétribuait à hauteur de deux cent soixante mille dollars par an. Au début, fils de flic et flic lui-même, Brady avait trouvé que ça faisait beaucoup ; il n'avait pas l'habitude des salaires à six chiffres. Mais après impôt, et vu les loyers dans le secteur (Thom avait exigé qu'il habite à dix minutes maximum), il n'était pas beaucoup mieux loti qu'à l'époque où il patrouillait à pied dans le quartier de Tenderloin. Certes, il y avait des avantages (la voiture, la mutuelle en or massif, la retraite pas mal non plus), mais à quarante-sept ans, il avait moins de trente mille dollars d'économies. Pas de quoi pavoiser, surtout quand on voyait le garage de Thom et ses dix-sept véhicules de toutes marques et modèles, dont la grande majorité n'en sortait jamais.

« Qu'est-ce que tu aimes dans ce job, en fait ?

— Et toi, tu aimes saisir les biens des gens ? » répliqua Brady, ce qui mit fin à leur échange.

S'il s'était montré tout à fait honnête et précis, Brady aurait pu répondre qu'il appréciait « la proximité immédiate de la richesse et du pouvoir extrêmes » ; mais ces éclairs de lucidité étaient somme toute assez rares chez lui. Et de toute façon, son millionnaire de frère était bien la dernière personne à qui il aurait fait cette confidence ; il avait trop conscience de son absurdité. À quoi ça pouvait bien servir, de côtoyer ce degré indicible de fortune et de pouvoir ? Qu'avait-on à y gagner ? Son job n'était ni plus ni moins que du *voyeurisme* ; ça revenait à épier son voisin plein aux par-

dessus la clôture ou à rester avachi sur son canapé devant les tribulations des Kardashian.

Oui, il pouvait regarder vivre ces gens, collectionner des anecdotes qui laisseraient les copains pantois (sauf qu'il avait signé une clause de confidentialité). On pouvait aussi, à l'image d'innombrables subalternes comme lui, rêvasser la nuit, s'imaginer que le sage et bienveillant milliardaire – *leur* milliardaire – décédait subitement en léguant une fortune à son homme à tout faire. Personnellement, Brady n'avait jamais entendu dire qu'un milliardaire foudroyé ait un jour testé en faveur d'un employé, mais on pouvait toujours espérer.

En fait, Brady faisait juste son boulot, comme son père le lui avait appris. Il s'acquittait fidèlement des tâches qui lui incombaient, sans jamais rien laisser en plan ; personne ne devait passer après lui. Pour lui, traverser le pays en voiture pour apporter deux cent cinquante mille dollars à la sœur du boss, c'était la même chose que vider le garage quand il était môme. Aucune différence. On entassait tout dans des sacs-poubelles bien ficelés qu'on déposait au bord du trottoir, et on balayait soigneusement derrière soi. Cette fois c'était pareil. Remettre le fric en mains propres à la dame, lui souhaiter bonne chance et rentrer. Point.

Et personne ne devait se mettre en travers de sa mission.

Une ou deux fois, par le passé, Thom l'avait chargé de tâches un peu scabreuses. Le genre dont on ne peut pas parler à tout le monde. Ou dont on ne peut parler à personne. (À part peut-être dans le confessionnal.) Récompense à la clé, bien sûr. Et ces deux dernières années, on lui avait aussi demandé d'intimider gentiment des gens. Sa grande taille lui rendait bien service, dans ces cas-là, et de toute façon, la plupart du temps c'était mérité. Après, Brady prenait soin de bien purger son âme immortelle.

Dès qu'il eut dit au revoir à sa mère et à son frère – circonstance dénuée d'émotion à laquelle il était désormais habitué –, Brady se rendit chez Thom. Au portail, le gardien lui fit signe de passer (combien de temps ces

types allaient-ils rester fidèles au poste si le black-out durait aussi longtemps qu'on le disait ?) et il se dirigea tout droit vers le vaste garage. Il n'avait aucune intention de faire toute cette route en Chevy Suburban, qui était peut-être adaptée aux exigences de son propriétaire, donc super confortable, mais consommait énormément d'essence. Le ravitaillement allait poser un problème majeur, de même que les bornes de rechargement électriques. Il lui fallait un véhicule hybride, et il savait déjà lequel il allait choisir dans l'écurie de Thom.

La batterie de la BMW X5 noire (vingt-quatre kilowatts-heures aux cent) tenait plus de quatre-vingt-cinq kilomètres, et son moteur à essence trois litres turbo permettait de faire entre quatre cent cinquante et six cents kilomètres de plus. Il y avait dans le coffre une batterie de rechange chargée en permanence qu'on faisait pivoter trois fois par an pour éviter le dépôt de sulfate, et un réservoir d'essence de secours plombé, fabriqué sur mesure de manière à s'insérer dans les passages de roue, le tuyau étant logé sous le faux plancher du coffre. Avec ces aménagements, il n'y avait plus beaucoup de place à l'arrière, mais si la situation exigeait une évacuation immédiate, la BM était le véhicule idéal. On pouvait rouler sept cents kilomètres si on savait changer la batterie, et Brady savait faire, évidemment. Il devrait refaire le plein une seule fois, à la station prévue à cet effet près de Battle Mountain, dans le Nevada. S'arrêter était un risque calculé. Aller chercher le fric, se débrouiller pour arriver avec jusqu'en Illinois sans se faire ni dévaliser ni trucher. Voilà le programme.

Brady décrocha sa médaille de saint Christophe du rétroviseur de la Suburban ; comme il l'avait bien entortillée pour ne pas que le patron la voie, il lui fallut une bonne minute. Mais pour rien au monde il ne serait parti sans elle. Saint Christophe était le patron des voyageurs en général et des automobilistes en particulier. Or, de l'automobile, il allait en faire un maximum dans les prochains jours.

Il ouvrit la portière de la BMW, jeta son petit sac de voyage sur la banquette arrière et s'installa au volant. Le cuir du siège émit un craquement plaisant. Il avait beaucoup insisté pour que Thom équipe et entretienne correctement la BM – après tout, elle était royale, cette putain de bagnole. Restait à espérer que le boss avait retenu l'essentiel.

Parce que s'il voulait remplir sa mission, il ne pouvait compter que sur elle.

Brady souleva l'abattant du compartiment situé entre les sièges avant, révélant un cadenas pourvu d'un cylindre à trois molettes. Il aligna les chiffres de manière à former la combinaison 0-4-4 (choisie par Banning) et ouvrit le coffre-fort miniature qu'il y avait installé. Il tira de son étui le Glock G23 qu'il contenait, un beau petit calibre 40, solide et fiable, à chargeur surdimensionné de seize coups. Plus que suffisant au cas où.

Mais Brady, qui croyait dur comme fer au principe de redondance, ne s'en était pas tenu là. D'une main, il exerça une pression sur l'accoudoir gauche de la portière côté conducteur et, de l'autre, dégagea le levier permettant de l'ouvrir. À deux reprises il avait renvoyé chez le constructeur ce repose-coude customisé, dont la maniabilité ne le satisfaisait pas. Il fallait qu'il soit facile à ouvrir, mais seulement quand on connaissait le truc, comme le coffret à secrets qu'il avait acheté un jour dans le souk de Marrakech (voyage calamiteux, chaleur insupportable et nourriture dégueulasse, une idée de Paula au début de leur liaison).

Mais lui, il le connaissait, le truc. Il sortit du logement secret le Smith & Wesson M&P en alliage de dernière génération super compact avec chien apparent. Dans certaines circonstances, il valait mieux avoir une arme à mécanisme basique : on fait glisser un truc vers l'arrière, on appuie sur la détente, on tire et basta. Avec ce genre d'arme, on n'avait jamais de mauvaises surprises.

Le M&P était à portée de main, chargé, nettoyé et graissé. Brady rangea les deux armes dans leurs étuis respectifs et referma leur logement. Puis il

tira doucement sur la portière, qui se ferma dans un souffle. Il accrocha saint Christophe au rétro en le laissant pendre à la longueur qu'il voulait, cette fois, puis régla son siège et ses rétros extérieurs, et démarra.

Il serait au Sanctuaire dans onze heures.

Battle Mountain, Nevada, était un peu à l'écart de l'autoroute, à peu près à mi-chemin entre la Silicon Valley et le complexe souterrain de Thom dans l'Utah. Un bled paumé, trois mille âmes au faîte de sa gloire, pour la plupart éparpillées sur des terres arides en plein désert ; il y faisait très chaud la journée et très froid la nuit. Certaines personnes trouvaient ces caractéristiques bien commodes. En fait, il y avait trois raisons de s'installer à Battle Mountain ou dans les environs : soit on y était né, soit on prévoyait d'y mourir, soit on ne supportait pas les gens mais on préférait quand même avoir l'eau courante.

La vieille station essence située à la sortie de la ville avait été prospère avant l'autoroute et la mort lente de la mine locale. Plus de cuivre à extraire et à transporter, donc plus besoin d'essence à cette distance des sentiers battus. Quand Thom avait cherché un endroit pour refaire le plein qui appartienne à un particulier et non à une chaîne de distribution, le site, avec ses réservoirs souterrains en excellent état et son prix à la stricte valeur du foncier, lui avait paru idéal.

C'était la fin de l'après-midi, et la lumière virait au bleu quand Brady se gara sur le parking gravillonné et descendit de la BM en s'étirant. Il était sorti de San Francisco sans trop de problèmes, par les petites routes pour éviter les bouchons de réfugiés dans les tunnels de la 580. Il avait pris plein nord après Mill Valley au lieu de partir d'emblée vers l'est, en quittant et reprenant la 37 au gré de la circulation, puis par la 29 avant d'obliquer vers l'est par la 12 et de rattraper enfin l'Interstate 80 à la hauteur de Cordelia. Il était vivifiant de puiser dans sa mémoire au lieu de se laisser guider par le GPS de son téléphone ; ces synapses-là n'étaient plus sollicitées depuis des années, et il eut l'impression qu'elles étaient contentes de resservir. C'était

comme poser les doigts sur une bonne vieille machine à écrire – on se rappelait qu’il était à la fois agréable et épuisant de taper sur les touches.

Il ne s’était arrêté qu’une seule fois vider sa vessie, aussi se dépêcha-t-il de pénétrer dans le bâtiment de l’ancienne station, non sans noter avec satisfaction que son haleine formait de petites volutes de buée. Il avait toujours aimé sortir de la ville, et se demandait d’ailleurs pourquoi il ne le faisait pas plus souvent ; on trouvait de beaux paysages à une distance raisonnable. Curieux comme il fallait souvent une crise, songea-t-il en déverrouillant la porte, pour vous rappeler l’importance des choses très simples. C’est à ce stade de ses réflexions qu’il vit tout à coup que l’ombre avançant devant lui sur le carrelage était de plus en plus grande... et que ce n’était pas la sienne. À cet instant, un pied-de-biche fendit l’air en direction de son crâne.

Lequel fut sauvé, en même temps que sa vie, durant les ultimes microsecondes avant l’impact, par les voyants qui se mirent tous au rouge en même temps dans sa tête pour chasser cette rêverie sur la nature sauvage et lui rappeler sa faute impardonnable : il était entré dans un endroit sombre sans marquer de pause sur le seuil pour vérifier que c’était sans danger.

Ses réflexes de flic entrèrent en action et, maudissant sa négligence, il réussit à se déporter de quelques degrés dans le sens des aiguilles d’une montre en penchant la tête de côté. Il esquiva le coup et, au lieu de son crâne ou de sa clavicule, le pied-de-biche frappa les muscles épais et noueux de son épaule, sur la coiffe des rotateurs. La douleur lui fit quand même voir trente-six chandelles et, sous le coup de la surprise, il perdit l’équilibre et tomba à genoux. Il put quand même amortir sa chute d’une main, mais la douleur explosa aussi dans son poignet. Donc, deux secondes après l’agression, il était déjà touché en quatre endroits stratégiques : l’épaule, les deux rotules et le poignet gauche.

Mais pas hors d’état de nuire. Il tourna vivement la tête et découvrit une paire de baskets noires en piteux état – une marque et un modèle qui avaient

dû être haut de gamme, mais dont, après des années de mauvais traitements, il ne restait que des lambeaux et des lacets pourris, réduits à leur plus simple expression. Au-dessus, des mollets tout aussi crasseux.

Brady roula sur lui-même pour éviter l'outil, qui frappa le carrelage, soulevant une gerbe d'éclats de céramique blanche. D'ordinaire, il aurait immédiatement porté sa main droite à son boudier, niché contre son flanc gauche, sous un pan de son blouson, mais en l'occurrence c'était inutile : il était vide. Au bout de quelques secondes, Brady cessa de se maudire. OK, il s'était montré d'une stupidité sans nom en débarquant comme ça, sans arme, dans une station essence abandonnée, non gardiennée, en pleine catastrophe mondiale sans même annoncer sa présence. Et s'il en réchappait, il devrait se soumettre à une autocritique sévère.

Chercher à voir son agresseur, le visage exposé, à la merci d'un troisième coup de pied-de-biche, aurait été une erreur fatale. Il préféra crapahuter vers la porte restée ouverte. Il sortit en prenant appui sur son poignet douloureux et ses genoux meurtris, se releva tant bien que mal et s'élança vers la voiture comme un ado en camping dans un film d'horreur.

Il ne risqua un coup d'œil à son assaillant qu'au moment de poser les mains sur l'accoudoir spécialement aménagé ; il appuya sur le rebord du rabat tout en soulevant la partie avant, le compartiment secret s'ouvrit et il y plongea la main droite. Brady agrippa la crosse texturée du Scandium. Au moment de pointer le canon dans l'interstice entre la portière ouverte et le châssis, il regarda enfin l'individu. Un toxico d'à peine vingt ans – mais qui n'avaient pas dû être faciles vu sa figure sale et pas rasée, sa peau tannée comme le cuir. Son allure, pourtant saisissante, n'était rien à côté de l'odeur qu'il dégageait. Charriée par le vent de la montagne, elle submergea les narines de Brady.

« *Enfoiré !* »

Il n'était pas du genre à jurer, mais quand il le fallait c'était ce mot-là qui lui venait, et il le proféra avec autorité. Pas de place pour la discussion.

Le tox se figea, sentant bien le revirement malgré sa cervelle embrumée, et vit que sa victime, qu'il croyait tenir à sa merci, pointait sur lui une arme à feu.

Brady s'apprêta à lui crier de poser le pied-de-biche et de se coucher par terre, mais à ce moment-là, deux potes du toxico sortirent à leur tour du bâtiment. Un peu plus jeunes, encore ados, aussi enragés et irrationnels que l'autre. Par la porte grande ouverte Brady aperçut des sacs de couchage, des boîtes de thon vides et des monceaux de détritrus – ce qui lui suffit pour saisir la situation. La station essence de Banning n'avait pas servi depuis des mois – ce n'était pas son boulot de s'en occuper, et il le regrettait amèrement – et entre-temps, ces gens y avaient élu domicile.

Une fois de plus, il s'était laissé distraire et cela faillit lui coûter la vie. Car le premier type en profita pour avancer, brandissant son pied-de-biche. Il était à moins de deux mètres quand Brady le détecta enfin. Il réajusta son tir et visa en hauteur.

Mais depuis la dernière fois qu'il s'était entraîné à tirer avec, la détente du M&P était réglée sur « ultra-sensible ». Au lieu d'aller se loger dans le toit de la station-service avec un joli bruit sourd, comme Brady s'y attendait, la balle trancha le cartilage de l'oreille droite du drogué.

Le type poussa un hurlement de douleur, lâcha le pied-de-biche et plaqua sa main sur son pavillon, qui saignait abondamment. Les deux autres, restés sur le seuil, se mirent à crier aussi. Le tox gémit, et Brady dut encore recourir à son juron préféré, mais tout bas, cette fois.

« *Enfoiré !* »

Suivirent les vingt minutes les plus embarrassantes de sa vie. Les trois mômes (car tout drogués et sans-abri qu'ils soient, ce n'étaient que des brebis égarées) se confondirent en excuses et en remords apeurés. Brady aida le plus âgé à appliquer sur son oreille un pansement de fortune, les avertit que les choses étaient en train de très mal tourner, les incita à rester dans la station essence et à ne jamais, jamais plus le menacer avec un pied-

de-biche. Il promet de s'arrêter au retour voir comment ils s'en sortaient, et il était sincère.

« Mais qu'est-ce qu'y se passe, en vrai ? demanda l'un d'eux. Y a des pillages, des émeutes, tout le bordel ?

— Pas encore, mais ça va venir, j'imagine. Et les gens qui prétendent savoir sont des menteurs. Vaut mieux s'habituer à n'être sûrs de rien. Pendant un bon moment. »

Une demi-heure plus tard, au volant de la BMW, le plein refait, il se remit à battre sa coulpe. Non content de s'être pointé comme une fleur en terrain inconnu et potentiellement hostile, il avait blessé par balle un type à qui il voulait seulement coller la trouille, et il avait subi des lésions pour rien.

Tout ça moins de vingt-quatre heures après le début de la catastrophe. Il avait intérêt à se ressaisir, sinon il ne saurait jamais comment ça allait finir, cette histoire.

12. Aurora

Du côté de Cayuga Lane, ça s’annonçait plutôt bien. Cette nuit-là, face à ce ciel à la fois anormal et splendide, Aubrey et ses voisins s’adressèrent la parole pour la première fois depuis des années dans certains cas. Ils apprenaient ou se remémoraient les prénoms de chacun, échangeaient des sourires mal assurés face à la captivante étrangeté de la situation et se raccrochaient quasi unanimement à une même croyance : ce serait fini dans deux, trois, voire cinq jours tout au plus.

Le lendemain, la réalité les rattrapa. Au loin, Aubrey entendait des sirènes en permanence ou presque. Elle voulait croire que c’étaient les pompiers fonçant vers les installations endommagées – des hommes et des femmes super compétents qui allaient réparer tout ça en un clin d’œil –, mais au fond d’elle-même, elle savait bien ce qu’il en était : le chaos se répandait.

Le deuxième soir, les aurores boréales réapparurent sous forme de traînées et de tourbillons aussi vibrants et bizarrement colorés que la veille. Le mystérieux linceul qui s’était installé dans l’atmosphère terrestre ne s’était nullement dissipé, et réapparaîtrait la nuit suivante. Le troisième soir, il n’y avait plus dehors que Norman, l’astronome, et Phil, l’envapé, pour admirer le phénomène. Ce dernier prit d’ailleurs l’habitude de s’allonger

toutes les nuits sur sa pelouse, les bras croisés derrière la tête en guise d'oreiller, en soufflant de temps en temps un peu de fumée.

Thom avait encore eu raison sur un point : le contenu du congélateur d'Aubrey ne se gâta pas tout de suite. Elle avait voulu cuire toute la viande, mais sa cuisinière électrique ne servait plus à rien, évidemment. Elle la jeta pour ne pas qu'elle contamine le reste. Mais le ramassage des ordures ménagères appartenant désormais au passé, la viande empuantissait le grand sac-poubelle qu'elle avait sorti dans l'allée. Les surgelés étaient encore bons, mais ça ne durerait qu'une semaine – deux ou trois si on n'était pas trop regardant. Ça irait s'ils se résignaient à manger ces saloperies de haricots noirs. Après ça, mystère.

Au matin du troisième jour Aubrey vit Phil clouer des planches sur un des soupiraux de sa cave, dont un carreau était cassé. Elle n'alla pas se renseigner directement, mais l'entendit parler avec Derek et Janelle, ses autres voisins. On s'était introduit chez lui par effraction dès le deuxième soir ; pourquoi justement chez lui, on ne savait pas. Les cambrioleurs n'avaient presque rien emporté, juste mis à sac son sous-sol ; mais il les avait pris sur le fait, ce qui lui avait valu un œil au beurre noir. L'absence d'électricité lui avait permis de se planquer dans le noir jusqu'à ce qu'ils s'en aillent.

Pas d'autres violences dans la rue pour le moment.

On était à présent au matin du quatrième jour. Assise sur les marches devant chez elle, Aubrey fumait une de ses cigarettes secrètes, profitant de ce que Scott n'était pas encore levé. Elle avait retrouvé le téléphone-satellite, un Iridium Extreme, que Thom lui avait offert pour Noël deux ans plus tôt, et vérifié le niveau de la batterie : 40 %. Elle regrettait de n'avoir pas répondu aux appels de son frère – une moyenne de cinq par jour, constata-t-elle. Il était certainement mieux renseigné que les colporteurs de rumeurs locaux. Mais elle n'avait pas envie de lui parler. Tout ce qu'il avait prédit au fil du temps s'était réalisé, mais ça ne lui suffirait pas, il voulait

sûrement qu'elle le sache et l'admette. Elle remit le gros appareil dans sa poche. Plus tard, peut-être...

Franchement, quel intérêt de savoir ce qui se passait dans le monde ? Qu'est-ce que ça changerait ?

Ce matin-là, elle avait les idées particulièrement claires. D'ailleurs, elle avait de moins en moins de mal à réfléchir, à faire des plans. L'abrupte privation de café n'y était pas étrangère. Elle ne s'en était pas rendu compte, mais elle en buvait pas mal, et quand on arrêtait, le manque se faisait sentir. Les maux de tête n'avaient duré que quarante-huit heures, mais depuis elle ressentait un pincement au creux de l'estomac qui relevait plus du manque affectif, un regret de ne pas avoir suffisamment savouré ce dont elle était désormais privée.

En outre, ces deux dernières nuits elle avait mieux dormi, malgré la gravité de la situation et l'inquiétude dévorante. Elle se réveillait à l'aube, et quand le soleil se couchait, elle avait sommeil ; entre les deux, plus de distractions numériques. Elle n'avait jamais été une grosse consommatrice de télé, mais Internet avait occupé une grande place dans sa vie malgré ses relents néfastes. Fini tout ça. Ce monde-là n'existait plus et ne reviendrait pas avant longtemps. Aubrey s'était déconnectée facilement des passe-temps sans fin qu'elle y recherchait jusque-là. Elle s'en était délivrée avec une célérité et une conviction qui la surprenaient elle-même. Elle avait l'impression d'émerger d'une transe hypnotique et constatait qu'elle avait vécu prisonnière des algorithmes. Plus de café ni d'Internet ? Tant mieux.

Scott s'adaptait plus progressivement. Lui qui avait toujours été un gros dormeur continuait de se lever à midi, mais maintenant il était au lit à 22 heures ; en gros, il dormait la plupart du temps. Aubrey savait reconnaître un début de dépression ; l'apathie et les réponses monosyllabiques du jeune garçon étaient des signes qui ne trompaient pas. Cela dit, il avait devant lui un an ou plus de *Petite Maison dans la prairie*,

comme il disait, en compagnie de sa belle-mère. Alors ça pouvait se comprendre.

Aubrey entendit rugir un moteur de voiture. Un Dodge Ram noir tournait à l'angle de la rue en faisant un vacarme presque inconvenant dans le silence pesant. Elle se rembrunit. Le pick-up de Rusty, la dernière chose et la dernière personne qu'elle ait envie de voir. Il passa en trombe devant la maison, braqua et fit un large demi-tour tape-à-l'œil de manière à se positionner face à la maison, puis donna un grand coup de frein, passa la marche arrière et vint carrément se garer à reculons dans l'allée d'Aubrey, avec un soubresaut à l'endroit où le ciment était fissuré.

Aubrey soupira et se leva. Qu'est-ce qu'il voulait encore, celui-là ?

« Pas de panique les gars, la cavalerie est arrivée », lança-t-il en descendant de voiture, mais sans son habituel air charmeur. Il fit le tour pour baisser le hayon. Un engin jaune était posé sur la plate-forme arrière. Il posa sa main gantée sur une des poignées. Aubrey s'approcha.

« Qu'est-ce que c'est ? Et ça, qu'est-ce que ça fait là ?

— De rien, je t'en prie, ne me remercie pas. » Rusty tira l'engin vers lui, plia les genoux et le souleva. Il était costaud, mais ce truc devait bien peser quarante kilos. Il le transporta non sans difficulté, en marchant en canard, sous la fenêtre de la cuisine, sur le côté de la maison, et le déposa sur la dalle en ciment.

« Je ne plaisante pas, Rusty. C'est quoi, ce machin ?

— À ton avis ? Un groupe électrogène, évidemment. »

Il regagna le pick-up, sauta sur la plate-forme, ouvrit le compartiment à outils situé sous le pare-brise arrière de l'habitacle et en sortit un jerrycan de dix litres. Il transporta l'essence près du générateur.

« Il y en avait un en trop sur mon chantier. Je ne suis pas près de retourner travailler, donc autant que vous en profitiez. »

D'habitude, il n'avait pas ce genre d'attentions. Aubrey ne sut que répondre. *Merci* aurait été à la fois évident et de trop, mais Rusty aussi était

de trop, donc elle s'en tint là.

Il dévissa le bouchon de l'engin et versa le contenu du jerrycan dans le réservoir.

« Il consomme comme un goinfre, je te préviens ; ça tiendra une heure maxi. Si tu veux, je reviens le remplir tous les deux ou trois jours. Je te conseille de ne pas le faire marcher plus d'une heure d'affilée. Un jour sur deux, par exemple.

— Super, lâcha-t-elle enfin. Euh, j'apprécie.

— C'est pas la gratitude qui t'étouffe, dis donc. »

Une fois le groupe électrogène rempli, Rusty rangea le jerrycan vide à l'arrière de son pick-up puis revint avec deux câbles qu'il brancha dans la boîte électrique cachée sous les buis. Un clapet coincé lui donna un peu de mal, et il dut utiliser le cran d'arrêt accroché dans un étui à sa ceinture. Deux ou trois coups de manche de couteau résolurent le problème. Rusty était habile de ses mains et savait ce qu'il faisait. Aubrey ne put s'empêcher d'admirer son ingéniosité, mais elle était partagée. Quelque chose n'allait pas. Mais alors *pas du tout*. Jamais, pas *une fois* sur leurs huit années de vie commune, Rusty n'avait agi sans arrière-pensée. Il y avait toujours un calcul derrière.

Méfiance.

« Et le petit merdeux, il est levé ? demanda Rusty en tournant la tête vers la fenêtre de Scott, qui donnait sur le devant de la maison.

— Oh non, pas avant plusieurs heures.

— Sans blague. Tu lui diras de descendre le groupe à la cave. C'est là qu'il faut le laisser quand vous ne vous en servez pas. N'oublie pas, hein ? Et ne laisse pas le gamin se défiler. Tu te rends compte, j'espère, de ce que les gens seraient prêts à faire pour se procurer un générateur, par les temps qui courent ?

— Oui, j'imagine. »

Il lui sourit, et elle remarqua qu'il ne prenait plus soin de ses dents. « Tu veux qu'on le mette en marche maintenant ?

— Oui, pourquoi pas ? répondit-elle en haussant les épaules.

— Va éteindre tout ce qui a pu rester allumé. »

Elle avait horreur qu'il lui donne des ordres. Il avait toujours fait ça – généralement sans succès, mais il continuait quand même. Elle s'exécuta parce qu'elle voulait avoir du courant, et surtout pour voir si ça marchait, mais... enfin, elle voulait du courant, quoi. Ces deux derniers jours elle s'était accoutumée à l'idée qu'il n'y en aurait plus pendant très longtemps, et tout à coup on venait lui dire que c'était possible ? Elle était à la fois enchantée et déçue.

La porte claqua dans son dos. Aubrey actionna des interrupteurs ça et là sans bien savoir si elle allumait ou éteignait, puis décida qu'il valait mieux débrancher les appareils. Arrivée dans la cuisine, elle ouvrit la fenêtre. Le dessus du crâne de Rusty apparut.

« C'est bon », annonça-t-elle.

Il se pencha sur le groupe électrogène et, tout en s'activant, expliqua : « Il y a un robinet sur le devant, un truc rond et noir. Tourne-le pour le mettre en position "Ouvert". Puis bascule le levier de droite à gauche et appuie sur l'interrupteur, c'est tout. » Il joignit le geste à la parole et l'engin démarra en toussant. Il cracha un panache de fumée noire, puis se mit à ronronner en ferraillant. Rusty reprit en élevant la voix pour couvrir le bruit du moteur : « Une fois qu'il tourne, repositionne le levier à gauche. »

La lumière s'alluma au-dessus de l'évier. Aubrey faillit lâcher un cri de joie.

« Et voilà le travail », fit Rusty en s'essuyant les mains, le sourire jusqu'aux oreilles.

Aubrey prit son iPhone éteint sur la paillasse, le posa sur son chargeur à côté de l'évier et retint son souffle. Au bout d'un moment, l'écran s'alluma et le logo d'Apple apparut.

Elle plaqua machinalement ses mains sur sa bouche. C'était dingue, mais elle en avait les larmes aux yeux, et en même temps ça la mit en colère : ce n'était qu'un téléphone, bon sang ! Et elle s'était sentie mieux sans.

« Je t'en prie, ne me remercie pas, hein. » Rusty parlait moins fort, pour la bonne raison qu'il était à présent *dans* la maison, dans l'encadrement de la porte entre cuisine et salon. Elle ne l'avait pas entendu entrer et ne l'y avait certainement pas invité. Mais bon, il avait remis le courant...

« Laisse-le juste tourner une demi-heure pour le moment, commenta-t-il. Le temps qu'il chauffe. Puis encore une demi-heure avant la nuit si tu veux. Et surtout, *surtout* n'oublie pas de le ranger à la cave, OK ? »

Toujours sans lui demander son avis, il alla se poster au pied de l'escalier et cria : « Hé ho ! Tête de nœud !

— Arrête, Rusty.

— Scott ! Bouge ton cul ! Lève-toi ! Faut que je te montre un truc.

— Arrête, je te dis ! jeta-t-elle depuis la cuisine. Ne crie pas comme ça. »

Mais déjà Scott faisait son apparition en haut de l'escalier, en pantalon de pyjama. Il regarda Rusty en plissant les yeux puis demanda à Aubrey : « Qu'est-ce qu'il fout là, lui ? »

Elle prit conscience de leurs positions respectives, un en haut, un en bas, elle sur le côté, et eut une puissante sensation de déjà-vu. C'était comme le jour où Scott avait fait le choix de rester définitivement chez elle, qui n'y était absolument pas préparée.

« Justement, il s'en allait », intervint-elle calmement.

Mal réveillé, Scott se rendit enfin compte que la lumière était allumée dans l'escalier.

« Le courant est revenu ? fit-il, incrédule.

— Tant que je suis là, oui, commenta Rusty.

— Qu'est-ce qu'il veut dire ? demanda Scott à Aubrey.

— Il a apporté un groupe électrogène pour qu'on puisse recharger quelques trucs et avoir l'électricité un petit moment.

— Je croyais qu'on avait un deal. Il ne se pointe pas ici sans appeler.

— Sauf que les téléphones ne marchent plus, ducon, fit Rusty. Comment tu veux que j'appelle ?

— Je vois. Donc, le deal ne tient plus », conclut Scott sans hausser le ton, constatant l'évidence. Il se détourna, écœuré, rentra dans sa chambre et referma la porte. Rusty s'adressa à Aubrey : « Je te laisse le groupe une heure. Comme ça tu as le temps de mettre des appareils à charger, de faire cuire des trucs si tu veux. Après, je reviens le chercher. Je te le rapporterai après-demain.

— Je croyais que tu nous le laissais ?

— J'ai changé d'avis. Je ne fais pas confiance au merdeux pour le descendre à la cave le soir, et toi, tu n'en as pas la force physique. »

Aubrey secoua la tête, excédée. Ça suffisait, maintenant. « Tu veux bien attendre dehors pendant que ça charge ?

— Comme tu voudras. » Il marcha vers la porte, puis se ravisa. « En comptant l'essence et le temps passé ça fera deux cents dollars. C'est raisonnable, je crois. »

Et merde. Qu'elle était bête de ne pas l'avoir vu venir ! Comment avait-elle pu croire qu'il voulait juste voir si tout allait bien chez eux ? En fait il cherchait juste à leur extorquer du fric, comme d'habitude. Avec les fourbes dans son genre, on avait beau jurer cent fois de ne plus se faire avoir, ils revenaient sans cesse à la charge avec une nouvelle combine.

« Deux cents dollars pour cinq litres d'essence ?

— Cinq litres d'essence alors qu'il n'y en aura bientôt plus nulle part, ouais. Plus le déplacement, l'amortissement et mon savoir-faire. Tu te rends compte ? Tu marchandes avec un mec qui te remet l'électricité sans que t'aies rien demandé ? T'es folle ou quoi ? T'as changé, Aubrey, je te le dis. »

Mais elle refusait de rentrer dans son jeu. « Attends-moi là. » Elle monta à l'étage. Rusty tendit l'oreille. Elle entra dans sa chambre. Qui avait été sa chambre à lui. Si elle n'avait pas refermé la porte, il aurait même pu dire dans quel tiroir de la commode elle prenait le cash. Enfin, il avait au moins deviné dans quelle pièce était la cachette, c'était déjà ça.

Elle revint et lui tendit les deux cents dollars. Il les prit sans la regarder en face.

« J'attends dans la voiture », déclara-t-il. Il descendit l'allée à grands pas, drapé dans sa dignité offensée, monta dans son pick-up et claqua la portière.

Cinquante-quatre minutes plus tard montre en main il coupa le groupe électrogène sans prévenir, le remballa et s'en alla en faisant vrombir son moteur.

Dès qu'elle le vit tourner au coin de la rue, Aubrey alla ôter du chargeur son téléphone inutile, l'éteignit et le balança dans un tiroir. Elle s'en voulait à mort. Les antennes-relais étaient en rade, de toute façon. Elle remonta dans sa chambre et chercha une nouvelle cachette pour leur réserve de liquide, qui diminuait à vue d'œil.

Quelques minutes plus tard Scott descendit en trombe, toilette faite et vêtu de propre.

« Je peux prendre la voiture ? demanda-t-il sans regarder Aubrey.

— Pour aller où ?

— Faut que j'aille voir quelqu'un. »

On n'était même pas en milieu de matinée, et Aubrey en avait déjà assez des engueulades.

« Il ne reste qu'un demi-réservoir. Tu vas faire moins de trois kilomètres ?

— Mais oui, mais oui », répondit-il patiemment, l'air de mobiliser toute sa grandeur d'âme pour expédier poliment l'imbécile.

Elle lui remit les clés sans lui rappeler qu'il n'avait droit qu'à la conduite accompagnée, et il s'en fut sans dire merci. Aubrey se trouva des circonstances atténuantes. Elle fonctionnait en mode « une chose à la fois », et puis si Scott en profitait pour oublier momentanément le volcan de rancune qui couvait en lui, ça valait le coup de gaspiller de l'essence.

Elle retourna s'asseoir sur les marches devant la maison. Elle s'en voulait de s'être laissé embobiner par Rusty. Il ne fallait plus qu'elle se laisse distraire ; elle devait organiser leur nouvelle vie sans électricité. Avec ce qu'ils avaient acheté, ils avaient de quoi manger une semaine. En se rationnant. Et après ? Eh bien, ils auraient faim. Et si ça durait, eh bien, ils mourraient de faim, voilà.

Rusty lui avait rendu service en la mettant en colère. Grâce à lui, elle prenait réellement conscience du danger. Le monde avait radicalement changé, on ne pouvait plus raisonner comme avant.

Son regard se posa sur la maison d'en face. Assis comme d'habitude dans un fauteuil d'extérieur en plastique tressé, Phil lisait un vieux livre de poche au soleil en tirant de temps en temps une taffe de son petit stick discret. Il devait se reposer après avoir travaillé au jardin, car on voyait sur sa gauche une tranchée fraîchement creusée dans la terre, et une espèce de pelle à long manche appuyée contre son transat. Aubrey le contempla, plongée dans ses pensées, puis laissa courir son regard sur les jardins de rocaille, les plantes vivaces, les trampolines... Une idée germait dans son esprit. Elle s'arrêta sur la maison de Norman, à côté de son voisin d'en face. Il y avait de la lumière sur sa terrasse ! Aubrey n'en revenait pas. Il avait peut-être un groupe électrogène, lui aussi. Mais il était 9 heures du matin...

Pourquoi la lumière était-elle allumée chez Norman ?

13. Somerset County, Pennsylvanie

Un peu plus tôt ce matin-là, en roulant vers l'ouest sur l'I-80 à quelque deux cent cinquante kilomètres de Bethesda, Perry St. John pensait aussi à Norman Levy.

Après avoir cédé, sur le parking de la NOAA, à l'instinct qui lui commandait de fuir, Perry avait cherché des stratégies contre-intuitives. *Sortir de la ville, c'est ce que tout le monde veut*, s'était-il dit. Dans la cour de sa résidence, à Bethesda, les voisins disaient qu'autour des métropoles de la côte ouest, toutes les routes étaient saturées ; on roulait au pas, et par endroits on était carrément à l'arrêt. Les gens se garaient sur le bas-côté, à court d'essence ou d'eau. Perry voulait absolument éviter ça.

Garder la tête froide lui donnerait un avantage sur ceux qui avaient obéi à un réflexe immédiat. Si les gens fichaient le camp, ils ne dévaliseraient pas les magasins et entrepôts, il pourrait se créer une Forteresse St. John chez lui, à Bethesda. Il serait peut-être le Robert Neville des temps modernes, son personnage préféré, le héros de *Je suis une légende*, dernier homme sur terre combattant inlassablement les vampires. Neville s'en sortait bien : il cherchait de quoi manger le jour, tuait la nuit, et sa maison était entièrement piégée. Dans le livre, ça avait l'air plutôt sympa ; cela dit, ça finissait mal...

Mais au bout de quelques jours, Perry avait compris que son premier mouvement avait été le bon, comme souvent. Même désertée, la ville sans électricité était encore trop peuplée. L'effondrement des infrastructures était rapide et total ; la vague de criminalité et de violence ne tarderait pas à déferler, bien pire que dans les campagnes. Le seul refuge, pour lui, était la maison de ses parents, près d'Iowa City. Mille cinq cents kilomètres, au moins trois pleins d'essence, sans garantie de les trouver encore sur place. Il n'avait pas bien suivi leurs allées et venues entre leur résidence principale et leur appartement en Floride, et naturellement, il ne pouvait plus les contacter. Mais ça restait la meilleure solution. Le troisième jour du black-out, Perry se retrouva donc à voler des jerrycans d'essence dans une grande surface de bricolage dont une vitrine était cassée, à siphonner le réservoir des voitures garées dans sa rue et à caser dans une grosse valise, avec ses vêtements, deux boîtes de barres protéinées au beurre de cacahuète miraculeusement livrées par Amazon trois jours plus tôt.

Ainsi équipé, il prit le départ, agréablement surpris par le peu de circulation sur l'autoroute. Il commençait à croire que son plan allait marcher. Et finalement, il n'était pas fâché de passer un an dans l'Iowa, d'où il était originaire.

Mais tout à coup, il pensa à Norman tout seul à Aurora, dans l'Illinois. Perry rougit, honteux, dans des circonstances pareilles, d'avoir complètement oublié le vieux professeur, son mentor. Seul, sans électricité ni eau courante...

Un coup d'œil à la jauge d'essence : son réservoir était encore aux trois quarts plein. Il attrapa la carte posée sur le siège à côté de lui. Il avait eu du mal à la trouver ; le reste avait été moins compliqué. Il la consulta tout en conduisant. Ça ne représentait qu'un détour d'une quarantaine de kilomètres. Il pouvait très bien s'arrêter à Aurora chez Norman. Mais il s'inquiétait, alors il décréta que ça ne pouvait pas attendre. Il prit la sortie suivante, s'arrêta sur la première hauteur qu'il rencontra et sortit de ses

bagages son émetteur-récepteur radio portatif. C'était Norman qui l'avait initié aux joies des ondes courtes, et il était sûr que vu la situation, le vieux devait être à l'écoute. Norman traquait les signaux depuis soixante ans, et parmi ses divers passe-temps et centres d'intérêt, c'était la radio amateur qui avait sa préférence. Il cassait les oreilles à tout le monde avec ça. Quand des amis ou d'anciens étudiants manifestaient quand même de l'intérêt, surtout pour le côté nostalgique, à l'occasion d'un dîner chez lui, ils se laissaient embarquer dans une session « ondes courtes ».

« Mais non, bon sang ! Ce ne sont *pas* des ondes courtes ! les morigénait Norman. Je ne suis pas un vulgaire routier cibiste qui passe son temps à échanger des blagues avec ses collègues. Une radio HAM c'est du matériel radioamateur à ondes courtes *et* longues ! Avec ça, je peux parler avec des gens jusqu'en Australie, si je veux. »

Perry dévida son long câble antenne, l'enroula autour du porte-bagages sur le toit de sa voiture puis tourna une vingtaine de fois la manivelle pour alimenter l'appareil et l'alluma. Puis il activa le micro et lança un « Appel à tous » sur la fréquence que Norman utilisait le plus souvent.

« CQ, CQ, ici, euh... » Il consulta la carte pour se localiser plus précisément. « Somerset County, Pennsylvanie, je recherche Aurora, Illinois sur 231 mégahertz. À vous. »

Il attendit, mais n'obtint que des parasites. Il retenta sa chance et, cette fois, au milieu de sa phrase, l'appareil crachota trois fois de suite comme si, à l'autre bout, on cherchait impatiemment à émettre une réponse. La voix de Norman retentit haut et clair, ou presque.

« À la fin, il faut dire “Terminé”, benêt ! »

Norman était là, comme toujours matinal, et manifestement en forme. Perry réactiva son micro. « Norman, c'est Perry. Vous tenez le coup ?

— On fait ce qu'on peut. Et vous là-bas dans l'Est ? Terminé.

— C'est comme au début d'un film de zombis, quand les cerveaux n'ont pas encore commencé à voler dans tous les sens. Je pars chez mes

parents dans l'Iowa. Je fais le détour par chez vous ? »

Pas de réponse. Rien que des parasites.

« Pour l'amour du ciel, Perry, il faut dire "Terminé" !

— Terminé, pardon ! Terminé ! Alors, je m'arrête chez vous ? Terminé.

— Pour quoi faire ? Terminé. »

Perry réfléchit. « J'avoue que je ne sais pas trop. Terminé.

— Merci d'avoir pensé à moi, petit, mais ça va. Occupez-vous plutôt de votre famille. Vous êtes un type bien. Terminé. »

Perry s'abîma à nouveau dans ses réflexions, puis réactiva le micro. Il avait toujours trouvé le vieux bonhomme touchant, et rien que d'entendre sa voix, il se sentait plein d'émotion.

« Norman, qu'est-ce qu'on va devenir ? »

Une longue pause. Perry ajouta « Terminé » et son correspondant finit par répondre :

« On va faire ce que l'humanité a toujours fait : attendre et espérer. »

Perry sourit. C'était ce que disait toujours Norman. Et ça lui faisait invariablement du bien.

« On gèle, dans cette baraque, reprit le vieux monsieur. Il faut que j'allume le groupe électrogène une petite heure. Faites attention à vous, petit. Terminé.

— Terminé. »

14. Aurora

Après avoir vu la lumière allumée sur la terrasse de Norman, Aubrey entendit en plus un bourdonnement dans son allée. Elle décida d'aller voir, en accélérant l'allure à mesure que ses craintes augmentaient. Elle connaissait la maison. Elle y était déjà entrée plusieurs fois. Le professeur était accueillant. Il invitait volontiers des gens du quartier avec ses anciens collègues ou étudiants, ce qui donnait lieu à d'interminables dîners arrosés qui laissaient Aubrey vaguement mal à l'aise. Elle n'avait rien à faire avec ce genre de convives. Elle déclinait, disant qu'elle préférait le voir seule à seul, en simple voisine, mais il insistait, prétextant qu'elle y avait toute sa place du moment qu'elle n'amenait pas son crétin de mari. Textuellement. Alors qu'ils étaient encore ensemble, Rusty et elle ! Ce qui l'avait à la fois ravie et hérissée. Quel culot !

Norman avait toujours été là pour elle. À l'époque où elle hésitait à se lancer dans l'organisation de séminaires, il l'avait encouragée. Puis quand s'était posée la question de virer Rusty, il lui avait dit sans détour que c'était la seule chose à faire.

« Je ne sais pas pourquoi je me suis embarquée dans cette histoire, lui avait-elle avoué.

— Parce que vous vous tenez en piètre estime. C'est un phénomène assez courant. Il va falloir dépasser ça », avait-il conclu.

Dès qu'elle posa le pied dans l'allée, elle pressentit quelque chose d'anormal. En plus de la terrasse, la lumière était allumée dans la cuisine et dans le salon alors que le soleil entrait à flots par les fenêtres.

« Norman ? »

Pas de réponse. Elle s'avança dans l'allée. Le vrombissement s'accrut. Ça venait du côté de la maison. Elle appela à nouveau, en vain. Elle arriva devant le garage.

La porte était grande ouverte, et Aubrey comprit tout de suite. Un petit groupe électrogène rouge de marque Honda trônait à l'entrée. Elle y posa la main. Il était chaud. Il devait tourner depuis un bon moment. Elle sentit sa cage thoracique se contracter et, affolée, aperçut une bouche d'aération près du plafond, juste au-dessus de l'engin.

« Norman ! » En trois gestes rapides elle éteignit le groupe électrogène, le poussa dans l'allée pour que ses émanations se dissipent et ouvrit la porte de communication avec la cuisine. Elle entra en toussant à cause du gaz carbonique accumulé et s'engouffra dans le couloir.

« Norman ! » Elle courut dans le salon. Le vieux monsieur était affalé sur le canapé, en tee-shirt et pantalon de pyjama, la tête rejetée en arrière, bras et jambes écartés. Visiblement, il s'était levé avant l'aube et, trouvant qu'il faisait frisquet, avait allumé le groupe électrogène le temps de se réchauffer. En le positionnant sur le seuil du garage il avait pensé que le CO s'évacuerait tout seul, mais le vent avait tourné, le gaz stagnant s'était insinué dans la maison par la bouche d'aération à la faveur d'un courant d'air traître. Invisible, il avait envahi ses poumons et embrumé son cerveau avant de lui faire perdre connaissance.

La question était de savoir depuis combien de temps il était inconscient. Elle se rua vers le canapé, saisit Norman sous les aisselles – il était tiède – et le traîna dans le couloir, non sans lui cogner la tête contre l'encadrement d'une porte. Le choc lui arracha un gémissement. Il était vivant.

Aubrey lui fit descendre les marches du garage en le tirant par terre et l'installa à même le sol en paillis d'écorce à quinze mètres de la maison. Puis elle lui souleva alternativement les bras et les jambes, comme elle l'avait vu faire dans un vieux film avec un noyé, jusqu'à ce qu'il émette un son étranglé et aspire une goulée d'air frais.

Une fois la maison aérée, quand Aubrey eut dûment chapitré Norman, qui se laissa faire, sur le thème « Le monoxyde de carbone, un tueur silencieux », il commenta en souriant : « Aubrey, logique. Qui d'autre que vous pouvait me sauver la vie ?

— Comment ça ?

— Aubrey veille sur tous. Mais qui veille sur Aubrey ?

— Aubrey veille sur elle-même.

— Eh bien, elle n'est pas très douée. »

Avec un geste agacé (elle n'aimait guère le tour que prenait la conversation), elle examina la pièce. « Vous avez changé les meubles de place.

— Tous les six mois. J'aime bien la nouveauté. Vous le sauriez si vous veniez encore dîner chez moi.

— Je n'avais pas ma place autour de la table, Norman.

— Ne dites pas de conneries. Vous êtes plus intelligente que 90 % de mes anciens étudiants. Pourquoi n'avez-vous pas fait d'études supérieures ?

— Aucune fac n'aurait voulu de moi.

— Ah oui. Votre “tragédie”, comme vous dites.

— C'est la première saloperie que je vous entends dire, et pourtant, j'en ai entendu, des provocations de votre part, jeta-t-elle avec un regard furibond.

— Franchement, on se contrefout de ce qui s'est passé il y a un siècle. La vérité est que vos capacités ne sont pas exploitées, c'est du gâchis.

— J'avais oublié, mais en fin de compte, je ne vous aime pas du tout.

— On n’a plus le temps pour ces conneries, Aubrey. Ni vous, ni moi, ni personne. Ouvrez les yeux.

— Bon, vous m’excuserez, mais il faut que je rentre, maintenant. J’ai des choses à faire, moi. Je n’étais absolument pas préparée à ça.

— Il y a des gens qui se préparent et d’autres non. Les uns et les autres finissent dans la tombe.

— Ouais, mais certains y descendent plus tôt.

— Attendez, je veux d’abord vous montrer quelque chose. »

Il l’entraîna dans son bureau, où un gros poste de radioamateur trônait sur une table, un Zenith Trans-Oceanic, une magnifique pièce de musée datant des années 1950 et qui occupait presque tout l’espace. Un micro argenté était posé devant, sur son support, comme s’il attendait qu’on le mette en service.

« Il marche ? s’enquit Aubrey.

— Un poste plus récent aurait grillé, mais ce truc-là est increvable. Il en a vu d’autres. J’étais même en train de m’en servir au moment de l’impact. Les lampes résistent très bien aux impulsions électromagnétiques – ni les arcs électriques ni les pics de tension n’en viennent à bout.

— Scott serait content de l’apprendre. Il adore ça, la radio amateur.

— Dites-lui de venir me voir, on parlera avec des gens un peu partout.

— J’essaierai de le convaincre. Vous avez réussi à trouver des correspondants ?

— Silence radio pendant quarante-huit heures. Rien que de la friture. Mais quand les variations de puissance se sont diffusées dans la magnétosphère, j’ai commencé à capter des signaux corrects, généralement dans les fréquences basses, entre trois et dix hertz. Ce matin encore j’ai capté les grandes ondes – dans les gigahertz. J’étais près du but, mais allez savoir pourquoi, tout à coup j’ai eu la nausée et la tête qui tournait – alors je suis allé m’allonger un peu sur le canapé...

— Ne faites plus jamais ça, vous m’entendez ?

— Bien madame. Le problème, enchaîna-t-il en indiquant l'émetteur-récepteur, c'est que je ne capte rien d'intéressant. Les gens racontent des histoires horribles, mais pas moyen d'avoir des chiffres, des données fiables. Si je me fais bien une idée générale de la situation, il va me falloir plusieurs jours pour mettre de l'ordre dans tout ça.

— Quels sont les pays touchés par le black-out, pour l'instant ?

— On aurait plus vite fait de compter les autres. » Il sortit un grand bloc jaune couvert de notes et rabattit sur son nez les lunettes perchées sur son crâne. « Certaines régions de Colombie, du Brésil, d'Ouganda, du Kenya, des Maldives, d'Indonésie.

— Tout ce qui est près de l'équateur, en somme.

— Ce sont ceux qui s'en sortent le mieux, oui.

— Ils n'ont pas eu de coupure du tout ?

— Zéro. La surtension magnétique a perdu en puissance à mesure que les vagues successives s'éloignaient des pôles, donc en capacité de perturbation dans les deux hémisphères. La bande équatoriale a été entièrement épargnée. Mais tout ce qui est de part et d'autre de cette bande, au nord et au sud, a perdu la quasi-totalité de ses infrastructures. Et les dominos continuent de tomber. »

Aubrey médita sur ces informations. « Et ensuite, à votre avis, qu'est-ce qui va nous... ? »

Il secoua furieusement la tête, comme jadis face à un étudiant borné. « N'allez pas trop vite, Aubrey. Réfléchissez à ce que ça signifie. Les États-Unis, le Canada, la Scandinavie, le Royaume-Uni, la France, l'Allemagne, la Russie, la quasi-totalité de la Chine, le Japon, etc. – les pays industrialisés sont tous revenus à l'âge de pierre. Bon, allez, disons à l'âge de bronze, soyons généreux. Et vont y rester un an. Voire plus. En revanche, le Congo, la Somalie, Sao Tomé-et-Principe... Les Kiribati, pourquoi pas ? Là-bas, tout marche comme avant. » Un sourire incrédule éclaira le visage du professeur, qui attrapa Aubrey par le bras, le regard pétillant d'excitation

intellectuelle. « Et vous savez quoi ? Devinez ce que font ces nations piétinées, brutalisées pendant mille ans par les connards qui se retrouvent aujourd'hui dans le noir, ces pays accablés par la pauvreté qui sont tout à coup les rois du monde ? »

Aubrey n'en savait rien.

« *Ils organisent l'aide internationale*, triompha Norman en lançant son bloc-notes sur le bureau avant de s'appuyer contre le dossier de la chaise où il avait pris place, devant l'émetteur-récepteur. Ils proposent d'inviter chez eux l'industrie agroalimentaire pour pouvoir nourrir le reste du monde. Accès gratuit aux terres cultivables, zéro impôt, alimentation en électricité illimitée pour les pays ou les multinationales désireux de baser chez eux leurs actions humanitaires. Sachant que les cultures seraient entièrement vouées à l'export. Ils ne garderaient rien pour eux. Et ne demandent rien en échange. Ils veulent juste venir en aide au reste du monde. Jamais rien entendu d'aussi émouvant de toute ma vie. »

Aubrey acquiesça en réfléchissant. « L'argent et le pouvoir ne comptent plus.

— Je n'irais quand même pas jusque-là.

— La seule chose qui importe, maintenant, c'est la nourriture. »

Elle se rappela ce qu'elle avait compris plus tôt dans la matinée, assise sur les marches de sa terrasse, en contemplant le fumeur de joints d'en face installé sur sa pelouse. Elle se leva.

« La nourriture...

— Ça y est, vous y êtes enfin ! fit Norman en souriant.

— Chut ! Je réfléchis.

— Pas trop tôt ! »

15. Désert de Jericho

Le 18 avril à 8 heures du matin, quatre jours après le début de l'événement, il n'y avait plus d'électricité depuis quatre-vingt-six heures, et l'armée américaine ne faisait pas mine de débouler sur son cheval blanc pour sauver tout le monde. Et Thom ne comprenait pas pourquoi.

« Est-ce un problème de compétence territoriale ?

— Non, c'est une question de priorité », répondit Divya Singh.

Le visage de la scientifique emplissait l'écran géant de la salle réservée aux transmissions, une cage de Faraday souterraine de soixante mètres carrés où la continuité des signaux rivalisait presque avec certains bunkers militaires. Dans son fauteuil ergonomique, les cheveux mouillés et une serviette autour du cou, Thom siphonnait sans vergogne le temps précieux de la Pr Singh. Deux jours qu'il demandait instamment à être briefé sur la situation. Elle avait finalement consenti quand Lisa lui avait offert, sur une suggestion de son patron, une dotation de dix millions de dollars pour financer un projet de recherche de son choix. En échange, elle devait le conseiller « ponctuellement, pendant la durée de la crise et de ses retombées immédiates ». Divya Singh avait accepté de mauvaise grâce, mais dorénavant, elle avait une obligation envers lui.

Elle rivait un regard lourd de ressentiment sur l'écran de son ordinateur portable. Derrière elle, le décor évoquait le salon d'un chalet de montagne

plutôt rustique. On voyait une lampe allumée. Elle avait donc encore du courant.

« Pour le ministère de la Défense, l'absence d'électricité n'est pas une priorité, sauf si cela affecte sa capacité de réaction immédiate. Actuellement, il se concentre sur un objectif unique : préserver la souveraineté nationale.

— Pourquoi ? Ils ont peur d'une invasion ? Le phénomène a pourtant affecté toute la planète, non ?

— À hauteur de 90 %, oui. Mais la responsabilité principale du ministère est la sauvegarde des infrastructures essentielles. Ses infrastructures essentielles. Les bases militaires doivent être approvisionnées en électricité. Sa mission première est donc de protéger l'ensemble de ses installations et de les remettre en état.

— Quid de l'approvisionnement en nourriture et en eau ? Quid du maintien de l'ordre ? »

Singh allait répondre quand, tout à coup, elle scruta son écran de plus près. « Excusez-moi, mais je crois voir des mains entrer de temps en temps dans le champ. Vous êtes en train de vous faire couper les cheveux, c'est ça ? »

Thom repoussa lesdites mains d'un geste agacé. Deux ans plus tôt il avait personnellement ordonné à Chloé, sa prof de yoga, de suivre une formation de coiffeuse étalée sur trois mois afin de remplir une double fonction dans le bunker le cas échéant. Chloé n'avait jamais vraiment accroché à la coiffure, et au vu des cheveux de Thom, elle n'avait pas dû beaucoup pratiquer.

« Excusez-moi. Ma coupe laissait à désirer. Mais j'ai fini. » Il enleva la serviette et lança à la jeune femme un regard noir qu'il regretta aussitôt. Elle avait à peine vingt-cinq ans et prenait mal les critiques, les injustices raciales, les inégalités de revenus, le mégenrage des personnes trans et aussi, apparemment, les regards de travers. « Pardon, Chloé. Merci

beaucoup. On reprendra plus tard. Mes cheveux sont super, reprit-il en voyant son expression. Vraiment très bien. Vous êtes naturellement douée. »

L'intéressée se cacha derrière sa chevelure blond platine et remballa son matériel sans un mot.

Cette fille allait poser problème. Il n'avait pas échappé à Ann-Sophie qu'elle lui ressemblait un peu, non seulement par sa blondeur et son teint clair mais aussi par sa minceur ; sauf qu'elle avait dix ans de moins. Sensible aux non-dits en tous genres, Chloé avait bien perçu son aversion, ainsi que l'attirance de Thom, et naviguait comme elle pouvait dans cet environnement hostile.

Thom se concentra à nouveau sur l'écran. « Pardon, vous disiez ?

— Je disais, enchaîna la Pr Singh, que l'armée va faire le dos rond, confiner ses installations et chercher à rester en ordre de bataille dans la perspective d'une attaque.

— Et la continuité de l'État ? Les dispositifs de mise à l'abri du Président, du Parlement, le super-bunker sous l'aéroport de Denver... Ça en est où ? Où sont tous ces gens ? Ils ont de l'électricité ?

— Probablement, mais vous devez comprendre que le gouvernement fédéral ne compte plus. Il n'a plus aucune utilité, si ce n'est pour allouer des ressources directes aux différents États qui le composent pour qu'ils prennent le relais. La FEMA ne supervise plus depuis dix ans la résilience des chaînes d'approvisionnement. Vous savez sur quel réseau de distribution alimentaire le gouvernement fédéral a prévu de s'appuyer en cas de crise ?

— Je dois admettre que non.

— Les supermarchés Walmart.

— Vous plaisantez.

— Non, et c'est assez logique en fait. Pour assurer le ravitaillement de la population en denrées bon marché, ce sont eux qui ont les infrastructures les plus opérantes et les mieux implantées en milieu urbain. Il suffit que

l'État fédéral rétribue Walmart pour répartir gratuitement les vivres. D'ailleurs, c'est la seule chose qu'il puisse faire. »

Thom médita un instant. « Vous sous-entendez qu'il n'y a ou qu'il n'y aura bientôt plus de chaîne de commandement sur le territoire des États-Unis ? »

Elle hocha vigoureusement la tête. « La situation se détériore déjà conformément au “Méga-scénario de New Madrid” développé il y a quelques années par la FEMA.

— Je suis passé à côté. Qu'est-ce que c'est ?

— À la base : soyez gentils avec le ou la maire de la commune, car vous allez en avoir besoin. Les villes, villages, etc. vont se refermer sur eux-mêmes, se couper du monde. Ce qui n'est pas une mauvaise chose en soi. Sans Internet, les rumeurs et la désinformation vont se propager beaucoup moins vite. Il est plus difficile de répandre des mensonges face à face qu'en ligne. Les faits observables vont devenir les seuls dignes de foi, ce qui devrait être la norme, d'ailleurs. »

Thom renonça à contester cette vision simpliste, voire néoluddite, des technologies modernes de l'information. Singh en profita pour regarder ostensiblement sa montre. « Il faut que j'y aille. Vous en savez suffisamment pour l'instant ?

— Pas tout à fait. » Thom pouvait se passer de précautions oratoires, maintenant qu'elle avait accepté ses dix millions. « Quelle est la situation dans les grandes villes ?

— Pas postapocalyptique, pour le moment. À New York et dans le New Jersey l'exode est moins grave que prévu. Mais le point de bascule n'est pas encore atteint. La plupart des gens sont mentalement capables d'assurer leur survie sur soixante-douze heures. Après ça... Disons qu'au bout d'une semaine on entre dans l'inconnu.

— Vous avez des nouvelles de la région de Chicago ?

— Non, pourquoi ? »

Thom ne répondit pas, ne se sentant nullement tenu d'échanger des informations. « Où m'avez-vous dit que vous vous trouviez, déjà ? »

— J'occupe le chalet familial dans les Alleghenies, à l'ouest de la Pennsylvanie. Je savais que l'électricité n'y serait pas coupée tout de suite, mais ça ne va pas durer plus de quelques jours.

— Où en sont les tentatives de remise en état du réseau ?

— Il est beaucoup trop tôt pour se prononcer. On est toujours dans la réaction initiale. Dans un deuxième temps on pense résilience, et ensuite seulement remise en route. On ne fait pas tout en même temps. D'abord, les ressources iront systématiquement... » Elle compta sur ses doigts. « ... au pompage électrique de l'eau, au retraitement des eaux usées et aux hôpitaux. Dans cet ordre. Car entre pomper de l'eau potable pour approvisionner leur commune et alimenter en électricité l'hôpital ou la maison de retraite, les autorités locales auront vite fait de choisir.

— Normal, commenta Thom.

— Tout le monde n'est pas de cet avis, contra-t-elle en haussant les épaules. L'eau qui coule à flots entraîne un énorme gaspillage. Alors qu'une distribution intermittente restreinte, intelligemment calculée, à des heures convenues à l'avance... » Voyant que ça ne l'intéressait pas, elle s'interrompit. « Mais passons. »

Derrière Thom, l'ex-major Jimmy entra dans la pièce et lui fit signe qu'on avait besoin de lui. « Ce sera tout pour aujourd'hui. Mais j'aimerais qu'on se reparle dans vingt-quatre heures.

— Je ferai de mon mieux. Mais vous savez, Thom, quand l'électricité va s'éteindre, je vais devoir passer en mode survie, moi aussi.

— Eh bien dites donc, avec dix millions de dollars on n'a plus grand-chose, par les temps qui courent.

— C'est probable, en effet », répondit-elle en soutenant son regard.

Thom cliqua sur *Quitter* avec un sentiment d'insatisfaction. Il consulta un des deux téléphones posés devant lui, un gros téléphone-satellite dont

l'écran ne lui révéla pas ce qu'il espérait. Il le reposa sans ménagement.

« Ma sœur est vraiment imbuvable, non ? »

Ne sachant que répondre, Jimmy garda le silence.

« Question purement rhétorique. Que puis-je pour vous ?

— Brady est sur le départ, patron.

— Enfin ! » Thom s'en fut en marmonnant. Jimmy ne saisit que quelques mots au passage, d'où il ressortait que le boss ne s'était jamais donné autant de mal pour personne.

Et puis il y avait Brady. L'indispensable Brady, arrivé de San Francisco quarante-huit heures plus tôt, mais qui rechignait à repartir déjà pour Aurora, arguant de « sérieux préparatifs » à boucler avant.

« Alors ça y est, vous êtes enfin prêt ? » s'enquit Thom sitôt sorti. Appuyé contre la carrosserie de la BMW noire, Brady profitait du soleil, les paupières closes. Le ciel était sans nuage, la luminosité intense, l'air frais et lumineux, si limpide qu'on distinguait au loin les sapins de Black Crook Peak. L'homme à tout faire ouvrit les yeux et se redressa.

« Vous auriez préféré que je reparte plus tôt, je sais.

— Ce que j'aurais préféré, c'est que vous soyez *déjà* sur place. Il y a trois jours que j'essaie en vain de joindre Aubrey. Son téléphone-satellite est éteint et je parie qu'elle n'a pas un sou de côté. Je n'ai aucun moyen de savoir ce qui se passe pour elle, et vous, vous traînez.

— C'est loin, Aurora, patron. Deux mille cinq cents bornes. Il va me falloir entre vingt et vingt-deux heures si je roule d'une traite. Il y a des tas de choses à prévoir.

— Qu'est-ce qui vous inquiète à ce point ? » Thom lança un coup d'œil à Jimmy, toujours en treillis, semi-automatique en travers de la poitrine, l'air de se dire *Mais enfin, de quoi il a peur, ce type ?* L'ex-major Jimmy se borna à hausser les épaules. *Y en a qui doutent de rien.*

« Ma sécurité personnelle, répliqua Brady. La première partie du trajet a été un peu compliquée. »

Il n'était pas entré dans les détails de sa rencontre avec les toxicos de Battle Mountain, en partie pour ne pas embêter le boss avec les difficultés pratiques de sa mission, mais aussi parce qu'il n'en était pas fier. Il avait quand même failli se faire défoncer la tête par manque de vigilance. Il en était resté secoué ; plus le plan était complexe, plus les points potentiellement problématiques se multipliaient. Se confiner chez soi c'était une chose, mais prévoir une chaîne d'approvisionnement en carburant sur mille trois cents kilomètres entre San Francisco et une communauté souterraine planquée dans un silo à missiles nucléaires démilitarisé... Il pouvait quand même y avoir des accrocs en route.

Il s'était promis de tirer toutes les leçons de ce qu'il venait de vivre. Depuis son arrivée au Sanctuaire, il avait passé son temps à vérifier tous les fils et contacts électriques de la voiture, à nettoyer et graisser ses armes, recharger les batteries, refaire le plein d'essence, manger et dormir le plus possible, soigner ses articulations malmenées (anti-inflammatoires et packs de glace) et glaner toutes les infos possibles sur les conditions météo et les agissements de la population de part et d'autre des Grandes Plaines centrales. Il devrait s'arrêter deux fois refaire le plein, sans station fantôme comme à Battle Mountain. Qui, propriété du boss ou pas, avait failli lui être fatale. Bref, cette fois il fallait que ça file droit.

« Ne vous en faites pas pour votre sœur. Je m'en charge. »

Thom hocha distraitement la tête. Chloé sortit de la maison et s'approcha de Jimmy, qui se détourna pour lui répondre à voix basse. L'ex-major lui posa la main sur l'épaule, et elle se força à sourire. Qu'est-ce que c'était que cette histoire, encore ? Jimmy consolait Chloé maintenant ? Thom décida de ne pas y prêter attention. Il souhaita bonne route à Brady pour la forme et tourna les talons.

« Une dernière chose, monsieur. »

Thom revint sur ses pas, agacé.

« L'argent ? » lui rappela Brady.

Thom et Jimmy descendirent seuls dans le complexe, laissant Brady patienter dehors. La chambre forte était au niveau le plus bas du silo, protégée par une double porte blindée à clés multiples. Comme dans les banques, il fallait deux clés autorisées pour accéder à la salle principale, et une clé différente pour chacune des quatre suivantes. Thom se fiait plus à Jimmy qu'à quiconque, mais il ne lui avait quand même donné accès qu'à la première des salles, où était entreposée sa réserve de liquide. L'ensemble était conçu pour qu'on ne découvre l'existence d'une salle supplémentaire qu'une fois entré dans la précédente.

La chambre forte formait donc dans sa totalité une série de salles interconnectées, sans couloirs intermédiaires. Le raisonnement de Thom était que si, en pénétrant dans la première, un individu faisait une estimation grossière de la quantité de liquide – en l'occurrence, un million en petites et moyennes coupures – et s'il connaissait le nombre total de salles, il pouvait en déduire la somme totale. Or, les grands nombres faisaient les gros problèmes.

En limitant le nombre de personnes au courant du stratagème, Thom espérait que la vérité ne s'ébruiterait pas. La somme contenue dans chacune des salles secrètes était supérieure d'un million à celle de la salle précédente, et le total – quinze millions de dollars – n'était connu que de lui. Le risque majeur venait des agents de sécurité qui avaient acheminé tout ce liquide, à l'origine, mais comme il n'avait jamais fait transporter plus de deux millions à la fois, et qu'aucun agent n'avait fait deux fois le trajet, là encore, personne d'autre que lui ne pouvait connaître le montant total entreposé.

Thom et Jimmy mirent quelques minutes à entasser deux cent cinquante mille dollars en petites coupures dans le sac de voyage bleu prévu à cet effet. Tandis qu'ils transféraient méthodiquement les liasses, Thom s'enquit le plus nonchalamment possible :

« Un problème avec Chloé, au fait ?

— Non, pourquoi ?

— Je vous ai vus parler, et elle avait l'air un peu perturbée.

— Ah, je vois. Non, non, c'est Chloé, quoi. Vous savez comment elle est.

— Ah, d'accord », opina simplement Thom en continuant à remplir le sac à partir des boîtes métalliques. Il s'autorisa quand même un coup d'œil à son interlocuteur. Il avait envie de répliquer : « C'est plutôt *toi* qui as l'air de bien la connaître, mon salaud. » Mais il s'abstint. Il voulait perdre l'habitude d'être jaloux de toutes les jolies femmes qui passaient.

Mais on en était aux sujets qui fâchent, et ce fut Jimmy qui enchaîna.

« Au fait, j'ai cru comprendre que le Dr Bordwell allait nous quitter.

— Je vous demande pardon ? » fit Thom en levant brusquement les yeux.

Sans s'interrompre dans sa tâche, Jimmy poursuivit : « Un problème avec son père. Apparemment, il a eu une... un problème cardiaque juste avant que le courant soit coupé. Le stress, probablement. Le docteur s'inquiétait de ne pas avoir eu de nouvelles. Alors il est retourné à Provo.

— Vous voulez dire qu'il est *parti* ?

— Oui monsieur, ce matin à 9 heures.

— Vous venez de dire qu'il *allait* nous quitter. Mais en fait, ce dentiste est *déjà* parti.

— Oui, c'est ce que je voulais dire, pardon. Le Dr Bordwell est parti.

— Merde ! Et qu'est-ce que je fais, moi, si j'ai un abcès dentaire ? Si un des enfants a un abcès ? Ou Ann-Sophie ? se rattrapa-t-il. Ou vous, d'ailleurs. Qu'est-ce qu'on fait ? On en crève ?

— Eh, bien il a présenté ses excuses et précisé qu'il était disposé à revenir en cas d'urgence. »

En réalité, David Bordwell ne pouvait pas voir le complexe en peinture et se demandait bien ce qui lui avait pris de conclure ce pacte avec le diable. Après deux nuits dans la cellule de prison souterraine – certes luxueuse –

qui lui était dévolue, il avait décidé qu'aucune somme d'argent ne valait de vivre un an terré comme une taupe. Et il était parti sans plus d'explications. Jimmy avait inventé de toutes pièces cette histoire de crise cardiaque pour amortir le choc, donner à sa défection une aura de respectabilité et contenir la fureur du boss. C'était un échec.

« *Disposé à revenir ?* répéta ce dernier, incrédule. Ben voyons ! On n'aura qu'à lui envoyer un SMS, ou un mail, ou bien, tiens, on lui passera un coup de fil, pourquoi pas ? Ah non, merde, c'est vrai, je suis bête : on ne pourra pas parce qu'il n'y aura pas d'électricité ! »

Jimmy se remit à compter mécaniquement les liasses. Au bout d'un moment, il s'éclaircit la voix et reprit : « Au fait, puisque son logement est disponible maintenant... ce serait dommage qu'il reste vide. Alors j'ai pensé que peut-être... »

Thom fit la grimace et se prépara.

« Mon cousin Mike est dans une situation difficile, et... »

Thom ferma les yeux. Ces gens avaient perdu la tête ou quoi ?

« On ne prend plus personne », conclut-il sans aménité.

16. Aurora

Phil le Fumeur dormait comme d'habitude dans son transat en alu sur sa pelouse, mais il ouvrit les yeux en entendant quelqu'un approcher. Aubrey venait droit vers lui, l'air décidé. Il se retourna pour vérifier que c'était bien après lui qu'elle en avait. Mais sa façon de le regarder ne laissait guère de doute. Elle le salua du geste.

« Salut, Phil. »

Il quitta sa chaise longue, un peu mal à l'aise. Beaucoup de choses mettaient Phil mal à l'aise, mais surtout sa jolie voisine ; elle était même en haut de la liste.

« Ne vous dérangez pas, vous pouvez rester assis, ajouta-t-elle en arrivant à sa hauteur.

— OK », fit-il en se rasseyant une nanoseconde, avant de s'apercevoir que ça le mettait encore plus mal à l'aise. Il se releva aussitôt. « Euh, ça va chez vous ?

— Comme pour tout le monde. C'est la merde. Et vous ? Je vois que vous avez travaillé au jardin », ajouta-t-elle en indiquant d'un mouvement de tête la tenue de Phil. Il portait un pantalon en toile tout sale et un tee-shirt « J'AIME PI » trop serré à la taille. Il sourit sous son vieux chapeau de paille digne d'un épouvantail. Il était ridicule, mais s'en fichait complètement. Sans le vouloir, il en faisait même un style à part entière.

« Un peu, oui. Mais j'ai fait une pause le temps d'un petit somme. »

Aubrey regarda l'espèce de longue bêche appuyée contre le transat.
« C'est quoi, ce truc ? »

Phil la retourna pour lui en montrer l'extrémité en demi-lune, coupante sur un côté. « Une binette à gazon.

— Vous préparez le sol ? Dans quel but ?

— Pour planter, expliqua-t-il en englobant du geste son jardin et le carré de gazon en chantier. On a vraiment de la chance que le black-out soit tombé en cette saison.

— Ah bon ?

— Ah oui ! Mi-avril, c'est l'idéal. Il est temps de s'y mettre. J'ai un vrai jardin à l'arrière de la maison, mais je faisais plutôt des herbes et des aromates. Ça ne nous sera plus d'une grande utilité maintenant.

— Quelles herbes, par exemple ?

— Non, non, rectifia-t-il, en s'empourprant. Je vois à quoi vous voulez faire allusion, mais pas ce genre d'herbe.

— Je vois.

— Bref, poursuivit-il, l'air inquiet tout à coup. Je retournais un peu de gazon pour faire quelques plantations. Mais c'est du boulot. Après ce carré, j'ai dû me reposer.

— Et vous vous y connaissez en jardinage ?

— En fait, oui, pas mal, s'enthousiasma-t-il, mais jusqu'à présent je ne faisais pousser que de petites plantes, vous voyez. En intérieur. »

Aubrey le considéra longuement. *Ben voyons...* Elle se retourna vers la maison, qui comptait un rez-de-chaussée et un entresol aux fenêtres occultées. L'une d'elles était même condamnée. Elle revint à Phil et contempla son coquard.

« Ça va mieux, votre œil ?

— Oui, oui, ne vous en faites pas, répondit-il en y portant le bout des doigts, tout gêné. Je m'en suis bien sorti, dans l'ensemble.

— Phil, vous faites de la culture hydroponique dans la cave, c'est ça ?

— Oui, un peu... des légumes, tout ça.

— Et de l'herbe. En grande quantité.

— Hein ? Mais non, voyons !

— Allez, avouez.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, s'emporta Phil. On parlait de légumes, là, non ?

— C'est ici que Scott se procure l'herbe qu'il deale, il me l'a avoué. Chez vous. Vous la faites pousser dans votre cave, il la vend et vous partagez les bénéfices ; un des types à qui vous vendez votre production a su d'où elle venait et est venu vous braquer quand le courant a sauté. Je me trompe ?

— C'est pas cool, ce que vous dites. Je me suis fait cambrioler ! C'est moi la victime, ici. Et vous, vous... Je n'ai pas à tolérer vos accusations, et... » Laissant sa phrase en suspens, il replia son transat. Le plastique à moitié arraché se coinça dans le cadre en aluminium, avec lequel il se débattit en vain sous le regard patient d'Aubrey.

« C'est bon, calmez-vous. Il n'y a plus rien d'illégal, maintenant. Mais si vous pouviez juste arrêter de dealer... »

Excédé, Phil jeta le transat par terre puis se retourna d'un bloc vers Aubrey. « C'est *lui* qui me l'a proposé, OK ? Moi, je n'en faisais pousser que pour ma consommation personnelle ! C'est votre fils qui est venu me...

— Beau-fils, rectifia-t-elle.

— Oui, enfin bref. Je ne sais pas comment il l'a su, mais...

— Peut-être en voyant les fenêtres masquées, et parce que vous fumez des joints tous les soirs dans le jardin ?

— Il a commencé à me mettre la pression. Scott est très... enfin, très *ambitieux*, vous savez. »

Ça, c'était une première. Aubrey n'avait jamais entendu évoquer Scott en ces termes. D'une certaine manière, elle était fière de lui. « De toute

façon, ces enfoirés m'ont presque tout braqué, et sans lumière artificielle le reste va crever, ajouta-t-il en contemplant d'un œil morne les fenêtres calfeutrées. Le pire, c'est qu'ils m'ont obligé à tout charger avec eux dans le camion. »

Elle le dévisagea d'un œil presque compatissant. Tout perdre, elle connaissait. Ses plants d'herbe, c'était sa fierté, à Phil.

« Qu'est-ce que vous faites dans la vie au fait ?

— Data analyst ? répondit-il sous forme de question, comme s'il lui demandait la permission.

— Il ne va plus y avoir beaucoup de données à analyser, dorénavant. Donc, maintenant vous êtes agriculteur. Si on retourne toute cette terre, qu'est-ce qu'on peut planter de comestible d'ici huit, dix jours ?

— Vous croyez vraiment que l'électricité va rester coupée un an et qu'on n'a pas le choix ? demanda-t-il, sceptique.

— Ce que je crois, c'est qu'on est dans la merde. Mais jusqu'à quel point, je ne sais pas. Vous préférez rester là sans rien faire à attendre la révélation ? »

Phil observa sa tranchée. « La place est comptée, donc il faut viser le rendement ; planter des tomates, par exemple. On peut tout cuisiner avec des tomates, ou les manger telles quelles. Moi, je ferais pousser un maximum de tomates et je les mettrais en conserve, si je trouve assez de sel et de vinaigre.

— Enfin quelque chose d'utile ! Bon, quoi d'autre ? »

Phil réfléchit. Tout ça commençait à lui plaire. Il divisa mentalement son jardin en sections imaginaires correspondant à son futur potager. « Des courgettes. Ça atteint une belle taille, ça ne pourrit pas, on en a pour un moment. Des carottes, bien sûr, si on peut mettre assez de grillage autour pour les protéger des bestioles. Des épinards, des aubergines, des potirons, des courges. On n'aura pas la place pour plus.

— Et si on enlève toutes les clôtures ?

— Dans ce cas, évidemment, on peut se lâcher. On ajoute des haricots. Ça fait des protéines.

— Du maïs ? »

Phil éclata de rire, puis vit qu'elle ne plaisantait pas. « Non, pas du maïs. Il faut trop de place et ça n'a aucune valeur nutritive. Et ne me lancez pas sur le lobby du maïs, on y serait encore demain. »

Aubrey en prit bonne note.

« On ne plantera pas pour vendre la récolte », reprit-il en balayant du regard tout le voisinage et en imaginant le résultat. Si j'avais ce terrain moitié à l'ombre moitié au soleil près de chez Derek et Janelle, là-bas, je planterais bien de la pastèque orange. On se régalerait ! Vous avez déjà goûté ? »

Elle secoua la tête.

« Ah, vous ne savez pas ce que vous ratez. Au mois d'août, je suis capable d'en manger une entière. C'est très sucré. »

Phil reprenait vie sous ses yeux. Quatre jours plus tôt on les aurait pris pour des dingues, deux survivalistes prêts à défoncer leur pelouse pour planter des légumes en prévision de l'apocalypse. Mais dans ce lotissement étrangement silencieux, sous un ciel sans avions, la conversation prenait un tour très sensé. Plus sensé que jamais. Elle reporta son regard sur la binette que Phil tenait dans ses mains pleines de terre.

« C'est difficile à manier ?

— Pas du tout, prenez-la. Tenez-la bien verticalement au bout de la rangée que je viens de commencer. » Elle empoigna le manche et posa bien droit au-dessus du gazon la partie arrondie en forme de demi-pelle. « Maintenant, faites-la pivoter comme ça. »

Il se posta derrière Aubrey et, sans toucher ses mains sur la binette, lui montra le bon mouvement de rotation. Elle apprécia qu'il reste à bonne distance. Elle avait un détecteur intégré de comportements louches et réagissait instinctivement quand un homme la serrait de trop près.

« Maintenant, tenez-la fermement et montez dessus, les deux pieds bien à plat sur la demi-pelle. Vous allez voir, elle va s'enfoncer toute seule. »

Aubrey s'exécuta et en effet, le rebord incurvé trancha la terre avec un bruit pas désagréable.

« Parfait. Maintenant, reculez un peu, positionnez le manche parallèlement au sol, insérez la pelle et poussez. Vous trancherez toutes les racines d'un coup. »

Là encore Aubrey obtempéra, et le paquet de gazon se détacha de la terre en opposant peu de résistance. Elle le souleva. « Vous avez une brouette ?

— Ah non ! On n'évacue pas la terre, on s'en sert comme engrais. Retournez la motte, vous allez voir. »

Celle-ci retomba à l'envers sur le sol fraîchement mis au jour, révélant une terre noire et grasse.

Phil eut l'air satisfait. « Une vraie pro ! On peut dégager le reste dans la journée, arroser à mort tant qu'il y a encore de l'eau au robinet, et pourvu qu'il pleuve un peu, on est bons pour planter d'ici la fin de la semaine.

— Et les semences ?

— Oui, il nous en faut, et de très bonne qualité. Bio et tout. Pas d'OGM chez nous ! Ça va être notre plus gros problème. Il faut trouver les bons grainetiers, ceux qui fournissent les exploitations agricoles. Et arriver avant tout le monde. »

Un bruit de moteur leur fit tourner la tête. La voiture d'Aubrey, avec Scott au volant. Il se gara un peu trop vite dans leur allée.

Aubrey rendit sa binette à Phil. « Merci. À tout à l'heure.

— Entendu, tante Beru. »

Sur le point de traverser la rue, elle se retourna, interdite. « Tante qui ?

— Mais si, vous savez bien, la famille Lars ? Ceux qui récoltent la condensation avec leurs *vaporateurs* ? L'oncle Owen et la tante Beru, qui

recueillent et élèvent Luke ? » Il lui fit signe de laisser tomber. « Luke Skywalker. Dans *La Guerre des étoiles*. Allez, bonne journée. »

C'était bien un truc de geek, ça. Aubrey sourit, agita la main et s'en alla affronter Scott. Mais tout à coup, elle vit qu'il n'était pas seul.

Il y avait une fille à côté de lui dans la voiture.

OceanofPDF.com

17. Désert de Jericho

À trente mètres sous terre, Ann-Sophie frappa à la porte de l'unité 9A et patienta, un bouquet de fleurs sauvages à la main et un sac à provisions à l'épaule. Elle frappa de nouveau et, n'obtenant toujours pas de réponse, appuya sur la sonnette, un petit bouton à peine visible logé dans le lambris du palier. Marquès vint ouvrir en jean et tee-shirt. Il sourit, surpris.

« Il me semblait bien avoir entendu frapper, mais il y a si peu de bruit ici que je n'en étais pas sûr.

— Je vous comprends, dit Ann-Sophie en souriant à son tour. Ça fait une drôle d'impression, n'est-ce pas ? Vous aussi vous avez les oreilles qui se bouchent dans l'ascenseur ?

— Mais oui ! Ça me rend dingue. Je n'avais jamais mâché autant de chewing-gum de ma vie. Mais entrez, je vous en prie. »

Ann-Sophie regarda par la porte ouverte. « Beth et la petite sont là ? Je m'excuse, je n'ai pas retenu son prénom.

— Kearie.

— Ah oui, Kearie. Elles sont là ?

— Non, Beth l'a emmenée se dépenser un peu à la salle de gym. Mais ça ne fait rien, entrez », proposa-t-il en s'effaçant.

L'unité 9A comptait parmi les petits appartements du complexe : une seule chambre et un coin canapé dans le salon. La palette de tons choisie

pour le reste du complexe dominait également ici, un camaïeu de beiges qui aurait dû être limité au strict minimum. Mais Thom avait lu dans un test d'adaptation psychologique que ces nuances étaient particulièrement apaisantes. Pour sa part, Ann-Sophie les détestait.

« Vous pouvez repeindre, si vous voulez, proposa-t-elle.

— Non, non, c'est très joli.

— Oh non ! Je suis scandinave, moi. Le manque de lumière, ça me connaît. Ce marron ne va pas du tout. Il aurait fallu des couleurs vives, au contraire. Et des bougies. Je vous en ai d'ailleurs apporté quelques-unes. Tenez, c'est pour vous trois, acheva-t-elle en posant son sac en toile sur la table de la salle à manger.

— Oh, merci, c'est très gentil. » Marquès était sincère. L'atmosphère générale dans le complexe était à l'hostilité et au mécontentement ; c'était la première fois depuis son arrivée qu'on lui témoignait de la gentillesse.

« Il y a aussi des épices et des condiments non prévus dans les denrées de base. De la sauce piquante, de la moutarde forte, bref, tout ce qui donne du goût. Et mes enfants ont cueilli ces fleurs pour vous. »

Marquès les prit sans bien savoir quoi dire. « Merci beaucoup. »

Ann-Sophie hocha la tête et regarda autour d'elle, un peu mal à l'aise. Il y avait plusieurs jours qu'elle remettait cette visite, et une fois sur place elle ne savait pas comment se comporter. C'était plus difficile que prévu. Il y avait presque dix ans qu'elle et Thom étaient mariés, dix ans à réparer les dégâts qu'il provoquait chez les gens. Elle avait l'habitude de balayer la vaisselle brisée, pour ainsi dire, mais maintenant qu'elle était sûre de vouloir divorcer, elle avait plus de mal à accomplir ce devoir quasi quotidien. Si Thom restait incapable de dissimuler son narcissisme, ce n'était plus son problème. Toutefois, elle allait partager un bunker avec la famille Marquès pour une durée indéterminée. Mieux valait, une fois de plus, apaiser les tensions.

« Parfois, il se comporte comme un sale con, lâcha-t-elle. Je le sais bien.

— Pardon ?

— Thom. Il y a combien de temps que vous travaillez pour lui ?

— Quatre ans.

— Donc, je ne vous apprends rien.

— Sans commentaire, répondit Marquès avec un sourire.

— J’ai fait le test du trouble de la personnalité borderline pour lui, un jour. Il avait sept symptômes sur dix. Trop peu pour poser un diagnostic, mais assez pour entrer dans la catégorie des sales cons.

— Je n’irais pas jusque-là. On l’a pris au dépourvu et on ne lui a pas laissé le choix. Je ne sais pas si j’aurais mieux réagi que lui. »

Pour toute réponse, Ann-Sophie haussa les épaules et regarda de nouveau autour d’elle. Elle s’arrêta sur l’alcôve prévue pour les résidents avec enfant. Le lit était refait, mais on voyait qu’on y avait dormi. Elle y regarda de plus près. Il y avait quelque chose d’anormal, elle n’arrivait pas à mettre le doigt dessus ; l’absence de peluches ou autres signes d’une présence enfantine, peut-être ?

Marquès semblait tout à coup nerveux. « Vous voulez un café ? J’ai enfin réussi à maîtriser la cafetière.

— Ne vous dérangez pas, merci. Il faut que je me sauve. Les enfants sont dehors, probablement en train de jouer avec un serpent à sonnette ! »

Marquès rit, mais un peu trop fort. « On n’est pas habitués au désert. Kearie veut tout le temps aller se promener et Beth lui dit : “OK, si tu me trouves des bottes de cow-boy !” »

Les bottes. C’était ça le détail qui clochait. Il y en avait une paire bien rangée à côté du lit, le bout sous la table de chevet. Des bottes d’homme. Et sur la tablette, une grosse montre d’homme.

Ce n’était pas le lit de Kearie. Marquès dormait là et la petite avec sa mère. Pourquoi ? Ils s’étaient disputés ? Pourtant, elle les avait vus ensemble ; s’ils en étaient à faire chambre à part, devant témoins ils

donnaient bien le change. Elle se tourna vers lui, incapable de travestir son incompréhension.

« Quoi ? s'enquit-il en regardant vers le lit.

— Pardon ?

— Non, rien, excusez-moi. »

Un échange absurde entre deux personnes qui savent très bien ce que pense l'autre. Soudain le visage de Marquès s'éclaira excessivement : « Zut, j'ai encore laissé traîner mes bottes ! » Il alla les récupérer avec toute l'assurance dont il était capable et les balança dans la penderie. « Je laisse traîner mes affaires n'importe où, ça énerve beaucoup Beth, s'exclama-t-il en secouant la tête, tout sourire.

— Je vois. » Elle était parvenue à certaines conclusions, et ça n'avait pas échappé à Marquès.

« Je ronfle, précisa-t-il. Fort. Ça pose des problèmes.

— Ce n'est pas vrai qu'on vous a offert des meubles de patio, lâcha Ann-Sophie.

— Pardon ?

— C'est moi qui m'occupe des cadeaux pour les cadres de Vida. Mariages, bar mitzvah, crémaillères, naissances, tout. Je m'en charge personnellement et je n'oublie jamais personne. Si on vous avait offert des meubles de patio, je m'en souviendrais.

— Merde alors ! fit Marquès, l'air stupéfait. De qui ça venait, dans ce cas ? On leur doit une carte de remerciements.

— Vous savez, si vous avez menti à Thom, je suis littéralement la dernière personne au monde à m'en soucier. »

Marquès regarda ailleurs en hochant la tête, essayant visiblement de gagner du temps. Puis il cessa de lutter. « Ouf. Maintenir les apparences, ça m'épuise.

— Qui est Beth, alors ?

— Ma voisine de palier.

— Vous êtes ensemble ?

— Non, elle est lesbienne. »

Ann-Sophie sourit comme ça ne lui était plus arrivé depuis des mois.
« Elle a juste profité du voyage ?

— Oh non, elle n’y est pour rien. C’est moi qui ai eu l’idée de l’emmener. Avec tout ce qu’on disait à la télé, elle ne savait pas quoi faire. Elle est toute seule avec la petite. Je les ai presque *obligées* à m’accompagner.

— Vous avez dit que le père de Kearie était mort.

— En fait, c’était juste un donneur. Elles ne l’ont même jamais rencontré. Si vous saviez comme je me sens mieux ! Je ne suis pas très doué pour mentir, désolé.

— C’est plutôt une qualité.

— On s’en va, si vous préférez.

— Vous n’y pensez pas. Au contraire, c’est héroïque ce que vous avez fait.

— Ah, je me sens drôlement mieux ! Dites, vous seriez partante pour un verre, un vrai ? »

Ann-Sophie prit place à table. « Allons-y pour un verre, un vrai. »

Vingt-cinq mètres au-dessus d’eux, dans le centre de télécommunications du troisième sous-sol, Thom les observait sur un de ses multiples moniteurs. Car dans le salon de chaque unité d’habitation, une toute petite caméra de surveillance était sertie dans le coin supérieur gauche de l’écran de télé. Seuls étaient au courant les gens qui devaient l’être, donc aucun des résidents. C’était en cas d’urgence médicale, pas pour les espionner. À l’origine. Mais ces derniers jours, Ann-Sophie lui battait froid ; c’était tout juste si elle lui adressait la parole. Alors quand il l’avait vue prendre l’ascenseur avec un bouquet de fleurs et un sac à provisions, sa curiosité naturelle l’avait emporté (aiguillée par les infidélités des mannequins avec qui il était sorti par le passé), et il s’était posté là pour la

regarder descendre au niveau -9 et entrer chez Marquès. Il les vit donc – sans les entendre – trinquer avec le bon vin rouge qu'elle avait apporté. Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien fabriquer là-dessous ?

Il serait seul un bon moment dans la salle de contrôle. Il avait donné des instructions précises : personne ne devait entrer sans y être expressément invité, et encore, seulement en sa présence. Pour pouvoir, le cas échéant, éteindre ces moniteurs qui devaient rester secrets.

Si sa femme s'envoyait cet enfoiré de pilote, personne ne devait le savoir.

18. Aurora

En montant les marches de sa terrasse, Aubrey regarda la brune à longue queue de cheval assise dans la voiture. Elle tenta un bref salut au passage, mais ils ne remarquèrent même pas sa présence. Scott parlait en faisant de grands gestes. Enfin, il hocha vigoureusement la tête et posa la main sur le bras de sa passagère. Ils étaient visiblement parvenus à un semblant d'accord. Ils descendirent de voiture, et Scott fit le tour pour l'aider à sortir le sac à dos bourré à craquer posé sur la banquette arrière. Ils rejoignirent Aubrey, Scott fermant la marche. Il lui fit un petit signe exprimant à la fois *Je t'expliquerai* et *Si tu fais tout foirer tu me le paieras*.

Elle se força à sourire. « Salut, moi c'est Aubrey. » Là-dessus au moins, pas possible de polémiquer.

La fille s'arrêta pour la regarder. Scott fit les présentations.

« Céleste. »

Aubrey digéra l'information. Elle n'avait encore jamais vu sa petite amie actuelle, même pas en photo sur Instagram pour s'en faire une idée. Elle ne savait presque rien d'elle, sinon qu'ils étaient dans la même classe, qu'elle avait des ennuis familiaux et qu'elle était noire. C'est tout. Sauf que la jeune personne n'était pas du tout noire. Ni même café au lait. Céleste avait la peau diaphane ; on voyait presque à travers. Si elle avait dû deviner ses origines elle aurait dit « estoniennes ».

« Bonjour Céleste, ravie de faire enfin ta connaissance, dit-elle sur le ton le plus neutre possible. Je me trompe tout le temps sur ton prénom, je t'appelle toujours Caprice, et Scott m'engueule chaque fois. Il est hilarant, ce gamin. Tu es vraiment hilarant », reprit-elle à l'intention de Scott.

Il lui lança un regard assassin. Céleste coinça une mèche de cheveux derrière son oreille en les regardant tour à tour, sentant que quelque chose passait entre eux, mais ne releva pas. « Ah oui ? Ça c'est drôle, alors, lâcha-t-elle comme on dit quand justement il n'y a rien de drôle. Merci de me laisser habiter chez vous. »

Aubrey ne haussa même pas un sourcil et embraya comme une championne de Formule 1. « Aucun problème. Va poser tes affaires, il faut que je demande quelque chose à Scott vite fait. »

Céleste consulta Scott du regard. Il sourit puis l'embrassa sur la bouche avec ostentation. Elle disparut dans la maison. Scott coupa l'herbe sous le pied d'Aubrey, agressif : « On va partager ma chambre.

— Pas la peine d'aboyer, Scott. Ça m'est complètement égal.

— Je suis allé voir chez elle. Ça se passe mal. Ça se passe *toujours* mal mais là, c'est vraiment la merde.

— J'en suis navrée. Comment vous vous êtes connus, au fait ?

— Rusty travaille avec son père. Je ne sais pas en quoi ça consiste, juste que son père est un sale con. Rusty est tout le temps fourré chez eux. Elle ne peut pas rester là-bas. Je ne plaisante pas.

— Je t'ai déjà dit que ça m'était égal. Elle peut rester, sans problème.

— Je ne t'ai pas demandé la permission.

— Bon sang, arrête de chercher la bagarre pour rien ! C'est assez difficile comme ça en ce moment.

— Qu'est-ce que tu voulais me demander ?

— Pourquoi m'as-tu dit qu'elle était noire ? »

Scott regarda dans le vide puis lâcha enfin : « Pour voir si on pouvait parler de la couleur de peau en général de manière productive. »

Cela dit, il entra à son tour dans la maison. Aubrey n'avait jamais vu pareil faux cul. *Quel petit merdeux.*

Depuis le seuil, elle le regarda rejoindre Céleste, qui attendait dans le salon sans savoir sur quel pied danser. Il posa les mains sur ses avant-bras et lui parla à voix basse. Un geste tendre, apaisant, pas dominateur pour un sou ; à sa grande surprise, Aubrey sentit les larmes lui monter aux yeux. Ce gringalet tout en coudes et en genoux, qui n'avait pas encore appris à contrôler ses mouvements, connaissait les gestes calmes qui rassurent et témoignait à Céleste une sollicitude, une tendresse inédites. Ils avaient sensiblement le même âge ; ce n'était pas une femme, mais une toute jeune fille, et elle avait besoin qu'on s'occupe d'elle, ça se voyait. Il lui fallait non pas un homme qui lui donne des ordres à la con, mais quelqu'un qui lui explique gentiment que non, tout n'était pas *toujours* de sa faute. Qui prenne un peu soin d'elle.

Aubrey s'assit avec lassitude sur les marches de la terrasse. Elle alluma le téléphone-satellite qu'elle avait récupéré dans la cuisine avec l'intention d'appeler Thom, tôt ou tard, et regarda si elle captait un signal. Ça marchait. Elle sélectionna le dernier en date de ses quatorze appels en absence et utilisa le rappel automatique. Il y eut une série de déclics bizarres et son frère décrocha après une seule sonnerie.

« S'il te plaît, ne me fais plus jamais ce coup-là.

— Désolée mais c'est un peu compliqué ici.

— Je me fais du souci pour toi, et c'est usant.

— Ne t'inquiète pas, ça va.

— Raconte.

— C'est calme. Beaucoup de sirènes les deux premiers jours et un ciel en feu presque toutes les nuits.

— Ce sont des aurores boréales.

— Non, je parle de *vrais* incendies. Je sais ce que c'est qu'une aurore boréale, merci. *Tout le monde* le sait, maintenant. Un type dans ma rue dit

que ce sont les centrales électriques qui sautent. Je n'en sais rien. Je ne suis pas beaucoup sortie.

— C'est préférable. Et Todd ?

— Tu veux dire Scott.

— Oui, enfin le fils de Rusty, quoi.

— Ça va. Il a ramené sa copine chez nous. Elle va habiter ici.

— Décidément... Écoute, reprit-il en chassant Marquès de ses pensées. Un type va venir te voir. Il s'appelle Brady. Il devrait être là dans... » Il remonta sa manche, probablement exprès pour qu'elle l'entende. « Dix-sept heures.

— Hein, qui ça ? Qui va venir ici ?

— Brady. Il bosse pour moi. C'est un ex-flic. Je lui fais entièrement confiance.

— Qu'est-ce qu'il vient faire ici ?

— Je te rappelle que tu n'as pas un sou, Aubrey.

— Tu ne vas pas recommencer ! Je n'ai besoin de rien. De l'argent, j'en ai.

— Il te remettra de quoi voir venir. Il faut que tu fasses ce que je t'ai recommandé les fois précédentes, mais pour de vrai cette fois. Divise la somme en quatre, ne cache pas tout au même endroit. D'accord ?

— Je ne veux pas d'un tas de fric chez moi. » Malgré elle, elle jeta un regard circulaire pour vérifier qu'on ne l'avait pas entendue. Mais il n'y avait que deux voisins dehors, et ils étaient trop loin. « Écoute, Thom, c'est gentil, j'apprécie, mais on ne voit pas les choses de la même façon toi et moi. Ce ne sont pas vingt mille dollars en liquide qui vont résoudre mes problèmes, au contraire. Ça risque plutôt de m'attirer des ennuis.

— Il y a plus que ça. Prends tout.

— Pourquoi tu fais ça ?

— Mais pour t'aider, bon sang ! » Il n'avait pas eu l'intention de crier. L'appareil satura et crachota au milieu de sa phrase. Il reprit un ton plus

bas : « Tu ne me lâcheras donc *jamais* avec cette histoire ?

— Ne commence pas avec ça, s'il te plaît. » Trop tard, évidemment. Elle l'imaginait déjà affalé dans un fauteuil, une main sur les yeux, réprimant ses larmes.

« Qu'est-ce qui se passe chez toi ? reprit-elle.

— Rien. Ça va. Tout va bien.

— Ann-Sophie et les enfants aussi ?

— Ils vont très bien. Tout le monde va bien. Tout va très bien ici.

— Tu répètes beaucoup le mot *bien*.

— Tout est impec. Nickel. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? C'est une communauté anticipée, parfaite, hautement fonctionnelle. J'y ai travaillé pendant dix ans, et il y a une place pour toi, si seulement tu voulais bien l'accepter... "Toi et moi", tu te rappelles ? »

Il attendit en vain qu'elle complète la formule consacrée puis, maussade, se résigna à le faire lui-même. « "Tous les autres sont morts." S'il te plaît, dis-moi que tu m'appelleras quand Brady sera là avec le fric.

— Ce que tu veux, c'est être mon sauveur. Mais moi, je n'ai pas besoin qu'on me sauve.

— *Eh bien si c'est comme ça, renvoie-le-moi !* » cria-t-il si fort qu'Aubrey en eut mal à l'oreille. Elle éloigna promptement le téléphone, mais quand elle le rapprocha, Thom avait raccroché. Elle n'en revenait pas. Aussi loin qu'elle s'en souvienne, il ne lui avait *jamais* raccroché au nez. C'était *elle* qui fuyait, *elle* après qui il courait, *elle* qu'on appelait et qui mettait fin à la conversation (« Bon, il faut que je te laisse, maintenant »). Sauf cette fois.

« Vous avez vraiment de drôles de relations, tous les deux. »

Sur le seuil, Scott avait dû entendre la fin de la conversation brutalement interrompue. Aubrey éteignit le téléphone-satellite et le posa sans ménagements sur la marche. « Et Céleste ?

— Là-haut. Tu lui as fait un effet bizarre.

— J'ai été aimable et polie.

— Justement, elle n'a pas l'habitude. »

Il vint s'asseoir près d'elle. Aubrey détourna les yeux et posa une main sur sa bouche. Un peu secouée après la discussion avec Thom, elle n'avait aucune envie de se perdre en discussions oiseuses avec un ado.

Scott la contempla puis demanda : « Quand est-ce qu'ils sont morts, vos parents ?

— Va donc faire un peu de piano, tu veux ?

— Allez, quoi. C'est pas tous les jours que je te pose des questions persos. Faut savoir les saisir au vol. Ça va peut-être pas durer. »

Elle eut un demi-sourire. *Et charmeur, avec ça* – enfin, quand il voulait. Elle n'était même pas sûre d'apprécier cet aspect de sa personnalité. « Il y a quinze ans. Ma mère d'abord. Cancer. Puis mon père six mois plus tard.

— Ouah. De quoi ? De chagrin ?

— Tu es bien sentimental, aujourd'hui. Il s'est suicidé.

— La vache. Tu ne me l'avais jamais dit.

— Tu ne me l'avais jamais demandé. »

Un temps de réflexion, puis : « Merde, se suicider quand ton épouse bien-aimée a rendu l'âme, c'est vachement rilkien.

— Rilke n'était pas marié, et il ne s'est pas non plus suicidé. Il avait une leucémie. Il n'y a vraiment rien de rilkien dans cette histoire. Rien du tout.

— Bon, bon, d'accord. Mais ton père a eu le cœur brisé et il en est mort ; ça reste super romantique.

— Il y a de ça. »

Scott médita un instant en hochant la tête. « Et c'est pour ça que les relations sont aussi merdiques entre ton frère et toi ? Chacun croit que son père s'est suicidé à cause de l'autre, un truc comme ça ? Ou alors vous vous reprochez de n'avoir rien vu venir ? C'est souvent ce que les gens se disent. »

Aubrey se retourna d'un bloc. « Tu vas arrêter tout de suite de dealer l'herbe de Phil, lâcha-t-elle de but en blanc.

— Hein ? Quoi ? L'herbe de qui ? » Il était vraiment *très* mauvais acteur. Elle passa outre.

« À la place, tu vas l'aider à planter des légumes pour qu'on ait de quoi manger. Et ça ne va pas être facile. On commence demain. »

Scott regarda vers chez Phil. Celui-ci retournait d'ores et déjà sa pelouse avec une ardeur inédite. Surprenant son regard, le voisin se remit prestement à bêcher.

« OK », dit Scott.

Aubrey acquiesça et fit mine de rentrer dans la maison. « Céleste peut donner un coup de main, si elle a l'intention d'habiter ici.

— Ça marche.

— Elle s'appelle Céleste comment, au fait ?

— Zielinski. »

Aubrey hésita ; le nom lui disait quelque chose, mais quoi ?

Elle entra et la porte claqua dans son dos.

19. Aurora

Le but de Brady était d'arriver à destination avant la tombée de la nuit, et il restait effectivement une demi-heure avant le coucher du soleil quand il s'engagea sur Cayuga Lane le lendemain de son départ. Le voyage s'était mieux passé que prévu. À tel point qu'il s'était arrêté dormir un peu, la veille, dans le comté de Custer. Il n'y avait pas plus paumé que ce coin du Nebraska, et au moment de prendre la NE-40 à la sortie de Broken Bow, face au ruban de goudron qui s'étirait à l'infini, il s'était payé le luxe de se garer sur le bas-côté toutes portières closes et de fermer les yeux. Depuis l'incident de la station essence, il était sur ses gardes, prêt à se défendre. Quatre heures et demie plus tard, il s'était réveillé reposé – avec des crampes dans les bras à force de serrer contre lui le sac de voyage contenant les deux cent cinquante mille dollars. C'était la première fois depuis des mois qu'il dormait aussi bien.

Il n'avait pas eu de problèmes non plus pour refaire le plein. Les signalements parvenus au Sanctuaire étaient inquiétants, mais à l'échelle nationale, pas dans les États reculés qu'il devait traverser – Wyoming, Nebraska, Iowa. Leur faible densité de population, combinée à la vertigineuse immensité des Grandes Plaines, faisait qu'ici les lignes électriques étaient longues et les gros transformateurs espacés de dizaines ou de centaines de kilomètres, ce qui avait limité les dégâts. En fait, le

comté d'Albany, dans le Wyoming, lui avait paru complètement indemne, et il eut la surprise de trouver non pas une, mais deux stations qui continuaient à servir de l'essence. Évidemment le tarif était prohibitif, mais Brady s'en était acquitté de bonne grâce, et au moment de franchir la frontière de l'Illinois il avait encore une batterie chargée à fond et un réservoir plein aux cinq huitièmes.

Il remonta Cayuga Lane au pas, en consultant le numéro des maisons, et s'engagea enfin dans l'allée d'Aubrey en veillant à ce que le châssis de la BM ne touche pas le sol en passant sur la crevasse du trottoir. Après deux mille cinq cents kilomètres sans encombre, pas question de casser un essieu dix mètres avant l'arrivée. Brady mit la voiture au point mort et, les mains reposant sur le volant, fit une petite prière à saint Christophe et à la BMW, qui ne lui avait pas causé le moindre souci.

« J'avoue que je ne m'attendais pas à ça », déclara-t-il une fois installé dans le salon face à Aubrey. Centre de l'attention et principal sujet de la conversation, le sac de voyage bleu était posé entre eux sur la table basse.

« Je comprends, dit-elle. Excusez-moi. Vous avez fait beaucoup de route et ça n'a pas dû être facile.

— C'est surtout que... je ne sais pas quoi faire, maintenant. On ne m'a pas laissé entendre que vous pourriez juste dire "Non merci".

— Ça ne m'étonne pas. J'ai bien essayé de le dire à Thom, mais il ne m'a pas écoutée. Mon frère peut être un peu... buté, parfois.

— C'est sûrement grâce à ça qu'il est arrivé où il est, commenta Brady d'un air neutre.

— Oui, sûrement. » Un convaincu, apparemment... « Vous pourriez juste lui rapporter l'argent ? demanda-t-elle. Enfin, vous pouvez passer la nuit ici, bien sûr. Je n'ai pas de chambre d'amis mais vous pouvez dormir sur le canapé. Reprenez la route quand vous voulez et rendez-le-lui, tout simplement. Avec mes remerciements.

— Pas sûr que M. Banning le prenne bien.

— Possible, mais vous ne pouvez pas m'obliger à le garder si je n'en veux pas, monsieur... Brady, c'est ça ? Brady comment ?

— C'est mon nom de famille.

— Ah ? Thom ne vous appelle pas par votre prénom ? s'étonna-t-elle.

— Je ne pense pas que M. Banning le connaisse. »

Ah. Donc, peut-être pas si dévoué que ça, l'adepte. « Vous voulez bien me dire votre prénom ?

— Patrick.

— Bon. On va faire autrement, Patrick. Écoutez-moi jusqu'au bout. Je sens que vous n'êtes pas du genre à accepter, et il n'y a pas de mal à ça, naturellement, mais j'aimerais quand même que vous y réfléchissiez. Vu qu'il se passe des trucs assez dingues en ce moment. »

Brady ne l'interrompt pas. Il devinait ce qu'elle allait lui proposer, et en effet, ça ne l'intéressait pas. « Je ne garderai pas l'argent pour moi.

— Pas si vite. Vous savez, entre mon frère et moi c'est, disons... compliqué. Mais ça n'est pas votre problème. Je ne veux pas de son argent, c'est tout. Vous, vous avez une mission à remplir, et je vois bien qu'elle vous tient à cœur ; mais ma proposition peut très bien rester entre nous. Gardez cet argent, faites-en ce que vous voulez. Moi, je dirai à Thom que vous me l'avez remis comme prévu. Vous et moi, on emportera le secret dans la tombe, d'accord ? »

Brady sourit, immensément mal à l'aise. « Je vous suis reconnaissant de votre offre, mais j'ai déjà été payé.

— Eh bien, vous n'aurez qu'à ajouter la somme à votre rémunération. Combien, au fait ? Non, laissez tomber. Je préfère l'ignorer. Prenez l'argent. Personne ne le saura jamais.

— Je ne peux pas. C'est à vous qu'il est destiné.

— Entendu. Je comprends. J'accepte. » Elle tira le sac vers elle en le faisant glisser sur la table avec un geste ostentatoire. « Merci, Patrick. Mission accomplie. Ah, mais attendez : il se trouve je n'ai pas besoin de cet

argent et que j'aimerais en faire cadeau à un nouvel ami. » Elle repoussa le sac jusque sous le nez de Brady. « Qu'est-ce que vous en dites ?

— Madame, c'est une offre très généreuse, et croyez bien que j'apprécie. Je vais vous paraître ringard, je m'en excuse par avance, mais quand vous dites que personne n'en saura rien, en fait, ce n'est pas tout à fait vrai : moi, je le saurai. Et ma mère aussi. J'ignore comment, parce qu'elle a quatre-vingt-cinq ans et que la moitié du temps elle ne sait même plus comment je m'appelle, mais quelque chose me dit qu'elle devinera au premier coup d'œil. Elle me dira tout de suite : “Patrick... Qu'as-tu fait ?” »

Aubrey éclata de rire. Brady se dérida. « Je suis sérieux, vous savez. Elle est vraiment comme ça. Je vous jure, je suis très bien payé pour ce job. Cet argent ne serait qu'un plus, et la vie m'a appris qu'en matière d'argent, plus ne veut pas forcément dire mieux. Ça veut juste dire *plus*. Parfois, le fait d'en avoir plus crée un besoin nouveau. Alors je vous remercie, mais c'est non. Je veux bien passer la nuit sur le canapé, et dîner, aussi, si ça ne vous dérange pas. Je vous en serais reconnaissant. Mais ensuite, je reprends l'argent et je rentre tenter de convaincre votre frère que certaines personnes préfèrent s'en sortir toutes seules. Ça vous va ?

— Oui, merci.

— Je peux quand même vous poser une question personnelle ?

— Ah, vous trouvez qu'il n'y avait rien de personnel jusque-là ?

— Quelle est la *vraie* raison pour laquelle vous ne voulez pas de cet argent ? »

Aubrey détourna les yeux. « Il n'y a qu'une seule personne au monde à qui Thom doive quelque chose : moi. Je préfère en rester là. Vous trouvez que ce sont des enfantillages ? demanda-t-elle en le regardant à nouveau.

— Ma foi, vous avez vécu votre enfance ensemble.

— Une partie seulement.

— N'empêche. Il y a des choses qui restent. Moi par exemple, j'ai un frère riche qui m'envoie tous les ans une carte d'anniversaire avec un billet

de cent dollars. Ça me rend dingue. Je gagne ma vie !

— Vous ne lui avez pas dit d'arrêter ?

— Non, on ne se dit pas ce genre de chose, lui et moi. Je donne le billet à un sans-abri. Comme ça il y a au moins un heureux.

— Si votre frère vous faisait parvenir tout ce fric pendant une panne générale, vous le garderiez ?

— Évidemment ! Je ne suis pas stupide. Sans vouloir vous vexer.

— Rien de vexant là-dedans, en effet.

— Je partirai tôt demain matin. Ça vous laisse un peu de temps pour réfléchir, éventuellement. Si vous changez d'avis ça ne me posera pas de problème non plus.

— Vous allez flipper si je vous dis que j'aime bien votre style, Patrick ? demanda Aubrey en souriant.

— Pas du tout.

— Vous avez faim ?

— Très.

— Confiture et beurre de cacahuète, ça vous irait ?

— J'en rêve », répondit-il en toute sincérité.

Une demi-heure plus tard, tandis que les dernières lueurs du crépuscule entraient par la fenêtre de la cuisine, Aubrey, Brady, Scott et Céleste mangeaient leurs petits pois décongelés et le dessert promis, le tout arrosé d'eau du robinet. Les ados, qui avaient daigné descendre pour l'occasion, étaient béats et en permanence collés l'un à l'autre, comme tous les jeunes qui découvrent les joies du sexe. *Il faudra leur trouver au moins cent préservatifs*, se dit Aubrey. Le black-out allait être long et elle n'avait aucune intention de jouer à la *Petite Maison dans la prairie* jusqu'au bout, y compris en mettant au monde un petit-fils ou une petite-fille sur la table de la salle à manger.

« On fait la prière ? » s'enquit Céleste comme ils entamaient leur repas.

Les deux autres la regardèrent sans comprendre. Dehors, une voiture passa dans la rue trop vite, en faisant rugir le moteur.

« Mais si, vous savez bien, le bénévolat, insista-t-elle. On pense à une chose qui nous inspire de la reconnaissance et on remercie le Seigneur chacun à son tour, même si on a du mal à en trouver une. *Surtout* si on a du mal ; c'est le but. Pendant le Covid, ma mère nous le faisait dire tous les soirs. Depuis qu'elle... enfin, maintenant on ne le fait plus. »

Aubrey vit Scott bouger le bras et devina qu'il lui posait une main sur la cuisse pour la réconforter. *Des capotes. Il faut que je trouve des capotes.* Dehors, on entendit une portière claquer.

« Excellente idée, réagit Brady, dont le visage s'éclaira. Je peux commencer ? » Personne n'ayant d'objection, il se lança. « Moi, je remercie le Seigneur d'être là avec vous. Je me rends bien compte que je m'impose, et pourtant, vous m'accordez le gîte et le couvert. C'est très important à mes yeux.

— Vous m'avez piqué mon bénévolat, plaisanta Céleste en lui donnant une petite tape sur le bras. Merci, reprit-elle à l'intention d'Aubrey. Merci beaucoup de me laisser habiter chez vous.

— Bon, moi, je suis reconnaissant pour ce pain, coupa inélegamment Scott, la bouche pleine. Combien il en reste, au fait ? Est-ce qu'on va continuer à trouver du pain, d'ailleurs ? Quand est-ce que...

— Y a quelqu'un ? »

Tout le monde se retourna vers la porte de la cuisine, par laquelle on voyait jusqu'à la porte d'entrée restée ouverte. Derrière la moustiquaire, quelqu'un se protégeait les yeux des deux mains pour essayer de voir dans la maison.

Rusty.

« Hé ho, ça va là-dedans ? »

Scott se retourna vers Aubrey, furieux : « Mais merde, à la fin ! Quand est-ce qu'il va arrêter de se pointer comme ça n'importe quand, bordel ? Je

croyais que tu lui avais dit ?

— Pas super fan de tes gros mots, jeune homme, intervint Brady.

— On vous a pas sonné, jeta Scott.

— Non, mais je donne quand même mon avis.

— Qu'est-ce que vous foutez, là-dedans ? brailla Rusty depuis le seuil.
Vous allez me laisser entrer ou quoi ?

— Je m'en occupe, dit Aubrey en se levant de table. Excusez-moi. »
Scott se retourna pour ne pas avoir à regarder son père dans les yeux, et ce fut au tour de Céleste de le réconforter du geste. Aubrey allait vite se lasser de ce petit numéro – nous-deux-seuls-contre-tous –, mais un problème à la fois.

Elle s'arrêta devant la porte d'entrée en réprimant son habituel sourire accommodant. Elle en avait marre de jouer à ce petit jeu face à Rusty.
« Qu'est-ce qu'il y a ?

— Comment ça, *qu'est-ce qu'il y a* ? répondit-il, feignant la perplexité.
Tu m'as demandé de frapper avant d'entrer, je frappe.

— Je voulais dire : qu'est-ce que tu fais là ? »

Il se gratta le cou avec une vigueur excessive et fit un geste en direction de son pick-up. « Je viens vous filer un peu de jus. »

Cette fois encore il s'était garé dans l'allée, en dépassant dans la rue vu que la BMW occupait la place. Aubrey aperçut à l'arrière de son pick-up le même groupe électrogène que la fois précédente.

« On peut savoir qui est le monsieur à la BM immatriculée en Californie ?

— Non, merci, lâcha Aubrey, qui n'était pas d'humeur à supporter ses salades.

— Comment ça ?

— Non, merci, je n'ai pas besoin d'électricité pour le moment.

— Le problème c'est que je ne vais pas repasser par ici avant quatre ou cinq jours. Donc, c'est maintenant ou jamais, ma grande.

— Je prends le risque. »

Elle fit mine de lui fermer la porte au nez, mais Rusty pesa de tout son poids contre la moustiquaire.

« C'est quoi ces conneries, putain ?

— Vous avez besoin d'un coup de main ? »

Brady, avec son mètre quatre-vingt-quinze et ses cent dix kilos, se tenait derrière Aubrey.

« Non, ça va. Rusty s'en allait, justement. »

Brady regarda calmement Rusty. *La dame a dit qu'il fallait s'en aller maintenant, t'as entendu ?*

L'autre rit et le jaugea du regard. « Et on peut savoir qui t'es, toi ?

— Je vous aurais bien répondu, mais vous partez, si j'ai bien compris ?

— Je le crois pas, ce type, dit Rusty. C'est qui ? Ton garde du corps ? T'as vu ça, Mick ? On dirait *une tonne de jambon macéré dans la bière*. »
Là encore, Rusty se gratta compulsivement le cou.

La meth, songea Brady. *Décidément, cette saleté est omniprésente*. Son frère Terrence, les toxicos de la station essence... et maintenant ce type. Ce fléau le hantait, partout où il allait.

Sentant peser sur eux le regard de Scott et Céleste, Aubrey décida de mettre fin à la discussion. « Il travaille avec Thom, l'informa-t-elle. Il nous donne un coup de main aujourd'hui. »

Elle regretta aussitôt d'avoir prononcé le prénom de son frère devant son ex. Ça paraissait anodin, mais ce fut sa première et calamiteuse erreur. De temps de leur mariage, ils ne s'étaient jamais entendus. Rusty encaissait mal les propositions d'aide financière de Thom... tout en les trouvant insuffisantes et en s'emportant quand Aubrey les déclinait.

Dans les moments difficiles, quand elle n'arrivait plus à dormir, elle se demandait même si Rusty l'avait aimée ou s'il en avait depuis le début après l'argent de son frère.

À la lumière du jour, elle n'en doutait plus. La seule mention de Thom, ce jour-là, comme les autres, ne pouvait avoir qu'une seule signification pour Rusty : le fric.

Excédée, elle se détourna et, pour ne plus voir ses dents gâtées, laissa errer son regard jusque sur le sac de voyage, toujours en évidence sur la table basse du salon. Pas plus d'une seconde, mais le mal était fait.

C'est en la voyant détourner furtivement les yeux que Rusty eut la puce à l'oreille. Deuxième erreur ; involontaire, mais encore plus grave. Rusty n'était pas *complètement* idiot. Il sentit bien qu'elle lui cachait quelque chose. Ses capacités intellectuelles avaient beau décliner à cause de ses abus divers et variés, il restait capable de pensée déductive. Le sac était visiblement bourré à craquer, et tellement neuf qu'on distinguait encore la marque des pliures. C'était l'autre élément nouveau chez Aubrey, avec Brady, et ces deux variables inattendues étaient arrivées ensemble, c'était évident.

Pourquoi un milliardaire aurait-il recours à un agent de sécurité pour véhiculer un sac de voyage bien plein d'un bout à l'autre du pays en plein black-out sinon pour des raisons évidentes ? Et surtout, pourquoi son ex-femme s'efforçait-elle consciencieusement de le lui cacher, *si ce n'était pas pour des raisons évidentes* ?

De nouveaux horizons s'ouvrirent à lui. Il jugea préférable de changer de tactique.

« Je te prie de m'excuser, reprit-il, onctueux et conciliant. Je ne reviendrai que si tu me le demandes. Je te dois bien ça. Hé, Scott ? lança-t-il. Prends bien soin de toi, fiston. Et si tu as besoin de moi, n'hésite pas. Tu sais où me trouver. »

Puis il remarqua l'adolescente à côté de son fils et ses yeux s'étrécirent. « Céleste ? Ton père te cherche, tu sais. Tu devrais rentrer, maintenant. »

La jeune fille se détourna sans répondre. Scott se hérissa et se déplaça pour la dissimuler aux regards de son père, mais son geste était plus

symbolique qu'autre chose.

« Désolé pour cette histoire de jambon et de bière, vieux. J'ai entendu ça dans une chanson¹. Allez, faites gaffe à vous, hein. » Il regagna son pick-up et s'éloigna – à une vitesse raisonnable, cette fois.

Au bout de quelques centaines de mètres, il fit halte à un stop et réfléchit en se massant le front. Il allait falloir jouer serré. Mais il y avait sûrement gros à gagner. Le jackpot.

Aubrey verrouilla la porte. « Mon ex-mari.

— J'avais deviné, répondit Brady.

— Désolée pour son attitude.

— Non, je n'aurais pas dû m'en mêler. Vous vous en sortiez très bien sans moi. »

Tous quatre dînèrent en silence. Ils en oublièrent même la prière.

1. Paul Simon, « The Vampires », sur des paroles de Derek Walcott.

20. Désert de Jericho

Ça ne se passait pas comme prévu, et Thom avait besoin d'une sieste. Une sieste, et tout irait mieux.

Son lit de camp était la réplique de celui de Thomas Edison. Pas celui qu'il avait vu enfant en Floride qui, même à l'époque, lui avait paru petit et inconfortable, mais le vrai lit d'appoint, plus grand, qu'Edison avait installé dans une alcôve tapissée de livres dans sa bibliothèque de West Orange, New Jersey. Plutôt un lit à une place, avec draps, couverture et deux oreillers rebondis où le grand homme pouvait à tout moment poser la tête. Thom s'était donné beaucoup de mal pour faire reconstituer l'alcôve dans son propre bureau du Sanctuaire. Le résultat était identique à l'original, jusqu'au titre des livres sur les rayonnages. Le monde tremblait peut-être sur ses bases, mais moyennant une sieste, Thom pouvait encore chercher une idée pour le remettre d'aplomb.

Il s'installa et disposa autour de lui ce dont il avait besoin pour faire son petit somme. Il avait fait poser deux générateurs de bruit blanc, un près de la porte d'entrée pour masquer les bruits de la maison, l'autre sur une tablette à portée de main au cas où, pendant qu'il rêvait, un bruit dans la pièce viendrait perturber l'inspiration. Il tenait aussi à avoir quatre oreillers, deux sous son crâne et deux traversins *king size* disposés en V inversé au-dessus de son visage. Les deux extrémités inférieures devaient jouxter ses

oreillers, et le sommet du triangle masquer la lumière tout en laissant circuler l'air. Il avait essayé les masques prévus à cet effet, au début de sa carrière de « siesteur », mais ils étaient trop efficaces : ils le plongeaient dans les eaux noires du sommeil au lieu de le laisser affleurer à la surface. Or, c'était là, entre deux eaux, que miroitaient ses éclairs de génie.

S'il avait besoin de son lit d'appoint ce jour-là, c'est qu'il savait reconnaître les signes avant-coureurs des situations en passe de devenir incontrôlables. Il détectait un déséquilibre dans sa communauté postapocalyptique méticuleusement planifiée ; un peu comme l'oscillation de Chandler, la variation imprévisible et irrégulière de la rotation de la Terre due au fait que celle-ci n'était pas parfaitement sphérique. Un phénomène subtil, très difficile à observer et exaspérant à anticiper. Mais si l'imprévisible pouvait être prévu, c'était par lui. Il fallait juste qu'il se concentre intensément et se mette dans l'état mental approprié.

Il s'allongea donc sous ses traversins en V inversé, laissa ses émetteurs de bruit blanc chasser les distractions ambiantes et ferma les yeux. Les premiers instants de quasi-sommeil étaient les plus précieux, et il avait soin de placer son bloc-notes à côté de lui au cas où ses pensées s'évanouiraient le temps qu'il sorte de son alcôve pour rejoindre sa table de travail.

Il laissa son esprit vagabonder. Voyons, qu'est-ce qui clochait et pourquoi ? Que faire pour corriger la trajectoire que prenait la communauté ? Telles furent les tâches qu'il confia à son état semi-onirique.

Autour de vingt-cinq ans, quand s'amorçait le succès stratosphérique qui deviendrait synonyme de son existence même, il avait sympathisé avec un milliardaire ayant fait fortune dans le stockage de données, Walton Scutter, comme cela se produit souvent entre milliardaires. Ils avaient discuté lors d'une TechCrunch Disrupt – une conférence pour startupper – à San Francisco. À l'époque, le verbe *disrupter* était sur toutes les lèvres des jeunes gens dévorés d'ambition pour qui *disruptif* et *innovant* étaient interchangeables, ce qui était radicalement faux. Walton Scutter, nettement

plus âgé que lui, avait un penchant pour la tequila, et ce soir-là Thom avait tâché de tenir le rythme tant il exultait d'être vu à ses côtés.

« Nous, les milliardaires, on a un gros problème. Vous savez ce que c'est ? avait demandé Scutter à Thom, qui avait alors vingt-six ans.

— Non, mais j'espère le savoir un jour.

— Je peux vous le dire dès maintenant, ça vous fera gagner du temps, répliqua l'autre en ingurgitant son quatrième ou cinquième shot de 1 800 Colección. Le problème, c'est qu'on ne sait plus faire face à l'imprévu.

— Mais encore ?

— Un exemple. La semaine dernière j'ai crevé sur l'autoroute. Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais peu importe ; bref, j'ai senti quelque chose d'anormal et j'ai entendu un bruit bizarre. Pourtant, j'ai continué à rouler deux bonnes minutes parce que je n'en ai pas conclu consciemment : *J'ai un pneu crevé*. Pourtant, c'était loin d'être la première fois. Mais je n'avais plus crevé depuis que... enfin depuis que je suis riche, quoi. Et pas juste riche : *riche*. »

Thom évoquerait-il un jour sa propre fortune avec une telle désinvolture ? Il l'espérait.

« Je me suis arrêté sur le bas-côté, j'ai appelé mon mécanicien et je lui ai passé un savon. Je l'ai littéralement incendié. Les voitures, voyez-vous, c'est mon truc. J'adore ça. J'en possède trente-six. Je suis un vrai mordu, je paie cinq personnes à plein temps rien que pour en prendre soin. Je lui ai hurlé dessus au téléphone : "Comment est-ce possible ? C'est inacceptable !" Et ainsi de suite. Je ne me rappelle pas exactement ce que j'ai dit, mais j'ai été imbuvable – on me dit que je peux être *vraiment* imbuvable. Le gars s'est excusé en long et en large et m'a envoyé une dépanneuse – *ma* dépanneuse, d'ailleurs, il y en a une dans mon parc automobile – en moins de vingt minutes. Mais ça m'a laissé le temps de me dire, là, au bord de la route : *Ce n'est qu'un pneu crevé après tout*. J'avais dû rouler sur un clou, un bout de ferraille, du verre brisé, qui sait ? Ça

arrive. Seulement voilà : je n'avais pas su faire face, réagir à l'imprévu, car tout ce que j'étais capable de me dire, c'était : *Avec tout le fric que je dépense, ça ne devrait pas arriver.* »

Il avait englouti un nouveau shot, consulté sa montre et récupéré sa veste sport sur un dossier de chaise. « Je ne sais plus faire face. Et à vrai dire, je n'ai même plus envie d'essayer. C'est ça, le problème, quand on est milliardaire. Content d'avoir fait votre connaissance. »

Thom l'avait suivi du regard en repensant aux réalisations révolutionnaires de Scutter en matière de protection des données. Ce type avait su penser hors des sentiers battus, à une époque ; et maintenant, il en était réduit à s'avouer vieux, ramolli, comblé. Thom s'était juré de ne jamais devenir comme lui.

Tandis que sa respiration ralentissait à mesure qu'il se laissait aller à l'étreinte du somme diurne, Thom se demanda s'il s'était finalement mué en Walton Scutter. Incapable d'affronter l'imprévu. Par bonheur, il avait trente ans de moins et pas envie de précipiter sa fin par l'automédication.

L'imprévu s'est produit, se dit-il. Pas l'EMC, le black-out, etc. À ça, il était préparé. Mais le facteur humain, dans tout ce qu'il avait d'imprévisible, contrecarrait déjà ses plans, et ça, comme l'oscillation de la Terre, c'était beaucoup plus complexe à anticiper. Thom récapitula la demi-douzaine d'événements imprévus qui menaçait sa communauté planifiée. Certains étaient plus importants que d'autres, mais tous contribuaient à l'instabilité de l'ensemble en laissant entrevoir une série de répercussions qu'il n'arrivait pas encore à imaginer. Il les passa mentalement en revue, par ordre chronologique :

1. Marquès se présente à l'aéroport avec femme et enfant.
2. Aubrey ne suit aucun de ses conseils avisés.
3. Le dentiste est une erreur de casting.
4. Jimmy demande à introduire dans le complexe un inconnu non approuvé.

5. Ann-Sophie est rentrée à l'heure du dîner les joues empourprées et l'élocution pâteuse en mentant sur ses activités de l'après-midi, et

6. Brady se signale par SMS sur le téléphone-satellite depuis l'Illinois, mais de manière laconique, voire lapidaire : « Arrivé Aurora, contact établi. Repars demain matin. »

Thom lui avait demandé en retour si la remise de l'argent avait eu lieu comme prévu, mais pas de réponse. Donc, il s'était passé quelque chose. Mais quoi ? Allait-il lui aussi se révéler non fiable ? *Brady* ? Ça paraissait impensable ; pourtant il se passait beaucoup de choses inimaginables en ce moment, ça n'arrêtait pas. Et d'autres allaient s'ajouter à la liste.

On n'en était qu'au cinquième jour de crise, mais déjà les résidents du silo dérogeaient à l'emploi du temps soigneusement concocté pour eux. Or, la vie en collectivité reposait sur le respect à la lettre d'un programme comportant des temps d'exercice physique, de travail utile à tous et d'isolement au calme. Toutes choses que les locataires du complexe avaient allègrement envoyées promener. Déjà. Ils préféraient passer leur temps dehors à ne rien foutre ou, pire à rouler sans but, en gaspillant de l'essence à « explorer les environs ».

Chloé s'était mise à la méditation dans le désert et arrivait en retard à ses propres séances de yoga. Le Dr Rahman, le généraliste-ermite, exigeait de ne consulter que par Zoom alors qu'il était à quelques dizaines de mètres de ses patients. Les époux Friedman, les chefs cuisiniers, avaient déjà cessé d'afficher le menu du jour, se contentant de réchauffer des plats congelés qu'ils allaient chercher à l'étage entièrement consacré au stockage alimentaire (4 000 m²) quand ils ne laissaient pas la cafétéria ouverte à tous les vents pour que les gens se servent tout seuls. Quant à Ann-Sophie, son épouse et de ce fait Première dame du Sanctuaire, c'était la pire contrevenante de tous. Le matin même elle était partie avec les enfants en annonçant qu'elle passait la journée avec Marquès, Beth et Kearie. Elle avait refusé de répondre à ses questions et ostensiblement omis de l'inviter.

Voilà la disruption, la vraie. Une oscillation se muait en vacillement puis, très vite, en tangage, le mouvement désordonné devenait incontrôlable, et toute la structure se démantibulait. C'était de cette façon que des industries entières s'effondraient ou que les fortunes se constituaient. C'était aussi comme cela que chutaient les sociétés, petites ou grandes.

Non, songea Thom. *Pas ici*. Ici, le désordre, l'entropie, la vulnérabilité ne seraient pas tolérés. Ici les *chaos monkeys*, les facteurs de chaos, n'avaient pas leur place, même à titre de test, comme dans les systèmes informatiques dont ils étaient censés anticiper les points faibles. Pas chez lui.

Il s'assit d'un coup et sa tête émergea des traversins. Comme toujours, non seulement la sieste avait mis les problèmes en évidence, mais elle lui avait aussi révélé la solution. Il attrapa son bloc-notes et son stylo en écrivit en majuscules en haut de la page : « RESTAURER L'ORDRE ».

Et il savait exactement comment il allait s'y prendre.

Le moyen le plus simple de souder un système était de le mettre en danger.

21. Aurora

La BMW noire était encore dans l'allée quand Rusty revint à pied chez Aubrey peu après 2 heures. Le malabar aux allures d'ex-flic était toujours là. Dans la maison, ce qui compliquait tout. Rusty avait un peu espéré qu'il serait parti, mais d'un autre côté, il en doutait.

OK, donc le type était toujours là. Mais était-ce une raison pour renoncer complètement à son plan ? Non car justement, ce n'était *pas* un plan. À peine un embryon de petite idée informe qu'il retournait dans tous les sens dans sa tête pour voir s'il y avait quelque chose à en tirer. Il n'était même pas *obligé* de la mettre à exécution. Mieux valait d'abord faire le tour de la situation, pas à pas, comme au poker quand on voit comment les cartes tombent. S'il héritait d'une main pourrie – traduction, s'il n'arrivait pas à entrer dans la baraque et à mettre tout de suite la main sur le pognon – il laisserait tomber, voilà tout. Il y aurait de multiples opportunités de se retirer du jeu, et il était assez bon au poker pour savoir quand passer la main en attendant la prochaine.

En réalité, Rusty était un très mauvais joueur de poker, de ceux qui se croyaient à tort très doués et plus malins que les autres. Le genre à compter sur une intervention divine pour s'en sortir *in extremis*, à rester dans un coup en espérant non seulement une reine mais une reine *rouge* parce qu'ils estiment que la chance leur est *due*. Dès que son adversaire s'en rendait

compte, Rusty était fini. Au fil des ans il avait perdu des centaines de milliers de dollars comme ça – et s’il avait été plus fortuné, il en aurait perdu encore plus. La dope et les jeux d’argent, ses vices jumeaux, travaillaient de concert à sa perte. Pris isolément, ils lui coûtaient déjà une fortune, mais conjuguez un esprit embrumé de toxico au long cours et l’optimisme irrationnel du joueur compulsif, et le robinet à pognon avait vite fait de se tarir.

Rusty avait donc besoin de cash. Plus exactement, il *fallait* qu’il en trouve ; sa vie en dépendait. Zielinski et Espinoza avaient été très clairs là-dessus. Et il y en avait dans cette maison. Il le sentait. En plus, c’était sans doute du blé qu’on lui devait pour une raison ou pour une autre, tout bien réfléchi. Alors il allait juste... voir combien il y avait.

Il remonta l’allée et longea silencieusement le côté de la maison. Heureusement, les ultimes lueurs vertes d’une aurore boréale éclairaient son chemin. Il suivit l’étroit passage bordant la façade sud en laissant derrière lui la dalle en ciment sous la fenêtre de la cuisine, là où il avait branché le groupe électrogène quelques jours plus tôt.

Avec la présence de la BMW il jouait de malchance, certes, mais pour le moment, pas de quoi s’avouer vaincu. La véritable difficulté serait la double porte anti-tempête inclinée qui donnait accès à la cave depuis l’extérieur. Des années plus tôt, le frère d’Aubrey, M. Je-sais-tout, avait dit, un jour où il avait daigné leur rendre visite, que le cadenas n’était pas assez solide, mais qu’il leur fallait quand même un moyen d’entrer chez eux s’ils perdaient ou oubliaient leurs clés. Ils n’avaient même pas eu le temps de donner leur avis que Thom était déjà parti acheter une serrure biométrique à empreinte digitale qui avait dû lui coûter au moins deux mille dollars – une somme qu’Aubrey et lui auraient vraiment pu investir dans autre chose – et la leur avait fait installer. C’était notamment ça que Rusty détestait chez son beau-frère ; il leur achetait tout le temps des trucs dont ils n’avaient pas

besoin, en faisait réparer d'autres qui n'étaient pas cassés, etc. – au lieu de leur donner directement le fric.

Restait à savoir si Aubrey avait supprimé de la mémoire de la serrure le scan des empreintes de Rusty quand il avait quitté la maison.

Il s'approcha à pas de loup de la porte anti-tempête et passa sa main le long de la jointure des battants, en remontant vers le pavé de la serrure numérique, à environ un mètre du sol. Il retint son souffle. C'était l'instant décisif où le croupier dévoilait les trois premières cartes communes, et où les mises commençaient à s'envoler. Si ses empreintes étaient reconnues et que la serrure s'ouvrait, il tenterait sa chance, rentrerait dans la baraque et verrait bien jusqu'à quand ça durerait. Mais si Aubrey les avait effacées, il devrait rendre ses cartes et rentrer chez lui.

Il pressa le gras de son pouce au centre du lecteur.

Une lumière verte s'alluma et la serrure s'ouvrit avec un déclic.

La voie était libre.

Une fois à l'intérieur, il avança silencieusement dans le sous-sol en priant pour qu'Aubrey l'ait rangé depuis son départ. Il y faisait un noir d'encre. Rusty avait l'impression de marcher au fond d'un lac. Il fait glisser ses semelles sur le Tapisom : s'il rencontrait un obstacle, mieux valait le heurter du bout du pied. Aubrey avait dû jeter toutes ses vieilles affaires à la déchetterie parce qu'il ne buta que dans la première marche de l'escalier, une fois parvenu à l'autre bout de la cave.

Il monta sans bruit, ouvrit la porte d'en haut et se retrouva dans le couloir de la cuisine. Est-ce que jusqu'ici, il pouvait être accusé d'être entré par effraction ? Il n'avait rien forcé, rien cassé, juste ouvert deux portes ; mais ce n'était pas sa maison, et il n'y était pas le bienvenu, il le savait. Violation de domicile, peut-être ? Comme dans *Obsession fatale*, sauf que... ah oui, merde, le type était flic – Ray Liotta, non ? Il secoua la tête et essaya de se concentrer. C'était ce gaspillage d'énergie désordonnée qui lui attirait des ennuis quand il jouait aux cartes ; il pensait trop à ce qu'il avait

envie de manger le soir, ou aux nichons de la brune en face de lui, et il perdait le fil. Il ne savait plus qui avait joué quoi, quelles cartes les joueurs avaient encore en main.

Son plan était simple, en l'occurrence. Entrer, chercher le fric, décider de le prendre ou pas. Une chance sur dix, avec en cours de route un petit nombre de décisions simples à prendre : j'y vais/j'y vais pas. En chassant tout le reste de son esprit.

Il traversa la cuisine pas à pas, le plus silencieusement possible. Parvenu devant la porte opposée, il eut un aperçu du salon qui baignait dans la lumière verdâtre du dehors. Il espérait découvrir le sofa vide et le sac de voyage posé sur la table, mais c'était beaucoup demander.

Lot de consolation : le sac était toujours là, mais par terre au pied du canapé, où ses contours se dessinaient très clairement.

Le problème, c'était le canapé. Le malabar dormait dessus, un bras pendant dans le vide ; ses doigts ne touchaient pas le sac mais c'était tout comme. Ils en étaient à moins de trente centimètres. Rusty fit la grimace, inspira profondément et vida ses poumons sans bruit.

La situation n'était pas idéale, mais pas désespérée non plus. *Au moins le sac était là.* Pourquoi, c'était une autre affaire, mais peu importe. Le tas de fric – car c'était du fric, il en était sûr – était à trois mètres de lui, et le type censé veiller dessus dormait à poings fermés.

Le plan nécessitait seulement un petit ajustement. Le canapé était parallèle au mur, à deux mètres de la porte de communication entre cuisine et salon, et la tête du malabar orientée face à Rusty. S'il ouvrait les yeux il aurait l'intrus dans son champ de vision. Certes, il n'y avait que trois mètres de la porte au sac, mais dans certains cas ça pouvait être beaucoup, trois mètres, et on ne pouvait pas savoir si le plancher allait grincer. Et si le type le voyait tout de suite en se réveillant, ça ne servirait à rien de se figer sur place.

Simple, songea Rusty. Il suffisait de reprendre le petit couloir entre la cuisine et la porte d'entrée, de pénétrer dans le salon par l'autre côté, c'est-à-dire par-derrière le canapé, dans le dos du type endormi, et d'attraper le sac par là. Cela fait, au pire il pourrait toujours décamper, repasser par la cuisine et ressortir de la maison par où il était entré. Dans un environnement qu'il ne connaissait pas, plongé dans le noir complet, le type n'avait aucune chance de le rattraper ; il risquait même de se cogner salement. Le temps qu'il comprenne ce qui se passait, Rusty aurait déjà franchi la porte anti-tempête et regagné la rue.

Le seul pépin, bien sûr, ce serait si le sac ne contenait pas du tout du pognon mais les sous-vêtements sales de ce con d'Irlandais. Rusty avait écarté cette éventualité – pourquoi poser son sac de linge sale sur la table du salon en débarquant chez quelqu'un ? Non. Ce connard de Thom, snobinard et péteux comme il était, avait envoyé un magot à Aubrey pour tenir le temps du black-out, avec une caricature d'Irlandais pour le surveiller.

Mais pour le moment, l'Irlandais roupillait ; Rusty, lui, était bien réveillé et pas défoncé ; l'affaire allait être réglée vite fait bien fait.

Il longea à pas feutrés le couloir reliant la cuisine et le vestibule. Il eut l'impression que le trajet durait une éternité. Enfin il parvint au niveau de la porte et contourna tout doucement le pilier marquant l'entrée du salon pour avoir une vue dégagée sur la pièce. Logiquement il devait voir par-dessus la tête du malabar ; il lui suffisait de faire quelques pas discrets, d'empoigner le sac et de foutre le camp sans demander son reste.

Sauf qu'il n'y avait plus personne sur le canapé.

La couverture avait été rejetée de côté, il y avait un creux de la taille d'une pastèque dans l'oreiller et le gars avait *disparu*, merde !

Rusty s'immobilisa, le regard fixe, essayant de comprendre. Et là, il entendit derrière lui le déclic du pistolet qu'on arme.

Il voulut prendre une inspiration, mais son souffle était bloqué dans sa poitrine. Il sentait le museau du M&P Scandium appuyer durement sur la

base de sa nuque.

La vache ! Comment avait-il fait, vu sa taille et son poids, pour se lever, traverser la cuisine et surprendre Rusty par-derrière, sans faire le moindre bruit ? Fallait vraiment être une *ordure* pour faire un coup pareil !

« Lève les bras, et pas de gestes brusques », lui intima Brady à voix basse.

Merde, c'était pire que prévu : le type avait l'air *parfaitement réveillé*. Genre, pas du tout pris au dépourvu. Il faisait semblant de dormir, en fait. Rusty était foutu depuis qu'il avait mis les pieds dans la baraque ; il n'en avait pas eu conscience, c'est tout. Il obéit et leva les mains à hauteur des épaules. Baissant les yeux, il vit les pieds du type. Cet enfoiré avait même mis ses chaussures !

« Avance en faisant glisser tes pieds par terre, pied gauche en premier, souffla Brady.

— Où on va ? demanda Rusty un ton plus haut.

— Dehors. Bavarder un peu. Et je veux pas t'entendre. »

Rusty s'immobilisa et essaya de réfléchir.

« Avance », reprit Brady en détachant le canon de son arme de la nuque de Rusty pour lui en donner un coup sur le sommet du crâne, suffisamment fort pour lui faire mal.

Il gémit mais obtempéra. Plus de plan d'action. Toutes les cartes étaient dévoilées, il n'avait en main que de la merde, un 2-7 dépareillé. Il avait perdu, une fois de plus. C'était foutu. Alors il fit ce qu'on lui demandait.

Brady lui ordonna de déverrouiller la porte d'entrée sur le même ton autoritaire, toujours sans élever la voix. Il obéit. Puis il dut entrouvrir la porte-moustiquaire de soixante centimètres, pas plus. Ils franchirent le seuil en même temps. Les mains en l'air, Rusty regardait droit devant lui, suivant aveuglément les instructions. L'éternel chien battu.

Une fois dehors, il entendit la porte se refermer doucement, puis la moustiquaire. Le canon du pistolet s'abattit à nouveau sur sa tête. Il grimaça

de douleur.

« Hé, arrêtez ça, merde ! » lâcha-t-il, mais sans cesser d'avancer. Pas le choix – obligé d'obéir aux ordres. Comment avait-il pu arriver si près du but avec un plan aussi ridiculement simpliste ? Il n'avait plus un rond, et alors ? Il était endetté à mort, et Zielinski allait lui arracher une dent, mais qu'est-ce que ça pouvait lui foutre ? Des dents, il en avait d'autres. Bordel, pourquoi prenait-il toujours tous les risques ?

« Arrête-toi sur la pelouse », commanda Brady.

Rusty s'immobilisa.

« Bon, reprit le malabar, maintenant on va se mettre d'accord sur un point. Tu ne remets plus jamais, *jamais* les pieds dans cette baraque. Écarte-toi un peu et retourne-toi vers moi. »

Au moment où il faisait obligeamment un pas de côté, Rusty vit une voiture arriver à fond, au moins 90 à l'heure, dans la rue perpendiculaire avec, juste derrière, une autre voiture, de police celle-là, gyrophare allumé. La première roula sur un nid-de-poule au milieu du carrefour, et le châssis racla le revêtement en soulevant une gerbe d'étincelles.

La suite se produisit si vite que Rusty n'en garda aucun souvenir, malgré tous ses efforts. Il ne savait qu'une chose : durant cette brève distraction il s'écarta, les mains en l'air, pour affronter son sort, mais tout à coup sa main droite se porta à sa ceinture, ses doigts se refermèrent sur le manche en acier de son couteau de chasse, il pivota sur sa gauche et sa main décrivit un rapide mouvement de bas en haut.

Il y eut l'écœurant gargouillis de la lame s'enfonçant dans l'abdomen du malabar, juste sous la ceinture, et le hoquet de surprise qui lui échappa. Rusty reçut en plein visage son haleine qui sentait le beurre de cacahuète et tomba de tout son poids vers l'avant. Rusty eut le réflexe de le rattraper et ses cent kilos s'abattirent sur lui.

Tandis que les deux voitures disparaissaient dans la nuit, indifférentes à ce qui se jouait, Brady et Rusty restèrent quelques secondes immobiles au

milieu de la pelouse. Brady ouvrait et fermait la bouche sans émettre un son. Son regard divagua un instant puis s'arrêta, incertain, sur le visage de Rusty.

« Terrence ? » dit-il. Puis il se tut, en état de choc, et ne bougea plus.

Rusty avait des fourmillements sur tout le cuir chevelu, et se sentait comme hors de son corps. Il se voyait devant chez son ex-femme soutenir le corps ensanglanté d'un type qu'il venait de poignarder en plein ventre. Il allait passer le reste de sa vie en taule.

Puis il se calma et se concentra. L'histoire n'était pas finie. Il n'avait pas encore tout perdu. Une existence entière de malchance pouvait encore se réorienter miraculeusement ; et la « chance méritée » dont parlaient souvent les joueurs se matérialiser quand il en avait le plus besoin. La première chose à faire était d'empêcher le malabar de tomber. Sinon, il ne réussirait jamais à le relever. Fin de partie. On le retrouverait le lendemain matin mort d'un coup de couteau dont Rusty était l'auteur. Et là, il n'aurait plus aucune chance de se sortir de ce merdier. En revanche, s'il le retenait ne serait-ce que dix secondes, le temps d'arriver à sa voiture, Rusty pouvait encore s'en tirer. Il enserra le blessé dans ses bras et lui souffla calmement :

« Ça va aller, ça va aller, tenez bon, tenez bon. »

Des mots qui ne voulaient rien dire, mais qu'il espérait rassurants – assez pour qu'un type salement touché, en état de choc, s'y raccroche et reste conscient. Les bras sous les aisselles de Brady, Rusty chercha des clés de voiture dans la poche de son pantalon, en priant pour que la chance soit avec lui, pour une fois.

Victoire ! Les clés de la BMW étaient bel et bien là. Il raffermi son étreinte et recula sur le gazon en direction de la berline noire. Lorsqu'ils n'en furent plus qu'à un mètre, Rusty prit appui sur le coffre, de dos, histoire de souffler un moment. L'autre sombrait rapidement dans l'inconscience. Bientôt, ce serait un poids mort qui pèserait sur ses bras.

Rusty appuya sur le bouton de la télécommande, et les portières se déverrouillèrent avec un petit bruit sourd. Les phares s'allumèrent, mais brièvement, et à 2 heures il n'y avait personne dehors pour les voir, de toute façon. Encore un coup de chance : pas d'alarme sonore.

Une fois la portière arrière ouverte, il fit basculer le corps de Brady dans l'habitacle d'un coup d'épaule et de hanche, et le laissa s'affaisser sur la banquette. Puis il se pencha et repoussa le corps jusqu'au fond et referma doucement la portière.

Première étape : mission accomplie. La suivante allait être plus difficile. Il fallait retourner dans la maison.

Il prit son souffle et se morigéna. Il n'avait pas fait tout ça pour s'arrêter si près du but ; il était trop compromis, maintenant. Il retraversa la pelouse à grands pas, ouvrit la porte d'entrée, emprunta le couloir, attrapa le sac de voyage dans le salon et ressortit en refermant sans bruit. Une fois dehors, il examina la pelouse sous la lueur verdâtre du ciel. Il ne distinguait pas de taches de sang, mais elles étaient peut-être là quand même. Il en était réduit à croiser les doigts, à s'en remettre à la déesse de la bonne fortune – celle qui, d'habitude, l'avait dans le nez –, et à se réjouir que ce soit arrivé dans l'herbe et non sur le trottoir. Avec un peu de chance, on ne verrait plus ni sang ni traces de pas une fois le jour levé.

Rusty se remit en marche. Son plan devenait plus clair dans sa tête.

Il se mit au volant de la BMW, mais au moment de démarrer vit un macaron « EV » au centre du volant ; encore un coup de chance : c'était une hybride. Il allait pouvoir démarrer en mode électrique. Il chercha le commutateur sur le tableau de bord et s'assura qu'il était bien sur « E » ; la voiture démarra, le moteur à essence ne se déclencha pas.

Il passa la marche arrière, et la voiture noire sortit en silence de l'allée.

Au bout d'un ou deux kilomètres, le quartier étant moins peuplé, Rusty s'arrêta pour tenter de réfléchir à la suite. Il entendit alors un gémissement à l'arrière et surprit un léger mouvement dans le rétroviseur.

Merde. Il pensait que le blessé allait se vider de son sang et basta. Il ne lui était même pas venu à l'idée qu'il puisse survivre. Mais il avait les yeux ouverts, la tête calée contre la portière arrière gauche selon un angle anormal et les doigts crispés sur le manche du cran d'arrêt dans son ventre. Ce con essayait de le retirer !

Rusty descendit de voiture, regarda dans un sens puis dans l'autre et ouvrit d'un coup la portière arrière. La tête du gars bascula dans le vide et il le fixa en battant des paupières. Évitant son regard, Rusty se pencha, ôta sa main du couteau, le retira et le lui replanta dans la poitrine.

Il répéta quatre fois son geste, en frappant toujours plus profond ; la dernière fois il dut arracher la lame, qui s'était enfoncée dans un os. Puis il repoussa le plus loin possible la tête et le torse du mort dans l'habitacle, claqua la portière et se remit au volant.

L'hôpital d'Aurora, situé à quelques kilomètres de Cayuga Lane, était un imposant ensemble de bâtiments qui desservait les trois comtés limitrophes. Entre le personnel, les patients et les visiteurs, le garage principal pouvait facilement abriter sept à huit cents véhicules. Rusty circula lentement, comme un requin entre deux eaux, dans l'obscurité totale, jusqu'à trouver une place libre à un étage bondé. Il s'y gara en marche arrière.

Hyper concentré, sans perdre de temps, il arracha la vignette du pare-brise de la BMW, enleva les plaques d'immatriculation et sortit des poches du mort un portefeuille et un téléphone-satellite. La voiture pourrait toujours être identifiée au numéro du moteur, mais il y avait peu de chances que les flics se donnent tout ce mal pour identifier un inconnu au milieu de la plus grave crise de l'histoire du pays.

De plus, il était en veine, il le savait. Et dans ces cas-là, on avait tendance à le rester. Il prit le sac de voyage sur le siège passager, verrouilla la voiture, jeta les clés dans une poubelle trois étages plus bas et se mit en

marche pour aller récupérer son camion, ce qui allait lui prendre une bonne heure.

À mi-chemin, il constata que la chance continuait effectivement de lui sourire : il se mit à pleuvoir. *Au revoir les taches de sang sur le gazon*, conclut-il en souriant intérieurement.

Après seize ans de poisse, Rusty Wheeler avait enfin tiré le gros lot.

OceanofPDF.com

22. Désert de Jericho

Couché dans son lit, Thom regardait le plafond en comptant les minutes. Il avait préféré ne pas connaître l'heure exacte du déclenchement de l'opération, pour que sa surprise paraisse crédible. Mais il était 3 h 35, et il cherchait vainement le sommeil ; alors en fin de compte, il aurait apprécié au moins *un créneau*.

Il se tourna vers la cascade de cheveux blond platine d'Ann-Sophie, bien visible sur l'oreiller grâce à la lueur bleutée de l'éclairage nocturne en provenance de la salle de bains. Thom détestait se déplacer dans le noir ; ça remontait à son adolescence, après l'accident. Pendant au moins un an il n'avait pas pu fermer les yeux, la nuit, sans voir le visage ricanant de Kyle Luedtke à l'envers. Ça allait mieux avec la lumière allumée ; au moins chassait-elle cette vision de cauchemar. Il avait dix-huit ans à l'époque, il était officiellement adulte, mais tant pis.

Parmi ses compagnes successives, Ann-Sophie était la seule qui ne s'en soit jamais plainte. Il s'était lancé dans des explications confuses, la première fois où elle avait passé la nuit chez lui, mais elle avait coupé court, souriante : « Il y en a qui préfèrent. » Et il n'en avait plus jamais été question. C'était peut-être à ce moment-là qu'il était tombé amoureux d'elle. Il la désirait, évidemment, et avant même leur rencontre puisqu'il avait demandé à faire sa connaissance en voyant sa photo dans un

magazine. Mais l'amour, la tendresse, la gratitude, le sentiment d'être compris sans être remis en question... Oui, ça datait sans doute de cet instant précis. En surface, il se disait : *Ann-Sophie comprend mon aversion pour les ténèbres parce qu'elle est scandinave et que dans ces pays, la lumière est précieuse*. Mais au niveau subconscient, dans les profondeurs où il ne descendait pas souvent, il subodorait qu'elle *savait*.

Mais quoi, au juste ? Qu'il lui était arrivé quelque chose, qu'il s'en était tiré impunément et ne s'en remettait pas ? Possible. Au fil des ans, au vu de ses relations avec Aubrey, elle avait dû comprendre que ça avait un rapport. À partir de là, sachant qu'elle savait par ailleurs, elle n'aurait pas eu trop de mal à deviner. Son « cœur révélateur » battait-il si fort que ça, comme dans la nouvelle d'Edgar Poe ?

Quoi qu'il en soit, elle n'avait jamais rien dit, et il ne l'en aimait que davantage. Il eut envie de caresser ses cheveux, mais il ne voulait pas la réveiller, ni avoir à expliquer pourquoi il était réveillé au moment où...

Les coups de feu firent moins de bruit qu'il n'aurait cru. Après les premières rafales, Thom dut même soulever sa tête de l'oreiller pour être sûr d'avoir bien entendu.

Les détonations suivantes furent plus sonores – une série d'aboiements brefs, parfaitement identifiables. Des armes semi-automatiques.

Il s'assit tout droit dans son lit. Une réaction qui lui vint naturellement, même s'il attendait le signal depuis deux heures et demie. Il repoussa les couvertures et se leva. Sa respiration s'accéléra.

Encore deux longues rafales assourdies. Il aurait dû tenir compte de l'isolation assurée par les vitrages renforcés ! Demander à ce qu'on utilise de plus gros calibres, par exemple.

Ann-Sophie remua, pas à cause des coups de feu mais parce qu'elle avait senti Thom sortir du lit.

« Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit-elle, mal réveillée.

— Je ne sais pas. Ne bouge pas d'ici », répondit Thom avec une mâle assurance. Il enfila le jean posé sur le dossier d'une chaise, passa dans le salon puis se posta devant la baie vitrée donnant d'un côté sur le désert et de l'autre sur le pavillon du garde, à l'entrée du bunker.

Nouvelle série de détonations, plus longue et plus sonore ; cette fois, il vit les armes cracher des étincelles. Une loin sur sa droite, à vingt ou trente mètres de la maison sur le faux chemin de terre, une autre juste au-dessous, au niveau de l'entrée du pavillon.

« On est attaqués ! » cria-t-il sans avoir besoin de jouer la comédie. Les coups de feu, les éclairs illuminant les environs, l'adrénaline circulant dans son sang... tout était bien réel. À son tour Ann-Sophie bondit hors du lit, attrapa son peignoir et vint le rejoindre en courant.

« Ne te montre pas ! cria-t-il. Baisse-toi ! »

Elle obéit et, presque au même instant, de nouveaux coups de feu claquèrent. Sur la route, les petites langues de feu jaillissant du canon de l'arme se rapprochaient. Thom se baissa à son tour et dit entre ses dents : « Va chercher les enfants et descendez dans le bunker !

— Et toi ?

— J'arrive tout de suite. Je dois d'abord vérifier que tout est bien fermé.

— Mais, Thom...

— *Vite !* » hurla-t-il, impérieux et plutôt convaincant.

Elle détala en direction de la chambre des enfants. Thom se retourna vers la baie vitrée pour voir où on en était. Comme il se redressait de toute sa hauteur, il entendit de nouveau aboyer un des semi-automatiques. Suivit un bruit sourd, puis une rapide succession de craquements.

Ann-Sophie poussa un grand cri, Thom une exclamation, et tous deux partirent en arrière. La baie vitrée venait de s'étoiler en trois endroits différents et des fissures parallèles se propageaient à l'endroit où il se tenait une seconde plus tôt.

« Putain mais qu'est-ce qu'ils foutent ?

— Baisse-toi, cria Ann-Sophie. Ne reste pas là ! »

Thom fit volte-face, authentiquement terrorisé cette fois mais, par-dessus tout, fou de rage d'avoir eu peur. « Va chercher les gosses et descendez tout de suite dans le bunker, vite. Je m'en occupe. »

Il se dirigea vers la porte et chaussa des bottes. La jeune femme lui cria quelque chose, mais il sortit sans lui répondre. Elle trouva son attitude complètement insensée et en contradiction avec les exercices qu'ils avaient pu faire, les répétitions fastidieuses, tout ce qu'ils avaient décidé pendant leurs préparatifs, mais elle n'avait pas le temps d'y réfléchir. Elle retourna en courant dans leur chambre, attrapa les vêtements qui lui tombèrent sous la main et les enfila avant de gagner en trébuchant à demi la chambre des enfants.

Dix minutes plus tard, les résidents du niveau A se rassemblèrent dans le foyer du niveau -4, un vaste espace conçu sur le modèle du foyer d'un grand chalet de ski, avec deux cheminées virtuelles, une demi-douzaine de canapés en cuir confortables, un billard, un coin lecture et une kitchenette avec tables et chaises en bois massif. Les grands écrans LED disposés sur les murs comme autant de fenêtres affichaient des paysages de montagne – au clair de lune, vu l'heure. Il y avait là une dizaine de personnes effrayées et mal réveillées. Thom arriva en dernier. Il avait visiblement retrouvé ses esprits. Toutes les têtes se tournèrent vers lui. Il identifia une Chloé terrifiée et aux yeux rougis, assise toute seule dans un coin, puis les Friedman, le Dr Rahman et d'autres personnes dont, sur le moment, il ne se rappelait pas le nom. Tous les résidents exprimaient l'inquiétude attendue ; il leur fallait un chef qui leur explique la marche à suivre, et il allait le leur fournir avec plaisir.

« Nous sommes hors de danger, annonça-t-il. C'est fini. On a été attaqués, on ne sait pas encore par qui. On enquête, mais nos agents de sécurité ont pu repousser l'assaut. Pas de victimes à déplorer. »

Le médecin, qui semblait plus agacé qu'autre chose, prit les devants :
« Mais qui ça pouvait bien être ?

— Allez savoir, dit Thom. On n'aura peut-être jamais de certitude. Des gens à la recherche de nourriture et d'eau, sans doute.

— De nourriture et d'eau ? » s'étonna Marquès. En tant que pilote et chauffeur d'appoint, il avait officiellement droit au niveau A, mais pas Beth et Kearie, et Thom avait bien l'intention de lui en toucher un mot.

« Sûrement, répondit Thom. Vous voyez une autre raison ?

— Au bout de quatre jours de black-out ?

— Cinq.

— OK, cinq. Au bout de cinq jours, il y aurait déjà des gens pour attaquer un site super-sécurisé pour se réapprovisionner ?

— En tout cas, moi c'est ce que je ferais si j'avais faim et soif », jeta Thom. Pressé de changer de sujet, il se détourna de ce pilote un peu trop rebelle. « Pour en revenir à notre situation... Personne ici n'a été touché ? »

Aucun résident n'étant monté à la surface, la réponse était évidemment non.

« Parfait. De toute évidence, la situation a dû se dégrader à l'extérieur plus vite que prévu. Désormais, il va falloir assurer un peu mieux notre sécurité. Je propose... »

Il s'interrompit. Ann-Sophie le regardait d'un air soupçonneux. Le même air qu'avant de débarquer par surprise pendant sa séance un peu particulière avec sa coach de sport.

Thom s'obligea à détourner les yeux. Que se passait-il dans la tête de sa femme ? Ils venaient quand même de se faire attaquer, non ? Il fallait donc prendre les mesures qui s'imposaient.

Il n'eut pas le temps de les énumérer : l'ex-major Jimmy venait d'apparaître sur le seuil, en nage, le souffle rauque, en treillis plus gilet pare-balles en Kevlar, un couteau commando à la main. L'odeur âcre de son

fusil semi-automatique, un AK-15, le précéda dans le foyer. « Tout le monde est sain et sauf ici ? » s'enquit-il.

Entre les murmures d'assentiment il y eut même quelques « Oui monsieur, merci monsieur » : les résidents adoptaient machinalement une attitude respectueuse face à ce vivant symbole d'autorité. Chloé se décala pour lui faire de la place, au cas où il voudrait s'asseoir, mais Jimmy était en service commandé. Il resta donc planté là, raide comme un piquet.

« Pouvez-vous nous faire un point sur la situation ? » demanda Thom. C'était au prix d'un gros effort qu'il avait maîtrisé sa colère noire, quelques instants plus tôt, en sortant de la maison, écumant, gesticulant et injuriant copieusement Jimmy suite aux balles perdues qui avaient failli fracasser ses baies vitrées... et le tuer par la même occasion. L'ex-major avait réussi à le calmer : « C'est du polycarbonate de huit centimètres d'épaisseur, patron, et vous vouliez des preuves matérielles, non ? » Mais aux yeux de Thom, l'affaire n'était pas réglée. Une erreur pareille, Jimmy ne s'en tirerait pas comme ça.

« Le danger est écarté, affirma Jimmy, et les assaillants sont en fuite. Le garde de quart a des lunettes de vision nocturne, il les a vus se replier. D'après lui, il y a deux blessés parmi eux. »

Très bien trouvé, ce dernier détail ; il aidait bien à se faire une idée de la scène. Jimmy était doué.

« Merci. Nous vous sommes tous très reconnaissants, à vous et à vos hommes. » Jimmy hocha brièvement la tête et alla murmurer à l'oreille de Chloé avec une petite caresse sur la joue. *Génial*, songea Thom. C'était donc vrai ! Cette liaison lui déplaisait souverainement. Mais pourquoi ? Peut-être parce que c'était une perturbation de plus, tout simplement ; encore des connexions et complications imprévues. Il fit taire son agacement et s'adressa à nouveau au petit groupe.

« On ne risque plus rien, c'est le plus important. Le dispositif a bien fonctionné, notre système de défense est solide. Cependant, il faut tirer les

leçons de cet incident : c'est un coup de semonce. Ces jours-ci nous avons été beaucoup trop laxistes vis-à-vis des programmes et protocoles prédéfinis. Je vous le dis tout net : c'est *terminé*. Nous nous réunirons demain pour en discuter plus en détail, mais à partir de maintenant il faudra être beaucoup, *beaucoup plus* sérieux. »

Il les dévisagea. Les Friedman – ingérables, contrairement à ses prévisions – paraissaient très contrariés. Mais s'ils regrettaient d'avoir intégré la communauté, ils ne firent pas de commentaires. D'autres semblaient effrayés ou peu convaincus, mais pas d'opposition frontale. Parfait. Il poursuivit : « Je commence par le plus évident : la famille va devoir rejoindre ses quartiers souterrains.

— Quelle famille ? »

Marquès.

« Pardon ? »

— De quelle famille parle-t-on ? Il y en a plus d'une, ici.

— Eh bien, la mienne, évidemment.

— Ah oui, je vois, ironisa le pilote. La famille royale, en quelque sorte. Normal qu'elle passe en premier, en effet. » Beth exerça une pression sur son bras, comme pour lui intimer le silence. Thom se contint.

« Désolé, ma formulation était maladroite. Je parlais de *ma* famille, car c'est la seule qui loge en surface. Nous allons donc nous installer en bas comme vous. Et il n'y aura plus d'activités en extérieur jusqu'à nouvel...

— Je n'ai pas donné mon accord pour ça. »

Nouvelle interruption. Ann-Sophie.

« Chérie, on avait pourtant bien dit que...

— Rien du tout. On n'a jamais parlé de ça. Je refuse de vivre en sous-sol.

— Je recommande simplement une attitude rationnelle et prudente, rétorqua Thom sans élever la voix.

— Ce qui aurait été rationnel et prudent, contra-t-elle calmement, c'est de ne pas se ruer dehors en plein échange de coups de feu comme tu l'as fait. » Huit ou neuf personnes se détournèrent, d'autres regardèrent fixement par terre ou s'absorbèrent dans la contemplation de leur portable HS. Papa et maman se disputaient...

Rahman bâilla, se leva et s'en fut sans plus de cérémonie. Thom nota qu'il portait un pantalon de pyjama et un tee-shirt « LA SCIENCE C'EST DE LA MAGIE POUR DE VRAI ». *Formidable.*

L'image d'une manche de pull qui se détricote lui traversa l'esprit. Il rattrapa mentalement le fil défait et le renoua. Puis dit à Ann-Sophie : « On peut en reparler plus tard, s'il te plaît ? »

— J'aimerais savoir pourquoi tu as fait ça, insista-t-elle en serrant contre elle Lukas et Anya à moitié endormis. Qu'est-ce qui t'a pris de te mettre en danger comme ça ?

— Je... je voulais m'assurer que..., bégaya-t-il.

— Elle a raison, s'interposa Jimmy d'un ton ferme, en regardant Thom droit dans les yeux. Je sais que le réflexe de protéger sa famille est puissant, et que vous feriez n'importe quoi pour la vôtre, monsieur, mais il faut nous laisser les affrontements armés, à nous, les professionnels. C'est notre job de vous défendre. »

Thom lui lança un regard reconnaissant, et Ann-Sophie battit en retraite. Marquès laissa tomber. L'incendie allumé par le soupçon était contenu – en tout cas pour le moment.

« Entendu. À l'avenir j'éviterai. Je descendrai tout de suite ici, la prochaine fois.

— Espérons qu'il n'y aura pas de prochaine fois », commenta Jimmy.

Thom acquiesça. « Bon, c'est tout pour cette nuit, vous pouvez tous regagner vos logements. »

Les résidents se dispersèrent. Thom alla s'asseoir auprès d'Ann-Sophie, ouvrit tout grands les bras et l'étreignit ainsi que les enfants. Elle posa la

tête sur son épaule.

Il poussa un soupir de soulagement. Hormis un léger déraillement, tout s'était passé comme prévu. Les choses étaient rentrées dans l'ordre, le cycle des événements allait redevenir prévisible.

Par-dessus l'épaule de Thom, Ann-Sophie posa les yeux sur Marquès, Beth et Kearie.

La jeune femme et le pilote échangèrent un regard lourd de sous-entendus.

OceanofPDF.com

23. Aurora

Contrairement à son habitude, Scott fut le premier levé. Il était content que Céleste soit là, mais ça n'allait pas sans certains désagréments. Comme beaucoup d'adolescents, il avait le sommeil agité et s'étalait dans le lit, bras et jambes écartés, en prenant toute la place. Dormir avec quelqu'un ne lui était pas naturel. Lors des deux nuits qu'ils avaient passées ensemble la semaine précédente en profitant de l'absence d'Aubrey, ça n'avait pas posé trop de problèmes vu qu'ils étaient tous les deux ivres, mais la veille ils s'étaient couchés sobres, et Scott était gêné par l'espace qu'occupait Céleste, la chaleur qu'elle irradiait... et la formidable excitation qu'elle lui procurait.

Elle dormait en culotte et débardeur, et la proximité de cette fille quasi nue qui aimait les câlins le rendait fou. Contrairement à ce que croyait Aubrey, ils ne faisaient pas l'amour au sens traditionnel du terme, malgré une tentative maladroite la semaine d'avant. Tous deux puceaux, ils se contentaient de s'embrasser et de se caresser depuis des mois. Mais maintenant ils passaient leurs nuits ensemble, et Scott était confronté à la dure réalité : se réveiller toutes les trois ou quatre heures avec une furieuse érection. Ce matin-là, en émergeant vers 6 heures avec les habituels inconvénients, il se leva sans bruit, s'habilla et descendit.

La maison gardait la fraîcheur de la nuit, mais la matinée était exquise. Scott ne savait même pas s'il avait déjà vu le soleil se lever dans sa vie. Comme les premières lueurs de l'aube entraient par la fenêtre de la cuisine, il se dirigea à pas de loup vers la terrasse pour assister au spectacle.

Il vit tout de suite que Brady n'était plus sur le canapé du salon. Et qu'il y avait quelque chose d'anormal. Drap et couverture gisaient en tas, l'oreiller était abandonné sur place. Ça ne ressemblait pas du tout à Brady, plutôt du genre à faire son lit dès son lever. Il était peut-être à la salle de bains ? Mais non, la porte était entrouverte, et il n'y avait personne. *Parti faire un tour ?* Plus vraisemblablement son jogging matinal.

Sauf que le sac de voyage avait disparu. Or, Scott avait surpris des bribes de conversation la veille ; il contenait de l'argent – beaucoup d'argent. Et on ne partait pas courir en emportant un tas de fric.

Scott sortit devant la maison. De l'autre côté de la rue, les premiers rayons du soleil transperçaient les feuillages. En tombant sur le gazon, ils faisaient étinceler les brins d'herbe alourdis par l'averse nocturne. Scott fut ébloui par un objet plus brillant que les autres, gisant au milieu de la pelouse. Un pistolet à crosse métallisée dont il fallait armer manuellement le chien qui semblait neuf et bien entretenu. Scott avait déjà manipulé des armes avec Rusty, mais il n'aimait pas ça et n'en avait jamais vu de ce type. Il avait l'air coûteux.

Il s'accroupit pour l'observer. Puis il le retourna à l'aide d'un bâtonnet trouvé dans l'herbe. À en juger par le creux qu'il formait, il ne devait pas être là depuis bien longtemps. La veille au soir, peut-être.

Scott releva les yeux et examina les environs. La BMW n'était plus dans l'allée. Brady s'était envolé. On ne partait pas non plus faire son jogging en voiture... Il avait emporté le sac et, au passage, avait laissé tomber son arme, si c'était bien la sienne. Mais à qui d'autre pouvait-elle appartenir ?

Ça ne tenait pas debout. Il avait dû partir dans l'urgence. Pourquoi ?

Tout à coup, une idée qui ne tenait *vraiment* pas debout naquit dans la tête de Scott.

Elle ne devait plus jamais en sortir.

Son père avait quelque chose à voir là-dedans. Après son apparition de la veille et son comportement bizarre en repartant, plus bizarre que d'habitude en tout cas, c'était une possibilité qu'on ne pouvait exclure.

Scott ramassa le pistolet, le passa à sa ceinture et rentra dans la maison. Il fallait qu'il réfléchisse sérieusement à tout ça.

Quand elle descendit à son tour, une heure plus tard, Aubrey trouva Scott sur le canapé, où drap et couverture avaient été soigneusement pliés et posés sur l'oreiller. Elle s'enquit de Brady, et il lui raconta tout. Sa belle-mère, qui avait pris un somnifère et demi la veille au soir, était un peu groggy ; il lui fallut une minute pour mettre de l'ordre dans ses idées. Ils retournèrent le problème dans tous les sens, cherchèrent d'éventuelles traces de Brady dans la maison... en vain. Scott ne fit pas mention du pistolet. Aubrey était contre les armes à feu. Il préférait éviter.

Elle était déçue que l'émissaire de son frère soit parti, et le sac de voyage avec, car un peu avant d'aller se coucher, elle avait finalement décidé de garder l'argent. La gentillesse et le bon sens de Brady lui avaient facilité la tâche. Elle voulait bien que Thom l'aide, pour une fois, et lui aurait même témoigné de la reconnaissance. Il ne lui était pas venu à l'esprit que Brady pourrait partir à l'aube sans dire au revoir, en emportant le fric. Elle n'avait même pas eu le temps de demander combien il y avait dans le sac.

Il était presque 8 heures, donc pas encore 7 heures dans l'Utah, mais Thom était un lève-tôt. Si elle l'appelait, peut-être pouvait-il contacter Brady et lui dire de faire demi-tour. Un peu gênant pour elle, mais si sa sécurité en dépendait, c'était un inconvénient mineur.

Elle alla chercher le téléphone-satellite. Thom répondit dès la seconde sonnerie, et Aubrey lui exposa la situation.

« Je ne comprends pas, déclara-t-il.

— Je n'avais pas assez réfléchi, c'est tout. Tu peux le joindre ?

— Non, justement. J'ai essayé plusieurs fois hier soir, et encore il y a un quart d'heure. Il ne répond pas.

— Comment ça ? s'étonna Aubrey.

— Eh bien, il ne décroche pas, quoi. Il ne veut pas répondre, j'imagine. Et tu dis qu'il est parti en douce, que l'argent n'est plus là ?

— Qu'est-ce qui s'est passé, à ton avis ?

— C'est simple, il a foutu le camp avec mon fric.

— Non, ce n'est pas possible. Il n'aurait jamais fait une chose pareille.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Tu le connais si bien que ça, Brady ? Vous avez passé à peine quelques heures ensemble, je te rappelle.

— Parle-moi sur un autre ton sinon je raccroche.

— Pardon. Je dois faire face à pas mal de pression ici.

— Si tu veux savoir, il me semble que, oui, je le connais un peu. Un type très digne. Voire un peu rigide. Avec un code de conduite.

— Apparemment, il sait y faire entorse au besoin.

— Non, je lui ai *moi-même* offert de prendre l'argent. Deux fois. Il a refusé. Je lui avais pourtant dit qu'il pouvait reprendre le sac et s'en aller comme ça, sans plus de formalités, que tu n'en saurais jamais rien. Et je t'assure qu'il a refusé. Il m'a répété qu'il avait été bien payé pour cette mission, que sinon sa mère le saurait, et que...

— Tu lui as offert *mon* fric ?

— Donner c'est donner, non ?

— Tu n'as jamais su accepter l'aide des autres. C'est ça, ton problème.

— Ah oui ? C'est gentil de m'expliquer quel est mon problème.

— Tu vois ? C'est de l'orgueil, chez toi. Le péché d'orgueil, c'est aussi grave que de ne jamais *apporter* son aide aux autres.

— Bon, je crois que la conversation est terminée.

— Ce type qui t’a tellement plu, avec son code d’honneur et tout, vient de me *voler un quart de million*, Aubrey. »

Silence.

« Qu’est-ce qui t’a pris de m’envoyer une somme pareille ? lâcha Aubrey.

— Bon, maintenant j’exige que tu viennes me rejoindre ici, reprit Thom avec fermeté.

— Tiens donc ! fit-elle en éclatant de rire.

— Je suis sérieux.

— On peut savoir pourquoi ?

— Parce que tu n’es pas en sécurité ! Et que je veux pouvoir veiller sur toi.

— Ah oui ? Depuis quand ?

— Oh, et puis va te faire foutre, tiens. Non, attends, excuse-moi, se reprit-il avec un désarroi perceptible. Je t’assure, je subis un stress terrible ici. On a eu un problème cette nuit.

— Je ne me fais pas de souci pour toi. Tu te débrouilles toujours pour retomber sur tes pattes. Bonne chance, Thom. »

Elle raccrocha, lança le téléphone sur le canapé et se rendit compte, surprise, que Scott était toujours là, assis dans un coin. Elle l’avait oublié.

« Impressionnant, commenta-t-il.

— Laisse-moi une minute, tu veux ? fit-elle en se voilant les yeux d’un geste las.

— Sérieusement, j’aimerais bien savoir comment vous en êtes arrivés là, tous les deux », insista-t-il en la regardant fixement.

Scott ne détournait jamais le regard quand quelque chose l’affectait ou le mettait mal à l’aise. C’était une des choses qu’Aubrey appréciait le plus chez lui. L’espace d’une fraction de seconde, elle envisagea de répondre franchement. Mais finalement elle préféra remettre sa main sur ses yeux et se taire. Au bout d’un moment, il laissa tomber et remonta à l’étage. Aubrey

ne le vit pas marquer une pause en passant à côté du canapé, prendre un objet sous un coussin et le dissimuler derrière son dos.

Quand Céleste se réveilla une heure plus tard, Scott était assis à l'autre bout de la chambre. Il lui raconta tout et lui montra le pistolet.

« Tu vas le dire à Aubrey ? s'enquit-elle.

— Non. Elle n'en voudra jamais dans la maison.

— Et tu crois qu'elle a raison ? »

Il ne répondit pas tout de suite. « La situation risque de dégénérer. Je préfère savoir qu'on a ça pour se défendre au cas où.

— Tu t'es déjà servi d'une arme à feu ?

— Plein de fois.

— Le même genre que celle-là ?

— Non, plutôt des carabines. Mon père m'emmenait à la chasse quand j'étais petit. Et puis un jour, vers douze ans, j'ai tiré un canard ; je croyais qu'il était mort mais je l'ai entendu gigoter au fond du canot et...

— Scott, le pistolet que tu tiens, tu sais t'en servir ou pas ?

— Non.

— OK. Il peut tirer combien de coups ? reprit-elle après un instant de réflexion.

— Il y a un chargeur.

— Oui, je sais qu'il y a un chargeur dans les armes à feu. Mais il contient combien de balles ? » Voyant Scott un peu secoué, elle l'incitait à répondre sans montrer son irritation.

D'une pression sur le poussoir latéral, il éjecta le chargeur et décompta les ogives cuivrées.

« Seize.

— Bon, voilà ce qu'on va faire, fit-elle posément. Arrange-toi pour qu'Aubrey nous prête la voiture. On va jusqu'à l'ancienne décharge et on tire chacun deux balles, histoire de se faire la main. Il en restera douze. On

se met d'accord sur une cachette et on n'y touche que si on en a besoin, ce qui n'arrivera pas, j'espère. »

En la regardant, Scott se fit deux réflexions. Un, qu'il épouserait Céleste un jour, et deux, qu'ils allaient *certainement* avoir besoin du pistolet.

Dans son appartement de Stolp Island au-dessus de la quincaillerie, Rusty fit la grasse matinée. Gonflé à bloc par son coup d'éclat, il avait dû engloutir six bières pour se calmer, pour finir bourré, ballonné et *incroyablement plein aux as*, le contenu du sac ayant dépassé ses plus folles espérances. Il était allé se coucher en tirant des plans pour le lendemain.

D'abord, rembourser Zielinski, un salopard qui lui pourrissait la vie depuis six mois. Une fois débarrassé de cette galère, il allait faire des emplettes de première bourre – à boire et à inhaler – et s'organiser une petite fête à lui tout seul. Puis il prendrait le chemin de *La Bonne Étoile* qui, conformément à ses prévisions, respectait ses nobles et vigoureux engagements vis-à-vis de ses clients et demeurerait ouvert par la grâce de son groupe électrogène. Pour finir, s'il lui restait un peu d'énergie, il irait voir si la prostitution demeurerait une activité lucrative dans le coin. Sûrement, avec la fin du monde et tout ça.

Enfin, cette gourmandise-là attendrait peut-être le surlendemain. Aucune raison de se précipiter, après tout.

Il ne manquait plus d'argent, maintenant. Et il avait tout son temps.

Dans le désert de Jericho, Thom contemplait Ann-Sophie endormie. Au bout de dix ans et après avoir eu deux enfants, elle restait quasi la même que sur la photo de magazine dont il était tombé amoureux. La seule différence était qu'à l'époque elle n'avait pas encore d'opinion sur lui. Mais après l'avoir pratiqué une décennie, elle ne pouvait plus le supporter et n'avait plus confiance en lui.

Heureusement, la situation allait s'améliorer. Ils allaient s'installer tous les quatre dans les profondeurs sûres et calfeutrées de leur terrier bunkérisé.

Finis les journées en vadrouille, finis le relâchement, finis de frayer avec qui ils voulaient, les enfants et elle.

Puisqu'ils étaient en danger, ils allaient resserrer les rangs, faire corps derrière la seule et unique personne qui avait vu venir la catastrophe, qui avait tout prévu en conséquence et allait mettre leur avenir à exécution.

Ils l'aimeraient. À défaut, ils le respecteraient. Et s'ils n'étaient même pas capables de cela, ils pourraient toujours le craindre.

Il ne reculerait devant rien, résolut-il, pour les mettre durablement en sécurité.

Dans les environs d'Iowa City, les parents de Perry St. John, ébahis et comblés, versèrent des larmes de joie en voyant débarquer leur fils unique. Comme tout le monde, ils vivaient dans la terreur depuis des jours face à ce qu'ils comprenaient de la situation, mais surtout à cause de l'absence quasi totale d'information sur ce qui les attendait. La radio portative de Perry plus le matériel de radio amateur qu'il avait laissé dans la cave en partant faire ses études allaient se révéler inappréciables. Le hobby un peu bizarre de son adolescence devenait une ressource vitale.

Quand il eut retrouvé ses marques, Perry poussa jusqu'au parc naturel de West Overlook, en surplomb de la rivière Iowa, histoire de contempler le ciel nocturne. Il aimait y monter quand il était tout jeune – c'était désert et loin de toute la pollution lumineuse. Mais ce soir-là, en tentant d'admirer la splendeur de la voûte étoilée, assis sur le toit de sa voiture, il ne put s'empêcher de regarder vers la vallée.

Au loin le panorama était piqueté d'incendies et de colonnes de fumée noire. Certains feux étaient maîtrisés, d'autres non. De temps en temps un coup de feu claquait dans la fraîcheur de la nuit. Du côté de Cedar Rapids, on voyait un halo lumineux mouvant, différent de l'éclairage urbain. Des flammes jaune orangé visibles à trente kilomètres.

Perry s'efforça de se concentrer sur les merveilles du ciel, mais pour la première fois de sa vie, aussi loin que remontent ses souvenirs, il n'arrivait

pas à détacher son regard de la surface terrestre.

Le cosmos n'allait pas disparaître. L'humanité, il en était moins sûr...

OceanofPDF.com

TROISIÈME PARTIE

LES ORIGINES

OceanofPDF.com

24.

Voici :

Le lendemain du meurtre de Brady, lorsque, croisant furtivement le regard de Scott, Aubrey fut tentée de révéler ce qu'elle avait tu toute sa vie, voici ce qu'elle envisagea de raconter :

« Au lycée, Kyle Luedtke était le meilleur ami de Thom, et l'être le plus beau que j'aie vu de ma vie. Quand j'avais quinze ans et demi – je m'en souviens bien parce que j'avais passé l'épreuve écrite du code de la route quelques jours plus tôt –, je sautais sur toutes les occasions de leur coller aux basques. Kyle avait dix-sept ans, Thom venait d'en avoir dix-huit, ils allaient passer leur diplôme d'études secondaires tandis que moi, je n'étais qu'une vulgaire élève de seconde. N'empêche, j'étais mignonne et je plaisais aux garçons. J'avais des formes depuis le collège, j'attirais l'attention, mais j'avais l'habitude, je savais faire face. La première année de lycée j'en ai un peu bavé parce que les garçons étaient plus âgés que moi ; il m'a fallu un moment pour interpréter leurs regards, mais en fin de compte ça m'a aidée ; les années suivantes, j'étais mieux armée pour les affronter. Certaines filles ne s'y font jamais, moi j'ai survécu.

» Je ne sais plus où j'en étais. Ah oui. Kyle Luedtke était beau, tu ne peux pas savoir... Un être humain parfait à tous points de vue. Un mètre quatre-vingts, un hâle de rêve, une masse de beaux cheveux ondulés, des

dents éclatantes. Jamais vu ça. Je ne sais pas pourquoi, j'étais obsédée par ses dents. J'aime les dents, que veux-tu que je te dise.

» Ce que tout le monde savait, évidemment, c'était que Kyle était un sale con. Mes parents ne pouvaient pas le sentir, comme la plupart des adultes, parce qu'il mentait comme il respirait, un hypocrite de première ; les seules fois où Thom a eu des ennuis, c'était à cause de lui. Le plus souvent il suffit d'attendre que ça passe ; les ados finissent par échapper à l'influence de ces beaux gosses qui les mènent en bateau. Mais dans le cas de Thom, Kyle représentait un réel danger pour le grand projet familial.

» Parce que Thom était un génie. Ce n'était un secret pour personne. Aussi loin que remontent mes souvenirs, je me revois assise sur le canapé entre mes parents pendant qu'il nous faisait des "exposés" sur la météorologie, la chimie, la cornemuse, bref, tout et n'importe quoi – ce qui l'obnubilait sur le moment. Et il y avait beaucoup de choses qui l'obnubilaient, crois-moi. Dans tous les cas mes parents l'encourageaient, même si ça impliquait de lui faire manquer l'école pour l'emmener quelque part à grands frais et au prix de chamboulements à n'en plus finir. Les Galápagos ? Aucun problème. Un cours spécial à Stanford, en Californie, pendant les vacances de printemps alors qu'on habitait ici, près de Chicago ? Mais comment donc. Rétrospectivement, je suis sûre que ça a mis à rude épreuve leurs finances et leur énergie, mais ils n'hésitaient pas. Les établissements scolaires étaient d'accord : il était évident pour tout le monde que Thom était un gamin exceptionnellement brillant et qu'un jour, son génie rejaillirait sur nous.

» Logiquement j'aurais dû être jalouse, lui en vouloir à mort – et ça a bien dû arriver, mais j'étais petite, et la singularité de Thom prenait tellement de place chez nous que je l'ai acceptée bon gré mal gré. Il y a des choses qu'on sait quand on est gosse, et qui ne sont jamais remises en question : on est fan de telle ou telle équipe, papi est un alcoolique et Tommy

un génie. Il n'y a pas de discussion possible, et rien – absolument *rien* – ne doit déranger l'ordre établi.

» Kyle Luedtke était donc un gros problème, et ça explique sûrement que je sois tombée éperdument amoureuse de lui – raide dingue ! Non seulement il était beau, *mais* il menaçait l'avenir tout tracé de Thom, les grandes choses qu'il allait forcément réaliser. Forcément, c'était irrésistible.

» Le 2 juin de cette année-là, première journée vraiment chaude de l'été qui s'annonçait, une fois le soleil couché il faisait moite, tiède comme l'eau du bain, une de ces soirées typiques du Midwest où on a l'impression de s'enivrer rien qu'en respirant. Kyle et Thom étaient censés aller au cinéma, mais moi, je savais que c'était bidon. En fait, ils voulaient juste se balader toute la soirée en ville au volant de la vieille Chevy Caprice Classic de mon père. Dans un bled comme Aurora où les ados s'ennuient à crever, une voiture et un plein d'essence, c'est la recette assurée du désastre, je ne t'apprends rien. Alcool, dope, sexe... tout devient possible quand on roule les soirs d'été. Et ne te méprends pas sur mes propos. Je ne recommande pas ce genre de virée. Je te dis juste comment c'était à l'époque. Mais tu ne dois pas être dépaycé, c'est toujours comme ça de nos jours. Seulement, ce soir-là, il est arrivé un truc très moche, alors n'idéalise pas. Ne va pas te faire des idées. Je ne fais que mon devoir de belle-mère.

» Bref. J'avais passé une journée de merde – pleine de petits emmerdements qu'on oublie normalement au bout de quelques jours, sauf que vu les événements, je m'en souviens jusque dans les moindres détails. Aucun intérêt, en fait : untel ou unetelle avait raconté n'importe quoi sur moi à je ne sais plus qui, des conneries de ce genre. Mais j'avais le moral à zéro et je m'étais enfermée dans ma chambre. Là-dessus, je vois Thom et Kyle se diriger vers la voiture et je leur crie par la fenêtre que ce serait sympa de m'emmener. Thom ne me répond même pas, mais Kyle s'arrête, lève la tête, lui dit je ne sais pas quoi, et ça me donne de l'espoir.

» Kyle et moi, on s'était déjà roulé des pelles. Deux fois. On s'était même *frottés* l'un contre l'autre, si tu vois ce que je veux dire. Comment ça, ça te dégoûte ? Bref, on s'était bécotés, mais il n'avait pas essayé de me caresser les seins ni rien. Oui, Scott, j'ai compris, tu ne veux pas savoir. Mais c'est comme ça, et après tout, c'est toi qui as voulu savoir ce qui s'est passé. Je continue ou pas ? Ce que je veux dire, c'est qu'il avait dix-sept ans et moi quinze, il avait toujours été gentil et doux avec moi, sans insister. Naturellement, ça me rendait encore plus folle de lui. Je me souviens, la deuxième fois qu'on s'était pelotés, c'est moi qui avais voulu aller plus loin. Et il s'est tout à coup rappelé qu'il avait un truc à faire. Il m'a plantée là ! Ce type était peut-être un menteur et un fauteur de troubles, mais avec une fille plus jeune, il savait où s'arrêter. OK, OK, j'étais amoureuse de lui. Ou alors, c'est juste le souvenir que j'en garde. La mémoire, ça te joue de sacrés tours, parfois.

» Quoi qu'il en soit, ils me laissent venir avec eux, on picole, les garçons fument un peu d'herbe, et à un moment – il était minuit passé – un de nous trois a la brillante idée de bombarder des boîtes aux lettres. Une ancienne coutume locale dont tu n'as peut-être jamais entendu parler. Mais ton expression me dit que si... Donc, tu connais. On ramasse un gros caillou – pas trop gros quand même, pour pouvoir le manipuler –, on repère une boîte aux lettres au bout de son allée, sur le trottoir, dans une longue rue toute droite, on fonce à soixante à l'heure au moins et on largue le caillou dessus au passage.

» En fait, ça demande plus d'adresse qu'il n'y paraît, surtout si on a un peu bu ; et les garçons en étaient à sept ou huit bières. Moi, tout au plus deux ; à cet âge je n'encaissais pas encore bien l'alcool. Ça s'apprend, comme on dit, et de toute façon, pour planer je préfère les produits pharmaceutiques, tu le sais. L'alcool, ça me donne mal à la tête.

» Donc, on bombarde des boîtes aux lettres. On avait constaté que si on balançait le caillou depuis le siège avant, il avait une fâcheuse tendance à

rebondir sur la portière ou sur l'aile arrière, alors Kyle et moi, on le lançait chacun à notre tour depuis la banquette arrière : un des deux se penchait par la vitre, l'autre le ou la retenait par la taille. On faisait gaffe parce qu'il fallait se pencher assez loin pour trouver le bon angle et on ne voulait pas se faire mal, évidemment.

» Je passe sur la suite parce que je vois bien que tu es mal à l'aise avec le sexe, l'effet des hormones chez les ados, tout ça ; disons que je me comportais comme une vilaine fille, et que Kyle tentait de résister aux avances que la petite sœur de son meilleur copain lui faisait juste sous son nez, le tout en pleine expédition vandalisme. Reste que c'est la réalité et que je ne peux pas raconter mon histoire sans y faire au moins allusion. Disons que j'avais les mains où il ne fallait pas...

» Kyle m'a demandé d'arrêter, mais je ne savais pas à quel point il était sincère, et comme je te l'ai dit, j'avais bu deux bières. Pour moi c'était beaucoup. Je me souviens que Kyle a écarté ma main et m'a repoussée sur la banquette. Moi, je trouvais ça marrant, comme une gamine qui joue et ne sait pas à quel moment s'arrêter ; d'ailleurs, c'était exactement ça. Alors je suis aussitôt revenue à la charge. Et il m'a à nouveau repoussée.

» Thom nous disait je ne sais quoi, mais je riais tellement que je n'ai pas compris. Je me suis avancée vers le dossier du siège conducteur – on n'avait pas mis nos ceintures de sécurité, évidemment – en lui criant de s'occuper de ses affaires. Il m'a répondu sur le même ton, je lui ai balancé une insulte immonde, et on s'est engueulés un moment. Nos disputes étaient terribles, à l'époque. Pour finir, je me suis reculée, bien décidée à reprendre mon petit jeu où je l'avais laissé – tu me repousses, je me rapproche, etc. Je trouvais ça de plus en plus hilarant, et ça me plaisait car je savais que *je ne risquais rien*, tu comprends ? C'était grisant : je pouvais tenter des choses, tester les limites, aller trop loin, il me rattraperait toujours avant que je bascule dans le vide du haut de la falaise, pour prendre une image, et je le savais. L'idéal, quand on est ado.

» Sauf que quand je me suis retournée, Kyle n'était plus là.

» Oui, tu as bien entendu : il n'était plus dans la voiture. J'étais toute seule sur la banquette, on roulait à soixante-quinze à l'heure et le gars que j'allumais avait *disparu*.

» J'étais tellement stupéfaite que sur le moment, je n'ai même pas crié. Une minute plus tôt j'étais là à l'embrasser, le tripoter, le pousser, et tout à coup, plus personne. Les vitres arrière étaient ouvertes et l'air tiède de l'été s'engouffrait dans la voiture.

» J'ai voulu le dire à Thom, mais ça ne devait pas être très clair. J'ai dû crier : "Kyle est plus là ! Kyle est plus là !" Thom a enfin compris. Et là, j'ai vu quelque chose. Je me suis remise à hurler en montrant le pare-brise et Thom, les yeux exorbités, l'a vu aussi.

» C'était le visage de Kyle qui nous regardait à l'envers. Il était à plat ventre sur le toit et hurlait comme un forcené, mais c'était pour rire et il trouvait ça hilarant. Ce malade – cet *irrésistible* cinglé – était sorti par la vitre arrière et monté sur le toit en s'accrochant au porte-skis. À la vitesse où on allait !

» Je n'ai pas vu le chevreuil sur la route devant nous. Je regardais Kyle. Mais Thom, si. Il a pilé sans réfléchir, par pur réflexe. Un automatisme.

» Il a freiné, la voiture a fait une embardée, et tout à coup, Kyle n'était plus là. Je revois son visage inversé disparaître d'un coup, comme effacé. Il y a eu un vague mouvement – son corps éjecté du toit qui atterrissait devant la voiture. Puis un affreux bruit mat quand on l'a écrasé.

» Et voilà. On l'a tué.

» Merde, excuse-moi, c'est juste que je ne l'avais encore jamais dit à voix haute. À personne.

» Attends, ça va passer.

» Bon. La suite, maintenant. J'ai beaucoup réfléchi à ce que j'ai fait et je me suis demandé cent fois pourquoi. On a essayé d'en parler, Thom et

moi, mais pas longtemps ; à quoi bon ? De toute façon, je n'aurais pas su m'expliquer.

» Si j'ai dit à la police que c'était moi qui conduisais, est-ce pour le protéger parce qu'il était majeur et saoul, et que sa vie aurait été foutue ? Possible. Une fois qu'on a eu affaire à la justice, on ne sait jamais ce qui peut arriver. Et à quinze ans je risquais beaucoup moins que lui, officiellement adulte et autorisé à boire.

» Ou alors j'ai dit que c'était moi qui tenais le volant parce que je me sentais coupable. Si je n'avais pas déconné avec Kyle sur la banquette arrière, il n'aurait jamais cherché à m'échapper en ayant l'idée de passer par la vitre, peut-être, même pour rigoler.

» Ou bien ai-je menti pour sauver mon frère au nom de la mythologie familiale ? Parce que Thom était un génie promis à un brillant avenir, et moi juste une jolie fille vouée à se marier et basta, et que rien ne devait se mettre en travers de nos destinées respectives ?

» Si je devais répondre à ces questions aujourd'hui, je crois que je répondrais simplement : "Oui."

» Tu avais raison, Scott. Mon père est mort le cœur brisé. Mais on peut dire que ma mère aussi car finalement, qu'est-ce que le cancer sinon le corps qui renonce, qui lâche prise parce qu'il ne peut plus encaisser ? Ni l'un ni l'autre ne s'est remis de l'accident ; je crois qu'ils avaient deviné. Thom n'a jamais su mentir. Mais ils ont laissé faire. Ils ont laissé une gamine de quinze ans foutre sa vie en l'air pour que son frère puisse créer des applis dans la Silicon Valley.

» Ils m'ont quand même trouvé un très bon avocat. J'ai écopé de cinq ans de mise à l'épreuve pour mise en danger de la vie d'autrui et conduite sans permis. Je suis restée à Aurora et j'ai essayé de vivre tant bien que mal. Pendant les dix années suivantes, j'ai accompagné mes parents vers l'autre monde et très mal choisi mes amoureux, pour finir par épouser ton père. On sera d'accord pour dire, toi et moi, que c'était vraiment la pire chose à faire.

» Mon grand frère, lui, est parti. Et il est devenu quatre fois milliardaire. C'est complètement dingue, mais ces milliards, quelque part, il croit qu'il me les doit. Et je n'ai jamais rien fait pour le détromper, j'avoue.

» Oui, tu as raison, Scott. Thom et moi, c'est vraiment n'importe quoi. »

Voilà ce qu'Aubrey songea à déballer ce matin-là. Mais elle n'en fit rien. Elle n'avait, effectivement, jamais raconté cette histoire à personne. Et elle en resterait là.

Aubrey passait toujours après tout le monde.

OceanofPDF.com

QUATRIÈME PARTIE

L'EFFONDREMENT

OceanofPDF.com

25. Aurora

Quatre mois plus tard

Les chèvres étaient de retour. Pas trop tôt ! Mme Chen les avait vues vagabonder dans Stratton Lane et était allée les récupérer avec ses fils pour les escorter jusqu'à Cayuga Lane, où on avait besoin d'elles. Les pelouses avaient toutes été retournées quelques mois plus tôt et les jardins transformés en potagers communautaires, mais les mauvaises herbes avaient envahi les allées et le rebord des trottoirs. Elles surgissaient dans les fissures du goudron, dégringolaient des arbres... bref, elles proliféraient partout où la nature tentait de reprendre ses droits.

Et puis il y avait les poubelles. Le volume des emballages avait spectaculairement décru, mais pas les ordures ménagères ; il y en avait partout. Les habitants du quartier n'apportaient pas tous leurs déchets au tas de compost collectif. Quant aux chèvres, au nombre d'une dizaine, elles s'étaient échappées d'une ferme pédagogique non loin de là ; depuis, elles se promenaient librement dans le quartier. Les habitants n'étant pas tentés de les manger, elles avaient peu à peu trouvé leur utilité en nettoyant les rues, fonction qu'elles remplissaient à merveille.

Il fallait juste les empêcher de dévorer la récolte locale de Cayuga Lane qui, en cette fin de mois d'août, arrivait à sa pleine maturité. Les voisins se

relayant par équipes pour ramasser fruits et légumes, il y avait toujours quelqu'un pour les tenir à distance, mais c'étaient des animaux vifs et obstinés. Il suffisait qu'on détourne les yeux un instant et elles revenaient à la charge. Les surveiller était un job à plein temps.

Et même si ces quatre mois l'avaient visiblement ralenti et fragilisé, Norman Levy s'était découvert une vocation de chevrier.

Il s'y était mis en se renseignant, comme d'habitude, à l'aide de son équipement de radioamateur et avait notamment recueilli les précieux conseils d'un éleveur soudanais ; au bout de trois ou quatre séances, les chèvres lui obéissaient au doigt et à l'œil. Une méthode éprouvée consistait à corriger leur trajectoire en leur lançant de petits cailloux, mais d'après le Soudanais ça les rendait nerveuses et moins performantes. Il valait mieux s'armer d'un bâton, mais jamais pour leur taper dessus, ce qui risquait de les énerver encore plus. Seulement pour en donner de petits coups par terre pour les éloigner des plantes destinées à la consommation humaine. Fin juin, les bêtes étaient si bien habituées à lui qu'il lui suffisait de tenir son bâton en évidence. Norman aimait beaucoup son nouveau métier et accueillait le retour des chèvres avec un enthousiasme non feint.

Scott avait cessé de l'éviter ; au contraire, il lui donnait un coup de main dans les aspects les plus physiques de sa mission, tout en apprenant parallèlement à utiliser son émetteur radio – seule source d'information quant au reste du monde. Toutefois, Aubrey le sentait sur ses gardes, désireux de ne pas passer trop de temps avec Norman. Elle croyait savoir pourquoi : un jour – pas très lointain – le vieux monsieur allait mourir, et Scott allait encore souffrir de la perte d'un proche. Alors il n'était pas très communicatif.

« Dis-moi ce que tu penses, l'implorait Norman. Il faut parler aux gens, tu sais.

— Et pourquoi ça ?

— Parce qu'il n'y a rien de plus précieux. »

Mais Scott s'était borné à hausser les épaules en disant qu'il allait y réfléchir ; pour le moment, il prenait simplement plaisir à travailler sans rien dire aux côtés du chevrier improvisé. Résultat, les terres cultivées étaient impeccablement tenues.

L'impasse était radicalement transformée. Les jardins de rocaille, les plantes vivaces, les massifs et autres ornements horticoles avaient été déblayés, une maison après l'autre, durant les deuxième et troisième semaines du black-out. Après avoir vainement recherché un consensus parmi les gens du quartier, Phil et Aubrey avaient simplement retourné leurs terrains respectifs et s'étaient mis à planter. Curieux, les voisins n'avaient pas tardé à pointer leur nez ; petit à petit, à mesure que les provisions s'épuisaient et que la fréquentation des points de distribution alimentaire devenait dangereuse et infructueuse, tout le monde s'y était mis.

Désormais, le principal problème n'était plus les chèvres vagabondes (on avait mis des clôtures), mais les chapardeurs nocturnes. Tout de suite on leur avait volé leurs tomates, qui avaient mûri en premier et en abondance. Phil avait très justement suggéré qu'on en plante en excès pour tenir compte de ces pillages. D'après lui, on les repérait tout de suite quand elles étaient mûres (à cause de la couleur), et elles étaient certes faciles à cueillir, mais un individu seul ne pouvait pas en transporter des quantités, surtout s'il voulait passer inaperçu. Le surplus passerait en profits et pertes. Ils avaient bien fait de l'écouter.

En temps normal, à la mi-août, les gens tentaient de refiler à leurs voisins l'excédent de production de leur jardin, et à la fin de l'été il n'y avait plus moyen de refourguer un seul concombre. Mais maintenant tout ce qui voulait bien pousser était ramassé ou cueilli, tout était mangé, mis en conserve ou donné aux affamés qui débarquaient de plus en plus nombreux dans le coin, les gens d'autres secteurs qui avaient été moins prévoyants. Il n'y avait pas le moindre gaspillage ; c'était inconcevable, tous le savaient tacitement.

Il ne restait que trois mois avant l'hiver.

Le 26 août, Aubrey sortit de chez elle déjà épuisée à 10 heures. C'était le cent trentième jour depuis l'« événement », pour ceux qui tenaient encore le compte. Elle-même avait cessé depuis longtemps. Il était beaucoup plus important de savoir qu'on était jeudi. Avec le lundi, c'était jour de distribution d'eau. La municipalité mettait les pompes en marche au lever du soleil pendant environ deux heures qu'Aubrey passait à faire l'aller et retour entre l'évier de la cuisine, la salle de bains du bas et la cave.

Dans les deux premières pièces, elle reliait un bout de tuyau d'arrosage aux robinets, qu'elle laissait ouverts tant que l'eau coulait en s'assurant que l'autre extrémité restait bien plongée dans les bonbonnes de vingt litres posées par terre. Au début, le rationnement en eau avait été très dur pour les habitants de Cayuga Lane. Ils avaient improvisé au mieux, recueillant l'eau dans des centaines de bocaux à confiture, des saladiers, ou dans leur baignoire, le tout ayant tendance à déborder, à éclabousser les alentours. Et de toute façon c'était insuffisant. Et puis un jour, lors d'une virée dans le voisinage, Scott et Céleste avaient trouvé un camion de transport de bouteilles d'eau. Vides, naturellement, mais c'était en tant que récipients qu'elles les intéressaient. Aubrey, déléguée à l'eau pour son bout de rue, détenait à présent soixante-deux bonbonnes de cinq litres qui, une fois remplies, suffisaient aux besoins de l'impasse pendant cinq jours.

Elle revint dans sa cuisine, reboucha la grosse bouteille presque pleine et la descendit à la cave après avoir inséré le tuyau dans la bonbonne suivante. Elle la posa à sa place à côté des autres le long du mur extérieur, le plus frais, et remonta en chercher une autre, dans la salle de bains cette fois. En décalant les durées de remplissage et en calculant bien, elle arrivait à tirer le maximum de ses deux heures d'eau courante, sans faire de pause ni rien renverser. Le gros problème, c'étaient ses bras.

Soixante-deux bonbonnes, ça faisait plus de mille deux cents litres à trimballer dans les escaliers, et ses biceps lui faisaient souffrir le martyre

quand venait son tour d'assurer la corvée d'eau. D'ailleurs, ses bras avaient déjà changé, mais ce n'étaient pas ceux de Madonna ou de Michelle Obama, avec le genre de muscles nerveux et bien dessinés qu'elle était censée appeler de ses vœux à l'adolescence. Non, ses nouveaux bras avaient de la *force*. En fait, en quatre mois tout son corps s'était transformé. Il n'était plus taillé pour faire joli en maillot de bain, mais pour tendre vers un but unique : abattre les tâches nécessaires. Elle avait aussi perdu du poids, évidemment ; combien, elle l'ignorait et s'en moquait. Le fait est qu'elle ne s'était jamais sentie aussi en forme – physiquement et mentalement.

L'épuisement de son stock de médicaments n'y était pas étranger. Scott et elle avaient fini tous les opiacés les premiers jours du black-out ; après ça, elle avait alterné somnifères et tranquillisants pendant deux ou trois semaines. Mais là aussi les réserves baissaient et pas moyen de faire renouveler ses ordonnances. Les pharmacies, gardées par des vigiles armés, n'étaient ouvertes que quelques heures par jour et ne délivraient que les médicaments essentiels. Alors un soir elle avait décidé de mettre fin au suspense et au compte à rebours en jetant tout ce qui lui restait dans les toilettes. Oubliant évidemment que l'eau était coupée à cette heure-là... En s'humiliant à tenter de récupérer les comprimés détrempés dans l'eau souillée, à genoux devant la cuvette, elle avait décrété que, pharmaceutiquement parlant, elle ne *voulait* pas tomber plus bas. Elle avait laissé les médicaments se dissoudre et n'y avait plus jamais repensé depuis.

Ce matin-là, l'eau coula pendant près de trois heures ; à court de récipients en plastique, Aubrey dut courir dans toute la maison comme aux premiers jours du black-out en remplissant tout ce qui lui tombait sous la main. Elle laissa même les deux baignoires se remplir à ras bord. Pas pour revivre les soirées pathétiques du début, quand Scott, Céleste et elle-même y remplissaient leur verre en échangeant des regards sinistres dans la lumière déclinante, mais cette fois pour se faire couler de vrais *bains*. Froids, car la chaudière ne tournait plus depuis le mois d'avril, mais il allait

faire encore 30 °C, et si elle laissait les stores ouverts et la porte fermée, avec un peu de chance, en fin d'après-midi l'eau atteindrait plus ou moins 20 °C. Donc, l'un dans l'autre, la journée commençait plutôt bien.

Une fois débarrassée de ses corvées matinales, Aubrey ressortit et jeta un œil dans la rue où s'affairaient déjà les voisins de corvée. Mme Chen et ses fils travaillaient dans le carré des courgettes, Derek et Janelle débarrassaient les choux-fleurs de leurs piérides et en repliaient les feuilles pour protéger la partie blanche du soleil, et les Sunderland retournaient ou ramassaient les pastèques orange qui, comme l'avait prédit Phil, étaient extraordinairement sucrées.

Aubrey frotta ses yeux irrités par le voile de fumée âcre qui planait en permanence dans l'air depuis que le feu était devenu le seul moyen de cuire les aliments. Le gaz, coupé depuis fin mai, revenait de temps en temps sans qu'on soit prévenu, contrairement à l'eau. Aucun moyen de savoir quand on pourrait compter dessus. On avait essayé les fosses de cuisson, les fours solaires et ainsi de suite, mais rien ne valait le bon vieux feu de camp. Tous les soirs la ville entière en était piquetée. Dommage, songeait Aubrey, car le ciel d'Aurora n'avait jamais été aussi pur et limpide que pendant le premier mois de black-out. Mais on ne pouvait tout de même pas manger cru à tous les repas.

Elle continua à observer la rue en faisant la grimace et vit Norman approcher au milieu de ses chèvres, tel un Moïse moderne. « Alors, qu'est-ce qui se raconte ? lui demanda-t-elle.

— Les nouvelles de l'arrière-pays sont encourageantes », répondit-il, ce qui ne signifiait nullement qu'il avait réellement capté des nouvelles encourageantes, quelle que soit leur provenance. C'était juste ce qu'il répondait systématiquement. Comment pouvait-on garder un optimisme inaliénable quand on avait commencé par fuir l'Allemagne nazie avec ses parents et qu'au soir de sa vie, à quatre-vingt-huit ans, on se retrouvait

plongé dans un black-out mondial ? Mystère. Mais c'était ce qui faisait le charme de Norman.

« Ah bon ? Par exemple ? » insista-t-elle en s'arrêtant pour caresser une chèvre. C'était la noire, sa préférée, celle qui avait toujours l'air de vouloir vous doubler. Elle ignorait totalement où elle devait aller, mais il fallait qu'elle y arrive avant tout le monde.

Norman avait compris depuis longtemps qu'il ne fallait pas répercuter les mauvaises nouvelles. Les premiers temps, il avait beaucoup évoqué le nombre de morts et les émeutes de la faim dans les grandes villes de l'Est, mais s'était vite rendu compte qu'il donnait le cafard à tout le voisinage. De toute manière, ça n'avait plus aucune importance, sauf si les nouvelles étaient bonnes ou concernaient les environs immédiats. Le reste n'avait aucune utilité et n'était pas bien accueilli.

« Vous vous souvenez de mon ancien étudiant, celui qui a fait carrière à la NOAA après ses études à Bethesda ?

— Oui, Perry quelque chose, c'est ça ?

— Excellente mémoire, bravo. Je vous mets une bonne note. » Il fit une pause le temps de reprendre son souffle. Il avait encore plus de mal à respirer depuis quelque temps, et dans ces cas-là, il fallait attendre que ça passe. « Il est dans les environs d'Iowa City depuis quatre mois, reprit enfin Norman. Chez ses parents. Et il a un 32G à manivelle. Un petit émetteur-récepteur à ondes courtes qui marche sacrément bien.

— Et qu'est-ce qu'il dit ?

— Qu'hier soir à deux reprises ils ont eu de l'électricité.

— C'est une blague ? lâcha Aubrey, ébahie.

— Je ne plaisante que sur les sujets drôles, ce qui n'est pas le cas ici.

— Pendant combien de temps ?

— Moins d'une minute. Maximum. Comme un bébé de six mois qui se met debout, se rend compte que c'est trop tôt et retombe sur son derrière. Pour citer sa comparaison. Mais ce sont les faits.

— Ne me donnez pas de faux espoirs, dit Aubrey en poursuivant son chemin vers chez Phil.

— Jamais compris cette expression, lança Norman. Qu'est-ce qu'on a d'autre que l'espoir et la patience ? C'est même la seule chose qui nous distingue des chèvres.

— Quelle lucidité.

— C'est Alexandre Dumas qui l'a dit, pas moi. "Attendre. Toute la sagesse humaine est dans ce seul mot." »

Aubrey se retourna le temps de lui sourire puis s'engagea dans l'étroite allée devant la maison de Phil, entre les rangées de soja, de fèves, de haricots de Lima et de haricots tout court. Elle entra sans frapper.

Les stores étaient fermés car les fenêtres donnaient au sud. Les rayons du soleil filtrant entre les lattes faisaient chatoyer des grains de poussière dans la grande pièce. Phil n'était pas très doué pour le ménage, mais personne ne lui en tenait rigueur car plus personne ne le faisait. Il y avait trop de travail par ailleurs.

« Phil ? » appela-t-elle.

Pas de réponse, mais on entendait des bruits métalliques dans la cave. Aubrey alla se poster en haut de l'escalier, devant la porte ouverte. Il s'activait à la conserverie que les gens du quartier avaient installée à la place de ses anciens bacs hydroponiques. Absorbé par sa tâche, il ne l'avait pas entendue arriver. Pour ne pas lui faire peur (Phil était très froussard), elle prit soin de moduler sa voix et dit sur le ton de la plaisanterie : « Dis donc, j'ai pas toute la journée, moi ! »

Il se retourna et lui sourit. Les mains sur les hanches, elle feignit de s'impatienter.

« Je ne vois pas du tout de quoi tu veux parler », répliqua-t-il. Il n'était pas très bon comédien, et savait très bien de quoi il s'agissait... Aubrey tourna les talons. Phil remonta de la cave et vint vite la rejoindre, comme elle n'en avait pas douté un seul instant.

Il y avait un poster de Yoda au-dessus de son lit. Au début elle n'avait pas trouvé ça très excitant ; mais finalement, c'était logique. Yoda collait parfaitement avec la personnalité de Phil. Elle avait bien tenté de lui dire que la citation (« *N'essaie pas ! Fais-le ou ne le fais pas* ») n'était pas idéale et pouvait avoir certaines connotations – évoquer subtilement une dysfonction érectile, par exemple –, mais ça n'avait fait qu'augmenter l'affection de Phil pour son poster.

Elle enleva son tee-shirt aussitôt entrée dans la chambre, l'expédia sur un dossier de chaise et dégrafa son soutien-gorge. Debout sur le seuil, Phil la regarda dégrafer son short et s'en débarrasser d'un même mouvement. Elle s'approcha du lit dans le plus simple appareil, puis vit qu'il l'observait, immobile. Elle feignit d'en prendre ombrage.

« Monsieur ? Je peux faire quelque chose pour vous ?

— Non mais qu'est-ce que tu crois, rétorqua-t-il en secouant la tête, que je suis une machine ? Que tu peux débarquer à n'importe quel moment avec des exigences sexuelles ?

— Exactement. » Elle défit les couvertures et s'allongea dans le lit.

« Et pourquoi pas, après tout. » Il se déshabilla à son tour et se coucha à côté d'elle. Aubrey n'était pas la seule à avoir maigri. Phil n'avait qu'à déboucler sa ceinture pour que son pantalon tombe tout seul par terre.

« Je te préviens, j'ai rempli des bonbonnes d'eau toute la matinée, je ne sens pas très bon, déclara-t-elle.

— Tu es d'un romantisme irrésistible », dit-il en l'embrassant dans le cou.

Elle se tourna vers lui et alla droit au but. Si Phil avait eu un jour des problèmes au lit, ils appartenaient au passé. Pour autant qu'elle sache, il n'avait plus touché à l'herbe depuis l'épuisement de son stock personnel fin juin, et ça se voyait.

Elle l'enfourcha.

Aubrey ressortit une heure plus tard. Comme d'habitude, Scott et Céleste avaient passé la matinée à fureter dans les environs. C'était le jour du bois, et on déchargeait le pick-up mis à la disposition de la collectivité par Buddy Lomax. Il était garé au milieu de la rue. Les quelques parcelles forestières des environs d'Aurora avaient déjà donné tout ce qu'elles avaient, et Phil avait fait remarquer que les incursions dans les parcs étaient difficiles et infructueuses car les arbres y étaient sains, bien verts et pleins de sève. Les abattre représenterait un travail énorme, même avec des tronçonneuses, et ils brûleraient mal.

C'était Céleste qui avait pris l'initiative de récupérer tout ce qui pouvait l'être dans la maison abandonnée de Sycamore Lane. Les propriétaires avaient cessé de rembourser leur emprunt, et après le krach immobilier de 2008 la banque n'avait pas réussi à la vendre pour récupérer sa mise. Il y avait donc plus de dix ans qu'elle tombait en ruine sur son terrain trop petit. Elle était en si mauvais état que même avec le boom des achats post-Covid, personne n'en avait voulu. À terme, raisonnait Céleste, elle serait démolie. Autant accélérer le processus ; il suffisait de la démanteler petit bout par petit bout jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de bon à brûler. Le stratagème avait admirablement fonctionné, et quand le squelette restant n'avait plus rien eu à donner en matière de combustible, vers la fin du mois de juillet, les deux tourtereaux avaient élargi le périmètre de leurs explorations jusqu'à trouver une autre baraque dans le même état.

Ce n'était pas la seule bonne idée que Céleste avait eue. Au premier abord Aubrey s'était laissé avoir par son petit air de chien battu – soit feint, soit dû à une mauvaise habitude, soit les deux –, mais depuis, la jeune fille avait bien changé. Elle faisait preuve d'une ingéniosité, d'une astuce et d'une résistance à l'effort qui lui faisaient presque peur, parfois. Qu'avait-elle donc subi dans sa famille pour avoir autant de force ? Aubrey se gardait bien de poser des questions, mais Céleste était douée pour la survie et savait prendre des décisions dans des circonstances délicates. Démantibuler les

maisons des autres n'avait été qu'une de ses multiples inspirations, et dans les réunions stratégiques entre voisins, c'était le plus souvent elle qui prenait l'initiative quand personne d'autre n'osait. Par exemple, elle avait suggéré qu'on pille le magasin d'électronique et de bureautique du coin, dont la marchandise ne servait plus à rien, *justement* parce qu'elle était inutile : personne ne viendrait les chercher là et ils n'auraient qu'à faire des stocks en prévision du jour où le courant reviendrait. À ce moment-là, ils n'auraient plus qu'à encaisser. Les gens ne l'avaient pas suivie, et elle avait laissé tomber. Elle n'était pas à court d'idées de ce genre et ne manquait pas de patience.

Ce jour-là, en s'approchant du camion en sortant de chez Phil, Aubrey trouva Céleste dans tous ses états ; on aurait dit la frêle gamine qui avait débarqué chez elle en avril. Un bras passé autour de ses épaules, Scott la serrait contre lui.

« Qu'est-ce qui se passe ? » s'enquit Aubrey.

Céleste se détourna. Elle aurait visiblement préféré que son trouble passe inaperçu. Aubrey la vit essuyer quelques larmes, de contrariété plus que de chagrin, sans doute.

« Ça va aller, intervint Scott. Une petite altercation, c'est tout.

— Avec qui ?

— Ça n'a pas d'importance. Céleste a... »

Aubrey passa outre et alla regarder Céleste dans les yeux. « Dis-moi ce qui ne va pas.

— Rien, ça va.

— Où a-t-elle eu lieu, cette dispute ? À la maison où vous piquez du bois de chauffage ?

— Oui. Il y avait d'autres gens sur place. Ce n'est pas la première fois. D'habitude on se met d'accord pour se partager la baraque et on n'en parle plus. Mais là j'ai senti que quelqu'un me regardait et... »

Elle s'interrompit et secoua la tête. Scott ne put se contenir plus longtemps. « C'était Rusty.

— Hein ?

— Il a voulu l'attraper. J'étais derrière la maison, je l'ai entendue crier. J'ai foncé. Ce connard la tenait par la nuque ! Il essayait de l'entraîner vers sa voiture !

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui s'est passé ? » Sorti à son tour dans la rue, Phil avait entendu la dernière phrase de Scott. Quelques autres personnes, dont Norman, se mêlèrent à la conversation. Tout juste ce que Céleste voulait éviter.

« Rusty a tenté de t'*enlever* ? » reprit Aubrey.

En colère, la jeune fille se redressa de toute sa hauteur. « Arrêtez, maintenant, tous ! Ça va, je n'ai rien. Il a juste parlé de mon père et il a dit qu'il allait me ramener chez moi.

— Je vais le tuer, plaça Scott. Je vous jure : j'y retourne et je le tue. »

Aubrey fit un geste apaisant. « Céleste, qu'est-ce que ça peut lui faire, à Rusty, que tu rentres ou non chez toi ?

— Il s'en fout, intervint Scott, il veut juste se faire bien voir du père de Céleste. Ils ont des relations super malsaines, tous les deux – ils dealent, ils arnaquent les gens, ce genre de conneries, et Rusty n'arrête pas de lui lécher les bottes.

— Mon père est un connard et un criminel. Il ne supporte pas que je sois partie, il ne supporte pas que les gens lui échappent, quels qu'ils soient ; il doit être furax depuis le jour où j'ai fichu le camp.

— Comment as-tu fait pour te débarrasser de Rusty ? s'enquit Aubrey.

— Je lui ai écrasé le pied et foutu un coup de coude dans les couilles. Ensuite je me suis retournée et je lui ai filé un coup de poing dans la gorge. »

Il y eut un silence le temps que les autres digèrent la nouvelle.

« Où as-tu appris à te défendre comme ça ? reprit Aubrey.

— Sur YouTube. Ben quoi ? fit-elle en voyant la réaction des quelques personnes présentes. C'est pas comme ça qu'il faut faire ?

— Si, répondit Aubrey. C'est exactement ça.

— Alors si vous pouviez arrêter de me dévisager... »

Tous obéirent et Aubrey se retourna vers Scott. « Et toi ? Qu'est-ce que tu as fait ?

— Je l'ai regardée faire, scotché.

— Il y a de quoi. On vous a suivis jusqu'ici ?

— Non, l'informa Scott. Rusty était à quatre pattes en train de dégueuler ses tripes. Ça m'étonnerait qu'il ait suivi qui que ce soit.

— Parfait. » Aubrey reporta le regard vers le carrefour. Les deux SUV que les résidents laissaient garés capot contre capot en travers de Cayuga Lane avaient repris leur place après le passage de Scott et Céleste à bord du pick-up transportant le bois chapardé. Les frères Witzky montaient la garde à l'arrière de chaque véhicule, assis sur des chaises de jardin. « Il faut placer plus de voitures pour barrer la rue et demander aux Witzky de rester quelques heures de plus ce soir, quand il fera nuit. Par mesure de sécurité.

— Il ne viendra pas ici. Mon père, je veux dire », commenta Céleste. Elle secoua fermement la tête, mais on sentait qu'elle cherchait à s'en convaincre.

Au coucher du soleil, après s'être assurée que Frank et Johnny Witzky étaient à leur poste à l'entrée de l'impasse, calibre 12 sur les genoux, Aubrey se hâta de rentrer chez elle. Elle voulait se glisser dans la baignoire avant que la salle de bains du haut ne soit plus ni éclairée ni chauffée par les rayons du soleil.

Heureusement, la pièce avait gardé la chaleur de l'après-midi. Fenêtre et porte fermées, c'était un véritable sauna, et en passant sa main dans l'eau Aubrey estima la température de la baignoire à 25 °C.

Elle se dévêtit non sans éprouver un tiraillement au mollet droit – elle s'était cognée sur une marche en descendant une bonbonne à la cave. Si elle

trouvait quelque part un sac congélation en bon état, elle le recyclerait en *gel pack* avec de l'alcool à friction et de l'eau. En général ça lui réussissait bien.

Elle entra dans l'eau, cala son dos contre le bout de la baignoire et ferma les yeux. En bas, elle entendait Scott esquisser au piano un air de comédie musicale, chantant mais pas très gai. Elle ne l'avait encore jamais entendu jouer cette mélodie qu'il avait entendue chez les voisins de l'avenue où il allait parfois. Pendant des années, Aubrey avait vainement essayé de lui faire travailler son piano ; pour finir, l'ennui l'avait emporté. Au mois de juin il avait fait du porte-à-porte dans le quartier en demandant si quelqu'un voulait lui donner des leçons. Mme Papadopoulos, qui vivait seule, avait accepté avec joie malgré ses quatre-vingts ans.

En écoutant la musique, Aubrey se mit à respirer lentement, pleine de lassitude et de contentement. Elle avait quand même recueilli mille cent trente litres d'eau en tout. Et sa petite séance avec Phil l'avait comblée (Phil qui, ces derniers mois, s'était révélé bien moins superficiel qu'elle ne croyait). Grâce à Norman, elle avait entrevu une lueur d'espoir, sans oser trop y croire. Et les voisins s'étaient mobilisés pour protéger Céleste, qui n'avait nullement besoin de protection, d'ailleurs.

Dire que cette petite avait balancé un coup de poing dans la gorge de son ex-mari...

En somme, une journée presque parfaite.

26. Désert de Jericho

A Assis au bord du lit, absorbé par la contemplation du tiroir tendu de feutrine, Thom se demanda s'il devait aussi emporter ses onze paires de lunettes de rechange. Le tiroir avait été conçu pour elles, et les étuis jetés depuis longtemps, et il ne pouvait pas emporter toute la table de chevet : elle était enchâssée dans le mur de la chambre. Qu'est-ce qu'Ann-Sophie attendait de lui, au juste ? Qu'il fourre toutes ces lunettes à mille dollars pièce dans un sac en papier pour les emporter en bas ? Un peu ridicule, non ? Mais toute cette situation était ridicule. Vraiment, ses affaires lui faisaient-elles horreur au point qu'elle ne pouvait en supporter la vue, même accidentelle ?

Thom ne s'était jamais fait mettre à la porte. Mais non, voyons. Ann-Sophie ne le mettait pas dehors. Elle lui demandait poliment de s'en aller, et il était convenu qu'il n'habiterait plus la grande maison. C'était mieux comme ça. Ils y étaient remontés au bout d'une semaine seulement dans l'appartement souterrain après l'« attaque » du Sanctuaire. Les scénarios cauchemardesques inventés par Thom pour instiller la peur du monde extérieur chez sa femme et ses enfants ne les avaient pas convaincus et, pour tout dire, il se languissait aussi de la lumière naturelle et du confort de la demeure de surface. Il avait daigné accéder à leur requête, et toute la famille s'était réinstallée en haut.

Le problème était que pour Ann-Sophie, la présence de Thom n'était plus vraiment indispensable. Par la suite, elle s'était comportée de plus en plus mal avec lui ; elle ne lui adressait plus la parole et ne s'estimait plus tenue de l'informer de ses allées et venues, même quand elle ne rentrait pas dormir. Et dès la mi-mai, Thom s'était vu aimablement renvoyer dans le bunker – tout seul, cette fois. « Juste le temps que les choses se calment », d'après Ann-Sophie. Une petite pause avant de remettre leur couple en selle. Mais Thom la soupçonnait d'avoir tout prémédité. Elle l'avait manipulé pour qu'il redescende et lui laisse la maison.

Par la suite, la situation avait dégénéré. L'équilibre de la communauté tout entière – pour autant qu'elle mérite encore ce nom – avait été perturbé par les problèmes de la « Famille dirigeante ». Car on ne pouvait guère garder de secrets dans une telle promiscuité. Au début, Thom faisait comme si tout était normal, mais les gens lui lançaient des coups d'œil en coin quand il prenait l'ascenseur seul pour descendre chez lui, et il avait fini par les fusiller du regard.

Six semaines après l'événement, le rythme des défections s'était accéléré. En deux mois la « communauté » avait perdu deux agents de surveillance, la nutritionniste, le Dr Rahman et, plus grave, le couple de cuisiniers. Aucun ne s'était donné la peine d'expliquer à Thom les raisons de son départ, et encore moins de lui demander son autorisation. Un beau jour, ils étaient montés dans leur voiture et on ne les avait plus revus.

Pire encore, quelques-uns étaient revenus dans la semaine, déçus par le monde du dehors... mais accompagnés de leur famille. Désormais, Thom ne savait même plus qui résidait dans le complexe, qui était parti, qui étaient au juste les gens qu'il croisait. On se serait cru dans un hôtel. Fini les protocoles et règlements. Quant à la structure hiérarchique, s'il y en avait encore une, Thom n'en occupait plus le sommet, de cela au moins il était sûr.

Il l'avait compris quand Jimmy et les trois mercenaires restants, leur seule et unique protection dans ce trou perdu au milieu du désert, étaient venus un matin lui « présenter leur démission ». L'excuse, très peu crédible, qu'ils avançaient pour se débiter aussi honteusement était une prétendue « faute inexcusable » de leur part. Selon eux, des maraudeurs masqués avaient trompé leur vigilance et s'étaient introduits nuitamment dans le complexe pour descendre dans les chambres fortes contiguës du niveau -12, où ils avaient ouvert des coffres à la perceuse et embarqué trois millions en liquide. Ben voyons.

Thom avait deviné que Jimmy mijotait son coup depuis un moment. Incapable d'inventer une fable crédible, l'ex-major avait préféré énoncer cette énormité en regardant son boss droit dans les yeux et en le défiant de la mettre en doute, pour risible qu'elle soit. Thom avait refusé de rentrer dans son jeu.

Jimmy avait donc filé, sans doute avec les trois millions. Au moins n'avaient-ils pas réussi à entrer dans les chambres fortes suivantes et à voler les douze millions restants. C'était une consolation. Mais sincèrement, Thom n'en avait plus rien à foutre. Il s'était fait dépouiller par ses propres employés, qui se foutaient bien qu'il soit au courant. Sans surprise, Chloé était partie avec Jimmy. Plus de cours de yoga, plus de coupes de cheveux, et plus aucune foi dans le caractère et la loyauté de ses employés. Personne n'en avait plus rien à foutre de rien.

Thom pensait ne pas pouvoir tomber plus bas, mais il avait dû encaisser une nouvelle désillusion. Un matin, Ann-Sophie était descendue le voir et, bêtement, l'espace d'une seconde, il avait eu un fol espoir ; peut-être était-ce le début de la réconciliation attendue ? Et puis non, bien au contraire. Elle venait lui demander de venir récupérer le reste de ses affaires. Pourquoi ce jour-là, il n'en avait aucune idée, mais il avait accepté.

Oh, et puis au diable ses onze paires de lunettes ! Elles resteraient là, tant pis. Il referma d'un coup le tiroir de la table de chevet, souleva la

grosse valise contenant tout ce qu'il avait eu le courage d'y fourrer et sortit de la maison.

À mi-chemin de l'ascenseur, il s'arrêta net. Quelqu'un venait d'en sortir et se dirigeait droit vers lui. Un homme qui avait également une valise à la main.

Marquès.

On aurait dit des doubles. L'un arrivait, l'autre s'en allait, ils avaient à peu près le même âge et chacun des deux transportait ses affaires – le premier quittait définitivement les lieux, le second... était-il possible qu'il y *emménage* ?

Thom pencha la tête, comme le chien de « La Voix de son maître », s'efforçant de décoder l'étrange spectacle qui s'offrait à lui.

« Merde, lâcha Marquès.

— Qu'est-ce que vous foutez là ? » interrogea Thom.

L'autre soupira et posa doucement sa valise en toile noire par terre avant de se redresser de toute sa hauteur.

« Cette discussion ne va pas être facile, patron.

— Comment ça, Marquès ? Qu'est-ce que c'est que cette valise ? Mais enfin qu'est-ce qui se passe ? »

Thom avait cessé d'épier les agissements d'Ann-Sophie via les caméras de surveillance comme au début de leur séjour, et il en était fier. Paradoxalement, il s'était convaincu qu'il s'était trompé : elle ne couchait pas avec Marquès, ses absences, y compris nocturnes, étaient des parenthèses salutaires à son équilibre psychologique, et elle en aurait besoin pour trouver le temps et l'énergie de sauver leur couple... *alors qu'en fait pendant tout ce temps elle s'envoyait mon pilote, la salope !* Voilà pourquoi il devait débarrasser le plancher. Pour faire de la place aux épaulettes de Marquès !

« Je ne savais pas que vous seriez là, reprit calmement ce dernier.

— Gnagnagna », fit machinalement Thom d'une voix aiguë, nasillarde, comme un gamin de onze ans. Qu'est-ce qui lui prenait ? Lui-même n'en croyait pas ses oreilles.

« Je repasserai plus tard, dit le pilote, qui reprit sa valise et tourna les talons.

— Pas la peine, contra Thom. Ma maison est toute à vous. Ma *femme* est toute à vous. Bonne chance, pauvre con. » Lui-même empoigna sa valise... et se fit mal au dos. *Et merde. Voilà ce qui se passe quand on ne peut plus faire son yoga.* La douleur était supportable, mais pas la colère. Il poussa un rugissement, souleva à deux mains la valise mal fermée et la balança contre le mur. Comme ça ne lui avait pas suffi, il recommença, déchaîné – deux fois, trois fois. Ses vêtements et articles de toilette s'envolèrent. Avec un ultime hurlement de rage il lança la valise vide vers Marquès, qui l'esquiva.

Thom pivota sur ses talons et rentra dans la maison pour ressortir de l'autre côté, par la porte donnant sur l'extérieur. Son dentiste, son pilote, sa prof de yoga, et maintenant sa femme ! À qui le tour, les traîtres ?

Il ne savait pas où il allait, mais ce qui était sûr, c'est qu'il allait prendre du champ au moins quelques heures. Arrivé devant le bâtiment principal, il s'engouffra dans le pavillon désert dont la porte était béante. L'armoire à clés était restée ouverte aussi. Si on avait été dans un restaurant chic, il aurait exigé que le voiturier soit renvoyé sur-le-champ. Il passa ses mains sur la rangée de clés. Laquelle ouvrait le véhicule le plus rapide et le plus bruyant ? Les porte-clés étant tous identiques à peu de chose près, il prit le premier venu et ressortit en hâte.

Il longea la rangée de voitures stationnées derrière la clôture et appuya sur l'imposante télécommande en espérant qu'elle correspondait à un des gros 4 × 4 Wrangler ou Toyota. Au lieu de cela il vit clignoter les phares d'un SUV Volvo XC60 sport métallisé. *Furieux comme je suis, je ne vais quand même pas foncer dans le désert au volant d'une Volvo, merde !*

Il voulut faire demi-tour pour aller chercher une autre clé, mais juste à ce moment-là il vit Ann-Sophie sortir de la maison. Elle l'appelait, Marquès sur ses talons, et ça, c'était vraiment une scène qu'il n'avait *aucune* intention de supporter. Il était déjà assez humilié sans qu'elle vienne en plus se montrer compatissante, compréhensive et Dieu sait quoi encore. *Je vais payer toute ma vie pour une misérable pipe ? Enfin, il n'y en a pas eu qu'une, mais bref.*

Il se mit au volant de la Volvo et démarra en faisant ronfler le moteur – autant que le permettait sa batterie électrique – et tourna le dos au Sanctuaire.

OceanofPDF.com

27. Stolp Island, Aurora

Rusty poussa un hurlement. L'articulation céda, et son auriculaire gauche resta dressé en l'air. Ébahi, il regarda Espinoza, dont la main moite avait exécuté la manœuvre en un éclair et sans la moindre hésitation. Ce dernier eut une grimace d'empathie et s'écarta de la table.

« Fais pas cette tête-là, Rusty, tu sais que je n'aime pas faire ça.

— Par le nez », conseilla Zielinski, assis en face de Rusty. Les jambes croisées, il s'éventait avec son canotier blanc. « Respire par le nez, lentement. Ça aide, tu verras. »

Zielinski n'était plus qu'une pâle copie de l'homme que Rusty avait connu, perpétuellement tiré à quatre épingles. Quatre mois plus tôt, ses chemises immaculées, impeccablement repassées, faisaient sa fierté. Maintenant elles étaient défraîchies, froissées. Ça l'embêtait beaucoup.

Rusty regarda sa main, horrifié, le visage inondé de larmes. Il avait encore la gorge et l'entrejambe endoloris depuis que la gamine de Zielinski l'avait frappé, cette salope, un peu plus tôt dans la journée, et voilà que maintenant, son petit doigt formait un angle hideux et complètement anormal avec sa paume. S'il n'avait pas eu l'estomac vide, il en aurait vomi.

Il se détourna, inspira et expira par le nez comme on le lui disait et regarda par la fenêtre ouverte de son petit studio.

Le quartier de Stolp Island s'était gravement dégradé depuis qu'il n'y avait plus d'électricité. Les petits immeubles du centre avaient toujours été surpeuplés. Même avant la panne générale, on ne trouvait déjà presque plus de magasins ou de services, et les sans-abri et autres toxicos posaient depuis longtemps un problème insoluble. Mais maintenant, on se serait carrément cru dans un film de zombies. La distribution d'eau suivait des horaires moins fiables que dans les quartiers plus chics, aussi les habitants se contentaient-ils de la boire. Verser de l'eau potable dans les toilettes, c'était du gaspillage, et la plupart des gens s'étaient tout bonnement mis à balancer leurs seaux d'aisance par la fenêtre.

Résultat, une puanteur infecte régnait en permanence dans les rues. Personne ne sortait plus sans appliquer sur son nez et sa bouche un tissu imprégné de parfum, même incommodant. Les gens avaient abandonné leurs animaux familiers dès la troisième semaine, et des chiens efflanqués écumaient la zone en fouillant dans les tas d'ordures fétides pour trouver de quoi manger. Les mieux lotis avaient su redevenir des prédateurs pour se mettre à chasser en meute, et aux premières heures du soir, les cris suraigus de chats malchanceux à l'agonie retentissaient entre les façades lépreuses.

Même l'intrépide *Bonne Étoile* avait capitulé ; ses portes et fenêtres avaient été condamnées au bout de six semaines de bons et loyaux services auprès de la communauté des joueurs quand l'essence du générateur s'était tarie.

Rusty se retourna vers les deux autres. La douleur s'était un peu calmée. Il posa un regard suppliant sur Zielinski. « Pourquoi tu me fais ça ? gémit-il.

— Comment ça, pourquoi ? J'en sais rien, moi. Pourquoi y a plus de courant, hein ? Tu peux me le dire, Rusty ?

— À cause de ce truc avec le soleil, là ? » Il avait envie de comprendre mais ne voyait vraiment pas.

Zielinski secoua impatiemment la tête. « C'était une façon de parler. Je sais bien pourquoi il n'y a plus de courant ! Écoute, réfléchis un peu. Tu raisones comme si on était encore l'année dernière. Mais on est plus l'année dernière, Rusty. Les choses ont changé. Il va falloir que tu t'y fasses, et vite. Tu comprends, poursuivit-il, fidèle à son habitude de toujours tout expliquer en détail, l'année dernière les choses avaient encore un sens. On allait à l'épicerie, on payait un certain prix et on en ressortait avec de quoi se faire à dîner. Cette année, tu supplies un type de te vendre de quoi manger une semaine en lui filant mille dollars et si t'as de la chance, il dit oui et tu manges. Sinon, tu te fais rouer de coups, il te laisse pour mort, te pique tout ton fric et c'est *lui* qui mange. Y a plus de flics à appeler, et pas non plus de téléphone pour les appeler, d'ailleurs. Et si tu réussis à attirer l'attention d'un flic, qu'est-ce qui se passe, hein ? Qu'est-ce qui est arrivé à la dame d'Elmhurst Street, ajouta-t-il en se tournant vers Espinoza, avec le flic qu'elle a fait entrer chez elle ?

— Il l'a violée, puis tuée.

— Voilà. Violée puis tuée, répéta Zielinski. À ce qu'on raconte. En plein jour, chez elle. Est-ce que c'est vrai ? Qu'est-ce que j'en sais, moi ? *Personne* ne sait. *Personne* ne sait plus *rien*, sauf qu'on ne longe pas les immeubles si on ne veut pas se prendre un seau de merde sur la tête. Et que si la police patrouille dans ton quartier t'as intérêt à te faire tout petit si tu veux pas te prendre une balle dans la tête. Alors tu vois, il y a le raisonnement de *l'année dernière...*, dit-il en montrant sa gauche, et le raisonnement de *cette année*, conclut-il en indiquant sa droite. Tu piges la différence ? »

Rusty étreignit sa main blessée en ravalant ses larmes. « Mais on était associés ! J'ai toujours été réglo avec toi. J'ai même essayé de te ramener Céleste ! »

Zielinski blêmit et s'avança sur sa chaise. « Est-ce que je te l'avais demandé ? Réponds ! Non, jamais. Je ne t'ai *jamais* demandé de te mêler de

mes affaires de famille. *Pas une fois*. Tout ce que t'as gagné, Rusty, c'est que tout à coup, je me suis souvenu de toi. Il y a une semaine je t'avais dit exactement ce que je voulais et *tu ne l'as pas fait*. »

Rusty prit une inspiration tremblante et retint ses sanglots. « Je t'ai remboursé. Je ne mérite pas ça.

— Moi non plus ! explosa Zielinski, qui s'efforça de se calmer. J'ai respecté les règles. Dans l'ensemble. Moi, j'achète et je vends des trucs ; je ne tue pas les gens. Avant, c'est ce qu'on faisait tous. Mais c'est un luxe qu'on n'a plus.

— Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? s'enquit Rusty d'une voix plaintive.

— Tu as du fric entre les mains. *Voilà* ce que tu as fait de mal. *Beaucoup* de fric, Rusty, deux cent cinquante mille dollars. Et tu as paradé avec à *La Bonne Étoile*. Je t'ai vu claquer des *masses* de fric. Et qu'est-ce que j'ai fait ? »

L'autre le regarda sans répondre.

« Cette fois ce n'est pas une façon de parler, Rusty. Je te pose une vraie question. Alors, qu'est-ce que j'ai fait ?

— Tu me l'as pris.

— Voilà ! Je te l'ai pris avant que tu flambes tout le reste. Je te l'ai pris parce que je suis plus fort que toi. Cherche pas, y a rien de moral là-dedans. Je l'ai pris, et comme ça, j'ai mangé. Ma femme et mes quatre gosses aussi. Et toute la famille d'Espinoza. Et maintenant, y en a plus. Et on a de nouveau faim. Mais toi qui as su où trouver ce tas de fric, aujourd'hui, tu sais forcément où en retrouver. Je ne sais pas exactement où tu te l'es procuré, mais j'ai ma petite idée. Tout le monde est au courant, pour ton putain de beau-frère.

— Ce n'est pas mon beau-frère.

— *C'était*, alors.

— Je ne lui ai pas parlé depuis des années.

— Alors il sera content d'avoir de tes nouvelles.

— Je n'ai pas de téléphone. Il n'y a *plus* de téléphone.

— Tu trouveras un moyen. Parce que vois-tu, je crois que tu es un malin, moi. Le problème, c'est que je suis le seul. Mais tu peux piger des trucs, je le sais. Je compte sur toi.

— Je te jure, Zel', je n'ai vraiment aucun moyen de... »

Zielinski fit un signe à Espinoza, puis préféra regarder par la fenêtre pendant que retentissait un nouveau craquement : l'autre auriculaire de Rusty... Celui-ci poussa un cri strident qui se répercuta dans la pièce crasseuse. Zielinski se retourna.

« Arrête de crier, s'il te plaît. » Il attendit. Au bout d'un moment les couinements de Rusty se muèrent en geignements et Zielinski put poursuivre : « Tu sais quelle proportion de la planète avait l'électricité, avant cette histoire ? »

Rusty fit signe que non.

« 87 %. Je me souviens d'avoir entendu ça sur Discovery Channel. Ça veut dire que sept milliards de personnes n'ont jamais vécu sans. Ni leurs parents, ni leurs grands-parents, ni leurs arrière-grands-parents. Et tout à coup – paf ! Plus rien. Nulle part. Et personne ne sait comment vivre sans. Donc, qu'est-ce que font les gens ? »

Rusty haussa les épaules, ayant définitivement renoncé à répondre à ses questions.

« Eh bien, ils crèvent. Mais pas moi, je te le garantis, fit-il en se levant pour aller poser une main sur l'épaule de Rusty. Mets tes mains sur la table. »

Rusty protégea ses mains en les serrant contre sa poitrine et secoua la tête, craignant d'autres tortures à venir.

« Mets tes mains sur la table, je te dis. Il ne va rien t'arriver de mal. »

L'autre s'exécuta en tremblant. La position de ses auriculaires dressés était grotesque.

Zielinski se retint de rire. « Reconnais que c'est comique à voir, remarqua-t-il avant d'aller examiner les étagères au fond de la pièce. Est-ce que tu as un livre, Rusty ?

— Un quoi ?

— C'est bien ce que je pensais. Pas un seul livre. Non mais regardez-moi ça ! Regardez-moi ces étagères !

— En voilà un », annonça Espinoza en ressortant de la salle de bains avec un épais *Guinness des records* cartonné datant de 2004.

La respiration de Rusty s'accéléra. Zielinski eut un geste d'exaspération. « Assez d'enfantillages. Tu préfères te balader avec le petit doigt tendu comme si tu prenais le thé chez les snobs, ou quoi ? »

Il fit un nouveau signe de tête à Espinoza, qui s'approcha de Rusty par derrière, enserra son torse dans une étreinte d'acier et immobilisa ses bras. Le prisonnier détourna les yeux. Zielinski leva le livre au-dessus de sa tête et l'abattit sur la main droite de sa victime, qui poussa un hurlement. Zielinski répéta son geste en visant sa main droite. Puis il se débarrassa du livre et fit un pas en arrière pour admirer son œuvre tandis que Rusty rugissait de douleur.

« Et voilà, tu vois ? Je t'ai tout remis en place. »

Rusty fixa sur ses mains ses yeux embués de larmes. Zielinski lui avait refracturé les petits doigts de manière à les redresser grossièrement. Il posa de nouveau ses mains sur son ventre en gémissant de douleur.

« Son téléphone », geignit-il, pour lui plus que pour les deux autres.

Zielinski interrogea Espinoza du regard puis dévisagea Rusty. « De qui tu parles ?

— De l'Irlandais. J'ai son téléphone.

— Je ne sais pas ce que tu racontes, conclut Zielinski, mais j'ai l'impression que tu as enfin cessé de raisonner comme l'an passé. »

28. Désert de Jericho

Parvenu à une quinzaine de kilomètres du Sanctuaire, Thom se sentait prêt à faire demi-tour pour aller dire leurs quatre vérités à *certaines personnes*. Mais à ce moment-là le téléphone-satellite vibra dans sa poche. Il regarda le nom qui s'affichait.

Brady ?

Brady choisissait ce moment précis pour refaire surface ? Au bout de quatre mois ? Avec des explications foireuses sur sa disparition et le sort des deux cent cinquante mille dollars d'Aubrey ? *Ben voyons. Il choisit bien son jour celui-là. Rajoutons donc Brady à ma montagne d'emmerdes et mettons-y le feu, tant qu'on y est.*

Il porta l'appareil à son oreille. « J'ai tellement hâte d'entendre ce que vous avez à me dire.

— Tom-my », fit son correspondant d'une voix chantante.

Cette voix, Thom ne l'avait pas entendue depuis cinq ans, mais il l'aurait reconnue entre mille. C'était l'ex de sa sœur. Rusty lui parlait toujours sur ce ton légèrement moqueur, condescendant, teinté d'un fort accent du Midwest.

« Allô ? » dit Thom, histoire de gagner du temps. Pourquoi son ex-beau-frère l'appelait-il avec le téléphone de Brady ?

« Ouais, salut mon pote, c'est Rusty.

— Il est arrivé quelque chose à Aubrey ?

— Oui, je vais bien, merci, fit l'autre avec un soupir. C'est gentil de t'inquiéter pour moi.

— Oui, bon, OK. Tu vas me dire ce qui se passe, à la fin ? Pourquoi tu m'appelles ? Où as-tu eu ce téléphone ? Comment va Aubrey ?

— Ça fait beaucoup de questions, tout ça. Par laquelle on commence ? »

Thom se retint. Il sentait que Rusty parlait d'une voix mal assurée. Il reprit calmement : « Il est arrivé quelque chose à Aubrey ?

— Alors, c'est justement de ça que je voulais te parler.

— Mais de *quoi* ? Tu vas me le dire, oui ?

— Hé, on se calme, frère.

— Je ne suis pas ton frère. On a été parents par alliance, mais c'est fini.

— Dis donc, on sait toujours aussi bien parler aux manants, chez les ultra-riches », ironisa Rusty.

Thom ferma les yeux et prit sur lui. Rusty avait toujours aimé l'emmerder mais d'habitude, Thom avait l'avantage. Sauf que là, il détenait une information de grande valeur pour Thom et faisait sciemment durer le suspense. Toutefois, il y avait autre chose, Thom le sentait. Mais quoi ?

« Pardon. J'espère que tout va bien pour toi, Rusty.

— Il y a de l'électricité chez vous ?

— Non. *Personne* n'a d'électricité.

— Ben voyons. Même toi ? Le maître de l'univers ? »

Thom sentit qu'il se détendait un peu. Puis il entendit un clapotis et comprit : l'autre était en train de boire. Il enchaîna d'un ton mesuré : « On a un générateur dans le complexe, c'est vrai. Je croyais que tu parlais de la région en général. Mais dis-moi ce qui se passe, Rusty. Je n'ai pas parlé à Aubrey depuis des mois. Je me fais du souci. Dis-moi comment ça va pour elle, s'il te plaît. »

Rusty exhala longuement. « En fait, je comptais un peu sur toi pour en savoir plus. Mais tu dis que tu ne lui as pas parlé depuis longtemps ?

— La dernière fois remonte à avril.

— Mais tu sais comment la joindre ?

— Je lui avais offert un téléphone-satellite, mais il est déconnecté. Merde, Rusty, dis-moi ce qui se passe, plaida-t-il sur un ton presque plaintif.

— Elle a des ennuis, mon vieux. De *gros* ennuis.

— C'est-à-dire ?

— C'est long à expliquer. Va falloir être patient.

— Vas-y.

— Elle sort d'ici. Je l'ai déjà vue dans un sale état, si tu vois ce que je veux dire. Un cachet ou un verre de trop... Mais jamais comme ça. Carrément à cran. Elle avait une trouille pas possible. Au début elle n'a pas voulu me dire pourquoi. Juste qu'elle avait *absolument* besoin de fric. »

Thom réfléchit, méfiant. Qu'est-ce que ça cachait ? « Aubrey vient *te* trouver, *toi*, parce qu'elle a besoin d'argent ? répondit-il en se retenant de trop accentuer les pronoms.

— Ouais, moi aussi j'ai trouvé ça bizarre, répondit Rusty, à qui sa surprise n'avait pas échappé. Elle a des emmerdes, Tommy. Et désolé de te le dire, mais c'est un peu de ta faute.

— Comment ça ?

— C'est le type pas net que tu lui as envoyé, là... » Nouveau clapotis dans la bouteille. Puis Rusty reprit en s'animant, comme s'il éprouvait subitement un regain d'intérêt pour la discussion. « Tu sais, le type à qui tu as filé un tas de fric pour elle.

— Comment tu sais ça, toi ?

— Par Aubrey, évidemment. Donc, le type se pointe en avril et il lui fout la trouille. Je dînais justement chez elle ce soir-là et j'ai vu tout de suite qu'il était bizarre. Bref, il lui montre le fric et là, d'un coup, il change d'avis. Finalement, il va le garder. Et si elle t'en parle il revient la descendre.

— Ça m'étonne de Brady.

— Écoute, moi je ne le connaissais pas, ce type, mais on vit une drôle d'époque. Les gens sont capables de tout maintenant. Tu as eu de ses nouvelles depuis qu'il est parti avec le fric ?

— Non. Pas un mot.

— C'est mauvais signe, non ? Bref, Aubrey l'a laissé partir, qu'est-ce que tu voulais qu'elle fasse ? Mais voilà que l'autre jour, il revient, défonce la porte d'entrée, étrangle à moitié ta sœur et lui dit qu'il veut plus de blé. Genre, il a déjà tout claqué. Elle lui dit qu'elle n'en a pas, mais rien à foutre, il lui balance : "Tu sais aussi bien que moi où en trouver, et si tu m'en files pas, un de ces quatre tu vas te réveiller avec un couteau planté dans le cou."

— C'est dingue, répondit Thom, qui n'en croyait pas un mot. Et comment as-tu hérité de son téléphone ?

— Hein ?

— Son téléphone, Rusty. Tu m'appelles du téléphone de Brady, là.

— Ah ouais. C'est à cause de Scott, ça. » Rusty gloussa et but une dernière gorgée d'alcool. Thom l'entendait presque inventer la suite dans sa tête : « Mon gamin et lui se sont bagarrés ; ils ont roulé par terre et ce con a perdu son téléphone. Et puis il a foutu le camp. Ce Scotty... c'est bien le fils de son père, tiens !

— Je vois.

— Je t'ai toujours dit de pas faire ce genre de connerie, Thom. Ton fric ne peut pas tout résoudre. Des fois, ça fout encore plus le bordel.

— Je ne me rappelle pas que tu m'aies jamais donné ce conseil, Rusty.

— Bref, voilà la situation, vieux. Le fumier que t'as envoyé, là – Brady –, il veut encore deux cent cinquante mille, sinon lui ou un de ses potes a revenir et y aura du sang sur les murs, je cite. Mot pour mot, Tommy. Donc, Aubrey est dans la panade, frère. Je ne vois pas d'autre solution que de raquer. Tu peux envoyer le fric ? »

Thom prit son élan. La réponse allait exiger un certain talent d'acteur.
« OK. Oui, bien sûr. D'accord. Je peux ; c'est bon, je vais le faire.
Vraiment, merci de m'avoir appelé, Rusty.

— C'est le moins que je puisse faire, vieux. On se connaît quand même depuis un bail, toi et moi.

— Aubrey est encore là ou pas ? Je peux lui parler ?

— Non, elle est rentrée chez elle. Drôlement secouée.

— Je peux te demander d'aller lui donner le téléphone, que je puisse lui parler ?

— Elle m'a bien fait comprendre qu'elle ne voulait pas, justement. Je ne sais pas à quel sujet vous vous êtes engueulés cette fois, mais...

— Évidemment. Oui, je comprends très bien. Bon, laisse-moi le temps de trouver l'argent. Je peux être là dans vingt-quatre heures. »

Rusty laissa échapper un soupir de soulagement. « Je suis vraiment content d'entendre ça, Thom. Tu ne peux pas savoir à quel point. Parce que tu sais quoi ? En fait, je suis toujours amoureux d'elle. Mais je sais que ça a toujours été difficile entre vous, Aub' et toi, alors je me demandais comment tu allais réagir. »

Pour deviner la vérité, Thom n'aurait même pas besoin d'une sieste visionnaire. Brady était mort. Rusty avait commis une erreur en parlant de lui au passé (« je ne le *connaissais* pas »). Ce n'était pas Brady qui lui avait volé son argent, mais Rusty. Ce n'était pas non plus Brady qui était revenu réclamer une rallonge mais *lui*. Aubrey avait effectivement de gros ennuis...

« Je serai là le plus tôt possible, promet Thom. Il faut d'abord que je réunisse la somme.

— Apporte le maximum. Qu'on en finisse avec ce type. Pardon de te le dire, Thom, mais c'est toi qui l'as envoyé, à l'origine ; donc, c'est à toi d'en débarrasser Aubrey.

— Ne t'inquiète pas, je comprends tout à fait. Laisse ce téléphone allumé. »

Thom coupa la communication et s'absorba un instant dans ses réflexions. Puis il vérifia la jauge d'essence. Le réservoir était plein. Ensuite, il compta l'argent qu'il avait sur lui : huit cents dollars. Avec les vêtements qu'il avait sur le dos, c'était toute sa fortune.

Au diable tout le reste. Aubrey avait besoin de lui.

Il passa la première, fit un large demi-tour sur la grande route traversant le désert et prit le chemin d'Aurora.

29. Aurora

Scott et Céleste avaient mis une heure pour aller jusqu'au centre commercial le plus proche et encore plus longtemps pour en revenir. Ça représentait une quantité déraisonnable d'essence, et Aubrey le leur avait répété, avant et après, mais Scott s'était montré inflexible. C'était ces bonbons-là qu'il fallait et pas d'autres. De toute façon, ils se servaient rarement de la voiture, et ce n'étaient pas les garages qui manquaient en ville si on devait siphonner des réservoirs en cas de besoin. Et puis, c'était pour Norman, donc pas de discussion possible. De fait, il aurait pu commencer par là. Ces derniers temps, le dévouement du jeune garçon s'était accentué à mesure que le vieux monsieur s'affaiblissait. Aubrey avait cessé de lutter. Les deux jeunes gens bravaient donc les dangers de la banlieue nord d'Aurora et revenaient avec les articles voulus, et une description terrifiante de ces lieux jadis très fréquentés. Ils s'étaient attendus à y trouver des magasins pillés, une omniprésente puanteur de marchandises gâtées et de vastes zones sombres aux vitrines brisées, et ils ne s'étaient pas trompés.

Mais leur valeureuse quête n'avait pas été vaine. Aubrey traversa la rue, une petite boîte blanche à la main, en direction de chez Norman. Scott n'avait pas voulu l'accompagner, et elle n'avait pas insisté. Elle frappa à la

porte, attendit en vain une réponse, insista, puis ouvrit et lança la question rituelle : « Norman ? Vous êtes présentable ?

— Pas du tout ! » répondit-il comme à son habitude.

Elle entra en souriant et referma la porte à clé.

Devant l'allure du vieux prof, elle dut faire un effort pour dissimuler son inquiétude. Il ne s'était écoulé que quelques jours depuis sa dernière visite, mais la dégradation de son état était frappante. Il était assis dans le fauteuil club tout abîmé qui avait sa préférence et qu'il avait depuis longtemps orienté vers sa fenêtre panoramique. Il passait des heures à observer l'incessante activité des voisins dans les jardins reconvertis en potagers luxuriants qui, en cette fin d'été, à l'approche de la récolte, prenaient de belles teintes jaunes, rouges, vertes et brunes. « J'ai l'impression de contempler un Manet, avait-il dit à Aubrey, l'animation en plus. »

Il semblait plus frêle que jamais.

« Je vous ai apporté une surprise, annonça-t-elle en approchant une des chaises rangées autour de la table pour prendre place auprès de lui.

— Vraiment ? » Il fronça les sourcils en reconnaissant le logo sur la boîte. « Au nom du ciel, Aubrey, quelle folie avez-vous commise ?

— Ce n'est pas moi, c'est Scott. » Elle ouvrit la boîte en souriant et la retourna pour lui en montrer le contenu.

Norman se pencha et le vieux plaid tout effrangé entourant ses épaules s'ouvrit sur sa poitrine. « Des "Fanny Farmer" comme dans ma jeunesse ! s'exclama-t-il.

— Ça s'appelle "Fannie May", maintenant – depuis au moins dix ans. Ils ont été rachetés, je crois. Ce sont bien ceux aux fruits que vous aimez, n'est-ce pas ?

— Non, madame, je ne les aime pas, je les *adore*. Surtout ceux à l'orange. Comment avez-vous deviné ? » Il plongea ses longs doigts osseux

dans la boîte, choisit un bonbon orange en forme de demi-lune et le contempla avec ravissement. Il n'en revenait pas.

« C'est Scott qui l'a su et qui s'est débrouillé pour en trouver.

— Je n'en reviens pas ! » Il regardait, fasciné, la petite sucrerie en forme de mini-tranche d'orange et la faisait tourner sur elle-même dans la lumière du soleil qui entrait par la fenêtre ouverte.

« Vous n'y goûtez pas ? »

Norman tourna vers Aubrey un regard stoïque ; il savait bien ce qu'elle voulait dire et pourquoi ses chers voisins lui offraient ses bonbons préférés.

« Si, si, bien sûr. Dans un petit moment. » Il reposa sa friandise sur la table et regarda la jeune femme. Un sourire empreint de gratitude éclaira son visage plissé de rides. « Vous transmettez mes amitiés à ce jeune homme si prévenant.

— Norman, insista Aubrey, si vous ne mangez pas vous allez mourir.

— Toujours à prendre soin des autres, je vois. Mais qui prendra soin d'Aubrey ?

— Ce n'est pas de moi qu'il s'agit ici. Tout le monde est au courant, vous savez. Vous ne pouvez pas rester comme ça sans manger.

— Au contraire. C'est très facile.

— Expliquez-moi pourquoi. »

Le sourire de Norman s'effaça. « Parce que je suis humain, Aubrey. J'ai quatre-vingt-huit ans, j'ai traversé des guerres et des épidémies et j'ai décidé de choisir moi-même le lieu et l'heure de ma mort. Et j'ai choisi ici et maintenant. Plus ou moins. »

Aubrey pensait qu'il éluderait la question, qu'il se déroberait, voire qu'il mentirait, mais non. Droit au but. Elle n'était pas préparée à ça. Elle ne sut que répondre.

« N'ayez pas l'air si triste, reprit-il.

— Vous ne voudriez pas en manger un petit morceau ? Pour me faire plaisir ? »

Norman la dévisagea longuement, pesant le pour et le contre. Puis il reprit le bonbon à l'orange, le huma délicatement et ferma les yeux comme pour se concentrer sur l'arôme. Enfin il en grignota un petit bout et le savoura en souriant à Aubrey.

« Voilà, vous êtes contente ? demanda-t-il.

— Folle de joie. »

Elle se laissa aller contre son dossier et contempla le spectacle de la rue offert par la baie vitrée. « On a une vue superbe, d'ici.

— Oui, c'est une splendeur. Il y a trente-sept ans que j'habite ici et jamais le quartier n'a été aussi beau.

— On va ramasser les courges et les blettes dans les jours qui viennent, et aussi cueillir les figues. La semaine prochaine ce seront les citrouilles et les choux kale. Je vous en apporterai.

— Merci, c'est gentil. »

Aubrey lança un coup d'œil dans la partie de la grande pièce où se trouvait le matériel radio. « Alors, qu'avez-vous capté comme nouvelles ces derniers jours ?

— Pas grand-chose », dit-il en balayant le sujet d'un geste de la main.

Mais Aubrey ne se laissait pas si facilement démonter. « Qu'est-ce qui se raconte, Norman ? Je suis sérieuse.

— Vous m'avez dit de ne pas m'attarder sur les mauvaises nouvelles. »

Elle hocha la tête, se retourna vers la fenêtre. « À certains moments, je me sens merveilleusement bien. Il y avait longtemps que ça ne m'était pas arrivé. Et tout à coup, le lendemain ou l'instant d'après, ça s'inverse et je me demande combien de temps je vais tenir le coup. »

Norman reposa le reste du bonbon à l'orange et prit la main de la jeune femme. Elle le sonda du regard.

« Que savez-vous, Norman ? Qu'est-ce qu'on dit là-bas dehors ?

— Que le retour à la normale n'est pas pour tout de suite.

— À savoir ?

— Si je vous le racontais, si vous saviez ce qui se passe à San José, au Cap ou à Budapest, est-ce que vous vous y prendriez différemment ici, dans cette rue, ce quartier ? »

Aubrey fit signe que non et baissa la tête. Malgré elle, ses yeux s’emplirent de larmes, et ses épaules furent secouées par un sanglot.

Norman n’essaya pas de la consoler. Il la laissa pleurer et lorsqu’il reprit la parole, ce fut pour dire d’une voix douce et lasse :

« Celui qui a un “pourquoi” qui lui donne un but peut vivre avec n’importe quel “comment”, disait Nietzsche.

— Je n’y crois pas.

— Alors, c’est que vous êtes une conne ! »

Elle rit et s’essuya les yeux du revers de la main.

« J’ai vu le meilleur de l’humanité, enchaîna-t-il, et j’en ai vu le pire. J’ai vu des amis perdre leur fortune, leur conjoint, leurs enfants. J’ai dit *“Mais par la grâce de Dieu je suis ce que je suis”*, comme dans la Bible, mais à mon tour j’ai subi ces pertes irréparables, inimaginables. Et je n’ai rien vu venir. J’ai vu les espoirs de générations entières se heurter au mur de la réalité et tomber en morceaux, j’ai assisté aux abominations du siècle dernier – et, historiquement parlant, ça n’aurait pas pu être pire –, et de tout cela j’ai tiré une conclusion : la vie ne vaut d’être vécue que lorsqu’elle a du sens. Telle est notre tâche première, et notre plus grande gageure.

— Comment ça ? Quel sens ?

— Viktor Frankl a dit qu’on ne trouve de sens à sa vie que si l’on observe trois règles : il faut accomplir la tâche qui a de l’importance à nos yeux, prendre soin des autres, et se montrer à la hauteur dans les temps difficiles. Travailler, aimer, avoir du courage. C’est tout. Toutes les autres quêtes sont bidon.

— Je vois...

— Arrêtez vos conneries, maintenant, fit-il en secouant la tête avec véhémence, penché vers Aubrey. Ne laissez pas passer cette occasion.

Regardez par la fenêtre. Voyez ce que vous avez réalisé. »

Elle obtempéra. Le quartier était une véritable ruche. Phil, Scott, Céleste, Mme Chen et ses fils, Derek et Janelle, Frank et Johnny Witzky ainsi qu'une demi-douzaine d'autres transpiraient sous le soleil de 17 heures, tous tendus vers un même but.

« Je sais. Pour une raison qui m'échappe vous croyez dur comme fer être une ratée, reprit Norman. Mais ce n'est pas pour autant que votre vie actuelle est vide de sens. L'amour, le travail, le courage – tout ça, vous l'avez. Votre vie est *riche* de sens, au contraire, bon sang ! »

Aubrey se remit à pleurer. Non plus de désespoir, cette fois, mais d'épuisement.

« Je vous aime beaucoup, vous savez, Norman.

— Et moi donc. » Il regarda au loin Phil occupé à ramasser des tomates.
« Qu'allez-vous faire de votre bonhomme quand la lumière va revenir ?

— Je ne sais pas. Pas sûr que ça dure entre nous.

— Parfois, les histoires qui durent sont justement celles auxquelles on ne croit pas.

— Je suis mal placée pour en parler. Mais j'aimerais quand même voir comment ça va tourner.

— En tout cas, la cure de désintox lui réussit. »

Elle sourit et ses yeux se posèrent sur le bonbon à l'orange, sur la table entre eux deux ; il n'en manquait qu'un tout petit morceau à un bout, même pas de quoi nourrir une souris. Norman suivit son regard puis lui dit, désabusé : « Ils ont perdu leur goût. Ça arrive, ma grande, ne vous en faites pas.

— Scott voulait vous les apporter lui-même, mais... »

Là encore, il devina la vérité mais éluda d'un geste. « Il ne faut pas lui en vouloir. Pour mourir, on n'a pas besoin de spectateurs. »

Elle se pencha tout près, entoura de ses bras les épaules du vieil homme et l'étreignit.

« Ne partez pas...

— Je n'arrive toujours pas à y croire moi-même. C'est typique des êtres humains, ça, non ? Même confrontés à l'évidence, et même en sachant que des milliards d'autres nous ont précédés, on a toujours autant de mal à se faire à l'idée qu'on va mourir. »

Elle s'écarta et plongea son regard dans les yeux embués de Norman.

Il lui sourit. « On est vraiment une espèce optimiste. »

Quand Aubrey rentra chez elle, le soleil se couchait. Norman et elle avaient ensuite abordé des sujets moins graves ; par exemple pour se dire que parler politique ne leur manquait pas du tout, que les rayons du soleil filtrés par la fumée de feu de bois étaient bien jolis, que les prunes étaient trop vertes mais délicieuses quand même... Puis, pris de lassitude, Norman s'était assoupi. Aubrey lui avait posé un petit baiser sur le front et s'était esquivée pour le laisser faire son somme.

En la voyant passer, Phil s'interrompit dans sa tâche pour venir la rejoindre. Il l'attira à lui et elle posa la tête sur son épaule.

« Ça va ? »

Elle hocha la tête, mais ses larmes se remirent à couler. Il se contenta de la serrer contre lui. Quand ses sanglots cessèrent, il lui demanda avec douceur : « Tu veux de la compagnie cette nuit ? »

— Non, ça ira, merci. Ta chemise est toute mouillée maintenant, fit-elle en relevant la tête.

— Dire que je venais juste de la rapporter du pressing... »

Elle le regarda en souriant. Il l'embrassa sur la bouche. « Je suis là si tu as besoin de moi.

— C'est la plus belle phrase au monde », conclut-elle.

Elle tourna les talons, salua d'un geste quelques voisins et monta sur sa terrasse. De là, elle contempla sa bicoque centenaire avec « travaux à prévoir » qui n'avaient jamais été faits et la remercia en silence de les avoir

abrités et protégés, elle et les siens, au fil des galères de ces derniers mois, voire de ces dernières années. Puis elle entra et referma la porte.

Le lendemain à la même heure, les murs du salon seraient éclaboussés de sang.

OceanofPDF.com

30. Iowa City (Iowa)

Thom en avait plus appris sur le fromage en une heure que durant toute sa vie, ou du moins sur le fromage distribué par l'État.

Il avait commencé à avoir sérieusement faim au bout de cinq ou six heures de conduite. Ayant pratiqué le jeûne intermittent par le passé, il savait que ça passerait et essaya de penser à autre chose. Il connaissait bien cette sensation de nausée et de creux dans l'estomac ; du moment qu'il n'éprouvait ni vertige ni confusion mentale, il se sentait tout à fait capable de rouler vingt-quatre heures sans manger.

Jusque-là, il n'avait pas eu de mal à refaire le plein d'essence. Lisa, son assistante, était de retour à San Francisco, au siège de Vida, qui bénéficiait d'un groupe électrogène. À force d'écouter ce qui se disait sur les fréquences des téléphones-satellites et des canaux d'urgence, elle lui avait trouvé une station temporaire dans le Nebraska. Un camion essence était garé sous bonne garde devant une station-service Mobil qui ne resterait ouverte que six heures. Thom arriva dans les premiers et ne perdit qu'une heure à attendre son tour dans la file. Une fois son réservoir plein, il regagna son itinéraire prévu en avance sur sa moyenne, pourtant ambitieuse.

Puis la faim était devenue féroce. Elle lui tenaillait le ventre et il n'arrivait plus à se concentrer sur la route ; de plus, il ne tenait pas à

affronter le ventre vide le pétrin où Aubrey se retrouvait à cause de Rusty. Il fallait qu'il ait les idées claires. Là encore, Lisa lui avait sauvé la mise en dénichant sur une fréquence de la FEMA l'annonce d'une distribution alimentaire organisée de fraîche date et placée sous la surveillance de la Garde nationale de l'État d'Iowa. Ça ne représentait qu'un détour de quarante-cinq kilomètres. Quand il arriva sur les lieux, il y avait déjà quelque deux cents personnes dans la queue devant lui, mais quand vint son tour il restait encore beaucoup de fromage reconstitué en forme de bûche rectangulaire. Il avait profité de l'attente pour poser tout un tas de questions aux gens. Il apprit par exemple que ce « fromage » était composé de tous les fromages possibles et imaginables – cheddar, édam, lait caillé, pâtes sèches type parmesan... Tout était mélangé dans une cuve, puis on rajoutait une bonne dose d'émulsifiants et autres ingrédients auxquels il préférerait ne pas penser ; le résultat était fondu, versé dans des moules rectangulaires, puis refroidi. Les autorités fabriquaient ces « bûches » depuis la Seconde Guerre mondiale, les stockaient dans cent cinquante entrepôts à travers tout le pays et les distribuaient dans les établissements scolaires ainsi qu'aux bénéficiaires des aides d'État, et maintenant aux victimes de la pénurie alimentaire à l'échelon national.

Thom n'avait jamais rien mangé d'aussi bon. Dès qu'on lui avait remis sa part, il était allé discrètement s'asseoir dans l'herbe, à l'écart de la foule, sur une petite hauteur. Après cinq ou six bouchées – il se força à ne pas tout dévorer d'un coup, c'était un aliment reconstitué et il avait l'estomac vide –, il vit qu'à une dizaine de mètres de lui un type le regardait fixement.

Thom essaya de distinguer ses traits. Cet homme l'avait-il reconnu ? C'était peut-être un geek, un as de l'informatique amateur de célébrités dans son domaine...

L'autre lui fit signe de venir le rejoindre. Thom regarda par-dessus son épaule pour s'assurer que l'invitation s'adressait bien à lui, mais pas d'erreur. Il fit un signe de dénégation, mais l'inconnu insista en articulant

muettement : « Vous ne le regretterez pas. » Il montrait un petit sac en papier marron froissé, taché de graisse, en tricotant des sourcils d'un air suggestif. Intrigué, Thom s'approcha. L'individu en question, un Noir d'environ trente-cinq ans, le regarda en souriant. « Le fromage, c'est meilleur avec du pain, non ? »

Il sortit du sac en papier une miche dont il détacha un gros morceau et le tendit discrètement à Thom. Celui-ci s'assura qu'on ne les voyait pas, s'assit à ses côtés et prit le pain avec gratitude. Il posa un peu de fromage dessus et savoura le tout. Divin.

L'inconnu eut l'air satisfait. « C'est du vrai. Ma mère le faite cuire dans un four en pierre derrière chez nous. Ça faisait combien de temps que vous n'aviez pas mangé de *pain*, hein ? »

La bouche pleine, Thom confirma d'un gémissement extasié, alors qu'en réalité il en avait mangé la veille. Mais du pain d'usine, plein de produits chimiques, tranché et congelé pendant huit mois. Alors que celui-ci... entrait dans une tout autre catégorie.

« Délicieux, merci, commenta-t-il quand il eut fini de mâcher.

— Vous aviez l'air affamé.

— En effet.

— Vous êtes du coin ?

— Non, de Californie.

— Ça fait une trotte. Où avez-vous trouvé de l'essence ?

— Il reste des stations ouvertes. »

L'autre le dévisagea en essayant visiblement de savoir à qui il avait affaire. « Et qu'est-ce que vous faites par ici ?

— Je ne fais que passer. Je vais en Illinois.

— Et qu'est-ce qu'il y a, là-bas, en Illinois ?

— Ma sœur. Pas loin de Chicago. Elle a... Enfin, il est possible qu'elle ait des problèmes.

— Désolé de l'apprendre.

— Ouais, moi aussi.

— Comment avez-vous su qu'il y avait une distribution de fromage ?

— Un coup de chance », répondit Thom, évasif. Mieux valait éviter d'expliquer qu'au siège de sa société, dans la Silicon Valley, son assistante personnelle écumait servilement les fréquences radio d'urgence de tout le pays pour lui trouver des points de distribution.

« Personnellement, je ne parlerais pas de chance dans le contexte actuel, réagit l'autre en secouant la tête. Mais vous aviez faim, vous avez trouvé à manger, donc je suis content pour vous. » Il fit une pause, puis reprit le plus délicatement possible : « Il n'aurait pas mieux valu emporter à manger pour faire ce long trajet en voiture, après cinq mois de black-out, non ?

— Rétrospectivement, si. Ç'aurait même été une excellente idée. D'ailleurs, il y aurait un tas d'autres choses que j'aurais voulu emporter. Malheureusement je suis parti vite. J'étais, euh... un peu perturbé, et j'essayais de faire les choses *différemment*. Pour une fois. » Il eut un petit rire et se passa la main dans les cheveux. Désormais rassasié, il reprenait des forces et retrouvait sa capacité de raisonnement. « Finalement, je n'ai jamais été aussi mal préparé de ma vie.

— Ne soyez pas trop dur avec vous-même. Personne n'était préparé à ça.

— Je ne parle pas du black-out. Pour ça, j'étais très bien préparé, au contraire. À 100 %, même. J'avais pris des précautions en prévision d'une catastrophe de ce genre et le jour J j'ai exécuté mon plan à la perfection.

— Ah bon ? fit l'autre, sceptique.

— Oh oui, vous pouvez me croire.

— Dans ce cas, j'imagine que tout s'est passé au mieux pour vous.

— Au contraire. Ça ne pouvait pas plus mal se passer.

— Pas si surprenant, en fin de compte, opina son compagnon. Il y a une limite fondamentale à la précision avec laquelle on peut prédire le comportement des particules dans l'espace des phases. »

Thom le regarda, amusé. « Vous allez m'expliquer la théorie des systèmes dynamiques ?

— On n'a pas souvent l'occasion de la placer dans la conversation », répliqua l'autre en souriant aussi.

Alors Thom prit une profonde inspiration et vida son sac. « Je ne comprends pas ce qui se passe. J'essaie de m'y prendre autrement car ma façon de procéder habituelle ne fonctionne plus. En fait, je crois que je me suis embarqué dans une grande odyssée à la recherche de moi-même. Et vous ?

— Moi, à la recherche de fromage pour mes parents. »

Thom le considérait sous un autre angle, à présent. « Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

— Je travaille pour la National Oceanic and Atmospheric Administration – la NOAA. Je surveille l'activité solaire via satellite. »

Pensant qu'il le faisait marcher, Thom éclata de rire. « Ah oui ? Eh bien vous auriez dû la surveiller de plus près.

— J'ai fait ce que je pouvais », rétorqua l'autre avec un geste impuissant.

Thom remballa le morceau de fromage dans son film plastique et se releva en s'essuyant les mains sur son pantalon. « Merci pour le pain. C'était très généreux de votre part.

— Pas de problème. Bonne fin de voyage. »

Thom et Perry St. John échangèrent une poignée de main, mais pas leurs noms. « À votre avis, demanda Thom, l'électricité va revenir bientôt ?

— Ça dépend qui on écoute. En tout cas, les gens y travaillent d'arrache-pied. Environ mille huit cents transformateurs ont été réparés. Principalement les petits, dans les zones rurales. Mais les villes sont dans un sale état, et ce n'est pas près de s'arranger.

— Ça, c'est sûr. Bon, ravi d'avoir fait votre connaissance.

— Idem. »

Thom fit mine de s'éloigner, mais Perry le rappela. Il se retourna. « À quelle distance de Chicago allez-vous ? »

— À peu près une heure en voiture. »

Perry hocha pensivement la tête. « D'après ce que je sais, plus on va vers l'est plus ça se gâte, et ce n'est pas beau à voir. Vous savez, je comprends votre histoire de quête de vous-même, sincèrement ; laisser les choses suivre leur cours, lâcher prise, ça me parle. Mais pas trop quand même.

— C'est-à-dire ? »

Perry regarda autour d'eux, puis revint à Thom. « Si vous n'avez pas d'arme à feu, il faut vous en procurer une. »

OceanofPDF.com

31. Aurora

En quatre mois, Scott était devenu un as du couteau. Quand il se mettait à découper les légumes et qu'il était en forme, Céleste disait qu'on se serait cru dans un de ces restaurants japonais où la préparation des plats se fait devant les clients. Pour sa part, Aubrey se serait bien passée des démonstrations de virtuosité consistant à faire tournoyer ses lames, mais dans l'ensemble c'était amusant à regarder. Pas seulement parce qu'il était doué, qu'il y prenait visiblement plaisir ou que la concentration creusait un pli sur son front quand il travaillait dans la cuisine, mais par le simple fait qu'il s'y soit mis. C'était surtout ça qui lui faisait plaisir – désormais ce gamin constamment sur la défensive qui, naguère, rechignait chaque fois qu'elle lui demandait de se responsabiliser, de prendre en charge sa part de tâches ménagères, faisait plus que participer : c'était un rouage essentiel dans la bonne marche de la maisonnée. Vu que leur alimentation était majoritairement à base de légumes, lavage et découpe étaient les besoins les plus importants après le ramassage. Et il n'y avait pas plus rapide que Scott. Maintenant qu'il avait trouvé un domaine dans lequel il excellait, il s'en acquittait avec fierté, planifiait ses jours de cuisine et finissait longtemps avant les autres.

Céleste, elle, s'était prise de passion pour l'art du feu. Pour pouvoir cuisiner ce soir-là sur des braises très chaudes et quasi sans flammes, elle

avait dû s'y prendre tôt dans la journée, avec une patience infinie. C'était en mai qu'elle avait creusé sa première fosse de cuisson, derrière la maison, mais elle était trop profonde, trop grande, trop exposée au vent... Par la suite, Céleste avait perfectionné sa technique, allant jusqu'à chercher pendant des jours les pierres adéquates. Elle avait commencé par le grès et le calcaire, faciles à trouver puisqu'il suffisait de creuser dans le jardin, partant du principe que, légers et poreux, ces minéraux seraient de meilleurs conducteurs. Toutefois, elle avait laissé tomber dès les premiers essais : imbibés d'humidité, ils avaient tendance à éclater à haute température. Ce qui avait le don de gâcher quelque peu les exploits gastronomiques.

Céleste ne s'était pas découragée. Elle avait simplement fait le tour du voisinage en quête de conseils et appris que le granite, le marbre et l'ardoise, plus denses, étaient à la fois plus sûrs et plus efficaces. On n'en trouvait dans le coin qu'au prix de sérieux sondages, mais elle était tombée sur un matériau encore plus satisfaisant dans les murs extérieurs de la première maison abandonnée qu'ils avaient peu à peu démolie : la brique réfractaire. Celle-ci lui servit à construire dans le jardin d'Aubrey un four de cuisson digne d'un restaurant. Ils s'en servaient presque tous les soirs.

La table étant mise, la salade remuée, Aubrey pouvait prendre un moment pour elle. De son poste d'observation, dans la maison, elle voyait Scott s'activer devant sa planche à découper et Céleste à son four. Les deux ados travaillaient en silence, sans se plaindre et sans qu'on leur demande rien. Ils connaissaient leur rôle et prenaient plaisir à le remplir. Ils étaient devenus un jeune couple impressionnant d'aptitude à partager, d'énergie et de désir de plaire ; et ce sans le moindre ressentiment.

Normalement, dans ces moments de calme, Aubrey laissait libre cours à ses angoisses et ses craintes, toujours les mêmes : l'état de santé de Norman, les réserves de nourriture, d'éventuelles émeutes... Quand elle était d'humeur sombre, elle pensait aussi à l'hiver. Le froid glacial de ces régions était un sujet de discussion fréquent dans les réunions de quartier,

mais personne n'avait encore eu d'idée de génie pour lui survivre, le moment venu. Aubrey avait bien pensé partir vers le sud, ou vers l'ouest, pour essayer de retrouver la maison de son frère, mais ce projet était encore embryonnaire et assez décourageant.

Cependant, en regardant s'affairer les deux jeunes gens ce soir-là, Aubrey ne remâchait pas ses habituelles idées noires. Au contraire, elle se sentait envahie par une sensation de paix inédite et bienvenue. Ce soir la maison était tiède autour d'elle, et elle s'y sentait en sécurité. Ce soir ils allaient bien manger ; ce soir, l'insolite petite famille de pièces rapportées qu'ils formaient tous les trois allait passer un moment bien tranquille. Aubrey ferma les yeux et écouta le bruit du couteau de Scott sur la planche en humant l'odeur douceâtre de pin incandescent entrant par la fenêtre.

Elle se laissa pénétrer par le contentement. Toute sa vie, on lui avait dit qu'elle se devait d'être heureuse, que ce soit seule, en famille, avec ses amis et pourquoi pas avec le monde entier, aussi. Mais elle comprenait maintenant que la tâche avait toujours été impossible. On ne trouvait pas le bonheur ; c'était le bonheur qui vous trouvait. L'élaboration de la satisfaction personnelle se faisait dans une passivité totale de la part de l'individu, car c'était le résultat d'un processus. Pour la première fois depuis des années, Aubrey vivait une vie sans complications ; et donc, elle était heureuse.

Les rayons obliques du soleil tombant sur la table de la cuisine ajoutaient une dimension visuelle à son euphorie sensorielle. À leur inclinaison, elle jugea qu'il devait être environ 18 h 30. Elle irait s'occuper du gâteau chez Phil d'ici un petit moment. Il avait un four à gaz et par chance, ce matin il y en avait eu, du gaz. Il le lui avait aussitôt annoncé, tout content, car c'était l'anniversaire de Céleste. Seize ans. Mme Chen avait de la farine et du sucre, et pour peu qu'ils trouvent des œufs quelque part on pouvait espérer lui confectionner un vrai gâteau. Aubrey et Phil s'étaient mis en chasse et étaient revenus avec les ingrédients au complet. Le fumet

se répandait dans la rue depuis une petite heure. Pas de beurre, c'était trop demander, mais la jeune fille serait ravie quand même.

Aubrey se décida enfin à aller le chercher.

Parfois, dans la vie, il y avait un avant et un après. Aux États-Unis, c'était le cas de Pearl Harbor, par exemple, ou du 11-Septembre. À l'échelle planétaire ou presque, on pouvait citer le Covid. Des événements qui traçaient une démarcation bien nette entre la vie qu'on avait jusque-là et celle qu'on aurait ensuite. Pour le meilleur ou pour le pire – le plus souvent le pire – on en venait alors à se considérer soi-même comme deux êtres distincts, celui d'avant et celui d'après.

Pour Scott, Céleste et Aubrey, le moment fatidique se produisit ce soir-là quand on frappa à la porte.

Aubrey, qui était sur le point de se lever de sa chaise, s'interrompit. Pourvu que Phil n'ait pas compris de travers et apporté le gâteau trop tôt ! La surprise serait gâchée, malgré leurs plans minutieux. Il fallait qu'elle aille ouvrir elle-même, pour que la jeune fille ne découvre pas le secret.

« J'y vais ! » lança-t-elle.

Scott continua donc de couper ses légumes et Céleste d'alimenter son feu pendant qu'Aubrey allait ouvrir.

Elle vit Rusty sourire et sentit son haleine fétide à travers la portemoustiquaire.

Derrière la maison, Céleste se mit à hurler.

32. Centre-ville d'Aurora

Thom avait une nouvelle devise : « Si un inconnu t'offre du pain et te conseille de te procurer une arme, mange son pain et trouve une arme. »

La première partie s'était révélée plus facile à mettre en pratique que la seconde. La surveillance radiotéléphonique de Lisa, pour rigoureuse qu'elle soit, n'avait pu lui fournir d'infos fiables pour acheter une arme à feu en plein marasme mondial. Mais ça n'avait guère d'importance, car Thom n'avait plus que quelques centaines de dollars en liquide, ce qui n'aurait pas suffi.

S'il ne s'était pas fait couper la route par une BMW série 7 en quittant l'autoroute, il ne se serait jamais souvenu de la voiture avec laquelle Brady était parti. Le crétin d'automobiliste agressif qui le doubla à 150 kilomètres-heure sur la bretelle de sortie réveilla brusquement son lobe frontal. Sa bagnole fétiche, celle sur laquelle Brady avait jeté son dévolu ! Elle contenait non pas *un*, mais *deux* pistolets cachés. Il y avait très peu de chances pour qu'il les ait abandonnés, mais ça restait une possibilité, et de toute façon il n'avait pas d'autre idée. En plus, il savait exactement où elle était garée.

La première chose que Thom avait faite quand Brady avait disparu des radars avait été de repérer la position de sa balise GPS autonome. Elle avait signalé la présence de la BMW dans le parking de l'hôpital d'Aurora,

quelque part entre le deuxième et le sixième étage, d'après les indications d'altitude fournies par le signal. Elle n'en avait pas bougé depuis avril. À l'origine, Thom en avait conclu que Brady l'avait larguée après s'être enfui avec l'argent, justement à cause des multiples dispositifs de traçage dont elle était équipée et dont il connaissait naturellement l'existence. Logique : il n'allait pas se balader au volant d'une voiture volée dont le propriétaire furibond disposait d'une fortune et d'un pouvoir incommensurables. Thom aurait fait de même à sa place.

Mais depuis le coup de téléphone de Rusty, il avait la certitude qu'il était arrivé quelque chose de moche à son homme de confiance. Auquel cas la voiture n'était peut-être pas... hem, disons vide. Car on y avait peut-être abandonné Brady.

Il s'engagea dans le parking un peu avant 18 heures, épuisé mais poussé par l'adrénaline. On se serait cru un jour d'affluence normale tant il y avait de voitures garées, mais en y regardant de plus près on voyait que sur toutes ou presque la trappe du réservoir d'essence avait été forcée ou carrément arrachée pour faciliter le siphonnage. Thom sillonna lentement le parking en montant progressivement dans les étages. Son image mentale de ce qui l'attendait peut-être dans la BMW était de plus en plus précise.

Ce fut bien pire. Il la trouva au cinquième, garée en marche arrière à la place que Rusty avait choisie des mois plus tôt. Comme la plupart des autres véhicules de l'étage, elle était intacte. Trop d'escaliers pour les voleurs d'essence, apparemment... Thom la reconnut à sa calandre sans avoir besoin de vérifier la plaque d'immatriculation. Elle avait fait partie de sa flotte pendant un an, il était passé cent fois devant et l'avait même conduite en cinq ou six occasions. Obsédé par la capacité de sa batterie et de son réservoir, il avait aussi supervisé l'aménagement des deux compartiments secrets destinés à contenir chacun une arme à feu. C'était bien sa BMW, aucun doute là-dessus.

Ses vitres étaient bizarrement embuées, mais ça ne ressemblait pas à de la condensation normale ; plutôt à de la moisissure verdâtre. Au volant de la Volvo, Thom observa un moment le pare-brise de la BMW en s'interrogeant, mais en réalité, il savait pertinemment que c'était Brady. Qui n'avait pas pris la tangente (malheureusement pour lui) et n'était pas non plus tassé dans la malle. Il était resté dans la voiture. Pourvu que ce ne soit pas sur le siège avant...

Les portières étaient fermées, et même de près Thom ne distingua pas l'intérieur. Il essaya bien de donner des coups de pied dans la vitre côté conducteur, mais en vain. Il retourna chercher le démonte-pneu de la Volvo, fit deux ou trois tentatives un peu timorées puis y alla franchement ; le verre finit par s'étoiler et il réussit à l'arracher.

La puanteur qui fusa de l'habitacle faillit le faire tomber à la renverse. Il battit en retraite, enfouit sa bouche et son nez au creux de son bras, mais la pestilence parut s'emparer de toute sa personne et lui enfoncer ses doigts immondes dans les narines. Thom chut à quatre pattes en s'étranglant à demi mais l'odeur tomba en même temps que lui jusqu'au ciment du sol. Il finit par se relever tant bien que mal et s'empressa de mettre au moins dix mètres entre la BMW et lui en réprimant sa nausée.

Il attendit, haletant, que les effluves toxiques s'évacuent dans le parking aérien. Ses yeux irrités s'emplissaient de larmes ; les émanations fétides en provenance de la voiture étaient si fortes qu'elles en semblaient presque visibles, et la BMW lui parut osciller, comme soulagée d'expulser enfin les miasmes.

Lorsqu'il eut vaincu son envie de vomir, Thom alla ouvrir la boîte à gants de la Volvo, prit un masque FFP2 dans la boîte qui y était rangée et regagna la BMW. Il passa la main par la vitre avant en détournant la tête et ouvrit la portière de l'intérieur. Là encore il recula pour laisser s'évacuer le plus possible de relents. Puis, comprenant que ce ne serait jamais suffisant, il prit son courage à deux mains.

Une forme sombre se dessinait peu à peu sur la banquette arrière. Ses cours de sciences nat' au collège lui revinrent en mémoire, et il nota avec intérêt que le cadavre avait au moins échappé aux asticots, le métal et le verre l'ayant protégé des mouches. C'était déjà ça. Au moins il n'avait pas l'air de grouiller. Mais ça ne faisait que laisser le champ libre aux bactéries, et quatre mois, c'était long...

Évitant de poser les yeux sur le cadavre, Thom s'assit au volant et ne perdit pas de temps. Il passa ses mains sur les côtés de l'accoudoir et appuya à deux endroits précis, comme le lui avait montré Brady, l'un sous le rebord avant et l'autre sur la face visible. Sa plus grande crainte était d'avoir mal mémorisé la procédure. Cela dit, si nécessaire, il pourrait toujours ouvrir la boîte à malice au pied-de-biche. Mais en fin de compte, ce ne fut pas nécessaire. Le mini-coffrage émit un déclic et le mécanisme libéra le rabat du premier coup.

Il était vide. Ce qui était son autre crainte. Le Scandium s'était envolé. Dommage, c'était celui qu'il avait le mieux en main. Peut-être Brady l'avait-il sur lui... Thom pria pour ne pas être obligé d'en venir là. Il lui restait une chance.

Il se tourna vers la console centrale, entre les sièges avant, en évitant soigneusement de regarder dans le rétroviseur, souleva l'accoudoir et fit glisser vers l'arrière le petit panneau qu'il dissimulait. Les molettes du système de verrouillage apparurent. Il les fit tourner plusieurs fois, satisfait de constater qu'elles glissaient bien : elles étaient toujours en bon état.

Il les contempla longuement. Il ne connaissait pas la combinaison. Si seulement il avait fait plus attention quand Brady l'avait briefé... Ou alors ce dernier en avait choisi une sans l'en informer ? Sacré vice de forme dans son scénario catastrophe censément à toute épreuve. Non, impossible ; il n'aurait jamais fait une chose pareille. Il avait dû choisir la combinaison lui-même, sinon ça n'aurait eu aucun sens.

Il essaya son anniversaire sous forme abrégée (1-1-8). Échec.

Celui d'Aubrey (2-2-3). Ce n'était pas ça non plus.

Celui de ses parents. Chou blanc. Celui d'Ann-Sophie, celui des enfants, rien à faire.

Et là, comme il allait céder à la panique, une question surgit de nulle part dans sa tête – « *Est-ce que j'ai de la chance ou pas ?* » Et tout à coup cela lui revint. Il l'avait même sélectionnée avec soin, cette combinaison, et avait inventé un procédé mnémotechnique justement pour ce genre de situation. *Dirty Harry* était un de ses films préférés, surtout la scène souvent citée du monologue de Clint Eastwood, quand il regardait le « minable » en faisant l'apologie de son .44 Magnum – vide ou pas, c'était toute la question –, avant de prononcer sa célèbre réplique. La phrase qui venait de s'imposer à Thom. « *Est-ce que j'ai de la chance ou pas ?* »

La réponse était oui. Il fit tourner les molettes, forma la combinaison 0-4-4, actionna la poignée du mini-coffre-fort portatif spécialement conçu pour contenir une arme à feu, qui s'ouvrit. Le Glock était toujours là.

Thom poussa un soupir de soulagement, sortit le pistolet et en éjecta le chargeur comme le lui avait appris Brady. Il contenait trente-deux balles. Il le remit en place et voulut descendre de voiture mais, au dernier moment, surprit un reflet métallique. Il leva les yeux vers le rétroviseur – sans regarder dans le miroir proprement dit – et vit qu'un petit objet brillant y était suspendu.

C'était une médaille de saint Christophe. Thom l'avait déjà vue ; il l'avait même eue dans son champ de vision pendant quatre ans depuis la banquette arrière de la Suburban. Brady avait enroulé la chaîne autour du support, en serrant bien pour que la médaille dépasse à peine, croyant que son patron ne s'apercevrait de rien. Peine perdue. Thom avait souvent failli lui demander de garder ses convictions religieuses pour lui, mais mieux valait d'abord consulter les RH. Aucune envie qu'on lui colle un procès pour entrave à la liberté de croyance. Il passerait pour un sale con dans la presse. Alors que c'était sa voiture, merde !

Mais tout ça c'était du passé. Il regarda la médaille accrochée sans complexe par cet homme qui, désormais, ne se souciait plus de l'avis de son patron. Il avait donc craint pour sa vie en s'embarquant comme ça sur les routes pour s'acquitter d'une mission qu'il n'aurait jamais dû lui confier. Il sentit le rouge lui monter aux joues.

Il posa le Glock sur le siège, décrocha la médaille et l'observa de plus près. Un saint Christophe en relief avançait sur un terrain accidenté, sa canne à la main, un minuscule Enfant Jésus suspendu dans les airs au-dessus de sa tête. Le saint tournait vers lui un visage implorant. Son nom était gravé le long du rebord supérieur, avec en bas la mention « PROTÉGEZ-NOUS ».

Il alla ouvrir la portière arrière et affronter enfin les restes de Brady. La tête de son fidèle employé avait été repoussée contre le dossier et bloquée dans une attitude peu naturelle que la rigidité cadavérique avait achevé de figer.

Personne n'avait protégé Brady, finalement.

Thom défit la chaînette, se pencha dans l'habitacle et la passa soigneusement autour du cou du mort.

« Pardon, Brady. Je me suis comporté comme un con. Merci pour tout. »

Il referma la portière, récupéra le Glock sur le siège avant et reprit la route en direction de chez Aubrey.

33. Chez Aubrey

Aubrey se retourna en entendant crier la jeune fille et Rusty en profita pour forcer la porte-moustiquaire. Aubrey poussa une exclamation, mais il fut plus rapide. Il avait un plan, et l'élément de surprise jouait en sa faveur. Avant qu'elle ait le temps de réagir, il lui plaqua sa grosse patte sur la bouche et le nez et referma la porte d'un coup de pied.

« Chut ! Je suis là pour te *protéger*. Ne te débats pas », lui souffla-t-il à l'oreille en l'attirant à lui pour l'entraîner dans la pièce.

Aubrey voulut crier de nouveau, mais elle ne pouvait même pas respirer : les doigts moites de Rusty obstruaient ses narines. Elle essaya d'inspirer quand même et émit un bruit de gorge désespéré en espérant qu'il comprendrait.

À l'arrière de la maison, Céleste était plaquée contre l'encadrement de la porte du jardin, où la maintenait un individu qu'on ne distinguait pas. La jeune fille voulut se tourner vers celui-ci pour protester, moins effrayée qu'en colère, mais une main masculine lui assena une formidable gifle. Elle poussa un cri aigu et partit vers l'arrière. Zielinski, son père, se jeta sur elle, l'attrapa par le bras comme un principal de collège prenant sur le fait une élève qui sèche les cours, ouvrit la porte-moustiquaire du jardin d'un coup de pied et la fit à son tour entrer dans la maison.

Alerté, Scott sortit de la cuisine en hurlant, son couteau à la main. « Lâchez-la tout de suite ! » Il brandit le couteau en direction de Zielinski, mais découvrit alors Rusty qui étouffait à moitié sa prisonnière. Il ouvrit de grands yeux. « Rusty ? Qu'est-ce que tu fous ? »

Personne n'eut le temps de répondre. Une troisième individu entra, lui aussi par la porte du jardin. Espinoza inspecta rapidement la pièce, et ses yeux se posèrent sur la seule arme visible, à savoir le couteau dans la main de Scott. En un clin d'œil, il fut au côté du jeune garçon. Celui-ci fit volte-face, couteau brandi, mais Espinoza lui saisit le poignet entre le pouce, l'index et le majeur et le tordit impitoyablement.

Scott poussa un hurlement. Aubrey entendit les os craquer. Le couteau tomba à terre.

Les trois hommes jetèrent tour à tour sur le canapé Scott, Aubrey et Céleste, traumatisés et sous le choc. Aubrey emplît enfin ses poumons et chercha à voir dans quel état étaient les deux jeunes gens pendant que Rusty, planté devant eux, leur hurlait de se calmer. Ce qui n'avait pas du tout l'effet escompté.

Espinoza ramassa le couteau et alla vivement tirer les rideaux et verrouiller la porte d'entrée. La pièce fut plongée dans la pénombre.

Zielinski alla chercher une chaise près de la table, côté salle à manger, et la posa face au canapé, de l'autre côté de la table basse. Puis il s'assit face aux trois captifs.

Près de la fenêtre, Rusty tentait vainement de maîtriser sa respiration.

L'espace d'un interminable instant, pas un mot ne fut prononcé.

Pour finir, Aubrey lança à son ex d'une voix pleine de rage contenue : « Qu'est-ce que tu as encore fait ? »

L'autre détourna les yeux. Zielinski rit puis regarda Céleste.

« Bon anniversaire, ma chérie. Tu ne croyais tout de même pas que j'allais oublier ? »

Céleste voulut lui cracher au visage. Elle manqua sa cible, mais le message était passé.

Zielinski regarda les autres en secouant la tête. « Ayez donc des gosses. Surtout des filles. »

Aubrey, qui avait eu le temps de reprendre ses esprits, jaugea du regard les trois intrus et, le plus calmement possible vu les circonstances, posa la seule question importante : « Qu'est-ce que vous voulez ? »

Zielinski se tourna vers elle. Une question directe, ça méritait une réponse directe.

« Le fric de votre frère. »

Aubrey fronça les sourcils. Ses yeux se posèrent alternativement sur Rusty et Zielinski, mais son ex fuit son regard. « Je n'ai pas d'argent, et mon frère n'est pas là.

— Il ne va pas tarder. Laissons-lui un peu de temps. Il a bien dit vingt-quatre heures ? » lança-t-il à Rusty.

Ce dernier hocha furtivement la tête, le regard toujours fuyant. Aubrey le considéra avec rage et dégoût. Puis elle se tourna vers Scott, qui tenait son poignet, blême de douleur, et enfin vers Espinoza. « Vous avez cassé le poignet à un adolescent. Vous êtes fier de vous ? »

L'intéressé détourna la tête. Zielinski leva les yeux au ciel.

« Ne commençons pas à balancer des reproches, OK ? Les choses sont simples. On a besoin d'argent. Vous allez en recevoir. Vous n'êtes peut-être pas au courant mais nous, si. Quand il arrivera, on le prendra et on s'en ira. Céleste part avec nous. Elle rentre à la maison, là où est sa place, et vous n'entendrez plus jamais parler de nous. »

Le visage de Scott s'empourpra sous l'effet de la colère. « Elle retournera *jamais* avec toi, espèce d'enculé ! »

Pour un homme de petite taille et aussi adipeux que lui, Zielinski se déplaçait avec une agilité surprenante. En un éclair, il bondit par-dessus la

table basse, écrasa sous son genou la poitrine de Scott et se mit à lui bourrer le visage de coups de poing – deux, trois, quatre...

Céleste poussa un grand cri et s'élança pour le protéger. Zielinski lui balança une gifle pour la tenir à distance. Il aurait fait de gros dégâts si Espinoza ne l'avait pas retenu.

Rusty était toujours devant la fenêtre, le dos à moitié tourné, amorphe.

On frappa à la porte. Tout le monde se figea.

Hors d'haleine, Zielinski leur intima à voix basse : « Pas un mot, compris ? Tout le monde la boucle. »

Puis il s'adressa à Rusty avec un mouvement de tête en direction de la fenêtre aux rideaux entrebâillés. « Regarde si c'est lui. »

Rusty jeta un coup d'œil puis recula précautionneusement en secouant la tête. « Non, c'est un con avec un gâteau », fit-il tout bas.

Aubrey tourna vivement les yeux vers la porte en priant pour que Phil ne décide pas d'entrer.

Mais non. Phil patienta, puis frappa à nouveau.

Zielinski continuait à leur intimer de se taire et de ne pas bouger. Ils attendirent. Après avoir frappé encore deux ou trois fois, Phil appela, ne comprenant pas ce qui se passait. Au bout de soixante interminables secondes, ils l'entendirent poser le gâteau sur la terrasse et s'en aller.

Zielinski se rassit en fléchissant les doigts et en massant sa main endolorie par les coups qu'il avait portés. Scott gémissait de douleur, Céleste ravalait ses sanglots et Aubrey respirait très fort, écumant de rage impuissante.

Zielinski prit une boîte d'allumettes sur une petite table et alluma deux bougies. Puis il dit calmement à Aubrey : « Je vais vous expliquer exactement ce que vous devrez dire à votre frère quand il arrivera. Puis vous allez répéter mot pour mot. Dès qu'il aura déposé l'argent, Céleste et moi on s'en ira. Mais le temps qu'il arrive, on va tous rester là à l'attendre.

En silence. Le premier qui dit un truc qui me déplâit... » Il indiqua Espinoza. « Je lui colle son pistolet entre les dents et je tire. »

Il les dévisagea tour à tour. « Des questions ? »

OceanofPDF.com

34. Cayuga Lane

Les deux SUV garés nez à nez à l'entrée de la rue éveillèrent ses craintes. La précaution pouvait se comprendre vu l'état de certaines des zones qu'il avait traversées en venant, mais ce n'était quand même pas rassurant. Pas très rassurant non plus, les chaises de jardin installées à l'arrière des pick-up n'étaient pas occupées. Si c'étaient des postes de guet, la garde n'était pas assurée. Il continua à pied.

Ses inquiétudes se dissipèrent un peu face au spectacle paradisiaque offert par le quartier, qu'on aurait dit tout droit sorti d'un avenir utopique. Le crépuscule ternissait les couleurs des potagers, mais Thom découvrit malgré la lumière déclinante les foisonnantes plantations qui verdoyaient des deux côtés de la rue, soigneusement semées, désherbées et récoltées depuis plusieurs mois. Il se morigéna. Pourquoi n'avait-il pas pensé à ça, malgré tous les brainstormings, think tanks et autres comités de planification stratégique qu'il avait organisés ces dix dernières années ?

Tout à coup, il ne comprenait plus pourquoi il avait choisi le désert. Vivre dans le *désert*, manger des aliments surgelés... Subitement, tout cela lui paraissait absurde. Au contraire, il fallait manger ce qu'on pouvait faire pousser et faire pousser tout ce qu'on pouvait. C'était la seule chose susceptible de marcher. Comment ne l'avait-il pas compris ? En fait, il était

tellement soucieux de conserver son mode de vie qu'il n'avait même pas imaginé autre chose.

Le calme régnait dans la rue. Thom n'était venu qu'une fois chez Aubrey, mais il se souvenait de la maison, car c'était la plus ancienne et sur le moment il avait songé que c'était une folie de l'acheter. Elle se dressait au bout de la rue sur la gauche. À l'époque, il lui avait trouvé quelque chose de sinistre, à l'image du gouffre financier qu'elle représentait. Il n'y avait pas de lumière, naturellement, mais on distinguait la lueur palpitante d'une bougie entre les rideaux du rez-de-chaussée.

Au moment de poser le pied sur la première marche, il remarqua une bizarrerie.

Un gâteau.

En tout cas ça y ressemblait : c'était rond, épais, marron, et ça reposait sur une grille au sommet des marches. Thom alla y regarder de plus près. C'était bien ça – une génoise au chocolat maison, sans glaçage. Déposée devant la porte.

Thom scruta les environs. Personne.

Il posa un doigt sur le côté du gâteau : encore tiède. Il le déplaça avec précaution et ouvrit la porte-moustiquaire. Croyant surprendre un mouvement furtif entre les rideaux entrouverts, il tourna vivement la tête. On voyait à peine vaciller la flamme de la bougie.

Thom fit jouer ses muscles et tira sur son blouson. Trop chaud pour la touffeur de ce début de soirée, il servait à dissimuler le Glock passé à sa ceinture, au creux de ses reins. Il avait dû la resserrer d'un cran pour maintenir l'arme en place, et c'était très inconfortable. Avec un peu de chance, il n'en aurait pas besoin et jugerait bientôt cette précaution excessive.

Il frappa à la porte.

Un long moment s'écoula. Il crut déceler un bruit à l'intérieur, mais personne ne répondit. Comme il s'apprêtait à frapper une nouvelle fois, le

battant s'ouvrit. Il resta la main en l'air.

Aubrey le considéra longuement, puis eut un sourire contraint. « Salut Thom.

— Salut Aub'.

— Merci d'être venu », enchaîna-t-elle.

Mais elle ne l'invita pas à entrer. Elle resta là, dans l'entrebâillement de la porte – trente centimètres au plus – à faire barrage de son corps.

« C'était le moins que je puisse faire », répondit-il.

Il essaya de jeter un coup d'œil dans la maison par-dessus l'épaule de sa sœur, mais celle-ci ne broncha pas.

« Rusty t'a appelé, je suis au courant. Il n'était pas obligé, mais je m'en réjouis. »

Il la dévisagea d'un air interrogateur. Il s'était bien douté que quelque chose clochait, mais là, il en était sûr, et pas seulement parce que ça manquait de naturel. Elle était *contente* que Rusty l'ait appelé ? Elle se *réjouissait* d'une initiative de son ex, maintenant ? C'était nouveau, ça.

Thom crut entendre quelqu'un marcher à l'intérieur. Il s'efforça de voir ce qui se passait dans le salon, mais pas moyen.

« C'est Todd ? s'enquit-il.

— Qui ça ?

— Je voulais dire Scott. Je plaisante. Tu sais bien que je me trompe toujours sur son prénom.

— Ah, d'accord. Oui, Scott est là.

— Je peux lui dire bonjour ?

— Pas pour le moment. Il est de mauvaise humeur.

— Ah, les ados, acquiesça Thom. C'est des ennuis à n'en plus finir.

— Tout juste. Des *tas* d'ennuis, répéta-t-elle en le regardant droit dans les yeux.

— Il paraît que Brady est revenu te menacer ? reprit-il.

— C'est ça. Il y a trois ou quatre jours.

— Tu m'en vois désolé. »

Il tourna les yeux vers le salon et inclina imperceptiblement la tête, comme pour demander s'il y avait d'autres personnes.

Aubrey confirma d'un hochement de tête, mais répondit à voix haute : « Je suis super en colère contre toi, Thom. Tu n'aurais pas dû lui dire de venir. De fait, tu n'aurais même pas dû m'envoyer autant d'argent.

— Je te demande pardon.

— Tu as apporté l'argent que t'a demandé Rusty ?

— Oui. »

En même temps, il dressa l'index en articulant silencieusement « Une ? »

Elle secoua la tête. Il dressa deux doigts, mais elle le détrompa une nouvelle fois. « Où est l'argent ? demanda-t-elle.

— J'ai dû le laisser en lieu sûr. Pas loin. »

Il leva trois doigts, et cette fois Aubrey fit muettement signe que oui.

« Il faudrait que tu ailles le chercher, reprit-elle. Rusty peut revenir d'un moment à l'autre.

— D'accord. Je serai de retour d'ici deux heures.

— Dépêche-toi s'il te plaît », conclut Aubrey en reculant d'un pas. Elle rabattit la porte, mais en soutenant fixement le regard de son frère le plus longtemps possible.

Il l'entendit tourner le verrou.

Il hésita, l'oreille tendue, mais plus aucun bruit ne lui parvint de l'intérieur de la maison. Il tourna les talons et redescendit les marches.

En tournant au coin de la rue il songea que rien ne l'avait préparé à ce qu'il allait faire ensuite. *Vraiment* rien.

Trois quarts d'heure plus tard, il faisait nuit. Malgré le croissant de lune on n'y voyait pratiquement rien. Thom revint en tapinois vers la maison en évitant la chaussée et en se félicitant de l'absence d'éclairage public.

Collant le plus possible aux maisons, il avançait trop loin pour être vu par une fenêtre, mais suffisamment près pour se mêler aux ombres.

La nuit avait mis une éternité à tomber. Pendant tout ce temps il était resté assis dans sa voiture à dévider un tas de scénarios dans sa tête en les rejetant un par un. Il avait d'abord pensé à la police, mais même s'il avait pu la joindre par téléphone, il y avait peu de chances qu'elle vienne. Trop de chaos partout, trop de carnages pour qu'on s'occupe de ses soupçons, même fondés. Et si des policiers avaient accepté de se déplacer, à en croire ce qui se disait depuis ces derniers mois, ils étaient plus dangereux qu'autre chose. Que la rumeur soit vraie ou pas, c'était un risque qu'il ne pouvait pas se permettre de courir. Quant aux agents de sécurité privée, en admettant qu'il en trouve, on ne pouvait pas s'y fier non plus. Avec ces gars-là il serait en terrain inconnu, et la promesse d'une récompense substantielle pouvait leur donner de mauvaises idées.

Donc, pour une fois, il avait un problème qu'il ne pouvait externaliser. Il fallait qu'il trouve la solution par lui-même.

Avant de quitter le parking aérien, il s'était arrêté au premier étage le temps de s'entraîner à tirer ; il avait séché les cours de tir organisés par Brady... C'était assez facile, une fois qu'on avait compris qu'il fallait d'abord engager une balle dans le barillet. Ensuite, on pouvait presser la détente autant qu'on voulait. Et s'il y avait trois intrus chez Aubrey, il faudrait peut-être tirer un grand nombre de fois. Ou alors, à la vue d'une arme à feu surgissant tout à coup là où ils ne s'y attendaient pas, Rusty et ses copains truands n'insisteraient peut-être pas. Il aurait l'avantage de la surprise.

En arrivant à la hauteur de l'allée, il se baissa pour ne pas être vu par la fenêtre de la cuisine et se coula en dessous. La bougie était toujours visible derrière les rideaux du salon.

Arrivé devant la porte anti-tempête donnant accès à la cave, il tâtonna jusqu'à trouver la serrure biométrique qu'il avait fait installer cinq ans plus

tôt. Un des points forts de ce modèle était la durée de vie de sa batterie lithium-ion, garantie dix ans à une température moyenne de 21 °C. Vu la rudesse des hivers dans la région, Thom tablait plutôt sur la moitié. Il y avait donc 50 % de chances que ça marche.

En programmant la serrure il avait enregistré ses empreintes ; il en était l'administrateur système. À l'époque il n'avait pas tant redouté les cambrioleurs que Rusty, qui commençait déjà à abuser de diverses substances. Thom devait pouvoir sauter dans son jet et s'introduire dans la maison en cas de besoin. Une motivation qu'il n'avait pas révélée à Aubrey. Entre autres, la caractéristique des anges gardiens était justement d'être invisibles.

Il pressa son pouce sur le pavé d'identification et attendit que l'écran passe au vert. La serrure émit une vibration. Thom souleva la porte inclinée centimètre par centimètre en priant pour qu'elle ne fasse pas de bruit ; malheureusement les charnières grincèrent, et il se figea sur place. Il attendit jusqu'à ce que ses bras lui fassent mal, puis recommença. Quand l'espace fut suffisant, il s'y glissa et tira tout doucement sur le battant pour le remettre en place.

La traversée de la cuisine fut atroce. Ses yeux s'étaient plus ou moins accommodés à l'obscurité de la cave, mais en atteignant le haut de l'escalier il se rendit compte qu'il n'avait pratiquement aucun souvenir du plan de la maison. Il regrettait amèrement de ne pas avoir plus souvent rendu visite à sa sœur. Avec un peu de chance, il réparerait cette erreur à l'avenir.

Il resta un long moment immobile en s'imprégnant des quelques sources lumineuses qu'il percevait. La flamme de la bougie éclairait légèrement l'encadrement de la porte style saloon entre cuisine et salon. Thom s'avança vers les battants fermés.

Il transpirait profusément. Ça avait commencé avant même qu'il descende de voiture, mais maintenant qu'il se déplaçait dans le noir quasi complet à travers la cuisine, tous les muscles contractés, il dégoulinait

franchement. La sueur coulait sur sa nuque, sous ses aisselles, le long de ses flancs, derrière ses genoux, partout. Il fit une pause au niveau de l'évier. Pouvait-il se permettre d'enlever son blouson ? Le grand risque, c'étaient ses mains ; si elles glissaient à cause de la transpiration, il craignait de lâcher le Glock ou, pire, de faire feu involontairement. Mais il aurait fallu qu'il pose le pistolet et ça, c'était hors de question. Il *devait* tenir, malgré la transpiration.

Il continua à progresser vers les portes battantes. Pourquoi ce genre de problème n'était-il jamais évoqué en comité de planification ? Au lieu de passer son temps à choisir des profs de yoga, il aurait mieux fait de louer les services d'anciens agents du FBI qui lui auraient appris l'art de l'infiltration.

Une voix dans le salon. Thom revint brutalement à lui. Une voix d'homme, grave et contenue. Puis un bruit de pas. Thom se raidit, le pistolet pointé vers la porte, prêt à la voir s'ouvrir. Aurait-il le courage de tirer si nécessaire ? Mais la voix se tut, les pas s'interrompirent et le silence retomba.

Thom se remit en marche. Plus qu'un mètre jusqu'à la porte. Il s'arrêta, l'oreille aux aguets. Pas un son. Il plia le bras droit en L en pointant le pistolet vers le plafond. Puis, de la main gauche, il imprima une légère poussée à un des deux battants de manière à l'ouvrir de deux centimètres.

Il tourna légèrement la tête et positionna son œil gauche dans l'intervalle pour glisser un regard dans le salon en ayant la quasi-certitude de ne pas être vu puisque la cuisine était dans le noir complet. Il vit qu'il se trouvait un peu moins de deux mètres derrière le canapé.

Il compta les têtes. Trois sur le canapé. À gauche, il vit Aubrey de profil, éclairée par la bougie posée sur la table. Une. À l'autre bout du canapé, un ado qui devait être Scott, le fils de Rusty. Sa joue gauche, à peine décelable, semblait meurtrie par des coups récents. Il y avait une

personne entre eux, soit plus petite que le garçon, soit tassée dans le canapé. Thom ne put l'identifier.

Au bout de la pièce, deux autres individus. Rusty, adossé au manteau de la cheminée, semblait avoir vieilli de dix ans depuis la dernière fois. Dans un fauteuil devant la cheminée, face au canapé, un inconnu chauve et trapu, en chemise tachée. Le chef, à en juger par son attitude.

Personne ne parlait. Ils attendaient. Ou plutôt, ils l'attendaient, *lui*, présuma Thom.

Cinq personnes, donc. Aubrey avait laissé entendre qu'il y avait trois intrus. À part elle, Scott, Rusty et le chauve, il ne restait que le mystérieux individu au centre du canapé, qui devait surveiller ses deux voisins.

Tout le monde était là.

La seule arme en vue était un couteau de cuisine sur une petite table à côté du chauve dans le fauteuil.

Thom inspira profondément. Dans sa tête, il avait eu le temps de répéter cent fois son entrée. Il y avait trois mouvements à enchaîner avant, en une ou deux secondes, pas plus. Il les passa en revue une dernière fois. Il n'y avait plus qu'à agir.

Vas-y.

De la main gauche, il actionna la glissière de l'arme et ouvrit la porte d'un coup d'épaule.

Toutes les têtes se tournèrent.

« Personne ne bouge », fit-il d'une voix qui tremblait à peine.

Jusqu'ici, tout s'était super bien passé. Il avait traversé la moitié du pays en voiture, su tout seul trouver à manger et remettre de l'essence, dégotté une arme, flairé le danger en parlant à Aubrey et pris tout le monde par surprise. Vraiment l'idéal.

Sauf qu'il avait mal compté. Il en prit conscience dès que les trois têtes du canapé se tournèrent vers lui. La personne assise entre Aubrey et Scott, loin d'être le cerveau de l'opération, le roi des truands – bref un des trois

intrus –... était une gamine. Elle aussi avait été frappée au visage, et la peur se lisait dans ses yeux ; sa main droite reposait sur un coussin et ses doigts et ceux de Scott étaient entrelacés. Il comprit instantanément que :

1. La fille n'était pas parmi les agresseurs, mais parmi les captifs.
2. C'était la petite amie de Scott venue habiter chez Aubrey, qui le lui avait d'ailleurs dit. Merde, il fallait vraiment qu'il écoute mieux ce qu'on lui disait.
3. Ça signifiait qu'il manquait quelqu'un.
4. Ce qui expliquait la voix grave et le bruit de pas qu'il avait entendus quelques minutes plus tôt se déplacer dans le salon.
5. La porte qu'il avait poussée l'empêchait de voir le fond de la pièce où, il s'en souvenait maintenant, se trouvaient les toilettes. Et...
6. Cette porte se refermait à la volée sur lui.

Le battant le percuta violemment sur le flanc gauche, et il perdit l'équilibre. Espinoza, qui était effectivement allé se soulager, reprit rageusement le contrôle de la situation en envoyant valser la porte battante contre le mur de la cuisine.

Mais il ne s'arrêta pas là. Il rattrapa Thom au moment où celui-ci rebondissait contre le mur. D'un revers de main il lui fit lâcher le Glock, puis referma autour de son cou une paluche grosse comme un gant de baseball, le souleva du sol et le projeta à travers la pièce.

Thom atterrit sur le côté droit, le bras coincé sur le poids de son corps ; sa clavicule céda sous le choc et une cruelle douleur explosa dans son épaule. Il sut alors qu'il avait échoué. Il ne s'était *pas* assuré le contrôle de la situation, il n'avait *pas* dicté le cours des événements. Au contraire il n'avait su que semer le chaos. Et garderait à jamais sur la conscience les quarante-cinq secondes suivantes.

À supposer qu'il survive, et les autres aussi.

Céleste cria, Zielinski bondit sur ses pieds. Scott jaillit du canapé, traversa la pièce en trombe et s'élança dans l'escalier du premier étage.

Espinoza porta la main à la ceinture et brandit un 9 mm tandis que Zielinski lui hurlait : « Descends-le, cet enfoiré ! Descends-le ! »

Aubrey se pencha brusquement, glissa ses bras sous le plateau de la table basse et la renversa sur les genoux de Zielinski. Celui-ci ne fut pas sérieusement touché, mais il poussa un cri de surprise, et la jeune femme en profita pour plonger vers le Glock, resté sur le sol entre le canapé et le passage menant à la porte d'entrée.

De son côté Céleste réagit aussi. Elle se rua sur le couteau de cuisine, toujours posé sur la petite table près de Zielinski. Mais son père la rattrapa par le poignet, la fit pivoter, la plaqua violemment contre lui et l'immobilisa en lui hurlant à l'oreille.

Rusty, jusque-là resté spectateur, vit Aubrey tendre la main vers le Glock. Il bondit, l'empoigna par les cheveux et la remit debout. Il voulut la catapulte à travers la pièce, mais elle résista, se débattit en puisant dans ses jambes et ses abdos une force qui n'existait pas quatre mois plus tôt, avant les travaux agricoles. Elle rejeta la tête en arrière, échappa à l'étreinte assez molle de Rusty, fit volte-face et s'en prit directement à lui. Elle était plus forte et surtout plus intelligente que lui, il le lut dans ses yeux. Il se figea sous le coup de la surprise, et elle lui imprima une puissante poussée en pleine poitrine. Il partit en arrière et heurta le manteau de la cheminée. Il en eut le souffle coupé.

Malgré la douleur fulgurante dans son épaule, Thom rampait vers le pistolet.

Zielinski se remit à crier à l'intention d'Espinoza : « Mais *descends-le*, putain ! Qu'est-ce que tu f... ? »

Il s'interrompit. Céleste venait de lui écraser le pied de toutes ses forces. Il poussa un hurlement de douleur et la lâcha. Elle se retourna, lui remonta

un genou dans les parties et, comme il se pliait en deux, lui décocha un coup de poing à la gorge.

« Tiens, prends ça, *naruszyciel prawa*. »

Malgré la douleur, Zielinski, livide, leva une main charnue pour lui retourner une gifle, mais Céleste ne recula pas d'un pouce, prête à encaisser le coup.

Au bas de l'escalier retentit un coup de feu qui fit trembler les murs de la maison. Aubrey et Céleste grimacèrent. Thom broncha, Rusty se boucha les oreilles et battit en retraite.

L'arrière de la tête de Zielinski éclata, éclaboussant le mur derrière lui.

Scott était pétrifié. Le M&P Scandium au canon fumant parut tout à coup peser trop lourd dans sa main, qu'il laissa retomber le long de son corps. Sous le choc, il regarda le cadavre, estomaqué par ce qu'il venait de faire. Derrière lui Espinoza lui dit à voix basse : « Ne bouge plus le bras, petit. Laisse-le exactement où il est. »

Tous se tournèrent vers lui, trop terrifiés pour réagir. Espinoza, qu'ils avaient tous oublié, plaqué qu'il était contre le mur, les tenait en joue. Il leur fit signe de ne pas bouger puis se tourna vers Thom, toujours à terre. « Vous avez le fric ?

— Non.

— Il ment ! brailla Rusty.

— Ta gueule, Rusty, fit Espinoza sans même le regarder. Vous avez quand même de l'argent sur vous ?

— Non, répondit Thom.

— Ça ne m'étonne pas. J'aurais fait pareil à votre place.

— Il dit n'importe quoi ! » cria à nouveau Rusty en faisant un pas en avant, l'air menaçant.

Cette fois Espinoza tourna vers lui un visage où se lisait une intense irritation. L'autre était rouge de colère. « Il l'a, ce putain de fric ! Il l'a, j'en suis sûr, il l'a, *il l'a...* »

Espinoza tira à trois reprises sur Rusty. La première balle le cueillit à l'épaule droite. Il pivota sous le choc, mais retrouva son équilibre, recula en vacillant et franchit la porte du jardin, cherchant visiblement à s'enfuir. Les deux dernières balles l'atteignirent au milieu du dos et le propulsèrent contre un des piliers de la terrasse arrière. Il rebondit, se retourna, regarda les autres d'un air incrédule.

Puis s'écroula sur le seuil.

Espinoza le contempla un instant, puis releva les yeux sur les autres.

« Il ne nous aurait jamais foutu la paix. Ni à vous ni à moi. » Il parcourut la pièce des yeux, s'arrêtant sur les cadavres et le sang sur les murs. « Si vous voulez savoir, j'ai horreur de toutes ces conneries. »

Personne ne répondit.

Il recula vers le jardin sans quitter des yeux ni son pistolet ni les autres survivants. Il poussa la porte-moustiquaire et disparut dans la nuit.

Thom se releva péniblement et regarda Scott, qui restait planté là, pistolet à la main, trop sonné pour parler ou faire le moindre geste.

Puis il tourna les yeux vers Aubrey qui haletait, maculée du sang de Zielinski. « Quelqu'un est blessé ? » reprit Thom.

Ils bredouillèrent quelques dénégations.

Thom revint à Scott, qui n'avait toujours pas lâché le pistolet avec lequel il s'était entraîné à tirer des mois plus tôt avec Céleste, puis baissa les yeux sur le cadavre de Zielinski. À ce moment-là se firent entendre des voix et des cris dans la rue. On venait.

Certaines décisions prenaient une éternité. D'autres étaient instantanées. Thom prit celle-ci sans même en avoir conscience. Il récupéra doucement le pistolet dans la main de Scott, dont il tourna le visage vers le sien. « Écoute-moi bien. Fais exactement ce que je te dis. Va te laver les mains. Meticuleusement. Ne me demande pas pourquoi. Fais-le. »

Scott le regarda sans comprendre, mais Thom n'avait pas le temps de s'expliquer. Dehors, les cris se rapprochaient. « Vas-y », dit-il au jeune

garçon en le poussant vers la salle de bains.

Quand il fut parti, Thom regarda l'arme encore tiède. « Bouchez-vous les oreilles », dit-il aux autres. Il pointa l'arme vers la porte du jardin, par où avait disparu Espinoza, et fit feu à trois reprises. Aubrey et Céleste se tournèrent vers lui, perplexes.

« C'est moi qui les ai tués, déclara Thom. Tous les deux. Compris ? »

Aubrey posa sur lui un regard interrogateur. Il s'adressa ensuite à Céleste. « Va le dire à Scott. Assure-toi qu'il a bien compris. Ne le laisse pas sortir tant que tu n'en as pas la certitude. C'est *moi* qui les ai abattus. Moi. Pas lui. »

Céleste hocha la tête et partit rattraper le jeune garçon. Aubrey dit à son frère : « Tu n'es pas obligé. On n'a fait que se défendre.

— Il y a deux morts, Aubrey. Et l'arme qui en a tué un des deux vient de partir avec son propriétaire. Ce n'est pas si simple.

— On s'expliquera.

— Laisse-moi assumer les conséquences. Scott n'a que quinze ans. »

Les cris étaient tout proches, à présent. On frappa à la porte. Thom regarda sa sœur, les yeux pleins de larmes.

« Quinze ans. »

35. Aurora

Le 6 octobre, un peu après 7 heures, tandis qu'elle buvait un verre d'eau sur les marches de sa terrasse, Aubrey entendit un son familier, un grésillement de bacon dans une poêle à frire. Ça venait d'au-dessus de sa tête.

La lumière de la terrasse s'allumait en vacillant.

Aubrey la regarda, incrédule ; son cerveau refusait de comprendre. L'ampoule restée allumée le soir du black-out recevait à nouveau un filet d'électricité et s'efforçait de faire ce pour quoi elle avait été fabriquée.

Le grésillement cessa tout aussi brusquement, et l'ampoule s'éteignit. Aubrey resta longtemps à contempler l'absence de lumière en balançant entre soulagement, joie sans mélange et – bonté divine – un soupçon de déception.

L'électricité revint, pas du jour au lendemain, mais par à-coups exaspérants sur deux mois en tout. Début novembre, tout le pays était à nouveau approvisionné. C'était beaucoup plus tôt que prévu, et on vit dans cette remise en état précoce un miracle d'ingéniosité. Celles et ceux qui avaient su rester optimistes et intègres pendant les temps difficiles pleurèrent et prièrent. Les autres aussi.

Le décompte officiel des pertes humaines dépassait un million trois cent mille dans le pays, même s'il était impossible d'aboutir à un chiffre exact.

Les urgences médicales qui, en temps normal, auraient pu être prises en charge en représentaient la moitié. Pour le reste, un quart des gens étaient morts de faim, un quart avaient succombé à des actes de violence. Dans les communautés scientifique et médicale, l'opinion générale était que tout bien considéré, on ne s'en était pas si mal sorti. Mais à combien se serait monté le nombre de victimes si le black-out s'était prolongé pendant l'hiver ?

Norman Levy n'avait pas vécu assez longtemps pour assister au retour à la normale, à propos duquel il aurait d'ailleurs insisté pour dire qu'il n'avait, en fait, rien de si normal. Les gens, les contingences avaient irrévocablement changé ; certains aspects de la vie ne seraient plus jamais les mêmes. Ce qui, aurait-il affirmé, était un effet positif. Restait à espérer que c'étaient les bons aspects – ceux qui *devaient* changer.

Scott, qui s'était débrouillé pour éviter le vieux monsieur jusqu'à la fin et l'avait ensuite amèrement regretté, était resté quasi muet pendant des semaines après sa mort.

Un matin de la mi-novembre, Aubrey alla chez Norman un peu après 11 heures, vêtue de la robe bleu marine à rayures jaune vif qu'elle portait trois ans plus tôt, le jour du lancement de son agence, sa chargée de relations publiques lui ayant dégotté une interview pour une télévision locale. Tout ça lui paraissait aussi loin que le Crétacé. Avant le Covid, avant le black-out – la Grande Panne, comme on disait maintenant –, avant toutes les choses qu'elle n'aurait jamais cru dire ou faire un jour.

En fouillant dans son placard ce matin-là, elle avait choisi cette robe parce qu'elle s'était toujours sentie bien dedans. Et elle avait passé une demi-heure à se maquiller, pour la première fois depuis six mois, tout en trouvant ça complètement futile. Pourquoi se donnait-on cette peine ? Ses efforts furent pourtant récompensés quand Scott s'exclama en la voyant : « Ouah, c'est dingue ! T'es super belle aujourd'hui ! »

Là, tout à coup, la mémoire lui était revenue.

Face à la maison vide de Norman, elle réprima l'envie de lancer machinalement, comme à son habitude : « Vous êtes présentable ? », puis s'attaqua à sa funeste tâche. Elle alla d'abord dans la chambre à coucher et parcourut le titre des livres posés sur la table de chevet, mais aucun ne lui parut correspondre à sa quête. Ceux qui étaient empilés près du lit ne lui paraissant pas plus utiles, elle passa dans le bureau – de toute façon, c'était là qu'elle pensait trouver ce qu'elle cherchait. Un coup d'œil à son téléphone : elle était déjà en retard, et ça n'allait pas s'arranger. Elle n'aurait pas dû remettre ce devoir au dernier moment, mais comment aurait-elle pu deviner que la fameuse citation serait impossible à trouver sur Internet ? Sauf si, évidemment, il avait une fois de plus décidé de tomber en panne. L'immense infrastructure du Web était encore fragile, instable ; Aubrey aurait dû anticiper ce contretemps.

On attendait beaucoup de gens pour la cérémonie à la mémoire de Norman, comme il seyait à un homme qui connaissait tout le monde et savait consacrer du temps à chacun. Il avait sélectionné lui-même les orateurs et oratrices, dont Aubrey (à son grand dam). Il n'avait guère laissé d'instructions quant au service funèbre proprement dit, mais ce choix ainsi que les temps de parole avaient dû revêtir de l'importance à ses yeux. Il avait souhaité des interventions à la fois pleines d'esprit et de profondeur, mais par-dessus tout *brèves*. Elle avait rédigé et déchiré une demi-douzaine de textes, rien ne lui paraissant à la hauteur. Puis elle s'était souvenue de cette histoire de quête de sens. Elle ne voulait pas paraphraser la citation, mais la restituer fidèlement. Norman méritait bien ça. Donc, faute de la trouver sur Internet, elle devait retrouver le livre qu'il avait pris ce jour-là sur une de ses nombreuses et abondantes piles.

Elle effleura les rayonnages du bout des doigts sans trouver ce qu'elle cherchait ; décidément, c'était sans espoir. Elle ne connaissait même pas le titre de l'œuvre, et même dans ce cas, comment retrouver la citation ?

Elle était sur le point de renoncer quand son regard tomba sur le bureau recouvert d'un drap (elle l'en avait recouvert elle-même le lendemain du jour où elle avait trouvé le corps sans vie de Norman, parce qu'elle ne voulait pas que ses affaires s'abîment, abandonnées à la poussière). Dans son chagrin elle n'avait même pas examiné les papiers et objets personnels qui s'y trouvaient ; ce qu'elle cherchait était peut-être là, sur un post-it ou un tas de feuillets manuscrits cent fois consultés. Elle écarta le drap, révélant ainsi une petite capsule temporelle remontant aux derniers jours du vieux scientifique.

Pas de livres mais, sous le meuble, un objet qu'elle n'avait pas remarqué sur le moment, trop bouleversée : une boîte en carton d'une soixantaine de centimètres sur soixante généreusement emballée et entourée de ficelle ; une petite dizaine d'enveloppes en papier kraft y étaient soigneusement empilées. Norman l'avait repoussée pour faire de la place à ses pieds, si bien qu'elle était invisible.

Aubrey l'attrapa et la fit glisser vers elle en veillant à ne pas faire tomber les enveloppes. Norman les avait libellées de son écriture soignée, et affranchies au juste tarif selon la destination. La boîte elle-même ne portait qu'un nom, méticuleusement inscrit. Aubrey le lut et ses yeux s'embruèrent.

Elle posa la main sur sa bouche, agacée par sa propre réaction. Elle avait devant elle les ultimes écrits de Norman, ses dernières volontés, ses adieux, formulés avec soin puis placés un peu à l'écart, là où il était sûr que quelqu'un – elle, sans doute – les trouverait et les acheminerait quand la vie d'avant reprendrait. Et elle était passée à côté. Comme dans *La Lettre volée*.

Elle passa rapidement en revue les enveloppes timbrées. Les premiers noms ne lui étaient pas familiers, mais elle s'arrêta sur la quatrième, qui lui était adressée. Elle l'ouvrit d'une main tremblante et en retira un livre de poche tout usé. Justement le bouquin – le « putain de bouquin » comme aurait dit Norman – qu'elle était venue chercher. Une fiche bristol était fixée par un trombone sur la couverture ; elle portait quelques lignes bien

proprement tapées à la machine, une *vraie* machine à écrire, en l'occurrence sa vieille Olivetti Lettera turquoise de 1967 :

À ma meilleure étudiante,

Pas de longue lettre d'adieu pour vous parce que nous nous sommes déjà tout dit. Quelle chance ! Peu de gens peuvent en dire autant.

À la place, voici soixante-quinze ans de soulignages et de pages cornées.

À vous pour toujours,

Norman

Elle feuilleta le livre en essuyant une larme. *Découvrir un sens à sa vie*, de Viktor Frankl, avait été écrit en 1946, et on aurait dit qu'il avait été acheté l'année de sa publication. Les pages étaient jaunies, le dos cassé, et il sentait vaguement le moisi. Comme prévu, elle y trouva maints extraits soulignés, points d'exclamation dans les marges et autres pages cornées. Elle pourrait donc citer le livre qu'elle voulait lors de la cérémonie, et ce n'était même pas à elle que revenait le choix de citations : Norman s'en était chargé.

Peu de gens peuvent en dire autant.

Sachant à quel point sa sœur avait été affectée par la disparition de son cher voisin, Thom prit l'avion pour assister à la célébration. Comme c'était un week-end avec enfants, il les emmena. Et comme il avait une ultime entrevue avec la police la semaine suivante, Aubrey proposa de les accueillir tous les trois. Elle s'était enquisse de la situation. Réponse : accaparante, mais il n'était pas inquiet. La police était insistante, posait beaucoup de questions, mais elle avait quatre mois de chaos à rattraper ; et il ne s'agissait après tout que d'une banale intrusion au domicile d'un

particulier. L'affaire finirait par être classée. Aubrey lui était reconnaissante d'avoir épargné cette épreuve à Scott.

Après la cérémonie, ils prirent place sur les marches de la terrasse et regardèrent le voisinage se préparer pour l'hiver. Le jardin collectif suscitait toujours un vif enthousiasme, même si les circuits normaux d'approvisionnement en nourriture avaient été rétablis. Phil était en plein travail : en novembre, il y avait beaucoup à faire dans le potager. À ses côtés, Scott et Céleste arrachaient des panais, particulièrement sucrés après les premières gelées, et semaient de la rhubarbe et des asperges. Ils avaient raté le bon moment pour planter l'ail d'automne, mais tout Cayuga Lane s'était promis de se rattraper l'année suivante.

Lukas et Anya avaient été enrôlés aussi, mais ils portaient toujours leurs vêtements de deuil, et de toute façon, ils avaient beaucoup plus envie de se lancer des poignées de fumier. Aubrey les regardait en souriant. Curieusement, la seule vue de sa nièce et de son neveu occupés à se crotter mutuellement l'emplissait de sérénité. D'un autre côté, elle commençait à s'habituer à ce que ce sentiment l'envahisse à l'improviste. Le bonheur venait quand il venait...

Thom désigna les gamineries de Scott et Céleste, qui tout en travaillant se chamaillaient gaiement.

« Ils veulent toujours se marier ?

— Oui, oui.

— Comment vont-ils faire ?

— Il y avait trop de paperasse à remplir pour la demande d'émancipation, mais comme elle a seize ans Céleste n'a besoin que de l'autorisation de sa mère, et elle l'a. Quand ce sera le tour de Scott, le mois prochain, je l'aiderai à retrouver la sienne. Elle ne peut pas vraiment s'y opposer ; elle ne l'a pas revu depuis des années.

— Tu vas les *laisser se marier* ?

— Quelle différence veux-tu que ça fasse, après tout ce qu'ils ont vécu ?

— Oui, tu as sans doute raison.

— Ce n'est pas ça qui va les handicaper à vie, même si ça se révèle être une erreur. Par contre, s'ils parlent d'avoir un môme, là je dirai non. »

Thom acquiesça. « Et comment vit-il... enfin, le reste, quoi ?

— Ça a l'air d'aller. Il n'en parle pas beaucoup.

— Et une psychothérapie ?

— Il ne veut pas. Et je n'insiste pas pour le moment. »

Thom reporta son attention sur la rue. Après s'être bombardés de mottes de terre, cette fois Lukas et Anya se donnaient des bourrades et le ton montait dans l'aigu ; la dispute n'allait pas tarder. Thom les surveillait, prêt à intervenir, mais Anya finit par tomber, comme toujours – jamais vu une gamine aussi maladroite ! Aussitôt Lukas abandonna ses manières dominatrices et, radouci, lui tendit la main pour l'aider à se relever. À la grande surprise du père, malgré son caractère explosif, la petite la prit.

Thom se retourna vers Aubrey, dont les joues rosissaient sous les premiers froids. Elle paraissait vingt ans de moins. Son regard insistant n'échappa pas à sa sœur. Elle lui posa gentiment la main sur le dos et sentit ses épaules tressaillir. Il se mit à pleurer et Aubrey l'attira à elle.

Il prit enfin la parole d'une voix faiblarde qu'elle ne lui connaissait pas. « Je n'aurais jamais dû te laisser faire ça pour moi à l'époque.

— Ma vie me convient, Thom. Cette histoire ne l'a pas gâchée.

— Non, mais ça a gâché la mienne. »

Il posa la tête sur l'épaule de la jeune femme et tous deux regardèrent les enfants jouer sous le soleil déclinant.

« On va s'en sortir, Tommy. Ça va aller, maintenant. »

En rentrant, Scott trouva une boîte en carton carrée sur la table de la salle à manger. Il lâcha une petite exclamation de surprise en voyant son nom et une écriture qu'il s'attendait à ne plus jamais revoir.

Il l'emporta dans sa chambre – elle était plus lourde qu'elle n'en avait l'air – et défit l'emballage compliqué. Le polystyrène expansé, le papier bulle et les vieux journaux superposés avaient bien rempli leur office. À l'intérieur se trouvait le superbe émetteur-récepteur à ondes courtes Zenith Trans-Oceanic de Norman, miraculeusement préservé, et même accompagné de sa notice d'origine, en parfait état bien que le tout date de 1957. THE ROYALTY OF RADIOS, annonçait fièrement la couverture.

Un petit mot était épinglé sur le manuel, tapé à la machine sur une fiche bristol :

Mon grand,

Parle aux gens. Je te jure qu'il n'y a rien de plus précieux au monde.

Affectueusement,

Norman

P.-S. : Et observe le ciel.

Remerciements

Ce n'est pas la première fois que je mets en scène une humanité réduite à l'impuissance, par manque d'électricité ou pour une autre raison. Mais cette fois j'ai trouvé fascinant de me focaliser sur qui se passe à l'échelle locale, dans les groupes qui se constituent ou, au contraire, se désagrègent.

Pour ce faire, je me suis inspiré des résidents de la Rue Où Je Vis à Amagansett, dans l'État de New York, que je remercie. Lucy et Joe Kazickas, Tracy et Matt McQuade, ainsi que vos délicieux enfants, adultes ou encore petits, vous avez été de formidables voisins de pandémie ; nous n'aurions pu rêver mieux pendant les effrayants mois d'isolement de 2020 et 2021. Quand j'imagine un refuge dans la tempête, je pense à notre rue.

Les faits scientifiques exposés ici sont réels, du moins pour la plupart. J'exprime toute ma reconnaissance à la Pr Lucie Green du Mullard Space Science Laboratory, University College of London, et à la Pr Sara Seager, du Massachusetts Institute of Technology (MIT), qui m'ont rendu d'inappréciables services. Ce que j'ai correctement restitué vient d'elles ; le reste est de ma faute.

De même, tout ce que je sais des côtés positifs des relations entre frères et sœurs, je le dois à mes frères Steve et Jeff, et à ma sœur Cathy. Les côtés négatifs sont pure invention de ma part. Steve, Jeff, Cathy, je vous aime.

Je remercie également les précieux relecteurs de mes premiers jets, Howard Franklin, Gavin Polone et son indéfectible soutien (« Rédige cinquante pages et vois si ça te va »), Susan Lehman, Brian DePalma, Andrew Waller, l'énigmatique John Kamps et, bien sûr, mon immortelle bien-aimée Melissa Thomas sans qui le cirque ambulant tomberait en pièces.

Côté professionnel, j'exprime toute ma gratitude à mes formidables agents Millie Glick, Brian Kend et Richard Lovett de l'agence CAA, et à celui qui sait tout, garde toujours son calme et résout tous les problèmes, David Fox, roi des avocats. L'écrivain Will Reichel, imperturbable et fidèle, fait des heures supplémentaires pour me servir d'assistant ; si on était une équipe de football, lui et moi, Will serait le joueur qui marque le but réputé impossible. Mon éditeur chez HarperCollins, Noah Eaker, m'a suggéré d'excellentes idées et prodigué ses encouragements ; Noah, merci d'avoir su cornaquer un transfuge du cinéma dans le monde du roman. Tous mes remerciements vont aussi à Zachary Wagman, sans qui je ne serais même pas en train d'écrire ces mots.

Comme Don Corleone dans *Le Parrain*, je suis sentimental quand il s'agit de mes enfants. Mais contrairement à lui, je ne les ai pas introduits dans le monde du crime. Ben, Nick, Henry et Grace, merci d'enrichir ma vie de toutes les manières possibles. Chacun d'entre vous a été ma plus grande aventure.